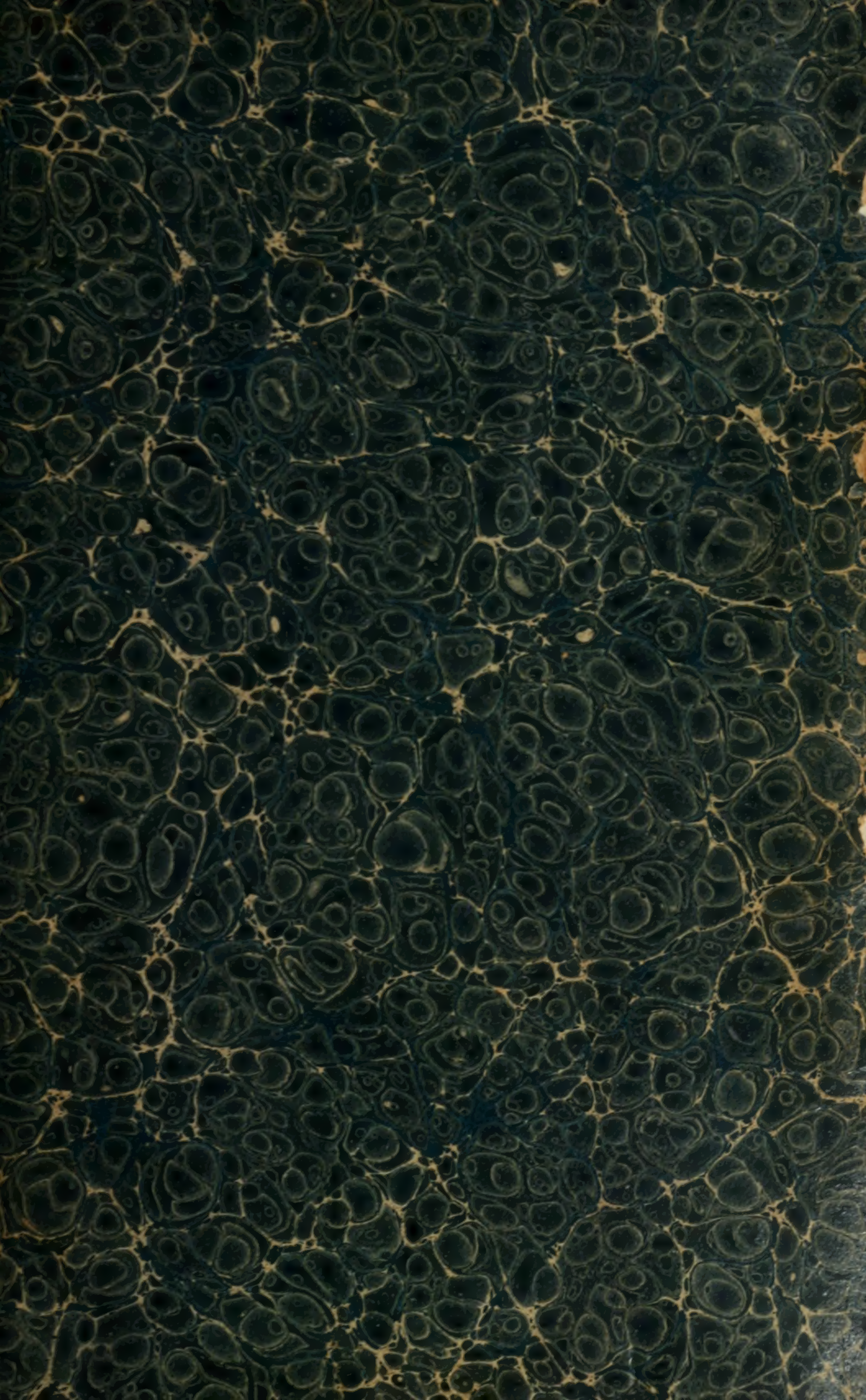
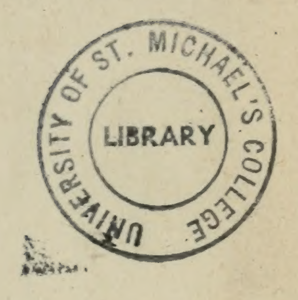





ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

VIE ET ŒUVRES SPIRITUELLES

DE L'ADMIRABLE DOCTEUR MYSTIQUE LE BIENHEUREUX PÈRE

SAINT JEAN DE LA CROIX

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.

VIE ET ŒUVRES

De l'Admirable Docteur Mystique le Bienheureux Père

SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ
ET COOPÉRATEUR DE LA SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS
DANS LA FONDATION DE LA RÉFORME
DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

TRADUCTION NOUVELLE
FAITE SUR L'ÉDITION DE SÉVILLE DE 1702

PUBLIÉE
Par les soins des **CARMÉLITES DE PARIS**.

PRÉFACE
Par le T. R. Père CHOCARNE
PROVINCIAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

ÉDITION ORNÉE DE TROIS GRAVURES SUR ACIER

TOME IV

LE CANTIQUE SPIRITUEL
ET LA VIVE FLAMME D'AMOUR

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN
J. LEDAY ET Cie, SUCCESSEURS
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

1892


John M. Kelly Library
John M. Kelly Library
John M. Kelly Library

2

CANTIQUE SPIRITUEL

QUI TRAITE DE L'EXERCICE DE L'AMOUR

ENTRE L'AME ET JÉSUS-CHRIST SON ÉPOUX

ON Y EXPLIQUE DIVERS EFFETS DE L'ORAISON
A LA DEMANDE DE LA MÈRE ANNE DE JÉSUS, PRIEURE DES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES
DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH, A GRENADE, EN 1584.

PROLOGUE

VÉNÉRABLE MÈRE,

Les strophes qui suivent paraissent avoir été écrites avec quelque ferveur d'amour de Dieu, de ce Dieu dont la sagesse et l'amour atteignent dans leur immensité d'une extrémité à l'autre (1). Sous l'influence et l'action de cet amour, l'âme participe d'une certaine manière, dans ses paroles, à son abondance et à son impétuosité. Aussi n'ai-je pas la prétention de développer toute l'étendue et toutes les richesses que l'esprit fécond de l'amour a renfermées dans ces vers. Ce serait une erreur de penser que le langage de l'amour et son sens mystique, tel qu'il est exprimé dans ces strophes, puissent bien se traduire par des

(1) Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. Sap. VIII, 1.

paroles humaines. *L'esprit du Seigneur* qui habite en nous, dit saint Paul, *vient en aide à notre faiblesse et demande pour nous, par des gémissements inénarrables* (1), ce que nous ne pouvons pas assez bien concevoir ni comprendre pour le manifester.

Qui pourra jamais écrire ce qu'il fait entendre aux âmes éprises d'amour, dans lesquelles il repose ? Quel langage pourra jamais exprimer les sentiments qu'il leur donne, les désirs qu'il leur suggère ? Certes, nul ne le peut ; pas même les âmes en qui se produisent ces effets de grâce. Voilà pourquoi elles essaient d'indiquer par des figures, des comparaisons, des similitudes, quelque chose de ce qu'elles sentent ; remplies surabondamment de l'Esprit-Saint, elles laissent échapper des secrets et des mystères plutôt que des raisonnements. Quand on lit ces comparaisons, sans avoir la simplicité de l'esprit d'amour, et l'intelligence de la doctrine qu'elles renferment, on s'expose à les prendre pour des extravagances, au lieu d'y voir l'expression de la plus haute raison. C'est ce qui se voit dans les divins cantiques de Salomon et en d'autres livres de l'Écriture, où

(1) Spiritus adjuvat infirmitatem nostram ; nam quid oremus, sicut oportet, nescimus ; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. Rom., VIII, 26.

le Saint-Esprit, ne trouvant dans le langage humain rien qui réponde à l'abondance de sa pensée, nous parle des plus profonds mystères par des figures et des comparaisons qui semblent étranges. De là vient que les saints Docteurs, malgré tous leurs commentaires et tous ceux que l'on pourrait y ajouter encore, ne peuvent jamais parvenir à interpréter complètement par des paroles le sens de l'Esprit divin. C'est en effet impossible, et ce qu'on en dit n'est ordinairement que la moindre partie de ce qu'il renferme.

Ces strophes ayant donc été composées sous l'influence de l'amour et d'une merveilleuse abondance de lumières mystiques, il sera impossible d'en faire jaillir la vérité tout entière. Aussi tel n'est pas mon but. Je me propose seulement, selon le désir de Votre Révérence, de donner à leur occasion quelques principes généraux. C'est là, me semble-t-il, le meilleur parti à prendre. Ne vaut-il pas mieux laisser au langage de l'amour toute son ampleur, dont chacun profitera selon la portée de son esprit et selon ses lumières de grâce, que de le restreindre à un sens déterminé qui ne conviendrait pas à tous? Bien qu'on l'interprète ici d'une certaine manière, personne ne doit se croire obligé de s'en tenir à cette explication. La sagesse mystique, que l'amour inspire

et dont traitent ces vers, n'a pas besoin d'être comprise distinctement, pour produire dans l'âme les effets et les affections de l'amour. Elle procède à la manière de la foi, par laquelle nous aimons Dieu sans le comprendre clairement. Pour ce motif, je serai très court, sauf à donner de plus amples développements lorsque le sujet l'exigera, ou que l'occasion se présentera de traiter certains points, certains effets de l'oraison, indiqués dans les strophes, et qui devront être expliqués plus au long. Je laisserai les plus communs, pour parler brièvement des plus extraordinaires, de ceux que l'Esprit-Saint produit dans les âmes qui, par la grâce de Dieu, ont dépassé l'état des commençants.

Deux raisons m'engagent à agir de la sorte : la première, c'est qu'on a beaucoup écrit pour les commençants ; la seconde, parce que j'entreprends cet ouvrage pour obéir à Votre Révérence, à qui Notre-Seigneur a fait la grâce de sortir de ces débuts, pour entrer plus avant dans le sein de son divin amour. Si je suis obligé parfois d'avoir recours à certains principes de la théologie scolastique, sur les rapports intimes de l'âme avec son Dieu, il ne sera pas inutile, je l'espère, d'avoir ainsi parlé des points les plus mystérieux de la vie spirituelle. Votre Révérence,

il est vrai, n'a pas l'habitude de la théologie scolastique, qui nous donne l'intelligence des vérités divines ; mais elle a appris par la voie de l'amour la science mystique, qui non seulement nous les enseigne, mais nous les fait encore savourer.

Je soumets tout ce que je dirai au jugement de personnes plus éclairées que moi ; je le soumets avant tout sans réserve à celui de notre Mère la sainte Église ; et pour donner plus d'autorité à cet écrit, je me propose de ne rien affirmer d'après mon expérience personnelle, ni d'après ce que j'ai pu connaître ou apprendre d'autres personnes spirituelles, bien que j'aie l'intention de mettre à profit ces deux sources de renseignements. Je confirmerai les passages les plus difficiles par l'autorité de la sainte Écriture, en citant le texte latin, que j'interpréterai au point de vue de mon sujet. Je vais présenter d'abord le cantique tout entier ; puis je reprendrai chaque strophe l'une après l'autre, afin de les expliquer successivement, vers par vers, en faisant précéder les développements par le vers dont j'exposerai le sens.

STROPHES DU CANTIQUE

ENTRE L'AME ET JÉSUS-CHRIST SON ÉPOUX.

I

L'Épouse.

Où vous êtes-vous caché,
Mon Bien-Aimé, en me laissant dans les gémissements ?
Vous avez fui comme le cerf,
Après m'avoir blessée.
Je suis sortie après vous en criant, et vous étiez déjà parti,

II

Pasteurs, vous qui irez
A la montagne en traversant les bergeries,
Si vous voyez par bonheur
Celui que j'aime le plus,
Dites-lui que je languis, que je souffre et que je meurs.

III

En cherchant mes amours,
J'irai par ces montagnes et par ces rivages,
Je ne cueillerai pas de fleurs,
Je ne craindrai pas les bêtes féroces,
Et je franchirai les forts et les frontières.

IV

O forêts! ô massifs!
Plantés par la main de mon Bien-Aimé,
O prairie toujours verdoyante,
Émaillée de fleurs,
Dites-moi s'il vous a traversés?

V

Réponse des Créatures.

En répandant mille grâces,
Il est passé à la hâte par ces forêts
Et en les regardant,
Sa seule figure
Les a laissées revêtues de sa beauté.

VI

L'Épouse.

Hélas! qui pourra me guérir?
Achevez de vous livrer tout à moi;
Veuillez ne plus m'envoyer
Désormais de messagers,
Qui ne savent pas me dire ce que je veux.

VII

Tous ceux qui errent de toute part
Me rapportent de vous mille beautés,
Et tous me blessent encore davantage;
Surtout ce qui me fait mourir,
C'est un je ne sais quoi qu'ils essaient de balbutier.

VIII

Mais comment pouvez-vous subsister,
O vie! qui ne vivez pas là où est votre vraie vie?
Vous que devraient faire mourir

Les flèches dont vous perce
Ce que vous concevez en vous du Bien-Aimé?

IX

Puisque vous avez blessé
Ce cœur, pourquoi ne pas le guérir?
Et puisque vous me l'avez dérobé,
Pourquoi l'avez-vous ainsi laissé,
Et n'emportez-vous pas la proie dont vous vous êtes emparé?

X

Éteignez mes ennuis,
Puisque nul n'est capable de les dissiper,
Et que mes yeux vous voient,
Car vous êtes leur lumière,
Et je ne veux m'en servir que pour vous.

XI

Découvrez-moi votre présence,
Que votre vue et votre beauté me fassent mourir;
Considérez que la langueur d'amour
Ne peut se guérir
Que par la présence et la figure de l'objet aimé.

XII

O fontaine cristalline,
Si dans vos ondes argentées,
Vous faisiez apparaître subitement
Les yeux si désirés,
Qui ne sont qu'ébauchés dans mon cœur!

XIII

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé,
Parce que je prends mon vol.

L'Époux.

Revenez, ma colombe,
Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline,
Attiré par l'air qu'agite votre vol, et il y prend le frais.

XIV

L'Épouse.

Je trouve en mon Bien-Aimé les montagnes,
Les vallées solitaires et boisées,
Les îles étrangères,
Les fleuves retentissants,
Le murmure des zéphyrs amoureux,

XV

La nuit paisible,
Lorsque commence à se lever l'aurore,
La musique silencieuse,
La solitude harmonieuse,
Le souper qui charme et qui accroît l'amour.

XVI

Faites la chasse aux renards,
Car notre vigne est déjà en fleur,
Pendant que nous faisons un bouquet de roses,
En forme de pomme de pin,
Et que personne ne paraisse sur la montagne.

XVII

Arrêtez vous, Aquilon mortel ;
Venez, vent du midi, qui réveillez les amours,
Soufflez à travers mon jardin,
Et que ses parfums se répandent ;
Et le Bien-Aimé se rassasiera parmi les fleurs.

XVIII

O Nymphes de Judée !
Tandis que sur les fleurs et les rosiers
L'ambre répand ses parfums,
Demeurez dans les faubourgs,
Et ne venez pas toucher le seuil de nos portes.

XIX

Cachez-vous, ô mon cher Époux !
Tournez votre face vers les montagnes,
Et n'en dites rien ;
Mais regardez les compagnes
De celle qui s'avance à travers les îles étrangères.

XX

L'Époux.

O vous, légers oiseaux,
Lions, cerfs, daims bondissants,
Montagnes, vallées, rivages,
Eaux, vents, ardeurs,
Et vous craintes qui tenez éveillé pendant la nuit.

XXI

Je vous conjure par les lyres délicieuses,
Et par le chant des sirènes,
Cessez vos colères,
Et ne touchez pas le mur,
Afin que l'épouse dorme avec plus de sécurité.

XXII

L'épouse est entrée
Dans le délicieux jardin, objet de ses désirs,
Et elle repose à son gré,
Le cou incliné
Sur les bras si doux du Bien-Aimé.

XXIII

Sous le pommier,
Vous me fûtes fiancée,
Là je vous donnai la main,
Et vous fûtes réparée,
A l'endroit où votre mère avait été perdue.

XXIV

L'Épouse.

Notre lit est couvert de fleurs,
Environné de cavernes de lions,
Tendu de pourpre,
Dressé dans la paix,
Couronné de mille boucliers d'or.

XXV

En suivant vos traces,
Les jeunes gens s'empressent sur le chemin ;
Excités par le choc de l'étincelle,
Enivrés par le vin aromatisé,
Ils exhalent un baume tout divin.

XXVI

J'ai bu dans le cellier intérieur
De mon Bien-Aimé, et quand j'en suis sortie,
Dans toute cette vaste plaine,
Je nê connaissais plus rien,
Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant.

XXVII

C'est là qu'il me donna son cœur,
Là qu'il m'enseigna une science très délicieuse,
Et que je lui donnai irrévocablement
Tout ce que je suis, sans aucune réserve.
Là je lui promis d'être son épouse.

XXVIII

Mon âme s'est employée
Avec tout ce que je possède, à son service ;
Je ne garde plus de troupeau,
Je n'ai plus d'autre office ;
Désormais ma seule occupation est d'aimer.

XXIX

Si donc à l'avenir dans ces prairies
Je ne suis plus ni vue ni rencontrée,
Vous direz que je me suis perdue,
Que, marchant toute ravie d'amour,
Je me suis volontairement perdue et j'ai été gagnée.

XXX

De fleurs et d'émeraudes,
Choisies pendant les fraîches matinées,
Nous tresserons des guirlandes,
Que votre amour a fait fleurir,
Et que lie un seul de mes cheveux.

XXXI

Ce seul cheveu
Que vous avez considéré volant sur mon cou,
Que vous avez regardé sur mon cou,
Vous a retenu prisonnier,
Et un seul de mes yeux vous a blessé.

XXXII

Quand vous me regardiez,
Vos yeux imprimaient en moi votre grâce.
C'est pourquoi vous m'aimiez avec tendresse ;
Et par là les miens méritaient
D'adorer ce qu'ils voyaient en vous.

XXXIII

Daignez ne pas me mépriser ;
Car si autrefois vous avez trouvé mon teint noir,
Maintenant vous pouvez bien me regarder.
Depuis que vous-même m'avez regardée,
Vous avez laissé en moi grâce et beauté.

XXXIV

L'Époux.

La blanche colombe
Est rentrée dans l'arche avec le rameau ;
Et maintenant la tourterelle
A trouvé sur les rives verdoyantes
Son compagnon tant désiré.

XXXV

Elle vivait dans la solitude,
Où elle a placé son nid ;
C'est dans la solitude que la conduit
Son Bien-Aimé seul,
Que l'amour a également blessé dans la solitude.

XXXVI

L'Épouse.

Jouissons l'un de l'autre, mon Bien-Aimé,
Et allons nous voir dans votre beauté,
Sur la montagne et sur la colline,
Où coule l'eau pure et limpide.
Pénétrons plus avant dans la profondeur.

XXXVII

Et nous irons ensuite tous les deux,
Dans les cavernes élevées de la pierre,
Qui sont fort cachées ;

Nous entrerons là,
Et nous y goûterons le suc des grenades.

XXXVIII

Là vous m'enseignerez
Ce que mon âme désirait ;
Et c'est là que vous me donnerez aussitôt,
O vous qui êtes ma vie !
Cette chose que vous me donnâtes l'autre jour.

XXXIX

L'aspiration du zéphyr,
Le chant de la douce Philomèle,
Le bois avec ses charmes,
Durant la nuit sereine,
Avec la flamme qui consume et ne cause pas de douleur.

XL

Personne ne regardait,
Aminadab ne paraissait pas non plus ;
Le siège avait cessé,
Et la cavalerie
Descendait à la vue des eaux.

ARGUMENT

L'ordre de ces strophes correspond à la marche que suit une âme, depuis le moment où elle commence à servir Dieu, jusqu'à celui où elle arrive à l'état de perfection, qui est le mariage spirituel. Aussi y trouvera-t-on indiqués les trois états ou les trois différentes voies spirituelles par lesquelles l'âme est conduite à ce but : la voie purgative, la voie illuminative et la voie unitive. On donnera ici l'explication de certaines propriétés de cette triple voie et de ses effets. On parle au début de la voie purgative, qui est celle des commençants. Les strophes suivantes s'occupent de la voie illuminative, dans laquelle les âmes qui avancent sérieusement contractent les fiançailles spirituelles. Vient ensuite la voie unitive, ou celle des âmes parfaites ; c'est alors que se célèbre le mariage spirituel. Enfin, les dernières strophes parlent de l'état béatifique, unique objet des aspirations de l'âme parvenue à la perfection.

EXPLICATION DU CANTIQUE SPIRITUEL

STROPHE I.

L'âme en face des vérités éternelles. — Dieu caché hors de ce monde en son Essence, dans ce monde au centre de l'âme. — Dieu se trouve par l'oubli de soi-même, le recueillement et la vie cachée. — Comment on s'empare des secrets divins. — Chercher Dieu dans la foi et l'amour. — Quand Notre-Seigneur est-il vraiment le Bien-Aimé de l'âme? — Le cachet du véritable amour. — Les gémissements de l'amour. — La visite et la fuite précipitée du Bien-Aimé. — La blessure d'amour. — La sortie de l'âme.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'âme, cherchant à connaître ses obligations, voit que la vie est courte (1), que le chemin de la vie éternelle est étroit (2), que le juste a bien de la peine à se sauver (3), que les choses du monde sont vaines et trompeuses (4), que tout a

(1) Breves dies hominis sunt, et numerus mensium ejus apud te est. Job, XIV, 5.

(2) Quam angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam! S. Matth., VII, 14.

(3) Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? I Petr., IV, 18.

(4) Præterit enim figura hujus mundi. I ad Cor., VII, 31.

une fin et disparaît comme l'eau qui s'enfuit (1), que le temps est incertain (2), le compte à rendre rigoureux, la perte très facile et le salut plein de difficultés. Elle reconnaît, d'ailleurs, la dette immense qu'elle a contractée envers Dieu, puisque le Seigneur l'a créée pour lui seul, et qu'elle lui doit par conséquent le tribut de toute sa vie. De plus, il l'a rachetée uniquement par lui-même ; elle lui est donc redevable de tout ce qu'elle peut avoir, et se voit dans l'obligation de correspondre à son amour de toute l'énergie de sa volonté. Elle comprend qu'avant même de naître, elle était l'obligée de Dieu pour une foule d'autres bienfaits. Cependant elle a perdu follement une grande partie de sa vie ; et lorsque le Seigneur scrutera Jérusalem, la lampe à la main (3), elle devra lui rendre compte de tous les bienfaits reçus, jusqu'à la dernière obole (4). Le temps s'avance. C'est peut-être la dernière heure du jour (5). Il faut réparer un mal qui peut

(1) Omnes morimur, et quasi aquæ dilabímur in terram, quæ non revertuntur. II Reg., XIV, 14.

(2) Numerus annorum incertus est. Job., XV, 20.

(3) Scrutabor Jerusalem in lucernis. Sophon., I, 12.

(4) Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem. S. Matth., V, 26.

(5) Circa undecimam vero exiit et invenit alios stantes. Ibid., XX, 6.

avoir de si terribles conséquences, d'autant plus que Dieu semble irrité et se cache, parce que, de propos délibéré, l'âme l'a trop souvent oublié au milieu des créatures. Brisée de douleur, frappée d'une crainte qui pénètre jusqu'au fond de son cœur, à la vue du danger où elle est de se perdre, l'âme renonce à toutes les choses du monde; elle abandonne toute autre affaire, et, sans tarder ni un jour ni une heure, éperdue, le cœur plein de gémissements, déjà blessée par l'amour divin, elle commence à invoquer son Bien-Aimé; elle lui dit :

Où vous êtes-vous caché,
Mon Bien-Aimé, en me laissant dans les gémissements ?
Vous avez fui comme le cerf,
Après m'avoir blessée.
Je suis sortie après vous en criant, et vous étiez déjà parti.

EXPLICATION.

Dans cette première strophe, l'âme éprise d'amour pour le Verbe, le Fils de Dieu et son Époux, désireuse de s'unir à lui par la vision claire et substantielle, lui expose les anxiétés de son amour, et se plaint de son absence. Le Verbe l'a blessée et frappée au cœur, ce qui l'a fait sortir de tout le créé et d'elle-même. Cependant il lui

faut souffrir l'absence de son Bien-Aimé, qui ne la dépouille pas encore de son corps pour l'introduire dans les splendeurs de la gloire éternelle ; c'est pourquoi elle lui dit :

Où vous êtes-vous caché ?

C'est-à-dire : Verbe éternel, ô mon Époux, indiquez-moi le lieu où vous vous êtes caché ? Par ces paroles, l'âme demande au Verbe de lui découvrir sa divine Essence ; car le lieu où est caché le Fils de Dieu, c'est, d'après saint Jean, le sein du Père, ou l'Essence divine, invisible à tout regard mortel, inaccessible à toute intelligence humaine (1). Isaïe, s'adressant au Seigneur, ne lui dit-il pas : *Vous êtes vraiment un Dieu caché* (2) ? Si sublimes que soient les connaissances que l'âme a de Dieu durant cette vie, jamais elle ne le voit dans son Essence, et tout ce qu'elle en sait est à une distance infinie de la réalité divine, en sorte qu'il reste véritablement voilé à ses regards. Malgré toutes les grandeurs qu'elle découvre en lui, elle doit donc le chercher en disant : « Où vous êtes-vous caché ? » En effet, les faveurs les plus élevées et la présence sensi-

(1) Deum nemo vidit unquam ; unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit. S. Joan., I, 18.
(2) Vere tu es Deus absconditus. Is., XLV, 15.

ble de Dieu ne sont pas une preuve plus certaine de sa présence de grâce dans l'âme, que l'aridité et la privation de ces faveurs ne le sont de son absence. Voilà pourquoi le prophète Job nous dit : *S'il vient à moi, je ne le verrai pas ; s'il s'éloigne, je ne le comprendrai pas* (1) ; paroles qui nous révèlent des vérités importantes. Alors même que l'âme est favorisée de communications célestes, de sentiments ou de lumières spirituelles, elle ne doit pas se persuader que ce qu'elle éprouve soit la possession ou la vue claire et essentielle de Dieu, ni que la grandeur de ces dons soit une preuve qu'elle le possède plus parfaitement, ou qu'elle soit entrée plus profondément en lui. Si, au contraire, toutes ces communications sensibles et spirituelles venaient à lui manquer, si l'âme se trouvait plongée dans l'aridité, l'obscurité et l'abandon, elle ne devrait pas croire pour cela que Dieu lui manque, puisqu'elle n'est pas plus certaine, dans la lumière, d'être en état de grâce, qu'elle n'est certaine, dans les ténèbres, de n'y pas être. Aussi le Sage a-t-il dit : *Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine* (2).

(1) Si venerit ad me, non videbo eum ; si abierit, non intelligam. Job., IX, 11.

(2) Nescit homo utrum amore an odio dignus sit. Eccl., IX, 1.

L'intention principale de l'âme, dans ce vers, n'est donc pas de demander la dévotion affective et sensible, qui ne lui donne pas, en cette vie, une assurance complète de la possession de son Époux. Elle souhaite avant tout la claire vue de son Essence, dont elle désire avoir la certitude, et goûter la suavité dans l'autre vie. C'est ainsi que l'Épouse des Cantiques aspirait à s'unir à la divinité du Verbe, son Époux, c'est la grâce qu'elle demandait au Père céleste par ces paroles : *Indiquez-moi où vous vous nourrissez, où vous reposez au milieu du jour* (1). S'enquérir où il se nourrit, c'est demander au Père de lui montrer l'Essence du Verbe, puisque le Père ne se nourrit qu'en son Fils unique, sa gloire et sa splendeur. Interroger le Père pour connaître le lieu où il repose, c'est encore lui faire la même question, puisque le Fils seul est le Bien-Aimé du Père. En lui seulement le Père se repose, en lui il prend ses délices (2), par la communication de son Essence au milieu du jour, c'est-à-dire, dès les jours de l'éternité où il l'a engendré, et

(1) Indica mihi... ubi pascas, ubi cubes in meridie. Cant., I, 6.

(2) Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui. S. Matth., XVII, 5.

l'engendre à jamais d'une génération ineffable (1). Cette nourriture est donc l'Époux de l'âme, le Verbe en qui le Père se nourrit dans sa gloire infinie. Enfin le Verbe est ce lit couvert de fleurs (2), où le Père se repose dans les délices d'un éternel amour, profondément caché à tout regard humain et à toute créature. C'est là ce que demande l'épouse, quand elle dit :

Où vous êtes-vous caché ?

Essayons de faciliter à cette âme altérée le moyen de trouver son Époux, de s'unir à lui par amour, et d'entretenir ainsi la soif qui la consume, grâce à cette goutte d'eau vive que la vie présente lui permet de recevoir. Comme elle s'adresse à son Époux, il sera bon que nous lui répondions en son nom, que nous lui montrions l'endroit où certainement il est caché, et où elle le trouvera dans la perfection et la suavité qui conviennent à cette vie. De cette manière, elle ne sera point tentée de s'égarer inutilement en suivant les traces de ses compagnes (3).

(1) Egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis. Mich., V, 2.
(2) Lectulus noster floridus. Cant., I, 15.
(3) Indica mihi... ubi pascas, ubi cubes in meridie, ne vagari incipiam post greges sodalium tuorum. Ibid., I, 6.

Remarquons, en effet, que le Verbe, Fils de Dieu, réside essentiellement avec le Père et le Saint-Esprit, dans le fond le plus intime de l'âme, où il se cache. Aussi celle qui veut le trouver doit-elle sortir de tout le créé par l'affection et la volonté, et rentrer en elle-même, dans un recueillement si profond que toutes les créatures soient pour elle comme si elles n'étaient pas. Voilà pourquoi saint Augustin, parlant à Dieu dans ses Soliloques, disait : « Je ne « vous trouvais pas, Seigneur, en dehors de « moi. Je me trompais en vous cherchant de la « sorte ; je vous cherchais mal, puisque vous « étiez dans mon intérieur (1). » Dieu est donc caché dans l'âme ; c'est là qu'un bon contemplatif le doit chercher avec amour, en disant :

Où vous êtes-vous caché ?

O la plus belle des créatures de Dieu, âme qui désirez si ardemment connaître le lieu où se trouve votre Bien-Aimé, pour le chercher et vous unir à lui, on vous le dit ici avec une grande

(1) Misi nuntios meos, omnes sensus exteriores, ut quærerem te, et non inveni, quia male quærebam. Video enim, lux mea Deus qui illuminasti me, quia male te per illos quærebam, quia tu es intus. — S. August., Solil. Migne. Patr. Lat., tom. XL cap. XXXI, pag. 888.

assurance : vous êtes vous-même la retraite où il s'abrite, la demeure où il se cache. Chose très consolante et bien propre à vous réjouir : votre Bien-Aimé, votre trésor, votre unique espérance est si près de vous, qu'il habite en vous-même, et, à vrai dire, vous ne pouvez pas être sans lui. L'Époux divin ne l'a-t-il pas assuré : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (1) ? Et son serviteur saint Paul ajoute : *Vous êtes le temple de Dieu* (2). Non, Dieu ne se retire jamais de l'âme, fût-elle même en péché mortel, et à plus forte raison lorsqu'elle est en état de grâce. Qu'il lui est avantageux de comprendre cette consolante vérité !

Que pouvez-vous encore vouloir ou chercher en dehors de vous, ô âme, puisque vous possédez en vous-même vos richesses, vos plaisirs, vos satisfactions, votre satiété, votre royaume, c'est-à-dire le Bien-Aimé, objet de vos désirs et de vos recherches ? Jouissez, et avec lui tressaillez d'allégresse dans votre recueillement intérieur, puisqu'il est si près de vous. Là aimez-le, désirez-le, adorez-le et n'allez pas le chercher hors

(1) Ecce enim regnum Dei intra vos est. S. Luc, XVII, 21.

(2) Vos enim estis templum Dei vivi, sicut dicit Deus : quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos. II ad Cor., VI, 16.

de vous : ce serait vous distraire, vous fatiguer en vain, et vous n'en jouiriez ni plus certainement, ni plus promptement, ni plus intimement. La seule difficulté, c'est qu'étant en vous, il y est caché. Néanmoins, n'est-il pas très avantageux de savoir le lieu où il se cache, afin de le chercher avec la certitude de le trouver ? C'est là ce que vous demandez, ô âme, lorsque vous dites avec amour :

Où vous êtes-vous caché ?

Mais, répondez-vous, si celui que j'aime est au dedans de moi, comment se fait-il que je ne puisse ni le trouver ni le sentir ? La raison en est bien simple : il y est caché, et vous ne vous cachez pas comme lui pour le trouver et le sentir. Celui qui veut découvrir une chose très profondément cachée doit pénétrer jusqu'à sa plus mystérieuse retraite ; et lorsqu'il l'atteint, il est aussi caché qu'elle l'est elle-même. Votre Bien-Aimé est le trésor enfoui dans le champ de votre âme, ce trésor pour l'acquisition duquel le sage marchand a sacrifié tous ses biens (1). Il faudra

(1) Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. S. Matth., XIII, 44.

donc, pour le trouver, vous oublier entièrement vous-même, vous éloigner de toutes les créatures, et vous cacher dans la retraite intérieure de votre esprit. Puis, fermant la porte derrière vous, c'est-à-dire renonçant volontairement à tout, priez votre Père dans le secret (1). Alors, restant cachée avec lui, vous le sentirez, vous l'aimerez, vous le goûterez en secret, et en secret vous prendrez en lui vos délices, d'une manière que la langue ne peut exprimer et que les sens ne sauraient apprécier.

Courage donc, ô belle âme! Vous le savez maintenant, le Bien-Aimé vers qui vous aspirez est caché dans votre cœur; efforcez-vous d'y demeurer bien cachée avec lui, et là vous l'embrasserez avec des transports d'amour. Entendez-le vous appeler à cette retraite, par la bouche du prophète Isaïe : *Allez, entrez dans vos chambres les plus retirées, fermez les portes sur vous*, c'est-à-dire, élevez entre les puissances de votre âme et toute créature une barrière infranchissable, *cachez-vous un peu pour un moment* (2), ce moment si fugitif de la vie du temps.

(1) Tu autem, cum oraveris intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito. S. Matth., VI, 6.

(2) Vade... intra in cubicula tua, claude ostia tua super te, abscondere modicum ad momentum. Is., XXVI, 20.

Si vous savez, ô âme, durant cette vie si courte, garder inviolablement votre cœur, selon le conseil du Sage (1), sans aucun doute, Dieu vous donnera ce qu'il promet plus loin par le même Prophète : *Je vous donnerai les trésors cachés, la substance des mystères et ce qu'ils renferment de plus secret* (2).

Dieu lui-même est la substance des secrets divins, parce qu'il est la substance et l'objet de la foi, et que la foi est un mystère et un secret. Quand les voiles de la foi se déchireront, ou, d'après saint Paul, quand ce qu'il y a de parfait en Dieu sera manifesté en pleine lumière (3), alors la substance et les mystères des secrets apparaîtront aux yeux de l'âme. Mais ici-bas vainement essaiera-t-elle de les pénétrer aussi profondément que dans la lumière éternelle. Toutefois, si elle se cache dans les cavernes de la pierre, par la véritable imitation de la vie parfaite du Fils de Dieu, son Époux, elle pourra mériter que Dieu, en la protégeant de sa droite, lui montre, comme à son serviteur Moïse, quelque chose de

(1) Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. Prov., IV, 23.

(2) Dabo tibi thesauros absconditos et arcana secretorum. Is., XLV, 3.

(3) Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. I ad Cor., XIII, 10.

lui-même : c'est-à-dire qu'elle pourra, dès cette vie, parvenir à une perfection assez haute pour s'unir au Fils de Dieu, et se transformer en lui par amour. Elle se sentira alors tellement unie à lui, si merveilleusement instruite et éclairée sur ses mystères, que, relativement à la connaissance qu'on peut en acquérir en ce monde, elle n'aura plus besoin de s'écrier : « Où vous êtes-vous caché ? »

Comprenez par là, ô âme, comment vous devez agir pour trouver votre Époux dans votre mystérieuse retraite. Si cependant vous désirez quelque chose de plus, écoutez une parole substantielle et pleine d'une vérité inaccessible aux sens. Cherchez-le dans la foi, dans l'amour, sans vouloir trouver ni satisfaction, ni jouissance en aucune chose créée, et sans vouloir comprendre plus que vous n'en devez savoir. La foi et l'amour remplaceront à votre égard les conducteurs de l'aveugle ; ils vous guideront, par des sentiers inconnus, jusqu'à la retraite que Dieu habite.

La foi, ce secret dont nous avons parlé, représente les pieds qui conduisent l'âme à Dieu, et l'amour est le guide qui l'accompagne le long de sa route. A force de s'occuper, de se pénétrer des secrets et des mystères de la foi, l'amour lui en dévoilera les obscurités ; en d'autres termes, l'âme

méritera de posséder l'Époux en cette vie par la grâce et par l'union divine, en attendant que, jouissant dans la vie future de la gloire essentielle, elle le voie face à face et sans aucun voile. Jusque-là, comme l'Époux est encore caché pour elle dans le sein du Père, où elle aspire à jouir de lui, elle répète sans cesse, même dans l'état le plus élevé d'union :

Où vous êtes-vous caché ?

Vous faites bien, ô âme, de le chercher toujours dans le secret ; vous glorifiez ainsi grandement votre Dieu, et, en le jugeant plus élevé, plus profond que tout ce que vous pouvez en pénétrer, vous approchez davantage de son Être infini. Ne vous arrêtez donc à rien de ce que vos puissances peuvent comprendre. Je veux dire : ne cherchez jamais à vous contenter de ce que vous comprenez de Dieu, mais nourrissez-vous plutôt de ce que vous ne comprenez pas en lui. Ne mettez jamais votre bonheur et vos délices en ce que vous pouvez entendre ou sentir de lui, mais plutôt en ce que vous ne pouvez ni sentir ni entendre. C'est là en vérité le chercher par la foi. Dieu est toujours caché et inaccessible, et vous devez continuer à le servir ainsi caché dans le secret, lors même que vous croiriez le trouver, le sentir et

l'entendre. Gardez-vous d'agir comme une foule d'ignorants dont les pensées sont si indignes de Dieu. Ils se le représentent d'autant plus éloigné et plus caché, qu'ils peuvent moins le sentir, le comprendre ou le goûter. Or, c'est précisément en sens inverse que se trouve la vérité, puisque moins on comprend, plus on s'approche de lui. Le Roi-Prophète ne dit-il pas : *Il a placé sa etraite dans les ténèbres* (1) ? S'il en est ainsi, vous devez nécessairement, en approchant de lui, ressentir l'impression que les ténèbres causent à vos faibles yeux. Il vous est donc avantageux en tout temps, dans la prospérité comme dans l'adversité spirituelle ou temporelle, de regarder Dieu comme caché, et par conséquent de vous écrier :

Où vous êtes-vous caché,
Mon Bien-Aimé, en me laissant dans les gémissements ?

L'âme l'appelle son Bien-Aimé, pour l'émouvoir davantage et l'incliner dans le sens de sa prière, parce que Dieu exauce très facilement les désirs de ceux qui l'aiment, comme il l'assure par saint Jean : *Si vous demeurez en moi, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous*

(1) Posuit tenebras latibulum suum. Ps., XVII, 12.

sera donné (1). L'âme peut vraiment l'appeler son Bien-Aimé, quand elle est entièrement fixée en lui, quand son cœur n'est attaché à aucune créature, et que ses pensées l'ont habituellement pour objet. C'est là le sens du reproche que Dalila adressait à Samson, lorsqu'elle lui disait : *Comment pouvez-vous dire que vous m'aimez puisque votre esprit n'est pas avec moi* (2) ? L'esprit comprend les pensées et les affections ; c'est donc en vain que certaines personnes donnent à l'Époux le nom de Bien-Aimé ; il ne l'est pas en réalité, parce que leur cœur n'est pas uniquement occupé de lui. Aussi leurs demandes n'ont-elles pas grande valeur auprès de Dieu. Au lieu de les exaucer immédiatement, il attend que, par la persévérance dans l'oraison, leur esprit soit plus habituellement recueilli, leur cœur plus exclusivement fixé en lui par une amoureuse affection ; car on n'obtient rien de Dieu que par amour.

Les paroles suivantes : « me laissant dans les gémissements », nous font remarquer que l'absence du Bien-Aimé est, pour l'amante, une cause de gémissements continuels. N'aimant rien

(1) Si manseritis in me... quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. S. Joan., XV, 7.

(2) Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non sit mecum ? Judic., XVI, 15.

hors de lui, elle ne trouve en aucun objet ni repos ni soulagement. La marque du véritable amour divin, c'est l'impuissance où il est de se contenter de tout ce qui est moindre que Dieu. Hors de là, l'univers entier ne saurait le satisfaire. Bien au contraire, plus il posséderait, plus il sentirait diminuer son contentement, parce que la satisfaction du cœur ne se trouve pas dans la possession, mais dans le dépouillement et dans la pauvreté d'esprit. C'est en cela que consiste la perfection de l'amour, par laquelle l'âme possède Dieu dans une union de grâce très étroite, qui la fait vivre ici-bas en Dieu, avec joie, il est vrai, mais sans la satisfaire complètement. David, malgré toute sa perfection, n'espérait le rassasiement de ses désirs que dans le Ciel, puisqu'il s'écriait : *Je serai rassasié lorsque apparaîtra votre gloire* (1).

La paix, la tranquillité, le contentement du cœur, ne suffisent pas à l'âme, et l'espérance de posséder ce qui lui manque lui fait pousser des gémissements. Cependant ils s'échappent de son cœur, paisibles et sans lui causer aucune peine. Le gémissement est inséparable de l'espérance, selon le témoignage de l'Apôtre, qui dit de lui-

(1) Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps., XVI, 15.

même et des âmes parfaites : *Nous qui avons reçu les prémices de l'esprit, nous gémissons intérieurement dans l'espérance de l'adoption des enfants de Dieu* (1). C'est la blessure de l'amour et le sentiment de l'absence qui font sans cesse gémir l'âme, surtout lorsqu'elle a reçu quelques douces et savoureuses communications de la part de l'Époux. Vient-il à s'éloigner, elle se trouve subitement dans l'isolement et dans la sécheresse ; voilà pourquoi elle ajoute :

Vous avez fui comme le cerf.

Au livre des Cantiques, l'Épouse compare l'Époux au cerf et au chevreuil : *Mon Bien-Aimé est semblable au chevreuil et au faon du cerf* (2). Comme le cerf, non seulement il se laisse voir rarement, aime la solitude et fuit le bruit, mais encore il lui ressemble par la merveilleuse agilité avec laquelle il se montre et disparaît tout à coup. Il agit ordinairement de la sorte dans les visites qu'il fait aux âmes pieuses pour les consoler, les encourager ; puis il s'esquive et s'absente pour les éprouver, les humilier, les ins-

(1) Nos ipsi primitias spiritus habentes, et ipsi intra nos gemimus adoptionem filiorum Dei expectantes. Rom., VIII, 23.

(2) Similis est dilectus meus capreæ hinnuloque cervorum. Cant., II, 9.

truire. La douleur de l'absence se fait alors sentir plus vive, comme les paroles suivantes nous le montrent :

Après m'avoir blessée.

Ce n'est donc pas assez de la peine et de la douleur que votre absence me fait souffrir habituellement ; il faut encore que, me blessant d'un trait d'amour et augmentant en moi la passion et le désir de vous voir, vous preniez la fuite avec l'agilité du cerf, sans vous laisser saisir un instant.

Afin d'expliquer ce vers plus complètement, nous devons remarquer qu'indépendamment de plusieurs sortes de visites que Dieu fait à l'âme pour augmenter son amour, souvent il fait vibrer certaines touches secrètes qui, à la manière d'une flèche embrasée, la blessent, la transpercent et la laissent tout en proie au feu d'amour, ce qu'on appelle, à proprement parler, les blessures d'amour auxquelles l'âme fait ici allusion. Elles enflamment tellement la volonté, qu'au milieu de cet incendie, l'âme semble se consumer, sortir hors d'elle-même, se renouveler tout entière, et, semblable au phénix qui renaît de ses cendres, recevoir un nouvel être et une vie nouvelle. Le

roi David nous le donne à entendre : *Mon cœur s'est enflammé et mes reins se sont changés ; et à mon insu, j'ai été réduit à rien* (1). Les sentiments et les affections s'émeuvent sous l'influence de cet embrasement du cœur, et sont divinement transformés ; l'âme, par amour, se réduit à rien et ne sait plus qu'aimer. Ce changement des inclinations est accompagné d'une peine si intense et d'un désir si anxieux de voir Dieu, que les rigueurs de l'amour semblent intolérables à l'âme. Elle ne s'afflige point d'être ainsi blessée, elle voit bien plutôt son salut dans cette bienheureuse plaie. Mais se sentir en proie à ce tourment, sans être blessée assez profondément pour en finir avec la vie de ce monde, afin de s'unir à son Époux dans les ardeurs du parfait amour, c'est ce qui lui fait dire pour expliquer sa douleur :

Après m'avoir blessée.

C'est-à-dire, vous vous êtes caché avec la légèreté du cerf, me laissant blessée et mourante de la plaie de votre amour. La douleur qui pénètre l'âme est d'autant plus intense, que l'affection de la volonté, par suite de la blessure d'amour que Dieu lui a faite, s'élève soudainement et avec

(1) Inflammatum est cor meum, et renes mei commutati sunt, et ego danihilum redactus sum, et nescivi. Ps., LXXII, 21, 22.

transport vers la possession du Bien-Aimé dont elle a senti la touche. D'autre part, elle ressent tout aussitôt et son absence et le regret de ne pouvoir le posséder ici-bas comme elle le désire, regret qui lui arrache de douloureux gémissements.

Ces visites ne ressemblent pas à celles que Dieu fait à l'âme pour la récréer et la satisfaire. Par les premières, Dieu se propose de la blesser plutôt que de la guérir, de l'affliger plutôt que de la contenter. Elles servent, en augmentant la connaissance et en ravivant le désir, à augmenter en même temps la douleur et l'anxiété de ne pas voir Dieu. On les nomme blessures spirituelles d'amour. Elles sont si savoureuses, si désirables, que l'âme est prête à souffrir mille morts sous les coups de ces traits, qui la font sortir d'elle-même pour l'unir à Dieu. Le vers suivant l'exprime :

Je suis sortie après vous en criant, et vous étiez déjà parti.

Les blessures d'amour ne peuvent être guéries que par celui qui les a faites. C'est pourquoi le feu dévorant qui la consume a fait sortir cette âme blessée à la suite de son Bien-Aimé, en lui arrachant de grands cris, afin qu'il la guérisse. Dans le langage de la vie spirituelle, cette expres-

sion « sortir pour suivre Dieu » s'emploie dans un double sens. C'est, d'abord, sortir de toutes les créatures, par l'horreur et le mépris qu'elles nous inspirent. C'est, ensuite, sortir de soi-même, en s'oubliant complètement par amour pour Dieu. Lorsque cet amour vient à s'emparer de l'âme, aussi fortement que nous le disons ici, il l'élève si haut que non seulement elle sort d'elle-même par cet oubli complet, mais que de plus elle se voit arracher avec violence tous ses appuis, toutes ses manières d'agir, toutes ses inclinations naturelles, au point qu'il lui semble abandonner même son propre corps. Elle ne peut parler à Dieu que par ses clameurs, comme si elle voulait dire : O mon Époux ! vous avez par cette touche puissante, par cette blessure d'amour, fait sortir mon âme de toutes choses et d'elle-même ; elle a crié vers vous, elle s'est dégagée de tout pour votre amour, vous l'avez attirée jusqu'à vous.

Et vous étiez déjà parti.

En d'autres termes : Lorsque j'ai voulu savourer votre présence, je ne vous ai plus trouvé. Je suis restée dégagée de tout sans pouvoir vous saisir, suspendue, pour ainsi dire, entre ciel et terre par un effet de l'amour, ne pouvant m'appuyer ni sur vous ni sur moi. Ce que l'âme

appelle ici sortir pour aller à la recherche du Bien-Aimé, l'Épouse des Cantiques l'appelle se lever : *Je me lèverai et je ferai le tour de la ville; je chercherai dans les rues et sur les places publiques celui qui est le Bien-Aimé de mon âme. Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé... Ils m'ont blessée* (1). Le mot *je me lèverai,* employé par l'Épouse, indique un mouvement ascensionnel. C'est aussi ce que l'âme entend, dans le sens spirituel, par le mot « sortir » ; elle renonce à sa manière d'agir, à son amour bas et imparfait, pour s'élever jusqu'à la hauteur de l'amour divin. L'Épouse ajoute que, ne l'ayant pas trouvé, elle a été blessée, et l'âme dit à son tour que, blessée d'amour, elle a été abandonnée dans cet état, parce que celle qui aime est condamnée à une vie toujours douloureuse en l'absence du Bien-Aimé. L'âme qui s'est livrée complètement espère, en récompense, que son Bien-Aimé se livrera à elle, mais il tarde à la satisfaire. Après avoir renoncé à tout et à elle-même pour son amour, elle semble ne retirer aucun avantage de son sacrifice, car elle ne possède pas encore l'objet de ses désirs. Chez ceux qui sont sur le point

(1) Surgam, et circuibo civitatem ; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea ; quæsivi illum, et non inveni... vulneraverunt me. Cant., III, 2 ; V, 7.

d'arriver à l'état de perfection, la peine et le sentiment de l'absence de Dieu sont si violents, qu'Ils succomberaient à ces divines blessures, sans une protection spéciale du Seigneur. Leur volonté est droite, leur esprit purifié et bien disposé pour Dieu, et comme nous l'avons dit, il leur a été donné de goûter déjà quelque chose de la douceur du divin amour vers lequel ils aspirent. De plus, il leur est montré, comme à travers une petite ouverture, un bien immense dont ils ne peuvent jouir, ce qui rend indescriptibles leur peine et leur tourment.

STROPHE II.

Les désirs sont les pasteurs qui nourrissent l'âme et la conduisent à Dieu. — Elle invoque la médiation des saints Anges, qui sont aussi pasteurs. — La persévérance dans la prière. — Martyre de l'âme qui aime, et que l'amour fait souffrir dans toutes ses puissances. — Discrétion de l'amour.

Pasteurs, vous qui irez
À la montagne en traversant les bergeries,
Si vous voyez, par bonheur,
Celui que j'aime le plus,
Dites-lui que je languis, que je souffre et que je meurs.

EXPLICATION.

L'âme veut employer des intercesseurs et des médiateurs auprès de son Bien-Aimé, elle les prie de lui faire part de sa douleur et de sa peine. Il est naturel à l'amante, qui ne peut pas jouir de la présence du Bien-Aimé, d'user des meilleurs intermédiaires pour communiquer avec lui. L'âme se sert donc de ses affections, de ses désirs, de ses gémissements, comme d'autant de messagers,

capables de faire connaître les secrets de son cœur à son Bien-Aimé. Elle leur dit :

Pasteurs, vous qui irez.

Les désirs, les gémissements, les affections sont nommés Pasteurs, parce qu'ils nourrissent l'âme de biens spirituels. L'office du Pasteur est, en effet, de nourrir ceux qui lui sont confiés. C'est par lui que Dieu distribue à l'âme un aliment divin, et il est nécessaire pour entretenir ce commerce intime.

Puis elle ajoute : « Vous qui irez » ; en d'autres termes : Vous qui sortirez animés d'un pur amour. Toutes les affections, tous les désirs ne s'élèvent pas jusqu'à Dieu ; c'est un privilège réservé uniquement à ceux qui viennent d'un véritable amour.

A la montagne en traversant les bergeries.

Elle appelle du nom de « bergeries » les hiérarchies et les chœurs des Anges ; car nos gémissements et nos prières traversent successivement leurs chœurs pour arriver jusqu'à Dieu. La montagne désigne Dieu, qui est souverainement élevé au-dessus de toute créature. En lui, comme de la cime d'une haute montagne, on découvre toutes

choses, les bergeries supérieures et inférieures, c'est-à-dire, les diverses hiérarchies angéliques qui lui offrent nos prières. C'est la parole de l'Ange à Tobie : *Quand vous priiez avec larmes et que vous ensevelissiez les morts, j'offrais vos supplications à Dieu* (1). On peut entendre aussi par ces Pasteurs dont parle l'âme les Anges eux-mêmes, qui portent nos suppliques à Dieu, nous apportent ses inspirations et sustentent nos cœurs des douces communications dont le Seigneur nous favorise par leur médiation. Ils nous protègent et nous défendent contre les loups, qui sont les démons. Ce mot Pasteurs s'applique donc, soit aux affections, soit aux Anges ; l'âme désire que les unes et les autres lui servent d'intermédiaires entre elle et son Bien-Aimé ; elle leur dit à tous :

Si vous voyez, par bonheur.

Autrement dit : si pour mon bonheur vous veniez à jouir de sa présence, de manière à être vus et écoutés de lui. En effet, quoique Dieu entende tout, qu'il sache tout, qu'il connaisse même, au témoignage de Moïse, les pensées les

(1) Quando orabas cum lacrymis, et sepeliebas mortuos... ego obtuli orationem tuam Domino. Tob., XII, 12.

plus secrètes de l'âme (1), il semble cependant ne voir nos besoins qu'à l'instant où il y porte remède, et n'écouter nos prières que lorsqu'il les exauce. Nos demandes sont écoutées favorablement, à l'heure fixée par sa divine sagesse et lorsqu'elles ont été suffisamment renouvelées. C'est seulement alors qu'il semble les voir et les entendre. Les saintes Écritures nous en fournissent de mémorables exemples. Les enfants d'Israël avaient gémi 400 ans dans la servitude d'Égypte, avant que Dieu dit à Moïse : *J'ai vu l'affliction de mon peuple, et je suis descendu pour le délivrer* (2). Et cependant il l'avait toujours vue. En d'autres temps, l'Ange Gabriel, parlant à Zacharie, lui dit de ne pas craindre, parce que Dieu avait entendu sa prière, et lui accordait le fils qu'il demandait depuis de longues années (3). Si Dieu donc n'exauce pas immédiatement les prières que l'âme lui adresse dans ses besoins, elle doit être néanmoins persuadée qu'il ne manquera pas de l'assister en temps opportun. Pour toute âme qui persévère avec courage, il

(1) Scio enim cogitationes ejus, quæ facturus sit hodie. Deut., XXXI, 21.

(2) Vidi afflictionem populi mei in Ægypto... et, sciens dolorem ejus, descendi ut liberem eum. Exod., III, 7, 8.

(3) Ne timeas, Zacharia, quoniam exaudita est deprecatio tua et uxor tua Elisabeth pariet tibi filium. S. Luc., I, 13.

est, suivant la parole du Roi-Prophète, le secours dans les circonstances favorables et dans les tribulations (1). Telle est la signification de ces paroles : « Si vous voyez, par bonheur. » C'est-à-dire, si par bonheur le temps est venu où Dieu a dessein de m'accorder ce que je demande.

Celui que j'aime le plus.

En d'autres termes, celui qui a ravi mon cœur. Quand rien n'est capable d'abattre son courage, alors qu'il s'agit de travailler ou de souffrir pour le service de Dieu, quand l'âme peut dire en toute vérité le vers suivant, c'est une preuve qu'elle l'aime par-dessus tout :

Dites-lui que je languis, que je souffre et que je meurs.

L'âme signale ici trois peines cuisantes : la langueur, la souffrance, la mort. Celui, en effet, qui aime vraiment Dieu avec une certaine perfection, souffre ordinairement de son absence en trois manières, je veux dire dans ses trois puissances : l'entendement, la volonté et la mémoire.

(1) Factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione. Ps., IX, 9.

En parlant de l'entendement, l'âme se plaint de sa langueur, parce qu'il est privé de la vue de Dieu qui est la santé de l'intelligence, comme il le dit par la bouche du roi David : *Je suis votre salut* (1). Elle dit que sa volonté souffre, parce qu'elle ne possède pas Dieu, qui est le rafraîchissement et la joie de la volonté, selon ces paroles du même Prophète : *Vous les ferez boire dans le torrent de vos délices* (2). Elle ajoute, à l'endroit de la mémoire, qu'elle se meurt. Privée de la présence du Bien-Aimé, qui est tout le bien de l'entendement, de sa possession, qui est toute la joie de la volonté, comprenant de plus que, par suite des périls et des tentations de cette vie, elle pourrait être à jamais séparée de Dieu, l'âme est en proie à des angoisses comparables à celles de la mort, dans l'incertitude où elle est de cette parfaite possession de Dieu qui, au dire de Moïse, est la vie même de l'âme : *C'est lui qui est votre vie* (3).

Jérémie, dans ses Lamentations, expose à Dieu ces trois sortes de misères spirituelles, lorsqu'il dit : *Souvenez-vous de ma pauvreté, de l'absinthe et du fiel que j'ai bus* (4). La pauvreté

(1) Salus tua ego sum. Ps., XXXIV, 3.
(2) Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ibid., XXXV, 9.
(3) Ipse est enim vita tua. Deut., XXX, 20.
(4) Recordare paupertatis, absinthii et fellis. Thren., III, 19.

regarde l'entendement, appelé à jouir des richesses du Fils de Dieu, *en qui*, suivant l'expression de saint Paul, *sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science divine* (1). L'absinthe, plante très amère, se rapporte à la volonté, parce que cette puissance, capable de savourer la douceur de la possession de Dieu, est pleine d'amertume quand elle est vide de lui, selon ce passage de l'Apocalypse, où l'Ange dit à saint Jean : *Prenez ce livre, mangez-le, et vous ressentirez de l'amertume dans vos entrailles* (2). Par les entrailles, on entend ici la volonté. Le fiel s'applique non seulement à la mémoire, mais encore à toutes les puissances et à toutes les forces de l'âme, dont il figure la mort, ainsi que l'enseigne Moïse dans le Deutéronome, quand il dit en parlant des damnés : *Leur vin sera le fiel des dragons et le venin des aspics dont on ne peut guérir* (3). Ce qui signifie que la privation de Dieu est la mort de l'âme. Ces trois espèces de besoins et de peines ont aussi rapport aux trois vertus théologales, la foi, la

(1) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. Col., II, 3.

(2) Accipe librum, et devora illum, et faciet amaricari ventrem tuum. Apoc., X, 9.

(3) Fel draconum vinum eorum, et venenum aspidum insanabile. Deut., XXXII, 33.

charité et l'espérance, qui sont corrélatives aux trois puissances de l'âme, l'entendement, la volonté et la mémoire.

Dans ce vers, l'âme se borne à représenter ses misères à son Bien-Aimé ; car celui qui aime avec discrétion ne demande pas ce qui lui manque et ce qu'il désire, mais se contente d'exposer ses besoins, afin que le Bien-Aimé agisse selon son bon plaisir. Telle fut la conduite de la bienheureuse Vierge Marie aux noces de Cana : sans exprimer une demande formelle à son divin Fils, elle se contenta de lui dire : *Ils n'ont pas de vin* (1). Et les sœurs de Lazare, au lieu de solliciter la guérison de leur frère, se bornèrent à faire dire au Sauveur : *Celui que vous aimez est malade* (2). Trois raisons obligent l'âme à se comporter ainsi avec Dieu : d'abord, Notre-Seigneur sait mieux que nous ce qui nous convient ; ensuite, sa compassion augmente d'autant plus, en voyant la misère et la résignation de celui qui l'aime ; enfin, l'âme est plus en sûreté contre l'amour et l'esprit propres en représentant ce qui lui manque, qu'en demandant ce dont il lui semble avoir besoin. C'est précisément ce que l'âme fait ici. Elle se contente d'exposer ses misères,

(1) Vinum non habent. S. Joan., II, 3.
(2) Domine, ecce quem amas infirmatur. S. Joan., XI

en disant : Je languis, mon Bien-Aimé seul est ma santé, dites-lui de me guérir ; je souffre, lui seul est ma joie, dites-lui de me réjouir ; je meurs, lui seul est ma vie, dites-lui de me faire vivre.

STROPHE III.

Dieu se trouve par l'exercice des vertus et la pratique des bonnes œuvres. — Union de la vie contemplative et de la vie active. — Sacrifice de toute consolation. — Guerre acharnée de l'âme fidèle contre ses trois grands ennemis : le monde, le démon et la chair. — Elle en triomphe par l'oraison, l'armure des vertus chrétiennes, et un courageux renoncement aux tendances naturelles.

En cherchant mes amours,
J'irai par ces montagnes et par ces rivages,
Je ne cueillerai pas de fleurs,
Je ne craindrai pas les bêtes féroces,
Et je franchirai les forts et les frontieres.

EXPLICATION.

Pour trouver son Bien-Aimé, il ne suffit pas à l'âme de gémir et de prier, ni même de recourir à de puissants intercesseurs ; pressée par un ardent désir et un grand amour, elle se résout à le chercher elle-même et à ne rien omettre pour réussir dans son entreprise. Lorsqu'elle aime véritablement, l'âme use de tous les moyens pour trouver le Fils de Dieu, son Bien-Aimé ; et, après avoir fait tout ce qui dépend d'elle, loin

d'être satisfaite, elle croit n'avoir rien fait. Elle se met donc à l'œuvre, elle le cherche et nous explique, dans cette troisième strophe, la méthode qu'elle suivra pour le rencontrer. Elle pratiquera les vertus de la vie active, et les exercices spirituels de la vie contemplative, et elle renoncera aux plaisirs et aux délices. Dès lors, tous les efforts, les artifices du démon, du monde et de la chair, qui sont ses trois ennemis, seront impuissants à l'arrêter ou à entraver sa marche. C'est pour cela qu'elle dit : « En cherchant mes amours », c'est-à-dire, mon Bien-Aimé. N'est-ce pas déclarer ouvertement que, pour trouver Dieu, il ne suffit pas de le prier de cœur et de bouche, ni même de recourir aux bonnes œuvres d'autrui, mais qu'il faut de plus agir par soi-même ? Dieu, en effet, attache ordinairement plus de prix à une seule action de la personne même, qu'à beaucoup d'autres accomplies pour elle. Aussi l'âme, se souvenant des paroles de son Époux : *Cherchez, et vous trouverez* (1), se détermine à sortir, dans le sens expliqué plus haut, et à le chercher par ses œuvres, afin d'être sûre de le trouver. Le contraire arrive à ceux qui voudraient que Dieu ne leur coûtât que des

(1) Quærite, et invenietis. S. Luc., XI, 9.

paroles, souvent encore bien mal dites, sans rien faire pour lui de ce qui peut les gêner. Plusieurs même vont jusqu'à ne pas vouloir, pour lui plaire, quitter tel ou tel endroit qui leur est agréable. Ils attendent ainsi tranquillement que la saveur divine leur vienne à la bouche et au cœur, sans faire un pas, sans se mortifier par le moindre sacrifice de leurs goûts, de leurs plaisirs ou de leurs désirs inutiles. Tant qu'ils ne sortiront pas d'eux-mêmes, vainement appelleront-ils Dieu à grands cris, ils ne le trouveront pas. L'Épouse des Cantiques avait d'abord cherché son Bien-Aimé de cette manière, mais elle ne l'a trouvé qu'après être sortie ; ce qu'elle explique par ces paroles : *Durant la nuit, j'ai cherché dans ma couche le Bien-Aimé de mon âme ; je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai, je ferai le tour de la cité, je chercherai par les rues et les places publiques celui qu'aime mon âme* (1). Enfin, après avoir passé par différentes épreuves, elle ajoute qu'elle l'a rencontré.

Donc, celui qui cherche Dieu en continuant à

(1) In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea ; quæsivi illum, et non inveni. Surgam, et circuibo civitatem ; per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea. Invenerunt me vigiles qui custodiunt civitatem... Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea. Cant., III, 1, 2, 3, 4.

jouir de son repos et de ses douceurs le cherche de nuit et ne le trouvera pas ; mais celui qui le cherche dans l'exercice et les actes des vertus, en renonçant à ses aises et à ses délices, celui-là le cherche de jour et le trouve ; car ce qu'on n'aperçoit pas dans l'obscurité de la nuit apparaît dans les clartés du grand jour. L'Époux le fait bien comprendre, au livre de la Sagesse, par ces paroles : *La Sagesse est pleine de lumière et ne se flétrit jamais ; elle est vue facilement de ceux qui l'aiment, et ceux qui la cherchent la trouvent. Elle prévient leurs désirs, et se montre à eux la première. Celui qui se lèvera de bon matin pour la chercher ne se fatiguera pas, parce qu'il la trouvera assise à sa porte* (1). A peine, en effet, l'âme est-elle sortie de la demeure de sa propre volonté et du lit où elle repose à son gré, qu'elle trouve la divine Sagesse, le Fils de Dieu son Époux. C'est pourquoi elle dit : « En cherchant mes amours. »

J'irai par ces montagnes et par ces rivages.

Par les montagnes qui sont élevées, on entend

(1) Clara est, et quæ nunquam marcescit sapientia, et facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam. Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit ; assidentem enim illam foribus suis inveniet. Sap., VI, 13, 14, 15.

ici les vertus, tant à cause de l'élévation de leurs sommets que des difficultés que l'on éprouve à les gravir. C'est donc par la pratique des vertus que l'âme s'établira dans la vie contemplative. Les rivages, qui sont des lieux bas, nous représentent les mortifications, les pénitences, les exercices spirituels ; ainsi l'âme s'appliquera tout à la fois à la vie active et à la vie contemplative. Il est, en effet, nécessaire de s'adonner à la pratique de ces deux vies, pour acquérir les vertus et pour avoir la certitude de trouver Dieu. L'âme veut donc dire dans ce vers : Afin de chercher mon Bien-Aimé, je m'appliquerai aux vertus les plus sublimes, et je m'abaisserai par les exercices de la mortification et de l'humilité. En d'autres termes, le moyen d'aller à Dieu est de faire le bien en Dieu, et d'étouffer le mal en nous, comme l'expliquent les vers suivants :

Je ne cueillerai pas de fleurs.

Pour aller à Dieu, il faut avoir un cœur libre, généreux, dégagé de tout mal, et même de tout bien qui n'est pas purement Dieu. Aussi l'âme parle-t-elle, dans ce vers et dans les suivants, de la liberté et de la force qui lui sont nécessaires pour le chercher. Elle dit en celui-ci qu'elle ne cueillera pas les fleurs qu'elle trouvera sur son

chemin, c'est-à-dire qu'elle renoncera aux douceurs, aux plaisirs, aux délices qui peuvent se rencontrer dans la vie, et dont la jouissance ne pourrait que retarder sa marche.

Ces biens sensibles sont de trois sortes : les biens temporels, les biens sensuels et les biens spirituels. Tous, si l'on vient à s'y arrêter ou à s'y reposer, occupent le cœur et empêchent le dépouillement d'esprit indispensable pour aller droit à Notre-Seigneur. Dire qu'elle ne cueillera pas de fleurs, c'est dire en d'autres termes : Je ne m'arrêterai point aux douceurs, ni aux consolations de l'esprit, de sorte que rien ne pourra m'empêcher de chercher mes amours sur les montagnes des vertus et des peines. L'âme se conforme ainsi au conseil que donne le Prophète à ceux qui suivent cette route : *Si les richesses abondent, n'y mettez pas votre cœur* (1) ; ce qui s'entend aussi bien des plaisirs sensuels que des biens temporels et des consolations spirituelles. Ne l'oublions pas, non seulement les biens temporels et les satisfactions du corps embarrassent dans la voie de la perfection et lui sont opposés, mais les consolations et les délices de l'esprit, quand on s'y attache ou qu'on les recherche avec

(1) Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. Ps., LXI, 11.

esprit de propriété, sont encore des obstacles dans le chemin royal de la croix, qui conduit à l'Époux Jésus-Christ. Celui donc qui veut avancer ne doit pas s'arrêter à cueillir ces fleurs ; il lui faut de plus avoir le courage et la force de dire :

Je ne craindrai pas les bêtes féroces,
Et je franchirai les forts et les frontières.

Dans ces vers, l'âme désigne ses trois ennemis : le monde, le démon et la chair, qui lui font la guerre et lui rendent le chemin difficile. Par les « bêtes féroces », elle entend le monde ; par les « forts », le démon ; par les « frontières », la chair.

L'âme qui commence à entrer dans le chemin de la perfection voit, en effet, le monde se présenter à son imagination, comme le feraient des bêtes féroces, qui la menaceraient et lui montreraient les dents ; et cela surtout de trois manières. La première est qu'elle se voit menacée de perdre les faveurs du monde, ses amis, ses protecteurs, son crédit, et même sa fortune. La seconde, qui ne semble pas moins redoutable que la première, est la perspective de ne jamais avoir aucun plaisir ni aucun contentement en ce monde, et d'être privée de toutes les douceurs qu'il procure. La troisième est plus formidable encore : c'est le déchaînement des langues qui la déchireront ;

elle se verra en butte à tous les sarcasmes, à tous les opprobres ; il n'y aura plus pour elle que des mépris. Certaines âmes sont tellement effrayées quand ces difficultés viennent à se dresser devant elles, qu'il leur devient très difficile non seulement de persévérer dans la lutte contre ces bêtes féroces, mais de pouvoir même faire le premier pas dans la voie de Dieu.

D'autres âmes, plus généreuses, ont parfois à combattre des monstres qui ont quelque chose de plus intérieur et de plus spirituel; ce sont des tentations, des tribulations, des peines très variées, par lesquelles doivent passer ceux que Dieu appelle à une haute perfection. Il les éprouve et les purifie comme l'or dans la fournaise. C'est ce qu'enseigne le Roi-Prophète : *Les tribulations des justes sont nombreuses, mais le Seigneur les en délivrera* (1). Quant à l'âme fortement éprise, qui préfère son Bien-Aimé à toutes choses, qui se repose sur son amour et compte sur sa protection, elle estime que c'est peu de chose de ne pas craindre les bêtes féroces ; elle ajoute :

Et je franchirai les forts et les frontières.

Elle donne le nom de « forts » aux démons,

(1) Multæ tribulationes justorum, et de omnibus his liberabit eos Dominus. Ps., XXXIII, 20.

qui sont la seconde classe de ses ennemis, soit parce qu'ils s'efforcent avec une grande violence de lui couper le chemin ; soit parce que leurs ruses sont plus perfides, leurs tentations plus fortes, plus difficiles à découvrir et à vaincre que celles qui proviennent du monde et de la chair ; soit enfin parce qu'ils se fortifient du secours de ces deux ennemis, le monde et la chair, pour faire à l'âme une guerre cruelle. David les désigne par le même nom : *Les forts ont cherché mon âme pour la perdre* (1). Job, à son tour, a dit en parlant de leur force : *Il n'y a pas, sur la terre, de pouvoir comparable au pouvoir de celui qui a été créé pour ne rien craindre* (2). C'est-à-dire, aucun pouvoir humain ne peut se comparer au sien ; seule la puissance divine lui est supérieure, et peut par sa lumière nous faire connaître ses artifices. L'âme ne pourra triompher de sa force que par l'oraison ; elle ne sera capable de déjouer ses ruses que par l'humilité et la mortification. C'est en ce sens que l'Apôtre saint Paul donne aux fidèles cet avis : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embûches du démon, puisqu'il*

(1) Alieni insurrexerunt adversum me, et fortes quæsierunt animam meam. Ps., LLII, 5.

(2) Non est super terram potestas, quæ comparetur ei qui factus est ut nullum timeret. Job., XLI, 24.

ne s'agit pas de lutter contre la chair et le sang (1). Par le sang, il entend le monde ; par les armes de Dieu, l'oraison et la croix de Jésus-Christ ; c'est là que se trouvent l'humilité et la mortification.

L'âme ajoute qu'elle franchira les « frontières », qui, dans sa pensée, sont les répugnances et les rébellions de la chair contre l'esprit. Ce passage de l'Apôtre le prouve : *La chair combat par ses désirs contre l'esprit,* en s'opposant à son avancement dans la perfection (2). L'âme, pour passer ces frontières, doit surmonter les difficultés, et fouler aux pieds, par une forte détermination de l'esprit, tous les appétits sensuels et toutes les inclinations naturelles. Tant que ces affections subsisteront en elle, l'esprit leur restera tellement assujetti, que l'âme ne pourra parvenir à la véritable vie et aux délices spirituelles. C'est ce que nous donnent à entendre ces paroles de saint Paul : *Si vous mortifiez par l'esprit les actions de la chair, vous vivrez* (3).

Voici donc la ligne de conduite que l'âme se

(1) Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli ; quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem. Ephes., VI, 11, 12.

(2) Caro enim concupiscit adversus spiritum. Gal., V, 17.

(3) Si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Rom., VIII, 13.

propose de tenir dans la recherche de son Bien-Aimé. C'est, d'abord, la constance et l'énergie, pour ne pas s'abaisser à cueillir les « fleurs » ; ensuite le courage, pour ne pas craindre les « bêtes féroces » ; enfin la force, pour franchir les « forts » et les « frontières », en cherchant à s'avancer par les monts et les rivages des vertus de la manière exposée plus haut.

STROPHE IV.

Dieu contemplé dans les créatures. — La main de Dieu leur imprime, en les créant, le cachet de sa beauté. — Les forêts représentent les éléments. — Les bosquets du ciel toujours frais et verts. — Les Anges et les saints, fleurs du ciel.

O forêts ! ô massifs !
Plantés par la main de mon Bien-Aimé,
O prairie toujours verdoyante,
Émaillée de fleurs,
Dites-moi s'il vous a traversés ?

EXPLICATION.

L'âme vient de nous exposer le moyen d'entrer dans la voie spirituelle. Il consiste à renoncer à tout ce qui est plaisir et douceur, et à s'armer de courage pour vaincre les tentations et les difficultés. C'est là l'exercice de la connaissance de soi-même, et la première chose à faire pour arriver à la connaissance de Dieu. Dans cette nouvelle strophe, l'âme commence à s'élever, de la considération des créatures, à celle de son Bien-Aimé qui est leur Créateur. C'est qu'en effet, après la connaissance de soi-même, la considéra-

tion des créatures se présente la première dans ce chemin spirituel. Elle nous fait connaître Dieu, en nous montrant dans la création quelque reflet de sa grandeur et de son excellence, selon la parole de saint Paul : *L'âme arrive à la connaissance de ce qui est invisible en Dieu, par la contemplation de ce qu'il a fait dans les créatures* (1).

L'âme s'adresse ici aux créatures, et les interroge sur son Bien-Aimé. Remarquons avec saint Augustin qu'en agissant ainsi, c'est le Créateur que l'âme considère en elles. Elle contemple donc dans cette strophe les éléments et les autres créatures inférieures, les cieux et ce qu'ils renferment, aussi bien que les Esprits célestes.

O forêts ! ô massifs !

Elle appelle « forêts » les éléments qui sont : la terre, l'eau, l'air et le feu. Comme les forêts sont remplies d'arbres et de plantes dont la diversité est agréable à l'œil, de même aussi les éléments sont peuplés d'une foule de créatures qu'elle salue du nom de « massifs ». Nous voyons sur la terre d'innombrables variétés d'animaux et de plantes; sous les eaux, mille familles diverses

(1) Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur. Rom., I, 20.

de poissons ; dans l'air, des oiseaux de toute espèce. Enfin, le feu concourt avec les autres éléments à la formation et à la conservation de toutes ces créatures. Chaque sorte d'animaux vit dans son élément, où elle est placée et alimentée selon ce qui lui convient pour naître et se développer. Dieu l'ordonna ainsi dans la création, quand il commanda à la terre de produire les plantes et les animaux ; à la mer et à l'eau, de se peupler de poissons ; à l'air, de servir d'habitation aux oiseaux (1). C'est pourquoi l'âme, voyant que tout s'est fait conformément aux ordres divins, dit le vers suivant :

Plantés par la main de mon Bien-Aimé.

Ce qui attire particulièrement ici son attention, c'est de voir que son « Bien-Aimé » a pu seul, de sa main toute-puissante, créer et conserver les merveilles qui brillent dans cette surprenante variété de créatures. Aussi dit-elle, avec une intention très marquée : « par LA MAIN de mon Bien-Aimé ». Dieu se sert, il est vrai, pour bien des choses, de la main des Anges ou des hommes ; mais quand il s'agit d'une création, c'est toujours à la sienne qu'est réservé ce pri-

(1) Gen., I, passim.

vilège. L'âme se sent donc puissamment excitée à l'amour de son Bien-Aimé, par la considération des créatures, en voyant qu'elles ont été formées de ses propres mains. Elle continue :

Prairie toujours verdoyante.

C'est le ciel que l'âme appelle ici « prairie toujours verdoyante », parce que les créatures qu'il renferme ont en partage une fraîcheur inaltérable, que le temps ne saurait ni corrompre ni flétrir. On peut les comparer à des bosquets toujours frais et toujours verts, où les justes prennent leurs délices. Ce mot indique encore l'admirable variété des brillantes étoiles et des autres astres du firmament.

L'Église emploie la même figure lorsque, priant Dieu pour les âmes des défunts, elle leur adresse ces paroles : « Que Jésus-Christ, le Fils « du Dieu vivant, vous place pour toujours dans « les délicieux jardins de son Paradis, qui bril- « lent d'une verdure éternelle (1). » L'âme ajoute que cette « prairie » est

Émaillée de fleurs.

Ces fleurs sont les Anges et les âmes saintes

Constituat te Christus, Filius Dei vivi, intra paradisi sui semper amœna virentia. Brev. Rom., *Ordo commend. animæ*

qui parent et embellissent ce lieu, comme un brillant et précieux émail orne un beau vase de l'or le plus pur.

Dites-moi s'il vous a traversés.

Cette considération est précisément ce que l'âme cherche dans les créatures ; elle semble leur poser cette question : Dites-moi quelles perfections il vous a données ?

STROPHE V.

Le monde créé, reflet des perfections de Dieu. — Multitude presque infinie des créatures. — Passage de Dieu dans la création. — Le regard de Dieu sur les œuvres de ses mains. — Beauté imprimée à toutes les créatures, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre surnaturel, par l'Incarnation du Verbe.

En répandant mille grâces,
Il est passé à la hâte par ces forêts,
Et en les regardant,
Sa seule figure
Les a laissées revêtues de sa beauté.

EXPLICATION.

C'est la réponse des créatures. Leur être, comme le dit saint Augustin, atteste à l'âme qui les interroge, en les considérant attentivement, la grandeur et l'excellence de Dieu. La doctrine renfermée dans cette strophe se réduit à ceci : Dieu a créé toutes choses avec une merveilleuse facilité et en un moment ; il a laissé en elles un reflet de ses perfections ; non content de les tirer du néant, il les a enrichies de grâces et de qualités innombrables ; il a établi entre elles une dépendance inviolable qui rehausse leur beauté ;

et c'est par sa Sagesse, qui est le Verbe éternel, Fils unique de Dieu, qu'il a tout créé. L'âme dit donc :

En répandant mille grâces.

Ces « mille grâces », répandues dans le monde par la divine Sagesse, désignent la multitude innombrable des créatures exprimée par le nombre de « mille » : l'âme les nomme « grâces », à cause des perfections dont Dieu les a comblées au moment où il les appelait à remplir l'univers.

Il est passé à la hâte par ces forêts.

Passer par les « forêts » veut dire créer les éléments que nous avons appelés de ce nom dans la strophe précédente. Celle que nous expliquons ajoute que le Bien-Aimé y est passé en répandant mille grâces, parce qu'il les a ornées de toutes les beautés de la création, qu'il les a, de plus, enrichies de mille perfections, qu'il leur a donné le pouvoir de concourir à leur production et à leur conservation. Toutes les créatures portent une empreinte du passage de Dieu qui révèle quelque chose de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse et de ses autres perfections.

Il est passé « à la hâte », c'est-à-dire que, parmi les œuvres de Dieu, les créatures sont infiniment au-dessous de l'Incarnation du Verbe et des mystères de la foi chrétienne, qui sont ses plus excellents ouvrages. C'est dans ces œuvres admirables qu'il a fait éclater plus merveilleusement ses divines perfections; aussi, les a-t-il accomplies avec plus de soin. Tout le reste a été fait, pour ainsi parler, à la hâte et comme en passant.

Et en les regardant,
Sa seule figure
Les a laissées revêtues de sa beauté.

Le Fils de Dieu est, comme l'appelle saint Paul, *la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance* (1).

Dieu n'a regardé toutes choses que par la « figure » de son Fils; cela a suffi pour leur donner, avec l'être, les grâces et les dons naturels qui les rendent accomplies et parfaites, selon ce texte de la Genèse : *Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes* (2). Les regarder ainsi, c'était les faire très bonnes dans

(1) Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. Hebr., I, 3.

(2) Viditque Deus cuncta quæ fecerat ; et erant valde bona. Gen., I, 31.

le Verbe son Fils. Non seulement par ce regard il leur communique l'être et les grâces naturelles, mais encore cette seule figure de son Fils les a laissées revêtues d'une nouvelle beauté, puisqu'elle leur a communiqué l'être surnaturel. Quand il s'est uni, dans l'Incarnation, à l'homme qui a quelque chose de commun avec toutes les créatures, il a élevé l'humanité jusqu'à une beauté divine, et les créatures elles-mêmes ont été admises à jouir de ce privilège, en sa personne adorable. C'est pourquoi le Fils de Dieu a dit de lui-même : *Si je suis élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (1). Ainsi par les mystères sublimes de l'Incarnation de son Fils et de sa glorieuse Résurrection selon la chair, le Père n'a pas seulement embelli les créatures, mais nous pouvons dire qu'il les a laissées revêtues entièrement de beauté et de dignité.

(1) Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. S. Joan., XII 32.

STROPHE VI.

La possession du Bien-Aimé, seul remède à la blessure d'amour. — Les messagers de Dieu. — L'âme ne veut plus se contenter de messagers; elle aspire à la parfaite connaissance de Dieu.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Immédiatement après ce qui vient d'être dit, l'âme voit, dans la lumière de la contemplation et dans la vive connaissance des créatures qui en résulte, qu'il y a en elles une si grande abondance de grâces et de perfections, qu'elles lui semblent toutes revêtues d'une admirable beauté et d'une vertu surnaturelle ; beauté et vertu qui leur sont communiquées par cette infinie beauté de la figure de Dieu, dont le regard revêt la terre et les cieux d'allégresse et de charmes. Aussi David nous dit-il, *qu'il ne fait qu'ouvrir la main, et qu'il remplit de ses bénédictions tous les êtres animés* (1). L'âme blessée d'amour par les signes du passage de son Bien-Aimé, qu'elle découvre

(1) Aperis tu manum tuam, et imples omne animal benedictione. Ps., CXLIV, 16.

dans les créatures, consumée du désir de voir cette divine beauté d'où émane toute beauté visible, s'écrie :

Hélas ! qui pourra me guérir ?
Achevez de vous livrer tout à moi ;
Veuillez ne plus m'envoyer
Désormais de messagers
Qui ne savent pas me dire ce que je veux.

EXPLICATION.

Les créatures ayant fait connaître à l'âme quelque chose de la beauté et de l'excellence de son Bien-Aimé, par les vestiges que son passage a laissés en elles, son amour a grandi. Dès lors, la douleur qui résulte de l'absence de son unique Bien est devenue plus vive ; car plus parfaite est la connaissance que l'âme a de Dieu, plus elle désire le voir et plus elle souffre d'en être séparée. Rien ne peut guérir sa langueur, si ce n'est la présence et la vue de son Bien-Aimé ; c'est pourquoi elle n'a d'espoir en aucun autre remède. Aussi le supplie-t-elle dans cette strophe de la faire jouir de sa divine présence. Elle lui demande de vouloir bien désormais ne plus se borner à des communications, de quelque genre qu'elles puissent être, ni à lui découvrir certains vestiges de son excellence; tout cela ne fait qu'augmenter

l'ardeur de ses désirs et la douleur d'être privée de sa présence, qui seule peut satisfaire sa volonté. Elle le conjure donc de se livrer vraiment à elle, et de la consumer dans les flammes d'un parfait amour. Voilà pourquoi elle s'écrie :

Hélas ! qui pourra me guérir ?

C'est-à-dire : dans les plaisirs du monde, dans les satisfactions des sens, dans les consolations et les suavités spirituelles, je ne vois certainement rien qui puisse me guérir ou me contenter. Puisqu'il en est ainsi,

Achevez de vous livrer tout à moi.

L'âme dont l'amour pour Dieu est sincère ne peut trouver de satisfaction ou de contentement que dans sa possession. Tout ce qui n'est pas cette possession, loin de la satisfaire, ne fait qu'irriter le désir qui la dévore, comme une faim insatiable. Les vues, les connaissances, les sentiments, ou toutes les autres communications qui lui viennent de son Bien-Aimé, et qui sont comme autant de messagers chargés de lui révéler quelque chose de ce qu'il est en lui-même, augmentent et réveillent encore sa faim spirituelle. Ce sont des miettes de pain pour un appé-

tit dévorant. L'âme, qui trouve insupportable de soutenir sa vie avec si peu de chose, s'écrie donc :

> Achevez de vous livrer tout à moi.

Quelque grande et sublime que soit la connaissance de Dieu, qui nous est donnée en cette vie, ce n'est jamais une lumière parfaite, mais une connaissance nécessairement incomplète et fort éloignée des grandeurs de son objet. Connaître Dieu parfaitement, c'est le connaître dans son Essence. L'âme, qui ne peut se contenter de ces demi-communications, dit alors :

> Veuillez ne plus m'envoyer
> Désormais de messagers.

C'est-à-dire : ne permettez plus que, dorénavant, je vous connaisse d'une manière si imparfaite par ces messagers que vous m'envoyez, par ces rayons de lumière, par ces sentiments qui sont si loin de répondre aux aspirations de mon âme. Vous le savez, ô mon divin Époux ! les messagers ne font qu'augmenter la douleur de l'âme qui souffre du désir de votre présence ; les renseignements qu'ils lui donnent renouvellent sa plaie, et leur arrivée semble présager de nouveaux délais de la vôtre. De grâce, ne m'envoyez plus désormais de ces connaissances si éloignées

de vos adorables perfections. J'ai pu m'en contenter jusqu'ici, parce que je ne faisais encore que de commencer à vous connaître, et que je ne vous aimais pas avec un ardent amour ; mais désormais ces messages ne peuvent plus suffire à la grandeur de mon amour : achevez donc de vous livrer tout à moi. Ou pour traduire la pensée de l'âme en termes plus expressifs encore, elle semble dire à Celui qu'elle aime : Mon Seigneur et mon Époux, donnez-vous tout à moi, et non plus par petites parcelles. Montrez-moi sans aucun voile ce que vous ne me faites voir qu'à la dérobée. Communiquez-vous enfin à moi par vous-même et face à face, sans employer aucun intermédiaire, comme si vous vouliez vous jouer de moi. Il semble parfois que, dans vos visites, vous allez m'enrichir du trésor de votre possession; et quand mon âme se recueille profondément pour en jouir, il est évanoui, déjà elle l'a perdu. Ne dirait-on pas un jeu cruel? Livrez-vous donc enfin véritablement ; donnez-vous tout entier à mon âme, afin que tout son être vous possède, et ne m'envoyez plus désormais de messagers

Qui ne savent pas me dire ce que je veux.

Ce qui revient à dire : c'est vous que je veux tout entier ; pour eux, ils ne savent ni ne peu-

vent me dire tout ce que vous êtes; rien sur la terre ni au ciel ne peut donner à l'âme la connaissance qu'elle désire avoir de vous. Et puisque vos messagers ne savent pas répondre à mes désirs, remplacez-les vous-même; soyez à la fois le message et le messager.

STROPHE VII.

La triple souffrance de l'amour. — La blessure d'amour faite par la beauté des créatures sans raison. — La plaie d'amour causée par les inspirations des Anges et les enseignements des hommes. — La mort d'amour produite par une impression de grâce indéfinissable. — L'infini de Dieu abîme éternellement insondable.

Tous ceux qui errent de toute part
Me rapportent de vous mille beautés,
Et tous me blessent encore davantage ;
Surtout ce qui me fait mourir,
C'est un je ne sais quoi qu'ils essaient de balbutier.

EXPLICATION.

L'âme vient de nous montrer qu'elle était blessée ou languissante d'amour, par suite de la connaissance que les créatures privées de raison lui avaient donnée de son Époux. Maintenant elle nous fait comprendre que ce n'est plus une simple blessure, mais bien une plaie d'amour qui la fait souffrir. Cette plaie lui a été faite par une connaissance plus sublime de son Bien-Aimé, qui lui vient des créatures raisonnables plus nobles que les premières, c'est-à-dire, des Anges et des

hommes. Elle ajoute qu'elle se meurt d'amour, ce qui est l'effet de l'immensité de Dieu, que ces créatures lui font entrevoir, sans achever de la lui révéler pleinement. Elle appelle cette grandeur « un je ne sais quoi », parce qu'on ne saurait l'expliquer plus clairement. Toutefois, si l'âme ne peut en indiquer la nature, elle nous dit du moins qu'une semblable connaissance lui occasionne une impression si vive qu'elle se sent mourir d'amour.

Nous le voyons par là, les souffrances que l'amour du Bien-Aimé fait endurer à l'âme sont de trois sortes; elles répondent aux trois degrés de connaissances qu'on peut avoir de lui.

La première s'appelle une blessure légère qui dure peu de temps ; elle vient de la connaissance que l'âme reçoit des créatures, qui occupent le rang inférieur parmi les œuvres de Dieu. C'est de cette blessure, que nous appelons aussi langueur, que parle l'Épouse des Cantiques : *Je vous en conjure, filles de Jérusalem*, nom par lequel elle désigne les créatures, *si vous rencontrez mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour* (1).

La seconde se nomme plaie, parce que, plus

(1) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. Cant., v, 8.

profonde et plus durable, elle transperce véritablement l'âme d'amour. Ce qui la produit, c'est la connaissance de l'Incarnation du Verbe et des mystères de la foi, qui sont les plus grandes œuvres de Dieu, où son amour se révèle à un bien plus haut degré que dans toutes les merveilles de la création. L'amour devient alors de plus en plus ardent, de telle sorte que, si la première de ces connaissances fait à l'âme une blessure légère, la seconde creuse en elle une plaie profonde. L'Époux des Cantiques y fait allusion, quand il dit : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon Épouse ; vous avez blessé mon cœur par l'un de vos yeux, et par un seul des cheveux de votre cou* (1). L'œil désigne la foi au mystère de l'Incarnation, et le cheveu signifie l'amour de ce mystère.

La troisième souffrance de l'amour est semblable à la mort. La plaie s'est envenimée cruellement, et l'âme tout entière se voit dans ce douloureux état où sa vie n'est qu'une mort continuelle, jusqu'à ce que l'amour, lui donnant le dernier coup, la transforme en lui-même et lui communique une nouvelle vie toute d'amour. L'âme se meurt, parce qu'elle a reçu l'impres-

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. Cant., IV, 9.

sion d'une connaissance très sublime de la Divinité ; c'est là le « je ne sais quoi » que les créatures raisonnables essaient de balbutier. Cette impression n'est ni continuelle ni de longue durée, sans quoi la vie physique s'éteindrait. L'âme reste toujours mourante, et surtout ce qui la fait mourir, c'est de ne pouvoir mourir réellement sous les étreintes de l'amour. Cet amour impatient tourmentait Rachel, et lui faisait dire à Jacob, dans l'ardent désir d'avoir une postérité : *Donnez-moi des enfants, ou je vais mourir* (1). Le prophète Job s'écriait à son tour : *Qui me donnera de voir celui qui a commencé à me broyer, achever son œuvre* (2) ?

L'âme dit donc ici que les créatures raisonnables lui font endurer ces deux sortes de souffrances d'amour, la plaie et la mort : la plaie, en lui révélant les mille grâces du Bien-Aimé, qui se montrent dans les mystères de la foi et de la Sagesse divine ; la mort, par ce qu'elles essaient de balbutier. C'est un sentiment très intense, et une connaissance très sublime de la Divinité, qui la frappent quelquefois dans ce qu'elle entend dire de Dieu. Elle poursuit :

Tous ceux qui errent de toute part.

(1) Da mihi liberos, alioquin moriar. Gen., XXX, 1.
(2) Quis det... ut qui cœpit, ipse me conterat? Job, VI, 8, 9.

Ce sont, nous l'avons dit, les créatures raisonnables, c'est-à-dire les Anges et les hommes, qui seuls dans la création sont capables de s'occuper de Dieu et de comprendre quelque chose de ses perfections. Telle est ici la signification du mot espagnol *vagan*, qui doit se prendre dans le sens du mot latin *vacant*. Les Anges s'occupent de Dieu au ciel, en contemplant son Essence, et cette contemplation leur cause des délices inexprimables ; les hommes le font sur la terre, en l'aimant et en désirant s'unir intimement à lui. A l'aide des créatures, l'âme arrive à connaître Dieu d'une manière plus intime, tantôt par la considération de l'excellence qui l'élève au-dessus de toutes les choses créées, tantôt par ce qu'elles nous apprennent de lui ; les unes intérieurement par des inspirations secrètes comme le font les Anges, les autres extérieurement, par les vérités de l'Écriture sainte qu'elles nous enseignent. L'âme ajoute :

Me rapportent de vous mille beautés.

Ils me rapportent les merveilles de la grâce et de la miséricorde, que vous avez manifestées dans les œuvres de l'Incarnation et dans les vérités de la foi. Ils m'éclairent tous les jours d'une lumière plus vive ; plus ils me parlent de

vous, plus il leur reste de nouveaux charmes à me découvrir.

Et tous me blessent encore davantage.

Car les inspirations des Anges, les enseignements des hommes, ne font, en augmentant mon amour, qu'ajouter aux douleurs de ma blessure.

Surtout ce qui me fait mourir,
C'est un je ne sais quoi qu'ils essaient de balbutier.

Ce qui revient à dire : outre les plaies que me font les créatures, en me dévoilant en vous tant de grâces, il y a « un je ne sais quoi » que je sens être ineffable. C'est une chose que l'on ne connaît pas, et qui reste tout entière à dire ; c'est une trace sublime du passage de Dieu, qui se découvre à l'âme, et qui reste à poursuivre ; c'est une connaissance de Dieu si élevée, qu'elle est absolument inexprimable. Voilà pourquoi elle l'appelle « un je ne sais quoi ». Oui, dit-elle, si ce que je comprends me blesse d'amour, ce que je ne puis parvenir à comprendre, et dont cependant j'ai un sentiment très élevé, me fait mourir. Les âmes avancées en perfection ressentent parfois cette impression de grâce. C'est qu'en effet, dans ce qu'elles peuvent entendre, voir ou connaître, ou même indépendamment de tout cela,

Dieu leur accorde la faveur d'un sentiment extrêmement élevé de son excellence et de sa grandeur. Quand une âme éprouve ce sentiment, ne lui donne-t-il pas de Dieu des idées si grandes, qu'elle voit avec la clarté de l'évidence que tout lui reste à connaître en lui ? A travers cette sublime connaissance de l'immensité divine, elle reconnaît l'impuissance où est toute créature de jamais le comprendre parfaitement.

C'est là une des plus grandes faveurs que Dieu puisse faire à l'âme en ce monde ; mais elle est de courte durée. Cet état ressemble en quelque chose à celui des Bienheureux, admis à jouir dans le ciel de la vision intuitive. Là, ceux qui connaissent Dieu davantage comprennent mieux l'infini qui leur reste encore à connaître ; tandis que les saints, moins élevés en gloire, sont incapables de le concevoir au même degré. Il faut l'avouer, celui qui n'aura pas fait l'expérience de cette vérité n'aura pas l'intelligence de mes paroles ; mais l'âme qui en possède la science expérimentale me comprendra parfaitement. Aussi appelle-t-elle « un je ne sais quoi » ce qui lui reste à découvrir en ce Dieu dont elle a déjà une si haute idée.

Comment exprimer ce que l'on ne conçoit pas, alors même qu'on en a un sentiment aussi

vif que profond ? L'âme dit donc que les créatures lui balbutient ce mystérieux « je ne sais quoi », parce qu'elles ne peuvent parvenir à le lui faire comprendre. Telle est précisément la signification du mot « balbutier », emprunté au langage des enfants, et qui révèle l'impuissance où l'on est d'exprimer ou de faire entendre ce que l'on voudrait et ce que l'on devrait dire.

STROPHE VIII.

Gémissements de l'âme qui aspire à être délivrée de l'esclavage du corps. — L'âme trouve en Dieu sa double vie : la vie naturelle et la vie spirituelle. — Antagonisme pénible de la vie naturelle du corps et de la vie spirituelle de l'âme. — Les flèches d'amour que lance à l'âme la connaissance des perfections divines.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Parfois l'âme reçoit sur les autres créatures certaines illuminations qui ont quelque analogie avec celles dont nous venons de parler, bien qu'elles ne soient pas toujours aussi sublimes. Lorsque Dieu lui accorde la grâce de lui en découvrir le sens spirituel, l'âme entrevoit quelque chose des perfections divines, sans pouvoir parvenir à l'exprimer. C'est donc encore « un je ne sais quoi » que les créatures essaient de balbutier. Aussi continue-t-elle à se plaindre, en s'adressant à elle-même dans la strophe qui suit :

Mais comment pouvez-vous subsister,
O vie ! qui ne vivez pas là où est votre vraie vie ?
Vous que devraient faire mourir
Les flèches dont vous perce
Ce que vous concevez en vous du Bien-Aimé ?

EXPLICATION.

L'âme se voit mourir d'amour, elle vient de le dire. Mais la mort n'achève pas son œuvre, et par conséquent elle ne peut jouir de l'amour en toute liberté. Elle se plaint donc de la durée de sa vie naturelle, qui retarde pour elle la possession de la vie surnaturelle et divine. Dans cette strophe, elle s'adresse à sa propre vie, en lui rappelant la douleur qu'elle lui cause : O vie de mon âme ! comment pouvez-vous continuer cette misérable existence, qui n'est pour vous qu'une mort de tous les instants, et la privation de la vraie vie de l'esprit en Dieu ? Ne vivez-vous pas plus véritablement en lui par votre essence, votre amour et vos désirs, que dans votre propre corps ? Quand cela ne suffirait pas à vous arracher à l'esclavage de ce corps de mort, pour vous faire vivre délicieusement de la vie de votre Dieu, comment pouvez-vous supporter de rester unie à une chair si fragile, puisque les blessures d'amour causées par les merveilles que vous révèle votre Bien-Aimé sont si profondes, qu'elles peuvent, par elles-mêmes, briser vos liens ? Toutes les lumières, tous les sentiments qu'il vous inspire, ne sont-ils pas autant de coups qui vous frappent,

et de blessures mortelles qui vous déchirent ?

> Mais comment pouvez-vous subsister,
> O vie ! qui ne vivez pas là où est votre vraie vie ?

Pour l'intelligence de ces vers, il faut savoir que l'âme vit beaucoup plus dans l'objet qu'elle aime, que dans le corps qu'elle anime. Elle ne reçoit pas sa vie du corps, à qui, au contraire, elle la communique, et son amour la fait vivre réellement dans ce qu'elle aime. Outre cette vie d'amour par laquelle l'âme vit en Dieu, elle trouve encore en lui, comme toutes les autres créatures, sa vie naturelle, selon le mot de saint Paul : *En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être* (1) ; et la parole de saint Jean : *Tout ce qui a été créé, était vie en lui* (2). L'âme, voyant donc qu'elle trouve en Dieu sa vie naturelle, par l'être qu'elle puise en lui, et sa vie spirituelle, par l'amour qu'elle lui porte, se plaint, se lamente de ce qu'une vie si fragile, dans un corps mortel, soit cependant assez puissante pour l'empêcher de vivre de la vie forte, véritable et savoureuse que la nature et l'amour lui font trouver en Dieu. Ses gémisse-

(1) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. Act., XVII, 28.
(2) Quod factum est ; in ipso vita erat. S. Joan., 1, 4.

ments expriment tout ce que lui fait souffrir l'antagonisme de ses deux vies, la vie naturelle qui anime le corps, et la vie spirituelle qu'elle a en Dieu. Comme il lui faut vivre en même temps de cette double vie, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre surnaturel, elle doit nécessairement ressentir de cruelles tortures, car la vie qui fait son tourment l'empêche de savourer celle qui est l'objet de tous ses vœux. C'est pour cela que la vie naturelle, en la privant de la vie spirituelle, où l'amour a fixé toutes ses opérations et ses affections, lui semble une véritable mort. Pour faire mieux comprendre les rigueurs de cette vie éphémère, elle ajoute aussitôt :

Vous que devraient faire mourir
Les flèches dont vous perce...

Comment pouvez-vous subsister dans ce corps, puisque les flèches de l'amour du Bien-Aimé qui blessent votre cœur suffiraient à vous ôter l vie ? Sous leur action, l'âme et le cœur sont tellement remplis de la connaissance et de l'amour de Dieu, qu'il s'opère en eux, on peut le dire, une sorte de conception divine, qui fait dire à l'âme :

Ce que vous concevez en vous du Bien-Aimé.

C'est-à-dire, ce que vous comprenez de sa grandeur, de sa beauté, de sa sagesse, de sa grâce et de ses perfections infinies.

STROPHE IX.

La blessure d'amour ne se guérit que par la mort. — Le cœur de celui qui aime ne lui appartient plus. — Marque évidente du véritable amour. — A quel signe reconnaître quand Dieu s'est emparé d'un cœur. — Souffrance de l'âme qui aime. — L'amour ne désire être payé que par l'amour. — Le désir du salaire éternel, qui est l'amour parfait.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Le cerf, atteint d'une flèche empoisonnée, ne peut trouver ni repos ni rafraîchissement. Il cherche de tous côtés un remède au feu qui le dévore, il se précipite dans toutes les eaux qu'il rencontre sur ses pas. Mais c'est en vain ; l'activité du poison, en suivant son cours, se fait sentir toujours davantage, et finit, lorsqu'elle a gagné le cœur, par causer la mort. Ainsi l'âme blessée d'un trait puissant d'amour, ne cesse de chercher des remèdes à son mal, sans en trouver aucun. Loin de là, toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses actes ne font qu'ajouter à sa douleur. Il doit en être ainsi, elle le sait ; sa seule ressource est de se remettre entre les mains de

celui qui l'a blessée, afin qu'il achève de lui donner, par la force de l'amour, le coup de la mort. L'âme se retourne donc vers son Époux, l'auteur de ses tourments, et lui adresse cette prière :

Puisque vous avez blessé
Ce cœur, pourquoi ne pas le guérir ?
Et puisque vous me l'avez dérobé,
Pourquoi l'avez-vous ainsi laissé,
Et n'emportez-vous pas la proie dont vous vous êtes emparé ?

EXPLICATION.

L'âme se plaint de nouveau à son Bien-Aimé de l'affliction où elle se trouve. L'amour impatient qui la presse ne lui laisse ni paix ni trêve ; elle expose de toutes les manières, et répète sous mille formes différentes les angoisses qui la dévorent, jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé le remède. Elle se voit seule, sans que personne puisse lui venir en aide ; elle se sent blessée, sans pouvoir trouver d'autre médecin que son Bien-Aimé lui-même, qui est l'auteur de sa blessure ; c'est donc à lui qu'elle s'adresse. Pourquoi, après avoir blessé son cœur par l'amour que lui inspire la connaissance qu'il lui a donnée de lui-même, ne l'a-t-il pas guéri en se montrant à ses yeux ? Pourquoi, après le lui avoir ravi par l'amour, en la privant de la faculté d'en disposer, l'a-t-il

laissé dans un état si violent ; car le cœur de celui qui aime ne lui appartient plus, puisqu'il l'a donné sans réserve à son Bien-Aimé ? Pourquoi enfin n'a-t-il pas plongé à jamais ce cœur dans le sien, en se l'appropriant par une entière transformation d'amour, au milieu des splendeurs de la gloire ?

Puisque vous avez blessé
Ce cœur, pourquoi ne pas le guérir ?

Ce n'est pas d'avoir été blessée que l'âme se plaint ; plus l'amant a de blessures, plus il est satisfait ; mais elle se plaint de ce que, après avoir blessé son cœur, il ne l'a pas guéri en lui donnant la mort. Les blessures d'amour sont si douces, si ravissantes, qu'elles ne peuvent remplir les désirs de l'âme, à moins de la blesser à mort. Voilà pourquoi elle dit : « Puisque vous avez blessé ce cœur, pourquoi ne pas le guérir ? » ou en d'autres termes : La blessure que vous m'avez faite s'est transformée en une plaie profonde, pourquoi donc ne pas guérir ce cœur en le faisant enfin mourir d'amour ? Cette plaie, cette langueur d'amour sont votre ouvrage ; c'est à vous de les guérir par une mort d'amour. Ainsi mon cœur blessé par la douleur de votre absence sera guéri par la gloire

et les délices de votre divine présence. C'est en ce sens que l'âme continue :

> Et puisque vous me l'avez dérobé,
> Pourquoi l'avez-vous ainsi laissé ?

Dérober n'est autre chose que prendre le bien d'autrui pour se l'approprier ; voilà le sujet de la plainte que l'âme adresse à son Bien-Aimé. S'il lui a dérobé son cœur en l'embrasant de son amour, et en lui ravissant la faculté d'en disposer, pourquoi l'a-t-il laissé dans cet état de souffrance, au lieu de s'en emparer pour toujours ? N'est-ce pas ainsi que le voleur dispose de l'objet qu'il a dérobé ? Aussi dit-on de celui qui aime, que son cœur lui a été ravi, parce qu'il est en dehors de lui, tout entier dans l'objet de son amour. Il ne lui reste donc plus de cœur pour lui-même, mais seulement pour celui qu'il aime. L'âme reconnaîtra par là avec certitude si elle aime Dieu purement ou non. Si son amour est véritable, son cœur ne lui appartiendra plus à elle-même, elle ne s'inquiétera plus ni de ses jouissances ni de ses intérêts ; elle n'aura plus en vue que l'honneur, la gloire et le bon plaisir de Dieu. Plus le cœur conserve d'esprit de propriété, moins il est à Dieu.

D'un autre côté, nous pouvons également recon-

naître à l'un de ces deux signes si Dieu nous a complètement ravi notre cœur : d'abord, si nous éprouvons des désirs ardents de le posséder, ensuite, lorsque nous ne pouvons prendre de plaisirs qu'en lui, comme l'âme le fait paraître ici. Le cœur, en effet, ne saurait avoir ni paix ni repos sans la possession de quelque objet ; et quand il vient à ressentir pour Dieu un brûlant amour, il est absolument dégagé de lui-même et de toute autre créature. Mais comme il ne possède pas encore complètement ce qu'il aime, il est en proie à une peine proportionnée au vide immense qu'il éprouve, peine qui se fait douloureusement sentir, tant qu'il ne possède pas pleinement l'objet seul capable de combler ses désirs. L'âme est alors semblable à un vase qui attend qu'on le remplisse, à un famélique qui aspire à rassasier sa faim, à un malade qui soupire après la santé, à un homme suspendu en l'air, sans savoir où poser le pied. Tel est l'état d'un cœur fortement épris de Dieu. C'est là ce que l'âme sent par une cruelle expérience, lorsqu'elle s'écrie : « Pourquoi l'avez-vous ainsi laissé ? » vide, affamé, seul, blessé, languissant d'amour, et pour ainsi dire suspendu en l'air ?

Et n'emportez-vous pas la proie dont vous vous êtes emparé ?

Ce cœur que votre amour a ravi, pourquoi ne le prenez-vous pas pour le remplir, le guérir, le rassasier, le fixer et le faire reposer parfaitement en vous? L'âme embrasée d'amour, malgré toute sa conformité à la volonté de son Bien-Aimé, ne peut s'empêcher de désirer la récompense et le salaire de son amour : autrement cet amour ne serait pas véritable. Ce salaire et cette récompense ne sont autre chose, en réalité, qu'un accroissement d'amour, et l'âme, tant qu'elle n'est pas parvenue à l'amour parfait, ne saurait en vouloir d'autre. L'amour, comme nous le donne à entendre le prophète Job, quand il décrit les mêmes angoisses et les mêmes désirs, ne se paie que par l'amour. *Comme le serviteur*, dit-il, *désire l'ombre*, *comme le mercenaire attend la fin de son œuvre*, *ainsi j'ai compté des mois vides et des nuits de souffrances. Lorsque je dors, je me dis : Quand me lèverai-je ? Puis j'attends le soir*, *et les douleurs m'accablent jusqu'à ce que soit venue l'heure des ténèbres* (1). Ainsi l'âme embrasée de l'amour de Dieu désire la consommation et la perfection de l'amour, afin d'y trouver un rafraî-

(1) Sicut servus desiderat umbram, et sicut mercenarius præstolatur finem operis sui ; sic et ego habui menses vacuos et noctes laboriosas enumeravi mihi. Si dormiero dicam : Quando consurgam ? Et rursum expectabo vesperam, et replebor doloribus usque ad tenebras. Job, VII, 2, 3, 4.

chissement parfait, comme le serviteur fatigué du poids de la chaleur désire le repos et l'ombre. Elle aspire à la fin de son œuvre avec l'impatience du mercenaire qui souhaite voir finir sa tâche. D'après le langage du Prophète, ce que souhaite le mercenaire, ce n'est pas, remarquons-le bien, la fin de sa peine, mais la fin de son œuvre. Telle est la disposition de l'âme qui aime ; elle n'aspire pas non plus à la fin de sa peine, mais bien à la consommation et au couronnement de son œuvre, qui est le complément et la perfection de l'amour divin. Jusqu'à la réalisation de ses vœux, l'âme est toujours dans l'état que dépeint Job ; elle trouve les jours et les mois vides, les nuits la fatiguent par leurs longues souffrances. D'où nous pouvons conclure que l'âme qui aime Dieu ne doit ni vouloir, ni espérer d'autre récompense que la perfection même de l'amour.

STROPHE X.

La maladie d'amour. — Besoin immense de trouver le Bien-Aimé. —Obstacles, ennuis, souffrances de tout genre que rencontre l'âme en le cherchant. — L'amour vrai ne cherche et ne trouve de consolation qu'en Dieu. — La lumière surnaturelle des yeux de l'âme. — L'épouse fidèle ferme les yeux à tout ce qui n'est pas le Bien-Aimé.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'âme livrée à ces transports d'amour ressemble à un malade affaissé sous le poids de son mal. Tous les aliments lui soulèvent le cœur ; tout lui répugne, le tourmente et l'ennuie. En présence de tout ce qui s'offre à sa vue, à son esprit, à son cœur, il n'a qu'une idée fixe, un désir unique, la santé; tout ce qui ne peut contribuer à satisfaire ce désir l'accable et le désole. Ainsi en est-il de l'âme en proie à la maladie d'amour que nous décrivons. Elle aussi reconnaît en elle une triple et douloureuse disposition. Dans tous les événements, au milieu de toutes ses occupations, elle est toujours torturée par ce désir de la santé, que son Bien-Aimé seul peut

lui rendre ; et, bien que forcée de s'employer à une foule de choses, son cœur est toujours comme perdu en lui. De là résultent la seconde disposition : le dégoût pour toutes choses, et la troisième : le tourment, la fatigue, l'ennui que lui cause toute communication avec les créatures.

Par ce qui précède, on voit clairement la raison de tout ce que nous venons de dire. La bouche de l'âme, je veux dire la volonté, imprégnée de la saveur du divin amour qui est son aliment, se porte à l'instant vers son unique objet, sans pouvoir s'arrêter à aucun autre goût, sans faire la moindre attention aux personnes qui l'entretiennent. Elle cherche son Bien-Aimé, et veut jouir de lui dans tout ce qui s'offre à elle. Elle imite en cela Marie-Madeleine au tombeau. Pressée d'un ardent amour, cette sainte amante parcourait le jardin à la recherche de son Bien-Aimé, et, croyant parler au jardinier, elle lui dit, sans prendre le temps de la réflexion : *Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez déposé, et je l'emporterai* (1). L'âme dont nous parlons est consumée du même besoin de trouver son Dieu par-

(1) Si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam. S. Joan., XX, 15.

tout ; comme elle ne l'y rencontre pas selon ses désirs, comme elle ressent, au contraire, l'impression opposée, tout lui devient une cause de tourment qui atteint parfois le plus cruel degré d'intensité. Ces âmes souffrent profondément dans les relations qu'elles ont avec le monde, et dans toutes les affaires qui, au lieu de les aider, les contrarient dans leur dessein.

L'Épouse des Cantiques, s'élançant à la recherche de son Époux, nous fait bien comprendre ces trois propriétés de l'amour impatient : *Je l'ai cherché*, s'écrie-t-elle, *et je ne l'ai pas trouvé. Les gardes qui parcourent la ville m'ont rencontrée ; ils m'ont frappée et blessée ; ils m'ont pris mon manteau* (1). Ces gardes qui parcourent la ville représentent les relations du monde. Lorsque l'âme les rencontre sur son passage en allant à la recherche de son Dieu, elle n'y trouve que l'occasion d'une multitude de douleurs cuisantes, de tourments amers et de profonds dégoûts. Non seulement elles ne lui donnent pas ce qu'elle cherche, mais elles l'empêchent encore de parvenir au terme de ses désirs. Ceux qui défendent les remparts de la cité, pour s'opposer à l'entrée de

(1) Quæsivi, et non inveni illum... invenerunt me custodes qui circumeunt civitatem : percusserunt me, et vulneraverunt me : tulerunt pallium meum mihi. Cant., v, 6, 7.

l'âme dans ce séjour de la contemplation, ce sont les démons et les affaires du monde. Ces redoutables ennemis lui arrachent le manteau de paix et de repos qui la protège. Toutes ces causes réunies accablent l'âme de mille peines et de mille ennuis. Elle se voit privée en cette vie de la vue de son Dieu ; les créatures n'apportent aucun allègement à sa peine, elle continue donc d'adresser ses supplications à son Bien-Aimé :

Éteignez mes ennuis,
Puisque nul n'est capable de les dissiper,
Et que mes yeux vous voient,
Car vous êtes leur lumière,
Et je ne veux m'en servir que pour vous.

EXPLICATION.

L'âme demande à son Bien-Aimé de mettre enfin un terme aux désirs et aux peines qui la tourmentent ; lui seul en a le pouvoir. Elle sollicite de plus la faveur de le contempler intérieurement, puisque lui seul est la lumière de ses yeux et que, d'ailleurs, elle ne veut s'en servir que pour le regarder, sans jamais les détourner sur aucun autre objet. Elle s'écrie :

Éteignez mes ennuis.

Le désir de l'amour est tel, que tout ce qui ne

se rapporte pas à son objet fatigue, ennuie, aigrit la volonté, qui ne voit pas la réalisation immédiate de ses vœux.

L'âme donne le nom « d'ennuis » à tous ces tourments causés par le désir de voir Dieu. Ils ne peuvent disparaître que par la possession du Bien-Aimé ; c'est pourquoi elle le conjure de les apaiser par sa présence, qui en calmera les ardeurs, comme l'eau fraîche fait cesser les tourments d'une personne accablée de chaleur et dévorée par la soif.

L'âme se sert ici du mot « éteindre », pour donner à entendre qu'elle est consumée par le feu de l'amour.

Puisque nul n'est capable de les dissiper.

Pour attendrir le Bien-Aimé et lui persuader plus efficacement d'exaucer ses prières, elle ajoute que lui seul, à l'exclusion de tout autre, étant capable de la satisfaire, c'est à lui qu'elle demande de vouloir bien éteindre ses ennuis. Nous remarquerons ici que Dieu est bien près de consoler l'âme dans ses peines et de combler ses désirs, lorsqu'elle ne trouve et ne recherche aucune satisfaction, aucune consolation en dehors

de lui. Cette âme-là ne peut rester longtemps sans recevoir quelque visite du Bien-Aimé.

Et que mes yeux vous voient.

C'est-à-dire, que je vous voie face à face, des yeux de mon âme.

Car vous êtes leur lumière.

Dieu est la lumière surnaturelle des yeux de l'âme, qui, sans lui, demeure dans les ténèbres. Mais son amour la porte encore à appeler son Bien-Aimé la lumière de ses yeux (1), comme font les amants qui donnent souvent ce nom aux personnes qu'ils aiment, afin de montrer par cette expression l'ardeur de leur amour. Voici donc ce que l'âme veut dire dans les deux vers qui précèdent : Puisque mes yeux n'ont d'autre lumière que vous, et que cette lumière me vient à la fois de la nature et de mon amour, « que mes yeux vous voient ». Le Roi-Prophète soupirait après cette lumière, lorsqu'il s'écriait avec douleur : *La lumière de mes yeux me fait elle-même défaut* (2). Tobie disait, lui aussi, dans le même sens : *Quel plaisir peut-il y avoir pour moi, puis-*

(1) Locution espagnole, qui n'est pas usitée en France.

(2) Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum. Ps., XXXVII, 11.

que je suis assis dans les ténèbres, et que je ne vois pas la lumière du ciel (1) ? Il exprimait ainsi le désir de jouir de la claire vision de Dieu, c'est-à-dire du Christ qui est la lumière du ciel, comme l'enseigne l'Apôtre saint Jean au livre de l'Apocalypse : *La Cité céleste n'a besoin ni de soleil, ni de lune pour l'éclairer ; elle est illuminée de la divine clarté, et cette lumière est l'Agneau* (2).

Et je ne veux m'en servir que pour vous.

L'Épouse veut, par ces paroles, obliger l'Époux à lui laisser voir la lumière de ses yeux, non seulement parce que la privation de cette lumière la jette dans d'épaisses ténèbres, mais encore parce qu'elle veut conserver ses yeux pour lui seul. S'il est juste que l'âme qui arrête les yeux sur quelque objet en dehors de Dieu soit privée de la lumière surnaturelle, puisqu'elle met, par son infidélité, obstacle à son épanouissement, il est aussi équitable que celle qui ferme les yeux à toutes les choses créées, pour ne les ouvrir qu'à Dieu seul, soit illuminée des clartés célestes.

(1) Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo et lumen cœli non video? Tob., v, 12.

(2) Civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea ; nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus. Apoc., xxi, 23.

STROPHE XI.

Empressement de l'Époux à exaucer les prières de l'épouse. — Dieu présent aux âmes par son Essence, par sa grâce, par les effets de son amour. — Désir immense qu'éprouve l'âme fidèle de voir Dieu dans sa gloire, fût-ce au prix de mille morts. — Pourquoi dans l'ancienne loi craignait-on de mourir, tandis que dans la loi nouvelle les âmes pures désirent la mort ? — La langueur d'amour guérie par l'amour.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'Époux des âmes a tant d'amour pour elles, qu'il ne peut les voir souffrir longtemps dans la solitude. Il le dit par la voix du prophète Zacharie : leurs plaintes, leurs douleurs *le touchent à la prunelle de l'œil* (1), surtout lorsque les peines de ces âmes viennent de l'amour qu'elles lui portent. *Avant qu'elles élèvent la voix*, dit le prophète Isaïe, *je les exaucerai ; quand elles auront encore la parole sur les lèvres, je les écouterai* (2). Et le Sage

(1) Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. Zach., II, 8.

(2) Antequam clament, ego exaudiam ; adhuc illis loquentibus, ego audiam. Is., LXV, 24.

rapporte dans le même sens que si *l'âme cherche le Seigneur avec la même ardeur qu'elle chercherait un trésor, elle le trouvera* (1). L'âme embrasée d'amour cherche donc son Bien-Aimé avec plus d'ardeur que tous les trésors du monde, puisque, pour lui plaire, elle a renoncé à tout et s'est complètement détachée d'elle-même. Il semble que le Seigneur a daigné condescendre à ses ferventes prières, en lui faisant sentir sa présence d'une certaine manière spirituelle, qui, lui montrant quelques reflets admirables de l'éternelle beauté, accroît sa ferveur et son brûlant désir de voir Dieu. Il arrive parfois que l'on jette de l'eau sur le feu d'une forge, pour l'attiser davantage et pour augmenter l'intensité de la chaleur. Le Seigneur en agit de même envers les âmes en proie à ces langueurs d'amour. Il leur fait entrevoir quelque chose de son incomparable excellence, afin d'exciter leur ferveur, et de les disposer ainsi plus parfaitement à recevoir les grâces qu'il se prépare à leur accorder. L'âme, ayant vu et senti dans une certaine mesure le souverain bien et l'admirable beauté, que cache l'obscurité de cette mystérieuse présence, se

(1) Si quæsieris eam quasi pecuniam, et sicut thesauros effoderis illam... scientiam Dei invenies. Prov., II, 4, 5.

meurt du désir de voir tomber ses voiles.

Découvrez-moi votre présence,
Que votre vue et votre beauté me fassent mourir ;
Considérez que la langueur d'amour
Ne peut se guérir
Que par la présence et la figure de l'objet aimé.

EXPLICATION.

Pressée d'un vif désir que ce grand Dieu, dont l'amour lui a ravi et blessé le cœur, la possède pleinement, l'âme se voit incapable de supporter plus longtemps les peines qui la dévorent. Elle s'adresse résolument à son Bien-Aimé, et le supplie par ces vers de se montrer à elle dans toute sa beauté, c'est-à-dire, de lui faire voir son Essence. Elle espère que cette vue lui donnera la mort, et brisera les liens qui, en l'enchaînant dans la prison de son corps, l'empêchent de voir son Dieu et d'en jouir selon la plénitude de ses désirs. Elle représente donc le martyre continuel que l'amour et les désirs impétueux de son cœur lui font endurer, martyre qui ne pourra cesser que par la glorieuse vue de l'Essence divine :

Découvrez-moi votre présence.

Dieu peut être présent à l'âme de trois manières différentes. D'abord par son Essence.

Cette présence essentielle de Dieu est le partage non seulement des âmes vertueuses et saintes, mais encore des âmes coupables et ensevelies dans le péché mortel, et même de toutes les créatures. Dieu leur communique à toutes l'être et la vie; sans lui, elles cesseraient d'exister et retomberaient dans le néant. L'âme ne perd donc jamais cette présence. Par la seconde sorte de présence, qui est la grâce sanctifiante, Dieu habite en l'âme et y prend ses délices. Toutes les âmes ne jouissent pas de cette présence; celles qui tombent en péché mortel en sont privées, et nul ne peut savoir, d'une manière naturelle et certaine, s'il la possède. Enfin, Dieu se rend présent à l'âme par les effets de l'amour spirituel, qui se font sentir aux âmes pieuses de bien des manières différentes, et les remplissent de consolation, de délices et de joie. Toutefois, ces présences spirituelles sont voilées comme les précédentes, dans lesquelles Dieu ne se montre pas tel qu'il est, parce que la condition de cette misérable vie ne le permet pas. On peut donc dire de toutes et de chacune d'elles :

Découvrez-moi votre présence.

L'âme, assurée que Dieu lui est toujours présent au moins par son Essence, n'implore pas de

lui cette grâce, mais elle lui demande de vouloir bien lui manifester la splendeur de son Être et de sa beauté, splendeur cachée sous le voile de cette présence qui lui est accordée, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre surnaturel, ou par les effets de l'amour. La présence essentielle de Dieu donne à l'âme l'être naturel, sa présence spirituelle l'élève à la perfection; ce n'est point assez pour elle, l'âme aspire encore à la manifestation glorieuse de la vision béatifique. Cependant, à en juger par la ferveur ardente et par les désirs embrasés que lui inspire l'amour, l'objet de sa prière doit s'entendre surtout d'une certaine présence amoureuse dont le Bien-Aimé l'a fait jouir précédemment, et dont l'excellence lui révélait, en quelque manière, l'infini caché sous ces voiles. Dieu lui avait alors laissé entrevoir certains rayons de son adorable beauté. Cette vue a fait naître en elle de si violents désirs de se perdre dans ce souverain Bien, tout à la fois présent et caché, qu'elle tombe, pour ainsi dire, en défaillance. Le roi David exprimait les mêmes sentiments par ces paroles : *Mon âme est consumée de désirs, elle tombe en défaillance en entrant dans les parvis du Seigneur* (1). Vainement

(1) Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Ps., LXXXIII, 3.

il se cache à ses yeux, l'âme n'en sent pas moins très vivement le bien immense qui se dérobe ainsi à elle, et dont la possession lui serait si délicieuse. Voilà pourquoi elle se sent attirée et emportée vers ce bien, par une force plus irrésistible que l'attraction naturelle qui entraîne un objet vers son centre de gravité. L'impétuosité de ces désirs qui la pénètre jusqu'au fond du cœur lui arrache cette prière :

Découvrez-moi votre présence.

Sur le mont Sinaï, Moïse entrevit, d'une manière si sublime, si profonde, quelques rayons de la grandeur et de la beauté divines, que, ne pouvant résister au désir de les connaître plus parfaitement, il pria deux fois le Seigneur de lui découvrir sa gloire : *Vous avez dit : Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi. Si donc j'ai trouvé grâce en votre présence, montrez-moi votre face, afin que moi aussi je vous connaisse, et que je trouve devant vos yeux la grâce parfaite que je désire*, c'est-à-dire le parfait amour qui résulte dans l'âme de la vue de la gloire divine (1). *Non*, lui répondit le Seigneur, *tu ne peux*

(1) Cum dixeris : Novi te ex nomine, et invenisti gratiam coram me. Si ergo inveni gratiam in conspectu tuo, ostende mihi

voir mon visage, parce qu'il est impossible à l'homme de me voir sans mourir (1). En d'autres termes : Tu me demandes une chose difficile, Moïse ; la beauté de mon visage et les délices de la vision de mon Essence sont ineffables ; ton âme est incapable d'en supporter la vue, tant qu'elle participe à la faiblesse de la vie mortelle. Instruite de cette vérité, soit par la réponse que Dieu fit autrefois à Moïse, soit par le sentiment intime de ce qui reste caché dans la divine présence dont elle a été favorisée, l'âme sent parfaitement que, durant les jours de cette misérable vie, il lui est impossible de supporter l'éclat de cette éblouissante beauté, puisque les moindres rayons qui s'échappent à travers la transparence du voile qui les couvre, la font défaillir. Aussi prévient-elle la réponse que Dieu pourrait lui faire comme au Législateur d'Israël, en s'écriant :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

Les délices que procure la vision de votre Essence et de votre beauté sont ineffables ; il m'est impossible de les supporter en cette vie, il

faciem tuam, ut sciam te et inveniam gratiam ante oculos tuos. Exod., xxxiii, 12, 13.

(1) Non poteris videre faciem meam ; non enim videbit me homo, et vivet. Ibid., 20.

me faut mourir pour les voir ; que votre vue et votre beauté me donnent donc la mort.

La vue du basilic donne, dit-on, la mort à l'homme par la violence du poison que cet animal répand autour de lui. Si la vue de Dieu cause également la mort de l'homme, c'est au contraire par l'immensité du bonheur et de la gloire qu'elle procure. Il n'est donc pas étrange que l'âme aspire à mourir par la contemplation de la beauté divine, afin d'en jouir éternellement. Si elle pouvait avoir la moindre idée de l'incomparable beauté de Dieu, elle ne se contenterait pas d'aspirer à mourir seulement une fois pour la contempler pendant l'éternité, mais elle endurerait, avec d'inexprimables transports de joie, mille morts plus cruelles les unes que les autres, pour la voir un seul instant. Et, après avoir joui de cette vue, elle demanderait encore avec instance de souffrir les mêmes tortures pour la revoir de nouveau, ne fût-ce qu'un espace de temps aussi fugitif.

Pour entrer plus avant encore dans l'intelligence de ce vers, il faut savoir qu'en aspirant à mourir par la vue et la beauté du Bien-Aimé, l'âme parle d'une manière conditionnelle, c'est-à-dire, dans la supposition qu'il lui soit impossible de le voir sans mourir. S'il n'en était pas ainsi,

elle ne ferait pas cette prière, parce que le désir de la mort est une imperfection naturelle. Mais comme cette vie corruptible et mortelle ne peut coexister avec la vie immortelle et incorruptible de Dieu, l'âme répète :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

Saint Paul enseignait cette doctrine aux Corinthiens, lorsqu'il écrivait : *Nous ne voulons pas être dépouillés mais revêtus, afin que ce qui est mortel en nous soit absorbé dans la vie* (1) ; ou, en d'autres termes, nous ne voulons pas être dépouillés de la chair, mais revêtus de la gloire. Aussi, considérant qu'il ne peut vivre à la fois dans la gloire et dans une chair mortelle, l'Apôtre ajoute, en s'adressant aux Philippiens, qu'*il désire être délivré de son corps, afin de vivre avec le Christ* (2).

Ici se présente une difficulté. Pourquoi les enfants d'Israël fuyaient-ils la vue de Dieu dans la crainte de mourir, comme le dit Manué à sa femme (3), tandis que l'âme désire, tout au contraire, que la vue du Seigneur lui donne la mort ?

(1) Nolumus expoliari sed supervestiri, ut absorbeatur quod mortale est, a vita. II ad Cor., v, 4.

(2) Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. Philip., I, 23.

(3) Morte moriemur, quia vidimus Deum. Judic., XIII, 22.

Voici la double raison de cette différence :

D'abord, ceux-là mêmes qui mouraient à cette époque dans la grâce de Dieu, ne pouvaient être admis en sa présence avant la venue du Christ. Il leur était bien plus avantageux de jouir de la vie naturelle, en travaillant à accroître leurs mérites, que d'être exilés dans les limbes sans pouvoir mériter, et de souffrir dans les ténèbres de l'éloignement spirituel de Dieu. On regardait donc alors une longue vie comme une grande grâce et un bienfait signalé.

La seconde raison tient à la différence de l'amour. Avant Jésus-Christ, l'amour n'était pas assez fort, et ne rapprochait pas assez étroitement les hommes de Dieu, pour les empêcher de craindre la mort. Maintenant, sous la loi de grâce, l'âme peut, après sa sortie du corps, jouir sans délai de la vue de Dieu. Il lui est plus profitable aujourd'hui d'aspirer à rester peu de temps sur la terre, afin de voir son Dieu. Lors même que l'âme n'aurait pas immédiatement ce bonheur, si elle aime Dieu autant que celle dont nous parlons, elle ne doit pas appréhender de mourir en le voyant. Tout ce qui lui vient de son Bien-Aimé, faveurs, afflictions, ou même châtiments, l'amour véritable l'accepte avec un parfait abandon. Il lui suffit de savoir que tel est le bon plaisir divin,

pour tout accueillir avec égalité d'âme, et en ressentir même de la joie et des délices. Saint Jean n'a-t-il pas dit : *La parfaite charité jette dehors toute crainte* (1) ?

La mort ne peut donc être amère à l'âme qui aime ; elle y trouve toutes ses délices et toutes les douceurs de l'amour. La pensée de la mort, loin de lui causer aucune tristesse, fait toute sa joie. Comment lui serait-elle fâcheuse et pénible, puisqu'elle est le terme de tous ses chagrins et de toutes ses peines, le principe de tous ses biens et de tout son bonheur? Elle l'estime sa meilleure amie et son épouse la plus chère ; elle tressaille d'allégresse à la pensée de ce bienheureux jour qui sera celui de ses noces éternelles ; elle appelle cette heure fortunée avec plus d'ardeur que les rois de la terre n'ambitionnent les royaumes et les couronnes de ce monde. C'est de ce genre de mort que le Sage a dit : *O mort ! ton jugement est bon pour l'homme indigent* (2).

Si la mort est avantageuse à celui-là même qu'éprouve la pauvreté, bien que, loin de l'enrichir, elle le dépouille encore du peu qu'il possède, à combien plus forte raison le sera-t-elle

(1) Perfecta charitas foras mittit timorem. I Joan., IV, 18.
(2) O mors, bonum est judicium tuum homini indigenti. Eccles., XLI, 3.

pour l'âme aimante, qui sollicite continuellement et à grands cris l'accroissement du feu dont les ardeurs la consument. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque la mort, en comblant tous ses désirs, lui fera atteindre cette perfection d'amour à laquelle elle aspire ? Elle a donc bien raison d'oser dire sans crainte :

Que votre vue et votre beauté me fassent mourir.

L'âme ne l'ignore pas, l'instant même où elle verra la beauté de son Bien-Aimé, elle sera subitement ravie, absorbée, transformée en lui, belle de sa beauté, riche de ses richesses. Selon le langage de David : *La mort des saints est précieuse devant le Seigneur* (1) ; ce qui n'aurait pas lieu si les saints ne participaient aux grandeurs de Dieu. Rien n'est précieux devant lui que ce qu'il est en lui-même. Aussi l'âme qui aime, au lieu de craindre la mort, l'appelle-t-elle de tous ses vœux. Le pécheur, au contraire, a toujours peur de la mort, parce qu'il prévoit qu'elle le privera de tous les biens et lui apportera tous les maux ; il aime passionnément la vie présente, et fort peu la vie future. Le Roi-Prophète assure que *la mort*

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Ps., CXV, 15.

des pécheurs est affreuse (1), et le Sage ajoute : *O mort, que ton souvenir est amer à l'homme qui a établi sa paix dans les biens de ce monde* (2) ! Mais l'âme qui aime Dieu a sa vie plutôt au ciel que sur la terre, elle vit infiniment plus là où elle aime, que là où elle est, c'est-à-dire dans le corps qu'elle anime. Comme elle méprise la vie présente, elle n'hésite pas à dire : « Que votre vue et votre beauté me fassent mourir ».

Considérez que la langueur d'amour
Ne peut se guérir
Que par la présence et la figure de l'objet aimé.

La langueur d'amour ne ressemble en rien aux autres maladies, et exige un traitement tout différent. Dans les maladies, si nous en croyons les enseignements d'une saine philosophie, on guérit les contraires par les contraires ; l'amour, lui, ne se guérit que par l'amour. La santé de l'âme consiste dans l'amour divin, elle ne peut donc être parfaite si l'amour ne l'est pas ; voilà le motif de sa langueur : la maladie n'étant autre chose qu'un manque de santé. L'âme qui n'aime pas est morte. L'âme qui aime, ne fût-ce

(1) Mors peccatorum pessima. Ps., XXXIII, 22.
(2) O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis ! Eccles., XLI, 1.

qu'au moindre degré, est vivante, mais d'une vie extrêmement frêle et maladive, selon la mesure de son amour pour Dieu. Toutefois, ses forces s'augmenteront avec son amour; et quand l'âme sera parvenue à l'amour parfait, elle jouira alors d'une parfaite santé.

Lorsque les amants sont assez étroitement unis pour que chacun d'eux se transforme en l'autre, c'est alors que l'amour arrive à sa perfection. L'âme sent en elle ce qu'on peut appeler une certaine ébauche tracée par l'amour, je veux dire cette langueur dont elle se plaint ici. C'est pourquoi elle aspire à voir donner à la figure commencée le dernier trait de ressemblance qui la transformera en son Époux, le Verbe, Fils unique de Dieu, appelé par l'Apôtre saint Paul *la splendeur de la gloire du Père et la figure de sa substance* (1). C'est en cette divine figure que l'âme brûle de se transformer par amour; son désir s'exprime par ces vers :

Considérez que la langueur d'amour
Ne peut se guérir
Que par la présence et la figure de l'objet aimé.

L'amour imparfait est bien justement nommé

(1) Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. Hebr., I, 3.

maladie d'amour. Le malade est fatigué par le moindre travail, et l'âme dont l'amour est faible est accablée quand il s'agit de s'exercer aux vertus héroïques. Cependant, l'âme languissante par ce besoin d'aimer prouve qu'elle a déjà un commencement de dilection, puisque ce qu'elle possède lui découvre ce qui lui manque. Mais celle qui n'est pas atteinte de cette langueur montre qu'elle n'a pas la moindre étincelle d'amour, ou au contraire qu'elle est parvenue à la perfection de la charité.

STROPHE XII.

La fontaine cristalline de la foi. — L'argent des enseignements de la foi et l'or de sa substance. — La foi, simple ébauche, la vision intuitive, admirable peinture. — Transfiguration par amour de l'âme en son Bien-Aimé, commencée sur la terre, consommée au ciel. — L'âme dévorée d'une soif de Dieu que rien ne peut étancher.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'âme, en cet état, se sent emportée vers Dieu avec une rapidité comparable à la vitesse d'une pierre qui, dans son mouvement précipité, s'approche de son centre. Elle est semblable encore à la cire qui a reçu une empreinte imparfaite du sceau dont on doit la marquer. L'âme n'est, pour ainsi dire, qu'une première ébauche de ce qu'elle doit être, elle le reconnaît ; c'est pourquoi, s'adressant à celui qui a tracé cette esquisse incomplète, elle le supplie d'achever son œuvre et de donner à son dessin le fini de la perfection. Sa foi est devenue si lumineuse, qu'elle lui laisse entrevoir dans sa transparence certains traits admirables de la grandeur de son Dieu. Hors

d'elle-même, l'âme se tourne vers cette foi qui renferme et qui voile la figure et la beauté du Bien-Aimé. Ne lui doit-elle pas la première ébauche comme les premières arrhes du divin amour? Elle lui adresse donc les vers suivants :

O fontaine cristalline,
Si dans vos ondes argentées,
Vous faisiez apparaître subitement
Les yeux si désirés,
Qui ne sont qu'ébauchés dans mon cœur !

EXPLICATION.

Le désir de s'unir à son époux est extrême. L'âme a reconnu l'impuissance absolue de toutes les créatures pour favoriser son dessein ; elle revient donc à la foi, qui seule peut lui donner sur son Bien-Aimé de véritables lumières, et la choisit comme le moyen de parvenir à cette union bienheureuse. A vrai dire, il n'y en a pas d'autre pour arriver aux fiançailles spirituelles, et à l'union parfaite, comme le prophète Osée semble l'indiquer par ces paroles : *Je vous épouserai dans la foi* (1). L'âme exprime le désir qui la consume dans ces vers, dont voici le sens : O foi de Jésus-Christ, mon Époux, vous êtes, comme l'ensei-

(1) Sponsabo te mihi in fide. Os., II, 20.

gnent les théologiens, la possession de la vérité à l'état obscur ; révélez-moi clairement sur mon Bien-Aimé ces vérités que vous avez déposées dans mon âme et voilées sous vos mystérieuses ténèbres ! Ah ! si, au lieu de me les communiquer d'une manière informe et obscure, vous me les montriez tout à coup dans tout l'éclat et le fini de leur perfection ! Vous êtes le voile sous lequel elles se couvrent ; plaise à Dieu que vous vous retiriez pour me laisser les contempler et les posséder dans la pleine et entière manifestation de la gloire !...

O fontaine cristalline !

L'âme nomme la foi « cristalline » pour deux raisons : la première, parce qu'elle lui fait voir, comme à travers un cristal transparent, Jésus-Christ son Époux ; la seconde, parce qu'elle a les propriétés du cristal : elle nous propose ses vérités dans toute leur pureté ; elle est nette d'erreurs et dénuée d'images naturelles. L'âme enfin donne à la foi le nom de « fontaine », car c'est elle qui verse à flots dans l'âme tous les biens spirituels. Jésus-Christ Notre-Seigneur, parlant à la Samaritaine, désigna la foi sous la même figure, lorsqu'il promit à ceux qui croiraient en lui de leur donner *une source d'eau vive qui rejaillirait*

jusqu'à la vie éternelle (1). Cette eau merveilleuse, c'était l'Esprit divin lui-même, que devaient recevoir ceux qui auraient la foi en lui (2).

Si dans vos ondes argentées.

Ce qu'elle appelle des « ondes argentées », ce sont les propositions et les articles de la foi. Pour comprendre ce vers et les suivants, il faut remarquer que nous comparons ici à l'argent les enseignements que la foi nous propose, et que nous regardons comme de l'or pur la substance même de la foi, c'est-à-dire, les vérités qu'elle renferme considérées en elles-mêmes. La substance de la foi, que nous croyons maintenant sous le voile argenté qui la recouvre, nous apparaîtra, dans la lumière de Dieu, alors que la foi aura disparu, comme un or admirable, dont la vue nous comblera d'inexprimables délices. On peut donc appliquer à la foi ces paroles du Psalmiste : *Si vous dormez entre les deux héritages, les plumes de la colombe seront argentées, et les extrémités de ses ailes auront l'éclat de l'or* (3). C'est-à-dire, si

(1) Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. S. Joan., IV, 14.

(2) Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum. Ibid., VII, 39.

(3) Si dormiatis inter medios cleros, pennæ columbæ deargentatæ et posteriora dorsi ejus in pallore auri. Ps., LXVII, 14.

nous fermons les yeux de l'entendement aux choses du ciel et de la terre, ce que le Prophète appelle dormir entre les deux héritages, nous resterons fixés uniquement dans la foi, qui est cette colombe dont les plumes argentées figurent les vérités qu'elle nous révèle. Pendant cette vie, la foi nous les propose cachées sous un voile obscur, c'est pour cela que l'âme les appelle des « ondes argentées. » Mais quand la foi aura cessé par la vision intuitive de Dieu, la substance de la foi, jetant de côté son voile d'argent, nous apparaîtra étincelante comme un or parfaitement pur.

Ainsi donc la foi nous communique Dieu dès cette vie, revêtu, il est vrai, du voile argenté dont elle le couvre, mais pourtant Dieu lui-même. Donner un vase d'or argenté, n'est-ce pas donner en réalité un vase d'or, bien qu'il soit recouvert d'une feuille d'argent? Lorsque l'Épouse des Cantiques soupirait après la possession du Bien-Aimé, l'Époux daigna lui promettre de lui accorder cette jouissance autant qu'il est possible en ce monde. Afin de réaliser cette promesse, il s'engagea à *lui faire des pendants d'oreille en or émaillés d'argent* (1), c'est-à-dire à se donner à elle sous les ombres de la foi. L'âme continue

(1) Murenulas aureas faciemus tibi, vermiculatas argento. Cant., I, 10.

de s'adresser à la foi : Si dans vos ondes argentées, ces ondes sous lesquelles vous tenez caché l'or des rayons divins,

> Vous faisiez apparaître subitement
> Les yeux si désirés.

L'âme entend ici par les yeux les irradiations des vérités divines, voilées et dérobées à nos regards dans les articles que la foi nous propose. Voici donc la pensée exprimée dans ces deux vers : O foi divine, si enfin vous mettiez en pleine lumière ces vérités informes et obscures que vous cachez sous vos enseignements mystérieux ! si vous me les découvriez dans tout l'éclat de leur perfection, ainsi que je l'implore dans l'ardeur de mes désirs ! L'âme donne à ces vérités le nom « d'yeux » parce qu'elles lui font sentir si vivement la présence du Bien-Aimé, qu'il lui semble être constamment sous son regard divin. Aussi s'empresse-t-elle d'ajouter :

> Qui ne sont qu'ébauchés dans mon cœur.

C'est-à-dire, dans mon entendement et dans ma volonté, car c'est par l'entendement que l'âme a reçu d'abord ces vérités de la foi. Les notions qu'elles lui donnent étant encore impar-

faites, elle les représente comme simplement ébauchées. Une ébauche est une peinture commencée et inachevée; c'est précisément là le cachet des connaissances que donne la foi. Tant que les vérités surnaturelles seront manifestées à l'âme par la foi, elles ne pourront être qu'une simple ébauche; mais dans la splendeur de la vision intuitive, elles deviendront une peinture ravissante du plus merveilleux fini. Ce sera la réalisation de cette parole de l'Apôtre: *Quand viendra ce qui est parfait*, c'est-à-dire la claire vision, *ce qui est imparfait*, ou en d'autres termes, la connaissance donnée par la foi, *recevra toute sa perfection* (1).

A cette première ébauche de la foi, l'amour, par le travail de la volonté, en ajoute une nouvelle. Par ce second coup de pinceau, les traits du Bien-Aimé se reproduisent d'une manière si vivante et si ressemblante, que l'amante, on peut le dire en toute vérité, vit dans le Bien-Aimé, et le Bien-Aimé vit en elle. De plus, cette transformation établit entre eux une ressemblance si frappante que chacun semble être l'autre, et que tous deux ne sont qu'un. Dans cette union pro-

(1) Cum autem venerit quod perfectum est, evacuabitur quod ex parte est. I ad Cor., XIII, 10.

duite par l'amour, ils se donnent l'un à l'autre, et par un abandon réciproque de leur personnalité, ils se changent l'un en l'autre, en sorte qu'ils finissent par être deux en un seul. Saint Paul écrivant aux Galates nous le fait admirablement comprendre : *Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1). En effet, Paul vivait toujours, mais il ne vivait plus de sa propre vie, il était transformé en Jésus-Christ ; sa vie était plus divine qu'humaine, et c'est pourquoi il écrit qu'il ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en lui. On peut donc affirmer que la vie de l'Apôtre et celle de Jésus-Christ ne faisaient plus qu'une seule et même vie, tant leur union était étroite et intime.

C'est au ciel que cette union avec la vie divine s'accomplira dans toute sa perfection, et tous ceux qui mériteront de jouir de la vue de Dieu participeront à cette ineffable félicité. Transformés en Dieu, ils vivront de la vie de Dieu et non plus de la leur ; cependant leur vie propre subsistera toujours, parce que la vie de Dieu sera devenue leur éternelle vie. Alors ils diront en toute vérité : nous vivons, non, ce n'est plus

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. Gal., II, 20.

nous qui vivons, c'est Dieu qui vit en nous. On peut en arriver là, dès cette vie, comme saint Paul, mais ce n'est jamais d'une manière absolue et parfaite, alors même que l'âme parviendrait à cette transformation d'amour qu'on nomme le mariage spirituel, qui est l'état le plus élevé auquel on puisse aspirer en ce monde. Tout ce qu'on peut posséder ici-bas n'est qu'une simple ébauche d'amour, comparé à la parfaite transfiguration de la gloire. Toutefois, l'âme qui peut parvenir à ce degré sublime, y trouve une source admirable de bonheur, et par là elle donne au Bien-Aimé une douce satisfaction. Comme l'Époux divin désire que l'Épouse se façonne à sa ressemblance et imprime ses traits dans son âme, il lui dit : *Placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras* (1). Le cœur signifie l'âme, où Dieu réside durant cette vie par la grâce sanctifiante, comme le sceau, l'ébauche de la foi ; le bras désigne l'énergie de la volonté, dans laquelle Dieu demeure comme le sceau, l'ébauche de l'amour.

A ce moment de la vie spirituelle, l'âme se trouve dans un état étrange, dont je veux dire

(1) Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum. Cant., VIII, 6.

quelques mots, bien qu'on ne puisse guère l'expliquer par des paroles. Elle sent, pour ainsi parler, sa substance corporelle et spirituelle se dessécher dans les ardeurs d'une soif dévorante, tant elle brûle du désir de se désaltérer à cette source d'eau vive qui est Dieu. Sa soif est semblable à celle qui faisait dire au Roi-Prophète : *Comme le cerf soupire après les eaux des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme est altérée du Dieu fort et vivant ; quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de Dieu* (1)? Tourment si violent que si l'âme connaissait un moyen de l'apaiser, aucun obstacle ne l'arrêterait. Comme les forts de David, elle traverserait, sans hésiter, les lignes des Philistins, pour aller puiser de l'eau aux citernes de Bethléem, qui sont la figure des plaies sacrées de Jésus-Christ. Non, certes, ce ne serait rien de braver toutes les difficultés du monde, d'affronter toutes les fureurs des démons ou même toutes les horreurs de l'enfer, pour aller se plonger dans cette source, dans cet abîme d'amour. Nous lisons à ce propos au livre des Cantiques : *L'amour est*

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ; ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ? Ps., XLI, 2, 3.

fort comme la mort et son zèle inflexible comme l'enfer (1). Comment se figurer l'ardeur des désirs, l'intensité des peines qui torturent l'âme, lorsque, sur le point de jouir du souverain Bien, elle s'en voit privée? Plus l'objet de nos désirs semble se faire voir de près, plus il paraît à notre portée, plus aussi le refus que nous éprouvons rend nos angoisses cruelles et intolérables.

On peut expliquer, dans ce sens spirituel, les paroles de Job : *Sur le point de prendre ma nourriture, je soupire ; et les cris de mon âme sont semblables au mugissement des grandes eaux* (2). La nourriture après laquelle il soupire n'est autre que la possession de Dieu, et sa plainte est d'autant plus amère que l'aliment divin dont il se voit privé, est plus excellent.

(1) Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. Cant., VIII, 6.

(2) Antequam comedam suspiro ; et tamquam inundantes aquæ, sic rugitus meus. Job, III, 24.

STROPHE XIII.

Ténèbres intérieures, martyre de purification, qui précèdent la transformation d'amour.— Premières extases.— Souffrances violentes qui accompagnent ces visites de l'Époux. — Comment s'accomplit ce vol surnaturel de l'âme. — Consolations que l'Époux prodigue à l'épouse dans la contemplation. — Union divine accomplie dans l'âme, non par la connaissance, mais par l'amour. — L'amour allume l'amour. — De quelle manière s'augmente la charité dans l'âme.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

A cette époque de la vie spirituelle, l'âme souffre un douloureux martyre ; plus elle s'approche de Dieu, plus elle sent cruellement le vide immense de son intérieur qu'il ne remplit pas encore. Plongée dans des ténèbres accablantes, elle est consumée d'un feu spirituel qui la dessèche en la purifiant, afin de l'unir à Dieu. Jusqu'à ce que le Seigneur laisse tomber sur elle un rayon de sa lumière surnaturelle, il pèse sur l'âme comme d'épaisses ténèbres, d'autant plus intolérables qu'il l'approche de plus près. Par son abondance, la lumière divine éteint, pour ainsi dire, la lumière naturelle. Les psaumes de

David nous démontrent ces vérités : *Les nuages et l'obscurité l'environnent, le feu précède sa présence* (1). Et ailleurs : *Il s'est caché dans les ténèbres ; une eau ténébreuse suspendue dans les nuées de l'air forme le pavillon qui l'environne de toutes parts. L'éclat de sa présence est voilé par des nuages qui passent devant sa face en lançant de la grêle et des charbons de feu* (2). Plus l'âme est près de Dieu, plus elle ressent spirituellement les effets que le Prophète vient de décrire, jusqu'à ce que Dieu l'introduise, par une transformation d'amour, dans les célestes splendeurs. Cependant, le Seigneur, dans son infinie bonté, proportionne aux ténèbres et au vide immense dont l'âme est tourmentée, les consolations et les douceurs dont il la fait jouir (3). Au moment même où il l'élève et la glorifie, il sait parfaitement l'humilier et la faire souffrir. Il lance sur cette âme, à travers les tourments qu'elle endure, certains rayons de son Être souverain, accompagnés d'une gloire et d'une puissance d'amour telles, que toute sa

(1) Nubes et caligo in circuitu ejus... ignis ante ipsum præcedet. Ps., XCVI, 2, 3.

(2) Posuit tenebras latibulum suum, in circuitu ejus tabernaculum ejus ; tenebrosa aqua in nubibus aeris. Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt, grando et carbones ignis. Ps., XVII, 12, 13.

(3) Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. Ps., CXXXVIII, 12.

vigueur naturelle en est bouleversée et brisée. Aussi est-ce avec une grande épouvante et une crainte très vivement sentie, qu'elle adresse au Bien-Aimé le commencement de la strophe suivante, que lui-même achève :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé,
Parce que je prends mon vol.

L'Époux.

Revenez, ma colombe,
Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline,
Attiré par l'air qu'agite votre vol, et il y prend le frais.

EXPLICATION.

Au temps des grands désirs et de la ferveur brûlante dont l'âme a parlé dans les strophes précédentes, il arrive que le Bien-Aimé visite son épouse d'une manière sublime, délicate, affectueuse, il est vrai, mais aussi avec une puissance d'amour dont elle ressent l'action irrésistible. Comme les ardeurs et les angoisses précédentes étaient d'une extrême violence, les faveurs et les visites du Bien-Aimé qui les suivent, sont ordinairement d'une admirable élévation. L'âme avait aspiré à ce regard divin avec toute l'anxiété que nous avons décrite ; c'est pourquoi

le Bien-Aimé a fait briller à ses yeux quelques rayons de sa grandeur et de sa Divinité. Cette vue lui a été communiquée d'une manière si élevée et avec une si grande force, qu'elle l'a fait sortir d'elle-même par un ravissement extatique. Lorsque ces extases commencent à se produire, elles sont accompagnées d'une défaillance très douloureuse, et d'une frayeur naturelle très vive. L'âme se sent trop faible pour supporter cet excès de faveurs ; elle s'écrie :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

C'est-à-dire, détournez ces yeux divins qui me font prendre mon vol hors de moi, et m'enlèvent jusqu'à une contemplation dont la sublimité surpasse les forces de la nature. Il semble, en effet, à cette âme qu'elle a abandonné son corps, selon ses plus ardents désirs. Si donc elle supplie son Époux de détourner ses yeux, tant qu'elle reste unie à cette chair mortelle dont la faiblesse ne lui permet ni d'en soutenir l'éclat, ni d'en jouir à son gré, c'est pour le conjurer de les lui montrer lorsqu'elle aura pris son vol hors de la chair. Mais l'Époux divin arrête bientôt cette ardeur impatiente et l'essor qu'elle prenait en disant : « Revenez, ma colombe » ; la communication qu'en ce moment vous recevez de moi

n'appartient pas encore à l'éclat de la gloire dont vous voudriez déjà jouir. Revenez vers moi ; je suis celui que vous cherchez, celui qui vous a blessée d'amour. Moi aussi, blessé comme le cerf, je commence à me révéler à vous par cette contemplation sublime, et je prends un délicieux rafraîchissement dans l'amour qui l'accompagne. L'âme répète :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

Consumée du désir de voir ces yeux adorables, qui ne sont autre chose que la divine Essence, l'âme a reçu une communication intérieure si sublime, une connaissance de Dieu si élevée, qu'elle s'est vue forcée de s'écrier : « Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé ». Combien est grande la misère de notre nature, en cette vallée de larmes ! A peine l'âme vient-elle à être favorisée de ce qui est sa vie par excellence, et le comble de tous ses vœux, c'est-à-dire la communication et la connaissance de son Bien-Aimé, qu'elle ne peut en jouir sans qu'il lui en coûte, pour ainsi dire, la vie ! Aussitôt qu'elle rencontre le regard de ces yeux divins, qu'elle recherchait avec tant de sollicitude et d'anxiété, elle se voit contrainte de s'écrier :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

Ces visites et ces ravissements font éprouver à l'âme des souffrances telles, qu'il n'y a pas, dans l'ordre des choses humaines, de tourment qui brise les os à ce point, et qui réduise la nature à de si douloureuses extrémités. La vie même lui échapperait, si Dieu ne lui venait en aide. En vérité, il semble à l'âme favorisée de ces premiers ravissements qu'elle se dégage de la chair et qu'elle abandonne son corps ; car des grâces de ce genre ne peuvent guère se recevoir ici-bas. L'esprit se sent élevé vers l'Esprit de Dieu qui vient à lui, et l'âme est comme forcée de quitter la chair. A cause de leur étroite union, l'âme et le corps doivent donc souffrir grandement de cette séparation. L'extrême frayeur dont l'âme est profondément saisie en se voyant traitée d'une manière si surnaturelle, et les tourments qu'elle en ressent, lui font dire :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

Il ne faut pourtant pas se figurer que l'âme, tout en demandant au Bien-Aimé de détourner ses yeux, désire d'être exaucée. Ces paroles ne sont qu'une simple exclamation échappée à la crainte naturelle. Mais, dût-il lui en coûter bien davantage encore, elle ne voudrait à aucun prix être privée de ces visites et de ces faveurs de son

Bien-Aimé. Malgré les souffrances de la nature, l'âme s'envole vers le recueillement surnaturel, où elle jouit de l'Esprit d'amour, selon ses supplications et ses désirs les plus intimes. Cependant elle ne demande pas cette faveur pour la vie présente où elle ne peut en jouir pleinement et sans souffrir. Elle demande plutôt que ce don lui soit réservé pour l'éternité, lorsque ses liens terrestres auront été brisés, parce qu'alors elle pourra le savourer en pleine et entière liberté. Voilà pourquoi elle dit : « Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé » ; c'est-à-dire, cessez de me les montrer pendant que je suis encore dans la chair,

Parce que je prends mon vol.

Je m'envole hors de mon corps, afin qu'après cette séparation totale vous puissiez sans obstacle me montrer ces yeux divins qui me font prendre ainsi l'essor.

Pour mieux comprendre la nature de ce vol de l'âme, rappelons ce que nous avons dit précédemment. Dans ce genre de visite, l'esprit, enlevé avec une grande violence, entre en communication avec l'Esprit de Dieu ; il semble abandonner son corps, au point de ne plus ni sentir ni accomplir en lui ses opérations qui, pour le moment, se passent toutes en Dieu. Voilà pourquoi l'apôtre

saint Paul disait, en racontant ce mémorable ravissement dont il fut favorisé, qu'il ignorait si son âme l'avait éprouvé dans son corps ou hors de son corps. On ne doit pas supposer pour cela que l'âme abandonne le corps jusqu'à le priver de la vie naturelle ; elle cesse seulement d'accomplir en lui ses opérations. Aussi le corps, pendant la durée des ravissements, demeure-t-il privé de sentiment, et devient-il même tout à fait insensible à des traitements qui, dans les conditions ordinaires de la vie, lui causeraient les douleurs les plus aiguës. Le contraire arrive pour les défaillances et les faiblesses naturelles à la vie humaine, qui cèdent à l'excès de la souffrance. Les visites surnaturelles produisent ces effets chez les personnes qui n'ont point encore atteint l'état de perfection, mais qui marchent à grands pas dans la voie qui y conduit. Quant aux âmes parfaites, elles jouissent en paix et dans les douceurs d'un suave amour de toutes les communications divines ; elles n'ont plus de ces ravissements, dont le but était de les préparer à l'union consommée.

Ce serait ici le lieu de parler des différents caractères qui distinguent les ravissements, les extases, les élévations et les vols d'esprit, dont les âmes spirituelles sont souvent favorisées.

Mais comme je me propose, selon la promesse que j'en ai faite dans le prologue, d'expliquer ces vers en peu de mots, j'abandonne cette entreprise à des personnes plus éclairées que moi. D'ailleurs, la bienheureuse Thérèse de Jésus, notre Mère, a laissé sur toutes ces choses spirituelles des écrits admirables qui, je l'espère de la bonté de Dieu, verront bientôt le jour. Ajoutons seulement que l'âme donne ici le nom de vol au ravissement et à l'extase de son esprit en Dieu. Le Bien-Aimé la rappelle aussitôt :

Revenez, ma colombe.

C'était pour l'âme une grande joie d'échapper à son corps par ce vol d'esprit. Elle se figurait que sa vie mortelle allait finir, qu'elle pourrait enfin jouir éternellement de son Époux, et demeurer avec lui à jamais dans les splendeurs de sa gloire. Mais l'Époux lui-même l'arrête par ces paroles : « Revenez, ma colombe ». C'est-à-dire, vous qui revêtez les qualités de la colombe, par le vol sublime et rapide de votre contemplation, par les flammes de votre amour et par la simplicité de votre regard, revenez de ce vol si élevé qui vous fait aspirer à me posséder plus complètement ; le temps d'une connaissance si parfaite n'est pas encore arrivé. Contentez-vous de celle que je

vous accorde en ce moment dans votre extase; elle est d'un ordre inférieur, il est vrai, mais elle suffit pour calmer vos désirs.

Car le cerf blessé.

L'Époux se compare ici au cerf blessé. Or, le cerf a trois qualités distinctives. D'abord, il gravit avec une extrême vitesse les collines les plus escarpées; ensuite, quand il est blessé, il cherche en toute hâte un rafraîchissement dans les eaux limpides; enfin, entend-il sa compagne se plaindre d'avoir reçu quelque blessure, il accourt aussitôt auprès d'elle pour la consoler par ses caresses. L'Époux divin agit de la même manière. Lorsqu'il voit son épouse blessée d'amour, lorsqu'il entend ses gémissements, il est blessé avec elle, car blessures et douleurs sont communes entre ceux qui s'aiment, et il accourt aussitôt pour lui prodiguer les plus douces consolations.

Le langage de l'Époux peut donc se traduire ainsi : Revenez à moi, ô mon épouse ! Si vous êtes blessée de mon amour, je viens à vous, moi aussi, comme le cerf blessé de la même plaie que vous. Comme lui, j'apparais sur les lieux élevés.

Car le cerf blessé
Apparaît sur le haut de la colline.

En d'autres termes, au sommet de la contem-

plation où la rapidité de votre vol vous a élevée. La contemplation est un lieu éminent, d'où le Seigneur commence, dès cette vie, à se montrer et à se communiquer à l'âme, quoique d'une manière encore imparfaite. Aussi bien l'Époux ne dit pas qu'il se montre en pleine lumière, mais qu'il apparaît. Quelque sublimes, en effet, que soient les connaissances que Dieu donne de lui-même à l'âme durant cette vie, ce ne sont toujours que des apparitions vagues et infiniment éloignées de la réalité.

Venons maintenant à la troisième propriété du cerf, qui est rappelée dans ce vers :

Attiré par l'air qu'agite votre vol, et il y prend le frais.

L'Époux désigne ici par le vol de l'épouse la contemplation dont l'âme jouit dans son extase ; et par l'air qu'agite son vol, l'Esprit d'amour qui lui fait prendre l'essor. C'est avec grande raison que l'amour reçoit cette dénomination, puisque les divines Écritures comparent au vent l'Esprit-Saint, parce qu'il procède du Père et du Fils par voie de spiration. Il est donc vrai de le dire, en l'âme aussi bien qu'en Dieu, l'amour est l'air agité par le vol. En Dieu, cet amour procède de la contemplation et de la Sagesse du Père et

du Fils par la volonté, il est la spiration de l'un et de l'autre ; en l'âme, il provient de la contemplation et de la connaissance qu'elle a de Dieu dans les lumières de l'extase. Remarquez que l'Époux ne dit pas ici qu'il est attiré par le vol de la colombe, mais par l'air de son vol ; car si l'on veut parler en rigueur de vérité, Dieu ne se communique pas à l'âme par ce vol, autrement dit par la connaissance qu'elle a de lui, mais bien par l'amour que cette connaissance lui inspire. L'amour est l'union du Père et du Fils, c'est aussi le lien d'union entre l'âme et Dieu. Une âme peut avoir de Dieu des connaissances très élevées, jouir d'une contemplation très sublime, pénétrer tous les mystères ; tout cela, comme l'enseigne saint Paul (1), ne lui servira de rien, pour s'unir à Dieu, si elle n'est pas embrasée d'amour. L'Apôtre écrivait dans le même sens aux fidèles de Colosse : *Ayez la charité qui est le lien de la perfection* (2). C'est la charité de l'âme qui fait accourir l'Époux en toute hâte, afin de se désaltérer aux sources d'amour de son épouse ; comme les eaux limpides attirent le cerf altéré,

(1) Si habuero prophetiam, et noverim mysteria omnia... charitatem autem non habuero, nihil sum. I ad Cor., XIII, 2.
(2) Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Colos., III, 14.

et le soulagent par leur fraîcheur. C'est pour cela que l'Époux ajoute :

Et il y prend le frais.

L'air extérieur donne de la fraîcheur et du soulagement à celui qui est accablé de chaleur ; cet air d'amour rafraîchit et réjouit également celui qui brûle du feu de l'amour divin. Telle est la prérogative de ce feu sacré : l'air qui le rafraîchit est un feu d'amour qui dévore. Dans un cœur aimant, l'amour est une flamme qui désire devenir chaque jour plus consumante. Il en serait ainsi du feu dans l'ordre de la nature, s'il était doué d'intelligence et de sentiment. Le désir de l'Époux est donc de voir son épouse brûler d'ardeurs toujours plus vives ; c'est pourquoi il aime à respirer la fraîcheur de l'air agité par son vol. Il semble dire : je m'embrase encore davantage à l'impétuosité de votre vol, parce qu'un amour en allume un autre. Dieu accorde sa grâce et son amour, selon la mesure de l'ardeur qui embrase la volonté. Celui qui est fortement épris du divin amour doit donc faire en sorte que cette vive flamme ne lui manque jamais : ce sera le moyen, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'incliner Dieu plus puissamment à l'aimer davantage et à prendre en lui ses délices.

Pour être embrasé de ce feu de la charité, il faut pratiquer ce que recommande l'Apôtre : *La charité est patiente, elle est pleine de bonté, bénigne, elle n'est pas envieuse, elle ne fait pas le mal, elle n'est ni superbe ni ambitieuse, elle ne recherche point ses intérêts, elle ne s'irrite point, elle ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle se complaît dans la vérité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1).

(1) Charitas patiens est, benigna est ; charitas non æmulatur non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quære rit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati ; omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. I ad Cor., XIII, 4, 5, 6, 7.

STROPHES XIV ET XV.

Description des fiançailles spirituelles. — Esquisse des perfections divines empruntée à la beauté des créatures. — Dieu, par la profondeur impénétrable de ses voies, est comme un étranger pour le monde. — L'âme inondée d'un fleuve de paix. — Puissance et harmonie de la grande voix de Dieu dans l'âme. — Délices qu'éprouve l'entendement par les touches des perfections divines. — Vision d'un ami de Job. — L'âme, dans cette contemplation obscure, ressemble au passereau solitaire. — Ineffable harmonie des concerts du ciel. — Le souper avec le Bien-Aimé. — Différence, dans l'ordre spirituel, entre les fiançailles et le mariage de l'âme.

EXPOSÉ DES DEUX STROPHES.

Dans le temps où cette colombe, comme autrefois celle du déluge, voltigeait dans les airs de l'amour, sur les eaux des fatigues et des désirs véhéments, sans pouvoir trouver où se reposer, le Père Éternel, plein de bonté et de miséricorde, avait étendu sa main, et recueilli la pauvre affligée pour la placer dans l'arche de sa charité et de son amour. Cela s'était passé lorsque l'Époux lui avait dit, dans la strophe que nous venons d'expliquer : « Revenez, ma colombe ». Dans ce recueillement, l'âme, après avoir trouvé tout ce qu'elle

désirait et infiniment plus qu'elle ne saurait l'exprimer, entonne les louanges de son Bien-Aimé. Pour essayer de décrire les grandeurs et les délices de cette union, elle chante les deux strophes suivantes :

Je trouve en mon Bien-Aimé les montagnes,
Les vallées solitaires et boisées,
Les îles étrangères,
Les fleuves retentissants,
Le murmure des zéphyrs amoureux,

La nuit paisible,
Lorsque commence à se lever l'aurore,
La musique silencieuse,
La solitude harmonieuse,
Le souper qui charme et qui accroît l'amour.

EXPOSITION.

Pour avoir l'intelligence de ces strophes et des suivantes, il est nécessaire de savoir que le vol de l'esprit est l'avant-coureur d'un état très relevé et d'une union d'amour que l'on nomme les fiançailles spirituelles avec le Verbe, Fils de Dieu. Après que l'âme a longtemps pratiqué les exercices de la vie spirituelle, Dieu l'admet ordinairement à cet admirable état. La première fois qu'il lui accorde cette grâce, il lui communique de grandes lumières sur son Être infini, il l'orne

de magnificence et de majesté, l'embellit de dons et de vertus, la remplit de la connaissance de lui-même, la revêt de son honneur et la pare, en un mot, comme une jeune fille au jour de ses fiançailles. A cette heure fortunée, non seulement les angoisses cruelles, les plaintes amères que l'amour inspirait autrefois à l'âme ont cessé définitivement, mais elle se voit enrichie de tous les biens énumérés plus haut. Elle commence une vie de paix, de délices, d'amour suave et tranquille, ainsi qu'elle l'explique dans les strophes suivantes, où elle décrit et chante les grandeurs qu'elle a vues en son Bien-Aimé, et dont l'union des fiançailles la fait jouir. Alors toutes les tristesses sont terminées ; désormais l'âme ne nous parlera plus, comme elle le faisait naguère, de peines, de désirs, mais bien des communications et des exercices de l'amour doux et paisible dont elle brûle pour son Bien-Aimé.

Ces deux strophes contiennent les faveurs les plus signalées que Dieu accorde à l'âme élevée à cet état admirable. Mais il ne faut pas croire que toutes celles auxquelles il est donné d'y parvenir participent à toutes les grâces exprimées dans ces vers, ni que chacune d'elles possède de la même sorte ou au même degré les connaissances et les impressions qui s'y rattachent. Aux unes

Dieu donne davantage, aux autres il accorde moins ; les unes reçoivent d'une certaine manière, les autres sous une forme différente ; cependant toutes sont élevées à l'état des fiançailles spirituelles. Ces vers exposent ce qu'il y a de plus sublime, et tout le reste s'y trouve éminemment compris.

EXPLICATION.

D'après le témoignage des saintes Écritures, l'arche de Noé se divisait en un grand nombre de demeures, qui devaient renfermer les différentes espèces d'animaux et les aliments de toute sorte destinés à chacun d'eux. De même, lorsque l'âme arrive par le vol de l'esprit à l'arche mystérieuse qui est le sein de Dieu, elle y découvre tout d'abord les différentes demeures qui se trouvent dans la maison du Père céleste, et dont Notre-Seigneur nous a parlé dans l'Évangile selon saint Jean (1). En outre elle y voit, elle y goûte toutes les variétés d'aliments spirituels, c'est-à-dire toutes les délices que Dieu lui a préparées. Ce sont ces ineffables consolations que ces deux strophes exposent autant que cela est possible

(1) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. S. Joan., XIV, 2.

en langage humain. Les voici en substance : l'âme voit et possède dans cette divine union une abondance de richesses inestimables ; elle y trouve le repos et le plaisir qu'elle désirait ; elle y reçoit sur la Divinité des lumières merveilleuses qui lui révèlent d'admirables secrets, et c'est là un des mets qu'elle savoure le plus délicieusement. Elle sent en Dieu une puissance et une force terribles, en présence desquelles disparaissent toute autre force et toute autre puissance. Elle goûte en lui une ineffable douceur et des délices spirituelles incomparables ; elle y trouve la lumière divine et une parfaite quiétude. Elle jouit d'une manière très relevée de la sagesse de Dieu, qui resplendit dans l'harmonie des créatures et dans les œuvres du Créateur, elle se sent remplie de biens, et à l'abri de tout mal. Mais, par-dessus tout, elle comprend qu'elle jouit d'un amour inappréciable, qui fait toute sa nourriture, et dans lequel elle est confirmée. Voilà en peu de mots les grandes choses renfermées dans ces deux strophes.

L'épouse dit que pour elle son Bien-Aimé est en lui-même tout ce qu'expriment ces vers. Dieu, par ces sortes d'extases, lui fait merveilleusement sentir et comprendre la vérité de cette parole de saint François : « Mon Dieu et mon tout ». Dieu

étant le bien universel et souverain, nous essaierons de donner l'intelligence des communications que l'âme a reçues, en nous élevant aux perfections de Dieu par la considération des beautés qui étincèlent en toutes les créatures. Il importe de bien comprendre que toutes les choses dont nous devons parler, se trouvent en Dieu éminemment et dans une mesure infinie, ou pour mieux dire, que chacune de ces perfections est Dieu, et que toutes ensemble ne sont qu'un seul Dieu.

L'âme, en s'unissant au Seigneur, doit donc sentir qu'il est tout, comme l'éprouvait saint Jean lorsqu'il écrivait : *Tout ce qui a été créé était vie en lui* (1).

Ce n'est pas à dire que l'âme voie les créatures en Dieu comme on voit les objets dans la lumière ; cette possession que Dieu lui donne de lui-même lui fait seulement connaître que tous les êtres sont en lui. De ces sentiments si élevés nous ne devons pas non plus conclure qu'elle voie clairement l'essence divine. Ce n'est qu'une communication abondante, il est vrai, mais incomplète de ce qu'il est en lui-même, et où l'âme découvre les perfections des créatures, dont nous avons à parler.

Je trouve en mon Bien-Aimé les montagnes.

(1) Quod factum est, in ipso vita erat. S. Joan , I, 3, 4.

Les montagnes sont élevées, fertiles, spacieuses, belles, gracieuses, fleuries et parfumées ; mon Bien-Aimé est pour moi semblable à ces admirables montagnes.

Les vallées solitaires et boisées.

Les vallées solitaires sont tranquilles, agréables, fraîches, ombragées ; l'eau douce y coule en abondance ; par la variété de leur végétation, par les chants harmonieux des oiseaux, elles charment les sens ; tandis que, dans leur solitude et leur silence, on se rafraîchit et l'on goûte le repos. Mon Bien-Aimé est pour moi semblable à ces vallées.

Les îles étrangères.

Les îles étrangères sont entourées de l'Océan et reculées au delà des mers, loin du commerce des hommes. Leurs productions ne ressemblent en rien à celles de nos contrées, ni par leur physionomie extérieure, ni par leurs propriétés rares et inconnues, qui excitent la surprise et l'admiration de ceux qui les découvrent. L'âme donne à Dieu ce nom « d'îles étrangères », parce qu'elle voit en lui des merveilles toutes nouvelles, et en reçoit des connaissances singulières et fort éloignées des sentiments ordinaires.

On peut être regardé comme étranger pour deux raisons : ou parce qu'on vit retiré du monde, ou parce qu'on se distingue des autres hommes par la perfection de ses actes et de ses œuvres. C'est pour ce double motif que l'âme donne à Dieu le nom d'étranger. Non seulement il possède dans une éminence infinie toutes les merveilles des îles étrangères ; mais encore ses voies, ses dispositions, ses œuvres sont, par rapport aux hommes, nouvelles, merveilleuses et admirables. Il ne faut pas s'étonner que Dieu soit, pour ainsi dire, étranger aux hommes qui ne l'ont jamais vu, ne l'est-il pas même pour les Anges et les Saints, qui le contemplent, sans jamais parvenir à le voir tel qu'il est. Jusqu'à la fin des temps, ils découvriront, dans la profondeur de ses conseils, dans les œuvres de sa miséricorde et de sa justice, des beautés nouvelles qui ne cesseront de les surprendre et de les ravir de plus en plus. En sorte que les hommes et les Anges peuvent également donner à Dieu le nom d'îles étrangères ; c'est pour lui-même et pour lui seul que Dieu n'est pas un étranger.

Les fleuves retentissants.

Les fleuves ont trois propriétés. La première

est d'inonder et de submerger tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage ; la seconde, de remplir toutes les cavités et tous les vides qui se présentent ; la troisième, de rouler leurs eaux avec un tel fracas qu'ils étouffent et couvrent tous les autres bruits. Dans la communication que nous décrivons, l'âme savoure délicieusement ces trois propriétés en Dieu ; voilà pourquoi elle dit : que son Bien-Aimé est pour elle comme « les fleuves retentissants ».

Et d'abord, l'âme se voit investie par le torrent de l'Esprit de Dieu. Il s'empare d'elle avec une telle force, qu'il lui semble être inondée par tous les fleuves de l'univers et submergée sous leurs flots. Elle sent alors que toutes ses actions, toutes ses passions d'autrefois sont englouties dans ce torrent divin. Cependant, malgré son irrésistible violence, ce fleuve ne cause à l'âme aucun tourment. C'est un fleuve de paix, comme Dieu lui-même l'explique par la bouche du prophète Isaïe : *Je répandrai sur elle un fleuve de paix et comme un torrent débordant de gloire* (1). Quand Dieu s'empare ainsi violemment de l'âme à la manière des fleuves retentissants, il la comble

(1) Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam. Is., LXVI, 12.

d'une paix merveilleuse et d'une gloire admirable.

L'âme ressent également l'effet de la seconde propriété que nous avons signalée dans les fleuves. Elle voit cette eau divine remplir la profondeur de son humilité, et combler tous les vides que le renoncement a produits dans son intérieur, comme l'affirme saint Luc : *Il a élevé les humbles, et comblé de biens les affamés* (1).

La troisième propriété se retrouve aussi d'une manière frappante dans ces fleuves retentissants du Bien-Aimé. L'âme entend un bruit solennel, une voix spirituelle qui s'élève au-dessus de tous les sons, de toutes les voix, et qui couvre en les dominant tous les bruits que pourrait faire le monde. Pour expliquer ce qui se passe alors, il sera bon de nous arrêter ici quelques instants.

Cette voix ou ce bruit retentissant des fleuves dont l'âme parle, n'est autre chose qu'une plénitude abondante qui la comble de tous les biens, et un pouvoir irrésistible qui s'empare de tout son être. Il lui semble entendre non seulement le bruit des fleuves qui roulent leurs eaux avec fracas, mais encore les éclats les plus puissants

(1) Exaltavit humiles, esurientes implevit bonis. S. Luc., I, 52, 53.

du tonnerre. Cette voix est, d'ailleurs, une voix toute spirituelle, qui n'est en rien semblable aux vibrations des sons auxquels nous la comparons ici. Par conséquent, bien loin de causer à l'âme de la fatigue ou de la peine, elle la remplit, tout au contraire, de grandeur, de délices et de gloire. C'est une voix, un son intérieur d'une immense portée, qui donne force et puissance. Le livre des Actes raconte que cette voix spirituelle se fit entendre aux Apôtres (1), lorsque l'Esprit-Saint descendit sur eux comme un torrent impétueux ; et, pour marquer l'effet qu'elle produisit dans leur intérieur, il est dit qu'elle retentit au dehors comme un formidable coup de vent, qu'entendirent tous ceux qui étaient alors à Jérusalem. Ce bruit était l'indice de la plénitude de puissance et de force que les Apôtres venaient de recevoir. Lorsque le Seigneur Jésus, comme le rapporte saint Jean, priait son Père au milieu des persécutions et des périls dont le menaçaient ses ennemis, une voix intérieure vint du ciel fortifier sa très sainte Humanité. Elle se fit entendre à l'oreille des Juifs avec tant de force et de majesté que les uns la prirent pour un coup de tonnerre,

(1) Et factus repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis. Act., II, 2.

et d'autres crurent qu'un Ange lui avait parlé (1). Cette voix majestueuse, qui retentissait au dehors, était le symbole de la force et de la puissance dont l'humanité du Christ venait d'être revêtue intérieurement.

Il ne faut cependant pas croire que l'âme ne perçoive pas en elle-même le son de la voix spirituelle. Cette voix produit le même effet que le son qui, en frappant l'air, arrive d'abord à l'oreille, et par elle atteint l'esprit et s'y grave. Le Roi-Prophète nous l'insinue par ces paroles : *Voilà qu'il rendra sa voix, une voix forte et puissante* (2), en lui imprimant la puissance de la voix intérieure, c'est-à-dire qu'à la voix extérieure qui retentit au dehors, Dieu ajoutera la voix intérieure qui parle si fortement au dedans de nous. Dieu est une voix d'une puissance infinie; est-il donc surprenant, quand il se communique à l'âme, qu'il produise sur elle un tel effet ?

L'Apôtre saint Jean assure, au livre de l'Apocalypse, qu'il entendit une voix venir du ciel, *semblable à la puissante voix des grandes eaux et au*

(1) Venit ergo vox de cœlo... Turba ergo, quæ stabat et audierat, dicebat tonitruum esse factum. Alii dicebant : Angelus ei ocutus est. S. Joan., XII, 28, 29.

(2) Ecce dabit voci suæ vocem virtutis. Ps., LXVII, 34.

fracas d'un bruyant tonnerre (1). Mais afin qu'on ne s'imagine pas que sa force même la rendît désagréable et fatigante, il ajoute aussitôt qu'*Elle ressemblait à un concert d'artistes qui font sortir de leur harpe des flots d'harmonie* (2). Ėzéchiel dit aussi que *ce bruit, semblable à celui des grandes eaux qu'il entendit, était comme la voix du Très-Haut* (3), c'est-à-dire que Dieu se communiquait à lui avec une suavité ineffable. Cette voix est infinie, car c'est Dieu lui-même, comme nous le disions tout à l'heure, qui parle alors aux âmes. Il fait retentir en elles sa voix de puissance dans la mesure qui convient à chacune, mais toujours avec une souveraine grandeur et des délices inexprimables. C'est ce qui fait dire à l'Épouse des Cantiques : *Que votre voix résonne à mes oreilles, car votre voix est douce* (4).

Le murmure des zéphyrs amoureux.

L'âme parle ici de deux choses : des zéphyrs et

(1) Et audivi vocem de cœlo tanquam vocem aquarum multarum, et tanquam vocem tonitrui magni. Apoc., XIV, 2.

(2) Et vocem quam audivi, sicut citharædorum citharizantium in citharis suis. Apoc., XIV, 2.

(3) Et audiebam sonum aquarum multarum quasi sonum sublimis Dei. Ezech., I, 24.

(4) Sonet vox tua in auribus meis, vox enim tua dulcis. Cant. II, 14.

de leur murmure. Les « zéphyrs amoureux » symbolisent les vertus et les grâces du Bien-Aimé. Par le moyen de l'union avec l'Époux, ces vertus envahissent l'âme, se communiquent à elle avec un extrême amour et la touchent de leur propre substance. Le « murmure des zéphyrs » est une très sublime, très délicieuse connaissance de Dieu et de ses perfections, qui éclaire l'entendement par suite des touches délicates que ces mêmes perfections font sentir à la substance de l'âme. De toutes les jouissances de l'âme dans le bienheureux état que nous décrivons, celle-ci est la plus élevée.

On peut distinguer un double effet dans le zéphyr : l'impression qu'il fait sur le corps, et le murmure ou le son qu'il produit. Il en est de même de cette communication de l'Époux, dans laquelle on éprouve d'abord un sentiment de délectation, ensuite la connaissance qui en est la conséquence nécessaire. Le zéphyr nous fait sentir ses impressions par le sens du toucher, et son murmure par le sens de l'ouïe ; ainsi la substance de l'âme reçoit et goûte l'attouchement des perfections du Bien-Aimé, par le toucher intérieur qui est dans sa volonté, et leur connaissance par l'ouïe intérieure qui est dans son entendement.

Le zéphyr paraît agréable à celui qui soupire

après ce rafraîchissement : aussi l'appelle-t-on ici zéphyr amoureux. Le sens du toucher éprouve alors de la douceur et du plaisir, et, par suite de cette jouissance, l'ouïe ressent à son tour une grande douceur en écoutant le murmure ou le souffle du zéphyr. Cette jouissance de l'ouïe est bien supérieure à celle du toucher, parce que le sens de l'ouïe est plus spirituel, ou pour parler rigoureusement, il a plus de rapport avec ce qui est spirituel ; le plaisir qu'il fait goûter à l'âme a donc quelque chose de plus élevé. Ainsi en est-il de la touche divine qui, en se faisant sentir à la substance de l'âme, la remplit de délices et d'ineffables consolations. Elle comble avec une suavité merveilleuse tous ses désirs, qui étaient de parvenir a une semblable union. L'âme donne aux touches divines le nom de zéphyrs amoureux ; car cette union ui communique, avec un grand amour et une douceur incomparable, les perfections du Bien-Aimé ; c'est alors que l'entendement est frappé par le murmure de la sublime connaissance dont nous avons parlé plus haut.

Comme le murmure du zéphyr entre d'une façon aiguë dans l'orifice de l'oreille, cette subtile et délicate connaissance se glisse avec une admirable suavité dans la partie la plus intime

de la substance de l'âme, à laquelle elle fait éprouver des délices supérieures à toutes les autres ; c'est pourquoi l'âme lui donne le nom de « murmure ». Cette connaissance est toute substantielle, dégagée de tout accident, de toute image, et communiquée à cette partie de l'entendement que les philosophes appellent passive ou passible, parce qu'il la reçoit passivement, sans rien faire de son côté pour y coopérer d'une manière naturelle. Selon les théologiens, la fruition ou la jouissance de la vue de Dieu réside dans l'entendement, c'est là ce qui fait goûter à l'âme de si ineffables délices. Ce murmure désigne l'intelligence substantielle : aussi plusieurs théologiens ont-ils cru que notre Père saint Élie avait vu Dieu, dans le léger murmure qu'il entendit à l'entrée de la caverne sur le mont Horeb (1). L'Écriture l'appelle *murmure d'un léger zéphyr*, parce que la délicatesse de cette communication produisit la connaissance dans l'entendement du Prophète. Si, à son tour, l'âme lui donne le nom de murmure des zéphyrs amoureux, c'est que l'amoureuse communication des perfections du Bien-Aimé rejaillit jusque dans l'entendement.

(1) Et post ignem sibilus auræ tenuis. III Reg., XIX, 12.

Ce murmure divin n'est pas seulement tout substantiel ; il découvre encore de grandes vérités sur la Divinité, et révèle ses secrets les plus cachés. Lorsque la sainte Écriture parle de communications célestes qui pénètrent dans l'âme par l'ouïe, il s'agit le plus souvent de la manifestation de vérités pures et substantielles à l'entendement, ou de la révélation des secrets divins. Ce sont alors des visions ou des révélations purement spirituelles, données à l'âme sans le ministère ni l'aide des sens ; le Seigneur les communique par l'ouïe intérieure, et les notions qu'elles apportent à l'âme sont aussi relevées que certaines. Voilà pourquoi saint Paul, cherchant à faire comprendre la sublimité de la révélation qu'il avait reçue, ne dit pas : J'ai vu ou j'ai goûté, mais bien : J'AI ENTENDU *des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de prononcer* (1). Certains théologiens conjecturent de là que l'Apôtre vit Dieu dans cette extase, à peu près comme notre Père saint Élie dans le murmure du léger zéphyr.

La foi, selon la doctrine de saint Paul, nous parvient par l'oreille du corps, de même l'objet

(1) Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui. II ad Cor., XII, 4.

de la foi, qui est précisément cette connaissance si substantielle dont nous parlons, se révèle à nous par l'oreille de l'âme. Le prophète Job nous le fait parfaitement comprendre, lorsqu'il dit à Dieu : *Je vous ai entendu de mon oreille, et maintenant mon œil vous voit* (1). Ces paroles nous montrent clairement qu'entendre avec l'ouïe de l'âme et voir avec l'œil de l'entendement passif, est une seule et même chose. Aussi ne dit-il pas : J'entendrai de mes oreilles, mais bien *de mon oreille* ; ni non plus : Je vous ai vu de mes yeux, mais *avec l'œil* de mon entendement.

Il ne faut pas croire, toutefois, que cette connaissance substantielle et dépouillée de tout accident soit la jouissance claire et parfaite dont nous jouirons au ciel. Bien que cette connaissance soit dégagée de toute espèce et de toute image, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'est pas claire mais obscure. La contemplation n'est ici-bas, d'après la doctrine de saint Denis, qu'un rayon de ténèbres ; et nous pouvons ajouter qu'elle est un faible rayon ou une simple image de la jouissance que l'entendement possédera plus tard en plénitude. La connaissance substantielle, que

(1) Auditu auris audivi te, nunc autem oculus meus videt te Job, XLII, 5.

l'âme appelle ici murmure, est précisément la même chose que les yeux désirés du Bien-Aimé, dont la vue avait tellement bouleversé ses sens, qu'elle avait été contrainte de dire à son Époux :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

Il me paraît convenable de placer ici un passage de Job qui confirme une grande partie de ce que nous avons dit sur ce ravissement et sur les fiançailles spirituelles. J'expliquerai en peu de mots ce qui peut s'appliquer à notre sujet, après quoi nous continuerons par l'interprétation des vers de la strophe suivante.

Eliphaz de Theman s'exprime ainsi en s'adressant au grand Patriarche : *Une parole mystérieuse m'a été dite, et mon oreille a saisi, comme à la dérobée, les vibrations de son murmure. Dans l'horreur d'une vision nocturne, lorsque le sommeil assoupit plus profondément les hommes, je fus saisi de frayeur, mon corps trembla, et tous mes os furent glacés d'épouvante ; comme l'esprit passait devant ma face, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Quelqu'un dont je ne connaissais pas le visage parut devant mes yeux, et j'entendis une voix comme un léger zéphyr* (1). Ce passage rappelle à peu près

(1) Porro ad me dictum est verbum absconditum, et quas

tout ce qui a été dit depuis le vers de la douzième strophe où l'âme s'écrie : « Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé ».

Et d'abord, la parole mystérieuse qu'Eliphaz a entendue n'est-elle pas cette faveur accordée à l'âme, et dont l'accablante sublimité lui arrache ce cri :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

Il ajoute que *son oreille a saisi, comme à la dérobée, les vibrations de son murmure*, pour désigner cette connaissance substantielle et dépouillée de tout accident que reçoit l'entendement.

Le murmure signifie les touches des perfections divines, et il exprime en même temps toute la suavité d'une connaissance si substantielle. L'âme l'appelle ailleurs « zéphyr amoureux », parce qu'il se fait sentir avec un amour extrême. Eliphaz dit avoir reçu, à la dérobée, les vibrations de ce murmure, parce que, ainsi qu'un objet dérobé, ce secret n'est pas, selon l'ordre naturel,

furtive suscepit auris mea venas susurri ejus. In horrore visionis nocturnæ, quando solet sopor occupare homines, pavor tenuit me, et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt. Et cum spiritus me præsente transiret, inhorruerunt pili carnis meæ. Stetit quidam, cujus non agnoscebam vultum, imago coram oculis meis, et vocem quasi auræ lenis audivi. Job, IV, 12, 13, 14, 15, 16.

la propriété de l'homme. Il reçoit là une chose qui n'appartient pas à sa propre nature, et à laquelle elle n'avait aucun droit. C'est dans le même sens que saint Paul nous déclare qu'il ne lui est pas permis de révéler son secret. Avant l'Apôtre, le prophète Isaïe avait dit deux fois : *Mon secret est à moi, mon secret est à moi* (1).

L'ami de Job poursuit : *Dans l'horreur d'une vision nocturne, lorsque le sommeil assoupit plus profondément les hommes, je fus saisi de frayeur, et mon corps trembla.* Ces mots indiquent évidemment la crainte et l'épouvante causées dans l'âme par ce ravissement, ou par cette communication de l'Esprit de Dieu que la nature de l'homme est incapable de soutenir.

Ce n'est pas tout encore : l'auteur sacré rapproche son état intérieur d'un phénomène qui se passe dans l'ordre de la nature, et auquel il fait allusion. Entre l'état de veille et le sommeil, au moment où l'on commence à s'endormir, on éprouve parfois une sorte de vision qu'on nomme un cauchemar, qui accable et transit d'épouvante. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel ; à l'instant où s'accomplit le phénomène spirituel dont

(1) Et dixi : secretum meum mihi, secretum meum mihi. Is. XXIV, 16.

nous parlons, lorsqu'on passe du sommeil de l'ignorance naturelle à la veille de la connaissance surnaturelle, c'est-à-dire au commencement du ravissement ou de l'extase, la vision spirituelle effraie l'âme et la fait trembler. Eliphaz va plus loin encore, il ajoute que *tous ses os furent glacés d'épouvante,* ou bouleversés, comme s'il disait qu'ils furent agités et déboîtés. Ceci est une allusion à la douleur causée par la dislocation des os qui se fait sentir au temps du ravissement, et dont Daniel parlait en rapportant l'apparition de l'archange Gabriel : *Mon Seigneur, votre vue a disloqué tous mes os* (1).

Eliphaz dit ensuite : *Comme l'esprit passait devant ma face*, en d'autres termes, lorsque le ravissement faisait sortir mon esprit de ses limites accoutumées et de ses opérations naturelles, *mes cheveux se dressèrent sur ma tête.* Tel est l'état où le ravissement laisse le corps ; il est glacé, engourdi, privé de vie pour ainsi dire. *Quelqu'un dont je ne connaissais pas le visage parut devant mes yeux.* C'est avec raison qu'Eliphaz assure ne pas le connaître, parce que Dieu lui-même est l'auteur de cette communication ; or, quelque

(1) Domine mi, in visione tua dissolutæ sunt compages meæ. Dan., x, 16.

sublime qu'elle puisse être, on ne connaît et on ne voit jamais le visage ni l'essence de Dieu. Il affirme toutefois qu'une forme parut devant ses yeux. En effet, la connaissance de cette parole mystérieuse était, par sa sublimité, une sorte de représentation de la face de Dieu, sans cependant être la vue de l'Essence divine elle-même.

Il conclut enfin en disant *qu'il a entendu la voix d'un léger zéphyr;* ce que l'âme appelle ici « le murmure des zéphyrs amoureux », c'est-à-dire, son Bien-Aimé. Il ne faut pas croire que les ravissements soient toujours accompagnés de ces frayeurs et de ces faiblesses douloureuses de la nature. Ces effets ne se remarquent, nous l'avons déjà dit, que chez les personnes qui commencent à entrer dans la voie de l'illumination et de la perfection. Chez les autres, au contraire, tout se passe avec une grande douceur.

La nuit paisible.

Pendant ce sommeil spirituel dont l'âme jouit dans le sein de son Bien-Aimé, elle possède tout le calme, tout le repos, toute la quiétude d'une paisible nuit, ce qui la comble de douceurs inexprimables. Dieu lui donne alors une connaissance profonde mais obscure de ses perfections ;

c'est pourquoi elle compare son Bien-Aimé à « la nuit paisible ».

Lorsque commence à se lever l'aurore.

Cette nuit si calme ne ressemble pas à une nuit épaisse, mais à ce moment de la nuit qui touche au point du jour. Ce repos, cette quiétude en Dieu ne sont pas complètement obscures comme le serait une nuit sombre ; c'est un repos, une quiétude dans la lumière divine, dans une connaissance de Dieu toute nouvelle, qui fait jouir l'esprit parvenu à cette admirable élévation d'une paix et d'une douceur merveilleuses.

C'est à bien juste titre que l'âme appelle cette lumière le lever de l'aurore. De même que la clarté du matin, en dissipant l'obscurité de la nuit, fait apparaître la lumière du jour, ainsi l'esprit devenu calme et paisible en Dieu, s'élève des ténèbres de la connaissance naturelle aux clartés matinales de la connaissance surnaturelle de Dieu : connaissance qui n'est pas encore, nous le répétons, lumineuse comme le grand jour, mais dont l'obscurité diminue et ressemble à celle de la nuit lorsque se lève l'aurore. Ce moment où le jour commence à poindre n'est déjà plus la nuit et n'est pas encore le jour, il tient à la fois

de l'obscurité de l'une et des clartés de l'autre. Ainsi l'âme qui ne jouit pas encore de la lumière divine dans tout son éclat, ne laisse pas cependant d'en recevoir quelque illumination.

Dans ce repos, l'entendement se voit avec une étrange surprise planer au-dessus de toute connaissance naturelle et parvenir jusqu'à la lumière. Il éprouve une impression semblable à celle d'un homme qui, ouvrant tout à coup les yeux après un long sommeil, est ébloui par une clarté aussi vive qu'inattendue. C'est à cette connaissance que le roi David voulait sans doute faire allusion lorsqu'il disait : *Je m'éveillai et je me trouvai comme le passereau solitaire sur un toit* (1). Comme s'il eût dit : J'ai ouvert les yeux de l'intelligence, je me suis trouvé élevé au-dessus de toutes les connaissances naturelles, solitaire, complètement dégagé de toutes ces choses et placé comme sur un toit qui domine le monde inférieur. Le Prophète se compare au passereau, parce que, dans le genre de contemplation qui nous occupe, l'esprit a cinq propriétés que nous remarquons en ce petit oiseau.

D'abord, celui-ci se pose ordinairement sur les

(1) Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto. Ps., CI, 8.

lieux les plus élevés ; et l'esprit s'élève à une très sublime contemplation. Ensuite il a toujours le bec tourné du côté d'où vient le vent ; l'esprit a toujours ses affections dirigées vers Dieu, d'où lui vient l'Esprit d'amour. En troisième lieu, il est ordinairement seul et ne souffre pas d'autre oiseau dans son voisinage ; s'il en vient un auprès de lui, il s'éloigne aussitôt ; l'esprit, dans cette contemplation, reste seul, séparé de toutes les créatures qu'il fuit de tout son pouvoir, il n'aime que la solitude en Dieu. Le passereau chante très agréablement ; l'esprit entonne un cantique de louange à Dieu avec une douceur et un amour inexprimables ; louange aussi délicieuse pour lui qu'elle est précieuse devant le Seigneur. Enfin, le passereau n'a pas de couleur déterminée ; et l'esprit non seulement a perdu dans ce ravissement toute nuance d'affection sensible et d'amour-propre, mais encore il ne fait aucune considération particulière sur les choses inférieures ou supérieures, et ne peut absolument rien en dire ; ce qu'il possède, avons-nous dit, est uniquement une connaissance de Dieu d'une insondable profondeur.

La musique silencieuse.

Le silence de la nuit paisible et cette con-

naissance qui vient de la lumière divine, découvrent à l'âme les relations et les dispositions admirables de la sagesse de Dieu, qui brillent dans la diversité de ses œuvres et la variété des créatures. Toutes les créatures, en effet, soit dans leur ensemble, soit individuellement, ont des rapports avec Dieu. Chacune d'elles, dans son langage, raconte ce que Dieu est en elle, et toutes ces voix forment un admirable concert, qui surpasse en douceur les harmonies et les mélodies du monde. L'âme lui donne le nom de « musique silencieuse », parce que c'est une connaissance calme et tranquille, sans mélange d'aucune voix humaine ; elle fait jouir en même temps des douceurs de la musique et du repos du silence. Voilà pourquoi le Bien-Aimé est pour l'âme comme une musique silencieuse ; car c'est en lui qu'elle connaît cette harmonie de la musique spirituelle dont elle jouit délicieusement.

Il est encore pour elle :

La solitude harmonieuse.

Ce qui est à peu près la même chose que la musique silencieuse. Si cette musique est silencieuse par rapport aux sens et aux puissances naturelles, elle est néanmoins, pour les facultés de l'esprit, une solitude pleine d'harmonie. Ces

facultés, demeurées solitaires et vides de toutes les formes et de toutes les représentations naturelles des créatures, peuvent ainsi recevoir parfaitement l'harmonie spirituelle des perfections divines considérées en elles-mêmes et dans les créatures. Saint Jean nous assure, au livre de l'Apocalypse, qu'il avait entendu en esprit la mélodie d'un grand nombre d'Anges qui jouaient de la harpe. Il s'agissait là d'un concert tout spirituel, et non pas d'instruments véritables. C'était une certaine révélation des louanges que les bienheureux, dans leurs divers degrés de gloire, ne cessent de faire monter vers Dieu. Les louanges particulières de chacun d'eux sont en rapport avec les dons qu'il a reçus, ces innombrables voix se réunissent et se fondent dans un accord d'amour parfait qui produit l'effet de la musique la plus enivrante. Ainsi en est-il de ce paisible rayon de la Sagesse divine communiquée à l'âme. Aux clartés de cette lumière surnaturelle, toutes les créatures, à quelque ordre de la création qu'elles appartiennent, ont un langage qui leur est propre, par lequel elles rendent témoignage, selon la mesure des dons qu'elles ont reçus, de ce que Dieu est en lui-même. L'âme comprend comment chacune d'elles glorifie le Seigneur à sa manière, en participant aux perfections divines, en proportion

de sa capacité naturelle. Ces voix diverses forment, en s'unissant, une sublime harmonie qui manifeste la grandeur, la sagesse et l'admirable science de Dieu. L'Esprit-Saint le donne à entendre, au livre de la Sagesse : *L'Esprit du Seigneur*, est-il dit, *a rempli toute la terre, et l'univers qui renferme toutes les créatures a la science de la voix* (1). La solitude sonore, qui se fait connaître à l'âme dans ce ravissement, n'est donc autre chose que le témoignage rendu à Dieu par toutes les créatures. L'âme entend cette harmonie dans la solitude, lorsqu'elle est élevée au-dessus de toutes les choses de ce monde. Elle peut donc l'appeler très justement « musique silencieuse » et « solitude harmonieuse ». Son Bien-Aimé est tout cela pour elle, et de plus :

Le souper qui charme et qui accroît l'amour.

Le souper charme les amants, les rassasie et augmente leur amour. Le Bien-Aimé, dans cette suave communication, produit en l'âme ce triple effet. Par ce nom de souper, les pages sacrées désignent la vision de Dieu. Le souper, en terminant le travail du jour, commence le repos de la nuit ;

(1) Spiritus Domini replevit orbem terrarum ; et hoc quod continet omnia, scientiam habet vocis. Sap., I, 7.

or la connaissance paisible dont nous avons parlé, en faisant éprouver à l'âme quelque chose qui ressemble à la fin des maux et au commencement de la possession des biens augmente en elle les flammes de l'amour divin dont elle était déjà consumée. Cette connaissance devient ainsi pour l'âme une sorte de souper, qui la charme en mettant fin à ses maux, et qui accroît son amour en commençant pour elle la possession de tous les biens.

Mais pour mieux comprendre en quoi consiste ce délicieux souper, qui est le Bien-Aimé lui-même, il sera bon de rappeler ici les paroles de l'Époux dans l'Apocalypse : *Voilà que je suis à la porte, et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi* (1). Le divin Époux apporte avec lui ce qui doit être servi à cet admirable repas, c'est-à-dire les charmes de ses perfections incomparables et les délices dont il jouit lui-même; délices qu'il communique à l'âme en s'unissant à elle, et dont il la fait jouir avec une inexprimable douceur. Tel est le sens de cette parole, qui nous révèle l'effet produit dans l'âme

(1) Ecce sto ad ostium, et pulso ; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo et ipse mecum. Apoc., III, 20.

par son union avec Dieu : *je souperai avec lui et lui avec moi*. Dieu rend alors communs entre lui et l'âme, son épouse, les trésors qu'il possède. C'est ainsi qu'il est pour elle « ce souper qui charme et qui accroît l'amour ». Il le charme par sa libéralité, il l'accroît par sa bienveillance.

Avant d'aller plus loin et de poursuivre l'explication des strophes du Cantique, nous rappellerons ici un point d'une grande importance.

Les douceurs du repos, la tranquillité profonde dont l'âme jouit en cet état des fiançailles spirituelles, dans lequel le Bien-Aimé communique à son épouse tout ce qu'il peut lui donner en cette vie, ne se font sentir qu'à la partie supérieure. Avant le mariage spirituel, la partie sensitive éprouve encore des peines, et ne peut, comme nous l'expliquerons plus tard, assujettir parfaitement la nature. L'âme jouit, il est vrai, de toutes les grâces qui accompagnent les fiançailles, mais les faveurs inhérentes au mariage spirituel sont bien supérieures à celles-là. Sans doute les visites que le Bien-Aimé fait à son épouse, dans le premier de ces états, sont la source de dons ineffables, cependant elle a encore à souffrir de l'absence de celui qu'elle aime ; il lui

survient des troubles et des persécutions, causés par le démon et la partie inférieure, tandis que l'état du mariage spirituel la délivre entièrement de toutes ces peines.

STROPHE XVI.

La guerre dans le pacifique royaume de l'âme. — Haine et persécution des démons. — Antagonisme violent de la chair et de l'esprit. — Assauts multiples des esprits de ténèbres. — L'âme s'enfuit et se met en sûreté dans un profond recueillement. — Elle compose pour l'offrir au Bien-Aimé un gracieux bouquet de vertus, de perfections et d'amour. — Elle conjure les Anges de chasser de ses puissances tout ce qui pourrait troubler son recueillement.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Les vertus de l'épouse sont arrivées à leur perfection, elle jouit donc le plus ordinairement en paix des visites du Bien-Aimé. Parfois aussi, lorsque sa main divine vient à toucher ces vertus, l'âme, en savourant leur douceur et le parfum exquis qui s'en exhale, éprouve quelque chose de ce que produit la beauté des fleurs et la suavité des lis, lorsqu'après leur épanouissement, on s'approche de leur brillante corolle. A travers les clartés de la lumière que lui apportent les visites divines, l'âme découvre distinctement dans son intérieur toutes les vertus qui lui sont venues de la libéralité du Seigneur.

Alors, avec un amour qui la fait tressaillir d'inexprimables délices, elle les réunit toutes et les offre, comme un riche bouquet de fleurs à son Bien-Aimé, qui reçoit cette offrande, et l'agrée véritablement comme un grand service.

Tout cela se passe dans le sanctuaire de l'âme où le Bien-Aimé semble reposer sur son propre lit, et l'âme, en s'offrant ainsi avec toutes les vertus, lui rend le meilleur office dont elle soit capable. Ce genre de donation que lui fait alors le Bien-Aimé, lui apporte une des plus grandes jouissances qui se rencontrent dans les rapports intimes qu'elle peut avoir avec lui.

Aussi le démon, témoin du bonheur de l'âme, et méchamment jaloux des trésors qu'il découvre en elle, emploie-t-il toute sa perfidie et met-il en œuvre tous ses artifices, pour la troubler et lui ravir, si peu que ce soit, du bien dont elle jouit. Il semble préférable à cet esprit maudit de priver de quelque degré de gloire, de bonheur et de richesse spirituelle, une âme parvenue à l'état que nous décrivons, plutôt que d'en précipiter une foule d'autres dans un abîme de crimes énormes. Celles-ci n'ont rien ou presque rien à perdre, tandis que la bien-aimée de l'Époux possède d'inappréciables richesses. La perte d'une petite quantité d'or très pur est plus

regrettable que celle d'une grande quantité de métal commun et vulgaire. En vain le démon cherche-t-il à réveiller les appétits sensibles de l'âme, la plupart du temps il ne peut guère y parvenir dans l'état dont nous traitons. Les appétits étant parfaitement mortifiés, ses efforts demeurent infructueux, car il ne saurait représenter à l'imagination une grande variété d'objets. Cependant il soulève parfois dans la partie sensible bien des agitations, dont nous parlerons plus loin ; il suscite à l'âme mille tracasseries spirituelles ou sensibles, dont elle n'a pas la possibilité de s'affranchir, tant que *Dieu n'envoie pas autour d'elle l'Ange qui protège et délivre ceux qui le craignent* (1).

Ce messager céleste fait régner la paix et la tranquillité, tout à la fois, dans la partie sensible et dans la partie spirituelle de l'âme. Rendue craintive par l'expérience qu'elle a des ruses du démon, celle-ci invoque les Anges dont la mission est de favoriser ces doux épanchements et de chasser les démons ; elle leur adresse la strophe suivante :

Faites la chasse aux renards,
Car notre vigne est déjà en fleur.

(1) Immittet Angelus Domini in circuitu timentium eum, et eripiet eos. Psalm., XXXIII, 8.

Pendant que nous faisons un bouquet de roses,
En forme de pomme de pin,
Et que personne ne paraisse sur la montagne.

EXPLICATION.

Menacée par la jalousie et la méchanceté des démons, par les appétits fougueux de la sensualité, par les divagations bizarres de l'imagination, par les idées et les représentations de tant d'objets divers, l'âme appelle les Anges à son secours. Elle les supplie de mettre en fuite les ennemis qui troubleraient l'exercice d'amour, par lequel le Fils de Dieu et son épouse se communiquent réciproquement leurs vertus et leurs grâces, au sein de délices ineffables, qui sont les fleurs de sa vigne.

Faites la chasse aux renards,
Car notre vigne est déjà en fleur.

La « vigne », qui fournit à cette âme sainte un vin mystique d'une saveur exquise, n'est autre que l'ensemble des vertus plantées en elle par le Bien-Aimé. Cette vigne est « en fleur », lorsque l'âme est unie à son Époux par les élans de la volonté, et qu'elle prend en lui ses délices au milieu des parfums de toutes les vertus. Or, il arrive parfois que la mémoire et l'imagination

sont assaillies par une foule de représentations et de fantaisies, tandis que la partie sensitive est en proie à toute sorte de mouvements et d'appétits divers. Lorsque le Roi-Prophète, pour étancher sa soif, s'enivrait de ce vin spirituel si généreux, il sentait les mille obstacles que la variété et la multiplicité de ces impressions apportaient à la réalisation de ses désirs ; accablé de fatigue, il s'écriait : *Mon âme a soif de vous, et de combien de manières ma chair en est aussi affamée* (1) ! L'âme donne le nom de renards à tous ces appétits, à tous ces mouvements sensitifs, parce qu'ils rappellent d'une manière frappante certaines habitudes de ces animaux. Comme les renards, en effet, font semblant de dormir quand le gibier se lève, afin de saisir plus sûrement leur proie, ainsi les désirs et les forces de la sensualité paraissent sommeiller, jusqu'au moment où les fleurs des vertus apparaissent dans l'âme, et en ouvrant leurs calices y répandent leurs doux parfums. Ces ennemis domestiques s'éveillent alors et se lèvent pour s'opposer à l'esprit et le dominer. C'est l'antagonisme que signale l'apôtre saint Paul entre les désirs de l'esprit et les instincts

(1) Sitivit in te anima mea, quam multipliciter tibi caro mea ! Psalm., LXII, 2.

de la chair. Celle-ci, violemment inclinée vers les choses sensibles, se sent prise de fatigue et de dégoût en face des chastes plaisirs que savoure l'esprit. Les aspirations du vieil homme troublent ainsi d'une manière pénible la douceur dont l'âme jouit, ce qui la tourmente et lui fait dire :

Faites la chasse aux renards.

La méchanceté des démons vient aussi tourmenter l'âme et l'exercer de deux manières différentes. Ces esprits malins provoquent d'abord avec violence les désirs de la chair. A l'aide de ces tentations et grâce à des imaginations multiples, ils portent la guerre dans ce paisible royaume de l'âme, où les fleurs commencent à s'épanouir. Quand ils ne réussissent pas de cette manière, ils tourmentent le corps en lui faisant entendre des bruits sinistres qui détournent l'attention de l'âme. Mais ce qui est plus accablant encore, c'est qu'ils la troublent par des craintes et des terreurs spirituelles qui, parfois, lui font éprouver de très vives souffrances. Ils peuvent, si Dieu leur en donne la permission, le faire avec une violence d'autant plus grande, que l'âme se trouve alors réduite à une extrême nudité intérieure ; en sorte que le démon, qui est lui-même un esprit, peut facilement lui faire sen-

tir son action. D'autres fois, il lui livre des assauts qui la saisissent d'épouvante, avant qu'elle ait respiré le suave parfum de ces fleurs d'amour, à l'heure où Dieu commence à la faire sortir de la demeure de ses sens, pour pénétrer, par l'exercice intérieur que nous venons de décrire, dans le jardin de l'Époux. Le démon sait fort bien qu'une fois entrée dans ce doux recueillement, elle est si puissamment protégée contre ses attaques, qu'il ne pourra, en dépit de tous ses efforts, lui faire aucun mal. En effet, au moment où l'ennemi s'élance pour l'arrêter dans sa marche, il arrive souvent que l'âme se recueille avec une grande promptitude dans le fond le plus secret de son intérieur, où elle jouit de grandes délices et où elle se trouve en parfaite sécurité. En sorte que les terreurs, suscitées par son adversaire, lui semblent quelque chose de si éloigné d'elle, qu'au lieu de crainte elles lui inspirent plutôt de la joie et de l'allégresse. L'Épouse des Cantiques parle également de ces terreurs : *Mon âme m'a troublée, à cause des chars d'Aminadab* (1). Aminadab désigne ici le démon ; ses chars sont les attaques et les assauts de cet esprit pervers, ainsi

(1) Anima mea conturbavit me propter quadrigas Aminadab. Cant., VI, 11.

représentés à cause de la violence, du bruit et du vacarme qui les accompagnent. L'Épouse sacrée dit dans le même sens que l'âme fidèle : *Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes, parce que notre vigne est déjà en fleur* (1). Elle ne dit pas : prenez-moi, mais prenez-nous, parlant en son nom et au nom du Bien-Aimé, parce qu'ils sont alors identifiés l'un avec l'autre, et qu'ils jouissent ensemble des fleurs de la vigne. Ce ne sont pas les fruits, mais les fleurs de la vigne dont l'âme fait mention. Quelle que soit la perfection des vertus à laquelle elle est arrivée, celles-ci ne sont en ce monde que des fleurs, et elles ne donneront leurs fruits que dans la vie future. L'âme continue :

Pendant que nous faisons un bouquet de roses,
En forme de pomme de pin.

Au temps où l'âme, en se reposant sur le sein du Bien-Aimé, jouit des fleurs de la vigne, il arrive que toutes les vertus qu'elle possède, apparaissent subitement au grand jour, et se montrent à ses yeux en la comblant d'une admirable suavité et d'ineffables délices. Elle voit que ses vertus se trouvent à la fois en elle-même et en Dieu, et

(1) Capite nobis vulpes, parvulas quæ demoliuntur vineas ; nam vinea nostra floruit. Cant., II, 15.

forment une vigne très agréable, toute couverte de fleurs; vigne qui leur appartient à l'un et à l'autre, et où ils savourent de concert, avec des joies inexprimables, une nourriture exquise. L'âme rapproche toutes ces vertus, et produit par chacune d'elles des actes d'amour très vivement sentis; après les avoir ainsi réunies, elle les offre toutes ensemble à son Bien-Aimé avec la tendresse et la suavité d'un cœur ardemment épris. L'amour et la grâce du Bien-Aimé l'aident puissamment dans cette entreprise; car, sans leur secours, elle ne pourrait jamais ni rassembler toutes ses vertus, ni les offrir à celui qu'elle aime. Voilà pourquoi elle dit :

Pendant que nous faisons un bouquet de roses,
En forme de pomme de pin.

Nous, c'est-à-dire le Bien-Aimé et moi. Elle ajoute que la réunion de ces vertus est semblable à un « bouquet de roses en forme de pomme de pin ». La pomme de pin est quelque chose de dur, formé de parties très solides, enchâssées fortement les unes dans les autres, auxquelles on donne le nom de pignons. De même ce bouquet de vertus que l'âme compare à la pomme de pin, et qu'elle compose pour son Bien-Aimé, ne forme qu'un seul tout qui est la perfection de

l'âme. Mais il embrasse dans son unité, et tient rangée dans un ordre admirable, une grande multiplicité de vertus très solides, de dons extrêmement précieux, réunis dans une seule perfection.

Aussi, pendant que l'on travaille à ce merveilleux bouquet, et qu'ensuite l'âme l'offre à son Bien-Aimé avec des transports d'amour, il est à propos de prendre ces renards qui troubleraient les communications intimes des deux cœurs qui s'aiment. L'épouse, dans les vers que nous expliquons, ne se borne pas à cette demande afin de réussir à bien faire son bouquet, mais elle sollicite encore la faveur qui suit :

Et que personne ne paraisse sur la montagne.

La solitude et la séparation de toutes les choses qui pourraient se présenter à l'âme, sont également nécessaires à ce divin exercice intérieur. Cette nécessité s'impose aussi impérieusement à la partie inférieure ou sensitive qu'à la partie supérieure ou raisonnable de l'âme. Ces deux parties forment l'ensemble des puissances et des sens de l'homme, et c'est à cet ensemble que l'âme donne le nom de montagne. Toutes les notions et tous les appétits de la nature y de-

meurent et s'y fixent, à peu près comme le gibier sur les hauteurs. Or, le démon a coutume d'aller sur cette montagne, à la chasse de ce qu'il y a de naturel, pour s'en emparer au grand dommage de l'âme ; celle-ci supplie donc les Anges de faire en sorte que « personne ne paraisse sur la montagne » ; c'est-à-dire qu'aucune représentation, aucune figure de quelque objet appartenant au domaine de ses puissances ou de ses sens, ne vienne s'interposer entre elle et son Époux. C'est demander, en d'autres termes, qu'il n'y ait dans la mémoire, l'intelligence et la volonté, ni connaissances, ni réflexions, ni affections propres ; et que dans tous les sens comme dans toutes les puissances corporelles, tant intérieures qu'extérieures, l'imagination, la fantaisie, la vue, l'ouïe et les autres, il ne se rencontre plus ni divagations, ni formes, ni images, ni figures, ni représentations d'objets, ni aucune autre opération naturelle. L'âme tient ce langage parce qu'elle sait que, pour jouir parfaitement de cette communication avec Dieu, il est nécessaire que tous les sens, les puissances intérieures et extérieures, soient dans la tranquillité, l'inaction, le vide, causés par la cessation de leurs opérations et par l'absence des objets qui leur sont propres, puisque plus ils exercent leur activité, plus ils troublent l'âme. Aussi, lors-

que l'amour a complètement achevé son œuvre, c'est-à-dire lorsque l'âme est parvenue à l'union parfaite et actuelle, les puissances spirituelles, et à plus forte raison celles du corps, n'ont plus rien à faire : toute opération des intermédiaires devant nécessairement cesser lorsqu'on est arrivé au terme. La seule occupation de l'âme doit donc être alors de se tenir le plus près possible de Dieu par amour, et cet amour ne fait que continuer l'action de celui qui a produit l'union. Par conséquent, « que personne ne paraisse sur la montagne », que la volonté seule s'y révèle, qu'elle tienne compagnie au Bien-Aimé, en remettant entre ses mains divines, par un abandon complet, l'âme tout entière avec toutes ses vertus, ainsi qu'il a été dit précédemment.

STROPHE XVII.

Tourments que cause à l'âme l'absence du Bien-Aimé. — L'aquilon glacial de l'aridité spirituelle et le souffle vivifiant de l'Esprit-Saint. — Les suaves parfums que répandent sous cette brise du ciel les fleurs des vertus. — L'Esprit-Saint, précurseur de l'Époux, lui prépare les voies dans l'âme. — La riche fortune qu'il apporte à cette âme privilégiée. — Délices que ressent l'Époux en se nourrissant des fleurs de l'épouse.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Pour mieux pénétrer le sens de la strophe qui suit, il faut remarquer que, dans l'état des fiançailles spirituelles, l'absence du Bien-Aimé est pour l'âme un sujet d'affliction profonde ; cette tristesse est parfois si vive qu'aucune douleur en ce monde ne peut lui être comparée. Arrivé à ce degré, l'amour de l'âme pour son Dieu a puissamment grandi, et l'absence du Bien-Aimé lui cause une angoisse inexprimable. A ce tourment, vient encore s'ajouter la peine très amère que lui occasionne toute espèce de commerce ou de communication avec les créatures. Dans le feu de ces ardents désirs que l'union avec son Dieu a

encore ravivés, tout ce qui peut distraire l'âme lui est singulièrement à charge et souverainement douloureux. La pierre, qui se précipite avec une impétuosité et une vitesse d'autant plus croissante qu'elle approche davantage de son centre, n'éprouverait-elle pas, si elle était douée de sentiment, une commotion très violente en se heurtant à tout obstacle qui arrêterait sa course ? De même l'âme, après avoir goûté la douceur des visites du Bien-Aimé, les trouve plus désirables que toutes les beautés et tous les trésors ; elle craint vivement d'être privée, ne fût-ce qu'un seul instant, d'une si précieuse présence. S'adressant donc à la fois à l'aridité et à l'esprit de son Époux, elle dit :

Arrêtez-vous, Aquilon mortel ;
Venez, vent du midi, qui réveillez les amours,
Soufflez à travers mon jardin,
Et que ses parfums se répandent ;
Et le Bien-Aimé se rassasiera parmi les fleurs.

EXPLICATION.

Outre les ennemis dont nous avons parlé en expliquant la strophe qui précède, il en est encore un autre qui peut empêcher l'âme de savourer les douceurs de cette suavité intérieure : c'est l'aridité spirituelle. L'âme qui redoute

beaucoup ses atteintes et qui cherche à les prévenir, emploie, pour y arriver, deux moyens dont elle va nous entretenir dans les vers suivants. Grâce à la dévotion et à une oraison continuelle, elle lui fermera d'abord la porte, puis elle invoquera le Saint-Esprit, qui bannit l'aridité du cœur, nourrit son amour pour le divin Époux, le fait croître et l'applique à l'exercice intérieur de toutes les vertus. Le dessein de l'âme en cela est d'inviter le Fils de Dieu à venir reposer en elle avec plus de complaisance et à y goûter les plus suaves délices. Son unique prétention est de le contenter.

Arrêtez-vous, Aquilon mortel.

L'aquilon est un vent très froid, qui dessèche et flétrit les plantes et les fleurs, ou tout au moins, les force à se fermer. L'aridité spirituelle et l'absence sentie du Bien-Aimé produisent sur l'âme un effet analogue, en la privant de la saveur délicieuse et des suaves parfums que répandaient en elle toutes les vertus ; elle appelle donc l'aridité Aquilon mortel. Lorsque la sécheresse envahit l'âme, elle semble en effet donner la mort aux vertus et aux ferventes affections. C'est pour cela que l'âme lui dit : « Arrêtez-vous, Aquilon mortel ». Cette parole fait supposer que l'âme

s'est mise avec courage à la pratique des exercices spirituels, pour mettre fin à la sécheresse. Mais dans l'état où elle se trouve, les communications que Dieu lui accorde sont quelque chose de si intime, qu'elle ne pourrait, par aucune industrie de ses puissances, les attirer ou jouir de leur douceur, si l'Esprit de l'Époux ne produisait lui-même dans son intérieur ce mouvement d'amour; elle invoque alors le secours de l'Esprit divin :

Venez, vent du midi, qui réveillez les amours.

Le vent du midi est un souffle doux et chaud, il apporte la pluie, fait germer les plantes, épanouit les fleurs, et répand au loin leurs parfums ; tous ses effets sont diamétralement opposés à ceux de l'Aquilon. Ce vent si doux, qui réveille les amours, est le symbole du Saint-Esprit. Lorsque le souffle divin investit l'âme, il l'enflamme tout entière ; il réjouit, ranime, réveille la volonté ; il porte à l'amour de Dieu les affections qui, un instant auparavant, semblaient plongées dans un sommeil de mort. On peut donc dire bien réellement que l'Esprit-Saint réveille les amours de l'âme et du Bien-Aimé ; c'est pourquoi celle-ci lui demande la faveur exprimée dans les vers suivants :

Soufflez à travers mon jardin.

Ce jardin est l'âme elle-même. Elle s'est nommée plus haut une vigne en fleur, parce que la fleur de ses vertus lui fait savourer une sorte de vin délicieux. La voilà maintenant qui se compare à un jardin dont les fleurs, c'est-à-dire les perfections et les vertus, ont été plantées dans son intérieur, où elles croissent et se développent. Remarquons ici que l'épouse ne dit pas : soufflez dans mon jardin, mais bien : « soufflez à travers mon jardin » ; deux expressions bien différentes l'une de l'autre. Quand nous disons que Dieu souffle dans l'âme, nous voulons dire par là qu'il lui communique sa grâce, ses dons et les vertus infuses ; mais souffler à travers l'âme, c'est dire qu'il touche les vertus, les perfections qu'elle possède déjà, leur imprime un certain mouvement qui les renouvelle et les agite doucement, de telle sorte qu'elles exhalent un parfum d'une admirable suavité. C'est précisément ce qui arrive aux substances aromatiques lorsqu'on vient à les remuer. Aussitôt elles répandent abondamment des parfums, qu'on ne pouvait soupçonner auparavant. L'âme ne sent pas et ne savoure pas toujours, avec une impression actuelle, les vertus infuses ou acquises qu'elle possède. Pendant cette vie mortelle, elles sont cachées, comme des fleurs dans leurs bou-

tons dont l'odeur se fait seulement sentir, quand ils viennent à s'ouvrir, ou comme des aromates hermétiquement enfermés, dont le parfum s'exhale si on découvre le vase qui les contient.

Cependant Dieu accorde parfois à l'âme, devenue son épouse, de si grandes grâces que, faisant passer le souffle de son Esprit à travers ce jardin rempli de fleurs, il ouvre tous les boutons des vertus ; il fait sentir l'arome des dons, des perfections et des richesses qu'elle possède; il manifeste tous les trésors de son intérieur, et lui découvre toute sa beauté. La richesse des dons qui se révèlent, la beauté des fleurs de vertus qui sont épanouies en ce moment, l'incomparable parfum qui s'échappe de chacune d'elles avec une merveilleuse douceur, selon sa nature particulière, ravissent l'âme d'admiration et se font sentir à elle avec une ineffable suavité. C'est là ce que l'âme exprime en disant :

Et que ses parfums se répandent.

Ces « parfums » se répandent quelquefois avec une telle abondance, que l'âme se sent, pour ainsi parler, revêtue de délices et baignée dans une gloire inexprimable. Non seulement cette impression si puissante se fait sentir dans l'intérieur de l'âme, mais elle déborde au

dehors de telle sorte que cette âme apparaît aux personnes qui en ont l'expérience, semblable à un jardin ravissant, rempli des faveurs et des trésors de Dieu. De tels effets ne se font pas seulement remarquer chez ces âmes privilégiées, au moment de l'épanouissement des fleurs du jardin ; mais habituellement je ne sais quelle grandeur, quelle dignité dans leur extérieur inspire la réserve et le respect à tous ceux qui sont en rapport avec elles. C'est un effet surnaturel, qui résulte de leur communication intime et familière avec Dieu. Ainsi les Israélites, est-il rapporté au livre de l'Exode, ne pouvaient soutenir l'éblouissant éclat du visage de Moïse, tant étaient grandes la gloire et la majesté qui resplendissaient sur son front, depuis qu'il avait traité face à face avec le Seigneur (1).

Le Verbe, divinement épris de l'âme, se communique donc à elle d'une manière très sublime par la visite de l'Esprit-Saint, qui est son souffle à travers le jardin. Il l'envoie comme son précurseur pour lui préparer dans l'âme une résidence moins indigne de sa majesté ; ce qui rappelle la mission de préparer la célébration de

(1) Cumque descenderet Moyses de monte Sinai, tenebat duas tabulas testimonii, et ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini. Exod., XXXIV, 29.

la Pâque confiée par Notre-Seigneur à ses Apôtres. L'Esprit divin se met à l'œuvre, il comble l'âme de délices, il donne de nouveaux charmes à son jardin, il fait épanouir les fleurs et briller les dons qu'elle possède ; il la pare enfin de magnifiques vêtements, qui sont ses grâces et ses trésors. S'étonnera-t-on après cela que l'âme ait demandé si ardemment à l'Aquilon de s'éloigner et au vent du midi de venir souffler à travers son jardin ? Le premier avantage qu'elle y trouve, est de la faire jouir délicieusement de ses vertus, pendant qu'elle s'applique à cet exercice d'amour. Au moyen de ces mêmes vertus, elle jouit aussi de son Bien-Aimé, puisqu'il se communique à elle avec un amour plus intime, en lui accordant des grâces plus particulières qu'auparavant. Elle y gagne encore que le Bien-Aimé savoure dans son intérieur des délices beaucoup plus exquises, et ce bonheur du Bien-Aimé devient son plus grand bonheur à elle-même. Enfin elle voit persister la suavité, le parfum exquis que répandent ses vertus pendant tout le temps que l'Époux demeure en elle, et savoure la douceur du bouquet qu'elle lui présente. L'Épouse des Cantiques nous dit dans le même sens : *Pendant que le roi était sur sa couche*, c'est-à-dire dans mon âme, *les fleurs de mon nard ont répandu une odeur déli-*

cieuse (1). Ce nard fleuri et odoriférant désigne l'âme elle-même, dont toutes les vertus, comme autant de belles fleurs, exhalent de doux parfums qui réjouissent le Bien-Aimé dans l'état d'union que nous décrivons. Aussi toutes les âmes doivent-elles désirer avec une grande ardeur que ce souffle ineffable du Saint-Esprit se fasse sentir à travers leur jardin.

L'âme jouit donc par là d'une gloire immense et d'avantages inestimables. L'Épouse sacrée emploie les mêmes termes pour exprimer le même désir : *Levez-vous, Aquilon, accourez, vent du midi, et soufflez à travers mon jardin, afin que ses parfums précieux se fassent sentir* (2). Si l'âme désire ces faveurs, ce n'est pas pour le plaisir et pour la gloire qui peuvent lui en revenir, mais elle sait que son divin Époux y prend ses complaisances, et que de plus elles la préparent à ces visites, dont le Fils de Dieu lui donne une sorte d'avant-goût. Elle ajoute donc tout aussitôt :

Et le Bien-Aimé se rassasiera parmi les fleurs.

L'âme compare ici à un repas les délices que le

(1) Dum esset rex in accubitu suo, nardus mea dedit odorem suum. Cant., I, 11.

(2) Surge aquilo, et veni auster, perfla hortum meum, et fluant aromata illius. Ibid., IV, 16.

Fils de Dieu prend en elle pendant cette heure bienheureuse. Cette comparaison fait parfaitement comprendre ce qui se passe alors ; car le repas, outre le plaisir qu'il fait éprouver, nourrit celui qui le prend. De même le Fils de Dieu jouit dans l'âme des délices qu'elle-même savoure, il se sustente dans son cœur, je veux dire qu'il y prolonge son séjour comme dans un lieu où il se plaît souverainement, tandis qu'à son tour l'âme trouve réellement tout son bonheur en lui. Je me figure qu'il a voulu nous faire comprendre ce mystère lorsque, au livre des Proverbes, il dit par la bouche de Salomon : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (1), quand ils trouvent eux-mêmes leurs délices à être avec moi, qui suis le Fils de Dieu. L'âme ne dit pas que son Bien-Aimé se rassasiera des fleurs, mais « parmi les fleurs ». Bien qu'en effet l'Époux se communique à l'âme à l'occasion de l'éclat admirable qui resplendit dans ses vertus, c'est cependant l'âme elle-même, embellie, parfumée par les fleurs de ses vertus, de ses dons et de ses perfections, qui devient en quelque sorte sa nourriture, au milieu de ces délicieuses fleurs où il la transforme en lui-même. Sous l'influence du

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 31.

souffle divin, ces fleurs répandent dans l'âme une saveur et une suavité merveilleuses, qui permettent au Verbe de Dieu de se nourrir délicieusement, lui dont le désir est de s'unir à l'âme, au milieu du parfum de ces fleurs. L'Épouse des Cantiques, qui connaît si bien les goûts de son Époux, nous l'indique par ces paroles : *Mon Bien-Aimé est descendu dans son jardin ; il est allé au parterre où se cultivent les plantes parfumées, pour y trouver une douce nourriture et pour y cueillir des lis* (1). Et ailleurs : *je suis toute à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est tout à moi, lui qui prend sa nourriture au milieu des lis* (2). C'est-à-dire il se nourrit, il prend ses délices dans mon âme qui est son jardin, au milieu des lis de mes vertus, de mes perfections et de mes grâces.

(1) Dilectus meus descendit in hortum suum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis, et lilia colligat. Cant., VI, 1.

(2) Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia. Ibid., 2.

STROPHE XVIII.

L'âme dans la prison de son corps, semblable à un roi déchu. — Fatigues incessantes que lui causent les impressions et les désirs de la partie inférieure. — Elle est envahie jusque dans ses sens intérieurs par ce continuel travail de la vie sensitive. — La cité de l'âme et ses faubourgs. — Combien il importe d'arrêter sur le seuil les premiers mouvements avant qu'ils n'entrent dans l'âme.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Dans l'état des fiançailles spirituelles, l'âme découvre les grandeurs et les admirables richesses qui lui sont échues en partage ; mais elle voit en même temps que, retenue captive dans une chair périssable, elle ne les possède pas encore au gré de ses désirs. Quelle peine cuisante ne lui fait pas éprouver cette pensée, surtout dans les moments où ce souvenir se présente à elle avec des impressions plus profondes et plus vives ! Son union avec un corps mortel la fait ressembler à un roi captif, exposé à toutes sortes de douleurs, dépouillé de son royaume, de sa puissance, de ses richesses, et auquel il ne reste plus de tous ses biens qu'une misérable

nourriture, qui lui est mesurée d'une main avare. On comprend sans peine ce qu'un si haut monarque doit souffrir dans ce déplorable état, d'autant plus que les subalternes mêmes de sa maison méconnaissent son autorité. A la première occasion qui se présente, ses serviteurs et jusqu'à ses esclaves, se soulèvent contre lui, sans aucun respect pour sa royale personne, et portent l'audace jusqu'à vouloir lui arracher le pain qui le fait vivre. L'âme, dans la prison de son corps, ressent en réalité quelque chose de semblable. Le Seigneur lui donne-t-il un avant-goût des biens et des trésors célestes, aussitôt elle sent se soulever dans la partie sensitive d'elle-même, un appétit qui devrait la mieux servir, un mouvement désordonné qui aurait dû rester son esclave, en un mot la révolte sous une forme ou sous une autre ; ces différents ennemis conspirent à l'envi pour l'empêcher de jouir du bien qui lui est alors départi.

Dans cet état, l'âme se voit comme en pays ennemi, en proie à la tyrannie des étrangers, et, pour ainsi dire, morte au milieu des morts. Elle éprouve intérieurement ce que le prophète Baruch disait des misères qui accompagnaient la captivité de Jacob : *D'où vient, ô Israël, que vous êtes en pays ennemi ? Vous avez vieilli au milieu des étran-*

gers, vous vous êtes souillé par le contact des morts, et l'on vous juge semblable à ceux qui descendent dans le tombeau (1). Jérémie dépeint mieux encore l'état déplorable où se trouve l'âme, par suite de sa captivité dans les liens de son corps : *Israël est-il donc*, dit-il, *un serviteur ou un esclave ? Pourquoi a-t-il été livré en proie à ses ennemis ? Les lions ont rugi contre lui, et ont fait retentir leur terrible voix* (2). Les lions désignent ici les appétits et les rébellions de la sensualité qui cherche à dominer l'âme comme un tyran. Pour bien faire comprendre la souffrance qu'elle endure et le désir qu'elle éprouve de voir enfin cesser cette domination, ou du moins de rester maîtresse de tous ces soulèvements, l'âme lève les yeux vers son Époux, qui seul peut lui donner ce pouvoir. Elle s'élève contre les mouvements séditieux de la sensualité dans les vers suivants :

O Nymphes de Judée !
Tandis que sur les fleurs et les rosiers,
L'ambre répand ses parfums,
Demeurez dans les faubourgs,
Et ne venez pas toucher le seuil de nos portes.

(1) Quid est, Israel, quod in terra inimicorum es ? Inveterasti in terra aliena, coinquinatus es cum mortuis; deputatus es cum descendentibus in infernum. Baruch, III, 10, 11.

(2) Numquid servus est Israel, aut vernaculus ? Quare ergo factus est in prædam ? Super eum rugierunt leones, et dederunt vocem suam. Jer., II, 14, 15.

EXPLICATION.

L'Épouse, voyant que la partie supérieure de son âme jouit des délices admirables et des dons éminents qui lui viennent de son Bien-Aimé, désire posséder tous ces avantages en pleine sécurité et d'une manière permanente. Mais parce que la partie inférieure ou la sensualité pourrait empêcher un si grand bien, et qu'en réalité elle ne cesse d'y mettre obstacle, l'âme conjure les opérations et les mouvements de cette partie inférieure de se calmer. Elle demande que la sensualité ne puisse pas dépasser les limites des puissances et des sens qui la produisent, et ne vienne plus déranger, ne fût-ce qu'un instant la partie supérieure et spirituelle, en troublant sa jouissance, au milieu de biens si doux. Si en effet les opérations des puissances qui composent la partie inférieure de l'âme, viennent à se faire sentir pendant que l'esprit jouit de ces délices spirituelles, la fatigue et l'inquiétude qu'il ressentira grandiront en raison de l'activité de ces mouvements imparfaits. L'âme leur parle donc ainsi :

O Nymphes de Judée !

La « Judée » représente la partie inférieure ou

sensitive de l'âme, qui est naturellement faible, charnelle et aveugle, comme l'est encore la race des Juifs ; les « nymphes » en sont les imaginations et les fantaisies, les mouvements et les affections. On les appelle ici de cè nom, parce que les nymphes, d'après les inventions de la fable, attiraient les cœurs à elles par la séduction de leurs attraits. La sensualité s'efforce ainsi d'attirer à elle, avec une séduisante opiniâtreté, la volonté de la partie raisonnable, en lui faisant sacrifier les choses intérieures à celles du dehors que poursuivent ses appétits et que rêvent ses désirs. Elle tâche encore d'amener l'entendement à s'associer à ses impressions, à s'abaisser jusqu'à sa manière imparfaite de sentir. Elle voudrait de la sorte faire descendre la partie raisonnable au niveau de la partie sensible, et les faire agir de concert. L'âme s'adresse actuellement aux opérations et aux mouvements de la sensualité, qu'elle a nommés « nymphes de Judée ».

Tandis que sur les fleurs et les rosiers.

Les « fleurs », nous l'avons déjà dit, sont les vertus de l'âme, et « les rosiers » en sont les puissances : la mémoire, l'entendement et la volonté. Ce sont ces puissances qui produisent et font épanouir les belles fleurs des conceptions di-

vines, des actes d'amour et de toutes les vertus. C'est donc sur ces vertus et sur ces puissances, ou sur les fleurs et sur les rosiers, que

L'ambre répand ses parfums.

L'âme désigne ici, par « l'ambre », le Saint-Esprit qui habite dans son intérieur. Cet ambre divin parfume les fleurs et les rosiers de l'âme, lorsqu'il se répand dans ses vertus et ses puissances ; et en la remplissant tout entière des arômes d'une céleste suavité, il se communique à elle avec une merveilleuse douceur. Tandis que cet Esprit divin lui fait savourer d'inénarrables délices, l'âme dit aux nymphes de Judée :

Demeurez dans les faubourgs.

La Judée n'est autre chose, on s'en souvient, que la partie inférieure de l'âme. Ses « faubourgs » sont les sens intérieurs : la mémoire, la fantaisie et l'imagination, dans lesquels se conservent les images et les représentations des objets sensibles, dont la sensualité se sert pour mettre en mouvement les appétits et les désirs. C'est à ces représentations de différentes sortes que l'âme donne le nom de nymphes ; quand elles demeurent en repos, ses appétits sommeillent également. Elles pénètrent jusqu'aux sens inté-

rieurs par les portes des sens extérieurs : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, de telle sorte que nous pouvons bien donner le nom de faubourgs à tout cet ensemble des puissances et des sens intérieurs et extérieurs de la partie sensitive de l'âme ; ce sont comme les quartiers situés en dehors des murailles de la cité.

La cité de l'âme est ce qu'elle a de plus intime, je veux dire, la partie raisonnable capable de communiquer avec Dieu, et dont les opérations agissent en sens inverse des instincts de la sensualité. Il existe, toutefois, une communication naturelle entre les habitants de ces faubourgs, que nous avons nommés les nymphes de Judée, et ceux de la partie supérieure qui est la cité. Ce qui se passe dans la partie inférieure de l'âme se fait sentir, la plupart du temps, à la partie supérieure ; or cette communication distrait nécessairement l'attention de l'âme, et la trouble dans son occupation spirituelle et dans son commerce intime avec Dieu. Aussi supplie-t-elle les nymphes de Judée de rester dans leurs faubourgs, c'est-à-dire de se tenir tranquilles dans les sens intérieurs et extérieurs.

Et ne venez pas toucher le seuil de nos portes.

En d'autres termes, ne venez pas toucher la

partie supérieure, ne fût-ce que par vos mouvements irréfléchis. En effet, les premiers mouvements sont l'entrée de l'âme ; quand ils arrivent jusqu'à la partie raisonnable, le seuil des portes est franchi, mais s'ils restent à l'état de premiers mouvements, ils ne font que frapper à la porte. Il en est ainsi chaque fois que la sensualité fait des efforts pour entraîner la raison à un acte désordonné. C'est pourquoi l'âme non seulement défend à ces mouvements de toucher le seuil de ses portes, mais elle aspire encore à voir disparaître entièrement tout ce qui ne contribue pas à la paix et au bonheur qu'elle savoure avec tant de délices.

STROPHE XIX.

Opposition que la partie inférieure de l'âme apporte aux faveurs spirituelles. — Ce n'est point aux sens, mais à la substance de l'âme que se révèle la substance de Dieu. — Dieu se communique et se tient caché au centre le plus intime de l'âme. — Impuissance de l'âme à exprimer avec le langage humain ce qui se passe en elle. — L'Époux charmé par les beautés surnaturelles dont il a décoré l'épouse.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Désormais l'âme est devenue tellement ennemie de la partie inférieure et de ses opérations, qu'elle ne voudrait même pas la voir participer à la moindre des faveurs spirituelles que Dieu accorde à la partie supérieure. Car, à moins qu'il ne s'agisse d'une grâce de moindre importance, la nature, à cause de la faiblesse de sa condition présente, ne pourra supporter la communication divine sans tomber en défaillance. Ce serait pour l'âme une affliction, une souffrance qui l'empêcherait de jouir en paix de son bonheur. Le Sage n'a-t-il pas dit : *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme* (1) ? Comme l'âme aspire aux communica-

(1) Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam. Sap., IX, 15.

tions divines les plus élevées et les plus excellentes, et que d'autre part elle n'en peut jouir conjointement avec la partie sensitive, elle désire que ces faveurs ne lui soient accordées qu'en dehors d'elle.

Saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, affirme qu'il ne sait si ce fut avec son corps ou sans son corps. Là, il entendit des paroles si mystérieuses qu'il n'est pas permis à l'homme de les exprimer. De quelque manière qu'ait eu lieu cette vision sublime, il est certain que le corps n'y eut aucune part, autrement l'Apôtre n'aurait pas manqué de le savoir, et la vision eût été moins élevée. L'âme sait, de science certaine, qu'elle ne peut recevoir des faveurs aussi grandes dans l'étroite prison de son corps, elle désire donc que l'Époux les lui accorde en dehors des sens, ou du moins sans leur participation ; tel est l'objet de sa demande :

Cachez-vous, ô mon cher Époux !
Tournez votre face vers les montagnes,
Et n'en dites rien ;
Mais regardez les compagnes
De celle qui s'avance à travers les îles étrangères.

EXPLICATION.

L'âme épouse demande ici quatre choses à son divin Époux. La première, qu'il lui plaise de se

communiquer à elle dans le fond le plus secret d'elle-même. La seconde, qu'il revête ses puissances de la gloire et de l'excellence de la Divinité. La troisième, de daigner le faire d'une manière si sublime et si impénétrable à tous, qu'elle ne puisse avoir ni la faculté, ni la volonté d'en parler, en sorte que tout ce qu'il y a d'extérieur et de sensible en elle n'y ait aucune part. La quatrième, qu'il soit épris d'amour en considérant les vertus et les grâces nombreuses dont il l'a enrichie : grâces et vertus qui, en formant le cortège de l'âme, l'aident à s'élever à Dieu par des connaissances de la Divinité très sublimes, très surnaturelles, et par des transports d'amour très extraordinaires.

Cachez-vous, ô mon cher Époux !

En d'autres termes : Cachez-vous, ô mon Époux bien-Aimé, jusqu'au plus profond de mon âme ; communiquez-vous secrètement à elle, manifestez-lui vos mystérieuses merveilles, étrangères à tout œil mortel !

Tournez votre face vers les montagnes.

La face de Dieu est sa Divinité ; les montagnes sont les puissances de l'âme : la mémoire, l'entendement et la volonté. Ce vers est une prière de

l'âme à son Époux : que votre Divinité s'empare de toutes mes puissances : de mon entendement, en lui donnant des connaissances divines ; de ma volonté, en lui communiquant le divin amour ; de ma mémoire, par la possession de votre éternelle gloire. Cette prière renferme tout ce qu'il est possible de demander. L'âme ne se contente plus de la connaissance et de la communication dont Dieu fit part à Moïse, lorsqu'il lui permit de voir seulement ses épaules, c'est-à-dire de le connaître par ses effets et par ses œuvres (1). Ce n'est point assez pour elle ; il lui faut désormais la face de Dieu, ou, en d'autres termes, une communication de l'Essence divine indépendante de tout intermédiaire, et par laquelle l'âme se voie avec certitude remplie d'une parfaite connaissance de la Divinité, connaissance fort éloignée, assurément, de tout ce qui est sentiment ou accident, puisque c'est un attouchement immédiat de substance à substance entre l'âme et Dieu.

Et n'en dites rien.

Ne le dites pas comme vous le disiez autrefois, alors que vous faisiez connaître à mes sens exté-

(1) Cumque transibit gloria mea, ponam te in foramine petræ et protegam dextera mea, donec transeam ; tollamque manum meam et videbis posteriora mea. Exod., XXXIII, 22, 23.

rieurs quelque chose des communications que vous daigniez m'accorder. Ils étaient capables d'y prendre part, à cette époque où la profondeur et la sublimité de vos communications ne dépassaient pas absolument leur portée. Mais aujourd'hui, je demande que celles que vous me donnerez soient si élevées, si substantielles, si profondément ensevelies au fond le plus intime de moi-même, que vous n'en disiez rien aux sens, c'est-à-dire, qu'ils n'en puissent avoir la moindre connaissance. La substance de l'esprit ne saurait, en effet, se communiquer aux sens ; ceux-ci ne peuvent rien recevoir ici-bas de purement spirituel. Désireuse d'être favorisée d'une communication substantielle, l'âme supplie l'Époux de garder le silence, autrement dit, de rendre le secret de cette union spirituelle si impénétrable aux sens, qu'ils n'en puissent rien sentir et encore moins rien en dire. Elle demande, en un mot, que cette union ressemble aux secrets que saint Paul entendit, et qu'il n'était pas permis à l'homme de révéler.

Mais regardez les compagnes.

Quand Dieu regarde, c'est toujours avec amour et pour répandre ses grâces. Les « compagnes » de l'âme sont la multitude des vertus, des dons,

des perfections et des autres richesses spirituelles dont il a décoré son intérieur ; ce sont les arrhes, les gages d'amour, les joyaux que l'Époux a offerts à sa fiancée. L'épouse le prie de les regarder, et voici le sens de ses paroles : Au lieu de rien dire à mes sens, ô mon Bien-Aimé ! tournez vos regards divins vers l'intérieur de mon âme. Considérez avec amour les richesses que vous avez déposées en elle, et qui l'entourent comme d'un magnifique cortège. Puissent-elles vous charmer, vous engager à vous cacher au milieu d'elles et à y demeurer pour toujours ! Elles sont à vous, sans aucun doute ; mais puisque vous avez bien voulu les lui donner, ne sont-elles pas aussi la propriété

De celle qui s'avance à travers les îles étrangères ?

C'est-à-dire, de mon âme ; de cette âme qui s'élève vers vous par les connaissances merveilleuses que vous lui donnez de vous-même, par des voies en dehors des sens et complètement étrangères aux industries humaines. Afin d'obliger le Bien-Aimé à lui accorder l'objet de ses désirs, l'âme semble lui dire : Puisque je m'élève vers vous par des connaissances spirituelles, admirables et dégagées des sens, communiquez-vous aussi à moi d'une manière si intérieure et dans un degré si éminent, que vos divines faveurs leur demeurent à jamais étrangères.

STROPHES XX ET XXI.

L'Époux, afin d'élever l'âme aux grandeurs du mariage spirituel, met la dernière main à ses dispositions. — Il arrête l'activité fébrile de l'imagination. — Il met un frein à l'impétuosité de la puissance irascible. — Il rassure les hésitations de la timidité. — Il réprime la violence des désirs. — Il corrige dans leurs diverses imperfections les trois puissances de l'âme. — Il fait cesser en elle les impressions des quatre grandes passions humaines. — Il apaise les frayeurs qui lui viennent ou de Dieu ou du démon. — L'âme devenue épouse peut-elle recevoir des jouissances accidentelles ? Illumination surnaturelle de cette âme. — Bonheur parfait et indescriptible que possède l'âme dans ce bienheureux état.

EXPOSITION DES DEUX STROPHES.

Pour monter jusqu'à l'état de perfection si élevé du mariage spirituel, auquel l'âme aspire actuellement, il ne lui suffit pas d'être pure et dégagée de l'ensemble des imperfections, des rébellions, des habitudes imparfaites de la partie inférieure : ce qui, après l'avoir dépouillée du vieil homme, la rend déjà merveilleusement assujettie et soumise à la partie supérieure ; il lui faut de plus, pour la disposer à cet embrassement si fort et si étroit avec son Dieu, une grande

vigueur et un amour très parfait. Le nœud étroit qui enchaîne l'âme à son Dieu, la revêt non seulement d'une pureté suréminente et d'une ravissante beauté, mais encore d'une force admirable. Il est donc nécessaire, pour parvenir à une telle union, que l'âme ait atteint la mesure voulue de pureté, de force et d'amour.

Voilà pourquoi, au livre des Cantiques, le Saint-Esprit intervient en cette union spirituelle dont il est lui-même l'auteur. Dans le désir de voir l'âme en possession de toutes les perfections qui l'en rendent digne, il s'adresse au Père et au Fils, et leur dit : *Notre sœur est petite, et n'a pas encore de mamelles. Que ferons-nous à notre sœur le jour où son Époux lui parlera? Si elle est un mur, couronnons-le de forts argentés ; si elle est une porte, revêtons-la de planches de cèdre* (1). L'Esprit-Saint désigne ici, sous le nom de forts argentés, les vertus mâles et héroïques que la foi vive fait briller d'un éclat comparable à celui de l'argent. Ces vertus sont celles qui conviennent au mariage spirituel ; elles doivent être enracinées dans l'âme énergique et forte, que représente le

(1) Soror nostra parva, et ubera non habet. Quid faciemus sorori nostræ in die quando alloquenda est ? Si murus est, ædificemus super eum propugnacula argentea ; si ostium est, compingamus illud tabulis cedrinis. Cant., VIII, 8, 9.

mur à l'abri duquel repose l'Époux pacifique, sans être jamais troublé par aucune faiblesse de l'âme. Les planches de cèdre sont les qualités et les perfections de l'amour sublime, qui est propre au mariage spirituel : amour représenté par le cèdre dont le bois est incorruptible. Si l'Épouse veut en être revêtue, il faut qu'elle soit une porte par laquelle puisse entrer l'Époux. Or, il en est ainsi par le consentement parfait que l'amour lui a fait donner au jour des fiançailles qui précède le mariage spirituel ; à ce moment l'entrée de l'âme et sa volonté ont été complètement et définitivement livrées à l'Époux. Les mamelles sont encore une figure du parfait amour que l'Épouse doit avoir, lorsqu'elle se présente au Christ pour la consommation de ce divin mariage.

Le texte sacré ajoute que l'Épouse, pressée du désir brûlant qui la faisait aspirer à cette bienheureuse entrevue, répondit immédiatement à l'Esprit-Saint : *Je suis un mur, et mes mamelles sont semblables à une tour* (1). En d'autres termes, mon âme est forte, mon amour immense, il ne me manque plus rien de ce qui est nécessaire à cette union divine. C'est précisément là ce que l'âme épouse, consumée du désir d'une transformation

(1) Ego murus ; et ubera mea sicut turris. Cant., VIII, 10.

parfaite, a fait merveilleusement comprendre dans les strophes précédentes, et en particulier dans celle que nous venons d'expliquer, où, pour exercer sur l'Époux une pression plus irrésistible, elle lui représente les dispositions, les vertus et les richesses qu'elle a reçues de sa main. Résolu de mettre le dernier fini à son œuvre, l'Époux lui répond par les deux strophes suivantes, où il donne à la partie sensitive et à la partie supérieure de l'âme les dispositions suprêmes, nécessaires à cet admirable état, par un accroissement merveilleux de force et de pureté. Il s'élève contre toutes les oppositions, toutes les révoltes de la sensualité et du démon, et les fait disparaître.

O vous, légers oiseaux,
Lions, cerfs, daims bondissants,
Montagnes, vallées, rivages,
Eaux, vents, ardeurs,
Et vous, craintes qui tenez éveillé pendant la nuit,

Je vous conjure par les lyres délicieuses
Et par le chant des sirènes,
Cessez vos colères,
Et ne touchez pas le mur,
Afin que l'épouse dorme avec plus de sécurité.

EXPLICATION.

Dans ces deux strophes, le Fils de Dieu établit l'épouse dans la possession parfaite de la paix,

de la tranquillité, de l'harmonie entre la partie inférieure et la partie supérieure. Il la purifie de toutes ses imperfections, il remet dans l'ordre ses puissances et ses opérations naturelles, il apaise tous les mouvements des autres appétits. Voici donc le sens de ces vers :

L'Époux s'adresse d'abord à la fantaisie et à l'imagination, et leur commande de cesser désormais leurs inutiles divagations. Il ramène complètement à la raison les deux puissances naturelles de l'âme, l'irascible et la concupiscible, qui l'affligeaient encore légèrement. Il met, autant que cela est possible en ce monde, les trois puissances raisonnables : la mémoire, l'entendement et la volonté, en possession des objets pour lesquels elles ont été créées. Puis, s'adressant ensuite aux quatre passions : la joie, l'espérance, la douleur et la crainte, il les conjure et leur ordonne de se modérer dorénavant et de se soumettre à la raison. Tout cela est indiqué par les différentes expressions que renferme la première strophe. L'Époux fait cesser ainsi dans l'âme toutes ces opérations importunes, tous ces mouvements fatigants, grâce à la suavité, aux délices et à la force qu'elle possède en ce moment fortuné, où Dieu se communique intimement et se livre à elle d'une façon toute spirituelle. C'est

parce que Dieu la transforme en lui-même et lui imprime sa ressemblance parfaite, que toutes les puissances de l'âme, tous ses appétits, tous ses mouvements, se dépouillent de leurs imperfections naturelles et deviennent comme divins.

O vous, légers oiseaux.

L'Époux divin donne le nom de « légers oiseaux » aux divagations de l'imagination, qui ne cessent de voltiger d'un objet à l'autre avec une rapidité et une légèreté que rien ne peut arrêter. Lorsque la volonté jouit en paix des ineffables communications du Bien-Aimé, ce sont elles qui viennent troubler ce repos savoureux, et finissent par le détruire sous les incessantes fatigues de leurs agitations. Aussi l'Époux les conjure-t-il par les lyres délicieuses et les chants des sirènes de cesser leurs colères. A présent que l'âme est admise à jouir de ces admirables délices, avec une merveilleuse abondance, ces divagations pourront-elles encore la troubler, comme elles le faisaient naguère ? Loin de là, les agitations, les vivacités qui l'inquiétaient autrefois, doivent cesser d'une manière définitive et absolue ; tel est, il ne faut pas l'oublier, le sens de l'ardente

prière adressée par l'Époux à toutes les passions représentées dans ces vers.

Lions, cerfs, daims bondissants.

Les « lions » représentent les emportements, les impétuosités de la puissance irascible, dont les actes ont l'audace et la hardiesse de ces bêtes sauvages.

Les « cerfs et les daims bondissants » signifient les deux sortes de mouvements de la convoitise ou de l'appétit concupiscible : l'ardeur et la pusillanimité. Lorsque les choses ne vont pas au gré de ses désirs, cette puissance se montre, en effet, pusillanime. Se concentrant alors en elle-même, elle s'intimide et recule à la manière des cerfs, qui sont timides et lâches, parce que ces dispositions dominent beaucoup plus en eux qu'en une foule d'autres animaux. Quand, au contraire, les choses répondent à ses aspirations et à ses goûts, elle s'élance en avant avec une hardiesse que rien ne déconcerte. Il n'est plus question alors de timidité ni de pusillanimité ; ses désirs et ses convoitises l'entraînent avec une ardeur dévorante vers l'objet qu'ils ambitionnent. Par là elle ressemble aux daims, chez qui la concupiscence est si forte qu'ils s'élancent vers ce qu'ils convoitent, non seu-

lement en courant, mais encore en bondissant.

Conjurer les lions, c'est donc mettre un frein aux excès et aux impétuosités de l'appétit irascible ; conjurer les cerfs, c'est fortifier l'appétit concupiscible contre la pusillanimité et la lâcheté qui l'intimidaient naguère ; conjurer enfin les daims bondissants, c'est donner à ces désirs inquiets, qui passaient autrefois d'un objet à l'autre avec la légèreté des daims, un aliment qui les satisfait en calmant leur ardeur. L'appétit concupiscible trouve dans la mélodie ravissante des lyres tout ce qu'il peut désirer ; et le charme attaché au chant des sirènes lui fait savourer l'aliment le plus délicieux et le plus exquis. Il est à remarquer que l'Époux ne s'adresse directement ici ni à l'appétit irascible, ni à l'appétit concupiscible ; mais il conjure simplement les actes fatigants et désordonnés de ces puissances, que désignent les lions, les cerfs et les daims bondissants. En voici la raison : ces deux puissances sont des parties intégrantes de l'âme dont elles ne peuvent être séparées, tandis que leurs actes déréglés doivent nécessairement être supprimés et disparaître dans l'état du mariage spirituel.

Montagnes, vallées, rivages.

Ces trois dénominations désignent les actes

défectueux et désordonnés des trois puissances de l'âme : la mémoire, l'entendement et la volonté. Ces actes peuvent être défectueux et désordonnés de plusieurs manières, soit par excès d'énergie et d'élévation ; soit, en sens inverse, par excès de lâcheté et de bassesse, soit enfin lorsqu'ils inclinent vers l'un ou vers l'autre, sans donner complètement dans l'un de ces deux extrêmes. Les « montagnes », qui sont très élevées, expriment les actes des trois puissances qui, par excès d'énergie et de force, dépassent leurs limites. Les « vallées », qui sont profondes et basses, figurent ceux qui donnent dans l'excès opposé, et restent en deçà de ce qu'ils devraient faire. Les « rivages » sont des lieux qui, n'étant pas parfaitement unis, tiennent en quelque chose à l'un ou à l'autre de ces deux extrêmes. Ils représentent ceux de ces actes qui s'écartent du milieu où se trouvent la vertu, la sagesse et la justice. Sans aucun doute, ces derniers actes ne sont pas déréglés à l'excès, comme ils le seraient s'ils allaient jusqu'au péché mortel ; ils le sont cependant dans une certaine mesure, puisqu'ils peuvent arriver au péché véniel ; d'ailleurs, ils révèlent toujours dans la mémoire, dans l'entendement ou dans la volonté, une imperfection, si légère qu'elle soit. L'Époux

ordonne donc aux actes qui s'éloignent du juste milieu de la perfection, de cesser leurs colères, au nom des lyres délicieuses et des chants ravissants dont nous avons parlé. Cette harmonie divine retient les trois puissances dans un degré d'activité si parfaitement modéré, que leurs opérations sont toujours ordonnées sans excès d'aucun genre, et ne subissent même pas la plus légère déviation.

Eaux, vents, ardeurs,
Et vous, craintes qui tenez éveillé pendant la nuit.

Ces quatre mots désignent les impressions des quatre passions naturelles : la douleur, l'espérance, la joie et la crainte.

Les « eaux » représentent les impressions de la douleur, qui affligent l'âme et la pénètrent comme l'eau jusqu'au plus intime d'elle-même. David disait à Dieu : *Sauvez-moi, mon Dieu, parce que les eaux ont pénétré jusqu'à mon âme* (1). Les « vents » expriment les sentiments inspirés par l'espérance, sentiments qui s'élancent avec une rapidité comparable à celle des vents, vers le bien qu'ils désirent et qu'ils espèrent. Le Roi-Prophète dit encore : *J'ai ouvert la bouche* de mon

(1) Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. Ps., LXVIII, 2.

espérance *et j'ai attiré à moi le souffle* de mon désir, *parce que je souhaitais vos commandements* (1). Les « ardeurs » sont l'image des affections de la joie, qui embrasent le cœur comme le feu. Le même Prophète en parle également : *Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi, et le feu*, ou la joie, *s'enflammera dans ma méditation* (2). Les « craintes » qui tiennent éveillé pendant la nuit, sont les affections de la dernière passion, je veux dire de la crainte. Ces appréhensions sont souvent très vives chez les âmes qui ne sont pas encore parvenues à l'état du mariage spirituel. Quelquefois elles viennent de Dieu lui-même, qui les fait éprouver aux âmes lorsqu'il veut, comme nous l'avons dit plus haut, leur accorder certaines grâces signalées. L'esprit ressent alors des craintes et des épouvantes ; la chair et les sens sont en proie à des contractions pénibles, parce que, chez ces personnes, la nature n'est pas encore fortifiée, perfectionnée et habituée à de semblables grâces. D'autres fois ces frayeurs viennent du démon. Au moment où l'âme est recueillie en Dieu et jouit avec douceur de sa

(1) Os meum aperui, et attraxi spiritum, quia mandata tua desiderabam. Ps., CXVIII, 131.

(2) Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis. Ibid., XXXVIII, 4.

présence, le démon, souverainement jaloux de son bonheur et de sa paix, cherche à inspirer de l'horreur et de l'épouvante à la partie supérieure, afin de l'empêcher de goûter un si grand bien. Il va même jusqu'à lui faire de terribles menaces ; mais quand il voit qu'il ne peut atteindre l'intérieur de l'âme, à cause de son profond recueillement et de son union intime avec Dieu, il tâche du moins de l'attaquer par l'extérieur, en agissant sur la partie sensitive. Il remplit cette dernière de distractions et de divagations, et lui fait éprouver sensiblement des angoisses et des terreurs, afin de voir s'il parviendra ainsi à inquiéter l'épouse dans la chambre nuptiale.

Le texte ajoute que ces frayeurs se font sentir pendant la « nuit », car elles viennent du démon qui cherche à répandre des ténèbres dans l'âme, afin d'obscurcir la lumière divine dont elle jouit. Il est dit qu'elles tiennent éveillé, d'abord parce qu'elles font sortir l'âme du doux sommeil dont elle jouit dans son intérieur ; ensuite parce que les démons qui les causent, sont toujours aux aguets afin de réussir plus sûrement dans leur entreprise. Chez les personnes vraiment spirituelles, ces craintes, qui viennent ainsi passivement ou de la part de Dieu, ou de celle du démon, pénètrent dans l'âme, ou plutôt dans sa

partie supérieure. Quant aux autres appréhensions naturelles et humaines, je n'en dis rien ici ; elles ne font aucune impression sur de telles âmes, bien qu'elles puissent ressentir les frayeurs dont nous venons de parler.

Le Bien-Aimé, en conjurant l'une après l'autre ces impressions diverses, que les quatre passions naturelles peuvent faire sentir à l'âme, les apaise et les fait cesser. Dans cet état, la suave mélodie des lyres, les délices du chant des sirènes dont il fait jouir l'épouse, l'enrichissent de trésors si admirables, la comblent de tant de puissance et de bonheur, que ces passions ne peuvent plus s'emparer d'elle et la dominer, ni même lui causer la moindre peine. L'élévation, la constance de l'âme dans cette admirable transformation, sont quelque chose de merveilleux. Autrefois les eaux de la douleur la pénétraient tout entière ; aujourd'hui il n'en est plus ainsi, alors même qu'il s'agit de ce que ressentent d'ordinaire les personnes spirituelles avec le plus d'amertume, je veux dire, de leurs propres péchés ou de ceux du prochain. L'âme transformée apprécie sans aucun doute et comprend parfaitement la gravité de ces péchés ; mais ils ne lui causent plus ni douleur ni impression pénible. Le sentiment même de la compassion ne lui fait

plus éprouver de peine, quoiqu'elle pratique avec la plus haute perfection les œuvres de cette vertu. En perdant ce qui, dans les vertus, dénotait quelque faiblesse, elle a conservé ce qui en fait la force, la puissance et la perfection. Les Anges apprécient éminemment tout ce qui cause de la douleur sans en ressentir eux-mêmes aucune ; ils exercent les œuvres de miséricorde sans être soumis aux angoisses de la compassion : ainsi en est-il de l'âme dans la transformation d'amour.

En certaines conjonctures, il est vrai, l'âme peut sentir vivement des choses pénibles et en souffrir. Dieu le permet alors, soit pour lui donner occasion de mériter davantage, soit pour raviver son amour, ou pour tout autre motif également digne de lui, comme il le fit à l'égard de la Vierge Marie, sa Mère, de l'apôtre saint Paul et d'autres saints. Mais il n'en est pas moins réel que l'état du mariage spirituel est, de sa nature, incompatible avec ces afflictions.

Les désirs de l'espérance ne sont pas non plus une cause d'inquiétude pour cette âme, parce que l'union divine lui apporte tout le bonheur possible en cette vie ; elle n'a plus rien par conséquent ni à espérer du monde, ni à désirer dans l'ordre spirituel. Elle se voit, elle se sent comblée des richesses de Dieu, bien que son amour puisse

encore recevoir de nouveaux accroissements.

Sa volonté est parfaitement soumise et subordonnée à celle de Dieu, à la vie et à la mort. Aussi dit-elle simplement, dans la partie spirituelle comme dans la partie sensitive : *Que votre volonté s'accomplisse* (1), sans jamais ressentir en elle-même la moindre contradiction à ce parfait abandon au bon plaisir divin. Le désir qu'elle a de voir Dieu ne lui cause même pas la peine la plus légère.

Quant aux impressions de la joie, qui se faisaient autrefois sentir plus ou moins vivement, l'âme ne s'aperçoit pas de leur diminution, et leur abondance ne lui cause plus aucune surprise. La joie dont elle jouit habituellenent est comparable à la mer, qui ne peut ni diminuer par l'évaporation de ses eaux, ni se gonfler par les fleuves qui viennent se jeter dans son sein. C'est en ce cœur que se trouve la source d'eau vive dont Notre-Seigneur a dit, dans l'Évangile selon saint Jean, qu'*elle rejaillit jusqu'à la vie éternelle* (2).

J'ai dit que, dans cet état de transformation, l'âme n'éprouve aucune surprise nouvelle, ce qui semblerait faire croire qu'elle est privée des joies

(1) Fiat voluntas tua. S. Matth., VI, 10.
(2) Aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. S. Joan., IV, 14.

accidentelles, dont ne sont pas sevrées les âmes glorifiées elles-mêmes; cependant il faut faire ici une remarque importante.

Ces jouissances et ces douceurs accidentelles sont si loin de lui faire défaut, que celles dont elle jouit ordinairement ne peuvent s'exprimer. Néanmoins elles n'ajoutent rien à ce qu'il y a de substantiel dans la communication spirituelle qui lui est faite, car elle avait déjà tout ce qui peut se présenter à elle sous une nouvelle forme, et par conséquent ce qu'elle possède en elle-même est bien supérieur à ce qui peut lui venir d'ailleurs. Ainsi donc, chaque fois qu'une impression de joie ou d'allégresse s'offre à l'âme, elle revient tout aussitôt aux richesses que déjà elle possède, et dans lesquelles elle trouve infiniment plus de délices et de jouissances. L'âme semble avoir en cela une certaine ressemblance avec Dieu, qui, tout en prenant ses délices en toutes choses, n'en trouve cependant jamais autant qu'en lui-même, parce qu'il possède en lui un bien suréminent devant lequel disparaissent tous les autres. Aussi toutes les joies nouvelles qui surviennent à l'âme, lui sont-elles comme autant d'avertissements qui l'invitent à savourer de préférence les biens dont elle était déjà en possession, biens substantiels et permanents, auxquels nul autre bien ne peut

être comparé. Lorsqu'une jouissance se fait sentir à l'âme, si elle en possède déjà une autre qu'elle apprécie davantage, il est, en effet, tout naturel qu'elle revienne à celle-ci pour s'y reposer avec délices. Or les joies accidentelles qui résultent de ces nouvelles communications spirituelles, sont si peu de chose en comparaison du bonheur substantiel que l'âme possède déjà dans son intérieur, que nous pouvons les regarder comme si elles n'étaient pas. Parvenue à cette complète transformation, l'âme a atteint son parfait développement, et quant à l'état, elle ne fait plus de progrès par suite de ces grâces nouvelles, comme il arrive aux personnes qui ne sont pas encore arrivées à ce degré. Mais, chose admirable, sans recevoir de nouvelles jouissances, cette âme paraît toutefois recevoir continuellement de nouveau celles que déjà elle possédait. Elle ne cesse de savourer un bien immense, toujours ancien, toujours nouveau, et de la sorte, il lui semble recevoir à toute heure des faveurs qu'elle n'avait pas reçues encore, bien qu'en réalité il n'en soit rien.

Si nous voulions parler maintenant de la merveilleuse illumination dont l'âme, dans cet embrassement continu de son Dieu, est parfois éclairée, grâce à une sorte d'entretien spirituel

qui lui révèle, et lui fait savourer dans leur ensemble, les richesses, les délices inépuisables dont il l'a inondée, toutes nos paroles seraient impuissantes à en donner la moindre idée. Lorsque les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la mer, ils en éclairent les gouffres les plus ténébreux et les plus profonds abîmes, de telle sorte que les perles précieuses, les filons de l'or le plus pur et d'autres richesses minérales paraissent au grand jour. C'est ainsi que le divin Soleil de justice, l'Époux de l'âme privilégiée, en tournant vers elle sa Face radieuse, met en pleine lumière les trésors qu'elle possède. Les Anges eux-mêmes en sont émerveillés, et manifestent leur étonnement par ces paroles des Cantiques : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore lorsqu'elle se lève, belle comme la lune, étincelante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille* (1) ? Malgré toute son excellence, cette profusion de lumière n'augmente cependant en rien les trésors de l'âme ; elle ne fait que l'éclairer, afin de la révéler à elle-même, et de la faire jouir de ce qui lui appartenait déjà.

(1) Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? Cant., VI, 9.

Enfin, les craintes qui tiennent éveillé pendant la nuit, ne peuvent plus l'atteindre. Environnée d'une lumière éclatante, elle possède une force invincible, elle repose en Dieu dans une paix inaltérable, en sorte que les démons ne peuvent plus ni l'aveugler de leurs ténèbres, ni l'épouvanter de leurs terreurs, ni la maltraiter de leurs violences. Rien ne peut donc l'atteindre ou l'affliger. Elle a tout quitté de la manière la plus généreuse et la plus absolue pour se perdre en Dieu, dans le sein duquel elle jouit d'une paix savoureuse, d'une suavité ineffable et d'inénarrables délices, autant que le permet la condition de cette vie périssable. A cette âme s'appliquent en toute vérité les paroles de l'éternelle Sagesse : *L'âme tranquille est comme un festin perpétuel* (1). Ne trouve-t-on pas, en effet, dans un banquet, avec la saveur exquise des mets variés, l'enivrante harmonie d'une foule d'instruments de musique ? Ainsi en est-il de l'âme qui, dans le sein de son Époux, goûte toutes les suavités de l'admirable festin préparé pour elle.

Tout ce que nous avons dit, tout ce que peut exprimer le langage humain, est si loin de la réalité, qu'après bien des efforts on parvient à

(1) Secura mens quasi juge convivium. Prov., xv, 15.

peine à balbutier quelque chose de ce qu'éprouve l'âme dans ce bienheureux état. Si elle réussit à posséder *la paix de Dieu*, cette paix *qui*, selon l'apôtre saint Paul, *surpasse tout sentiment* (1), les sens s'épuiseront en vain à la dépeindre ; ils resteront toujours au-dessous du vrai, et feront dès lors infiniment mieux de se condamner à un silence absolu.

Je vous conjure par les lyres délicieuses
Et par le chant des sirènes.

On se souvient que par les « lyres délicieuses », l'Époux désigne ici la douceur incomparable dont sa Divinité comble l'âme, douceur qui fait évanouir les inquiétudes et les troubles. La mélodie des lyres la remplit d'un plaisir ineffable ; elle ravit et suspend ses sens, au point que les amertumes et les peines ne font plus sur elle aucune impression. Cette suavité divine l'envahit tellement que rien de pénible ne peut plus arriver jusqu'à elle. L'Époux céleste semble dire à tous les ennuis de s'éloigner, à cause de la suavité qu'il répand dans l'âme.

« Le chant des sirènes » représente les délices dont l'âme jouit ordinairement lorsqu'elle est

(1) Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. Philip., IV, 7.

parvenue à ce degré. Celui qui écoutait ce chant agréable et délicieux en était, dit-on, tellement ravi et charmé, que, dans son transport, il oubliait tout le reste. C'est l'image de l'état qui nous occupe. Les délices de l'union y absorbent l'âme et lui font savourer une douceur si merveilleuse, qu'elle devient insensible à toutes les persécutions comme à tous les troubles que nous avons décrits, et qui se résument dans le vers suivant :

Cessez vos colères.

Ces « colères » sont les fatigues, les angoisses occasionnées par les affections et les opérations désordonnées. La colère est, en effet, un mouvement impétueux qui trouble la paix, et dépasse les bornes qu'elle prescrit. De même toutes les affections énumérées dans la strophe précédente sortent, par leurs mouvements désordonnés, de l'atmosphère nécessaire à la paix et à la tranquillité qu'elles font perdre à l'âme. L'Époux ajoute aussitôt :

Et ne touchez pas le mur.

« Le mur » est l'enceinte de paix, le rempart de vertus et de perfections qui entoure l'âme et la protège. Cette dernière est elle-même le jardin dont nous avons parlé, où le Bien-Aimé vient se

repaître parmi les fleurs, jardin environné de murs et réservé exclusivement à l'Époux. Aussi lisons-nous au livre des Cantiques : *Ma sœur, mon Épouse est un jardin fermé* (1). L'Époux commande donc à toutes ces affections de ne pas même toucher à l'enceinte ou au mur de ce jardin qui est sa propriété,

Afin que l'épouse dorme avec plus de sécurité.

C'est-à-dire, afin qu'elle jouisse plus à l'aise de la quiétude et de la suavité qu'elle goûte en son Bien-Aimé. C'est nous dire que, maintenant, il n'y a plus de porte fermée à l'épouse et qu'elle peut, toutes les fois qu'elle le désire, se livrer à ce doux sommeil de l'amour. L'Époux en parle lui-même dans les Cantiques : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, par les chevreuils et les cerfs des campagnes, de ne pas réveiller ma Bien-Aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même* (2).

(1) Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus. Cant., IV, 12.

(2) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas cervosque camporum, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit. Ibid., III, 5.

STROPHE XXII.

Transports de joie que cause à l'Époux l'incomparable perfection de l'épouse. — Marche progressive de l'âme depuis son point de départ jusqu'au mariage spirituel. — Sublime description du mariage spirituel. — Le délicieux jardin de l'Époux. — Transformation de l'âme en Dieu. — L'âme revêtue de la force divine. — Embrassement mystérieux de Dieu et de l'âme.

EXPLICATION DE LA STROPHE.

L'Époux avait un grand désir de racheter son épouse des mains du démon, et de la délivrer entièrement des influences de la sensualité. Après avoir, comme nous l'avons vu, réussi dans son entreprise, il se livre maintenant aux transports de la joie la plus vive, de même que le bon Pasteur tressaille d'allégresse en rapportant sur ses épaules la brebis perdue, qu'il a poursuivie et retrouvée au prix de tant de fatigues et de sueurs (1). Pour chercher sa drachme perdue, la femme de l'Évangile allume sa lampe, bouleverse toute la maison ; enfin elle est si heureuse de l'avoir retrouvée, qu'elle appelle ses amies et ses

(1) Cum invenerit eam, imponit in humeros suos gaudens. S. Luc., XV, 5.

voisines pour se féliciter avec elles : *Réjouissez-vous avec moi : la drachme que j'avais perdue, je l'ai retrouvée* (1). Quelle admirable chose de considérer le bonheur et la joie qui débordent du cœur de cet aimable Pasteur, de cet Époux si plein d'amour, en voyant l'âme désormais entièrement à lui et comblée de perfections ; il la fait reposer sur ses épaules et la tient de ses mains divines dans cette union si désirée ! Il ne se borne pas à jouir seul de son bonheur, mais il y convie les Anges et les âmes saintes qui sont dans la gloire, en leur adressant ces paroles des Cantiques : *Sortez, filles de Sion, et regardez le Roi Salomon avec la couronne que sa mère a placée sur sa tête le jour de ses fiançailles, qui a été celui de l'allégresse de son cœur* (2). Il appelle ici l'âme sa couronne, son Épouse, l'allégresse de son cœur ; il la porte entre ses bras, et se conduit avec elle comme le fait un véritable Époux, dans la chambre nuptiale. Telle est la pensée renfermée dans la strophe suivante :

L'épouse est entrée
Dans le délicieux jardin, objet de ses désirs,

(1) Cum invenerit, convocat amicas et vicinas, dicens : Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram. S. Luc., XV, 9.

(2) Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in dia-

Et elle repose à son gré,
Le cou incliné,
Sur les bras si doux du Bien-Aimé.

EXPLICATION.

L'épouse a fait jusqu'ici tout ce qui dépendait d'elle pour prendre les renards, pour imposer silence à l'aquilon et pour rendre les nymphes parfaitement paisibles. Tous les obstacles au mariage spirituel si ardemment désiré ont donc disparu ; tout ce qui empêche la jouissance des délices qui accompagnent ce bienheureux état, est évanoui. L'épouse a appelé à son secours le souffle de l'Esprit-Saint, et obtenu sa toute-puissante intervention. Nous connaissons, par conséquent, les dispositions particulières que requiert ce degré d'union, et l'instrument divin qui doit donner à l'âme sa dernière perfection. Il nous reste à parler maintenant du mariage spirituel considéré en lui-même ; nous le ferons par l'explication de cette strophe, où l'Époux, en appelant enfin l'âme du nom d'épouse, lui fait une double révélation. Il constate d'abord qu'elle est parvenue, après avoir remporté une victoire complète sur ses ennemis, à ce délicieux état du mariage spirituel,

demate, quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. Cant., III, 11.

qu'ils avaient tant désiré l'un et l'autre. Puis il en expose les prérogatives qui font le bonheur de l'âme dans la compagnie de l'Époux, en lui permettant de reposer à son gré, le cou incliné sur les bras si doux du Bien-Aimé.

L'épouse est entrée.

Afin de mettre plus en lumière l'ordre dans lequel se sont déroulées ces strophes, rappelons en peu de mots la marche que l'âme suit ordinairement, pour arriver au mariage spirituel dont, avec la grâce de Dieu, nous allons parler, et qui est le plus sublime état auquel on puisse aspirer en cette vie. Avant d'y parvenir, elle commence par s'adonner aux exercices pénibles de la mortification, et à la méditation des choses spirituelles. C'est ce qu'elle nous a indiqué depuis le commencement de la première strophe jusqu'à la cinquième, dont voici le premier vers :

En répandant mille grâces.

Après cela, l'âme est entrée dans la vie contemplative, où elle a passé par les différentes voies et par les cruelles angoisses de l'amour, comme nous le fait voir la suite des strophes,

jusqu'à la treizième qui commence par ces mots :

Détournez vos yeux, mon Bien-Aimé.

A ce moment se sont célébrées les fiançailles spirituelles. L'âme s'avance alors dans la voie unitive, où elle jouit d'une longue série de communications très sublimes et reçoit, en qualité de fiancée, des dons précieux et de magnifiques joyaux. Puis elle continue à se perfectionner et à marcher à grands pas dans la voie de l'amour. Ce progrès est développé dans les strophes qui suivent la célébration des fiançailles jusqu'à celle que nous expliquons actuellement, et qui commence ainsi :

L'épouse est entrée.

Elle est entrée dans le lieu où doit s'accomplir le mariage spirituel entre l'âme et le Fils de Dieu. Ce divin mariage est une faveur infiniment supérieure aux simples fiançailles. C'est une transformation totale de l'âme en son Bien-Aimé, transformation dans laquelle les deux parties se donnent et se livrent l'une à l'autre d'une manière absolue, par une certaine consommation de l'union d'amour qui élève l'âme au-dessus d'elle-même, qui la divinise et la rend, pour ainsi parler, Dieu par participation, autant du moins que la chose

est possible en ce monde. A mon avis, jamais l'âme ne parvient à cet état, sans y être confirmée en grâce ; car la fidélité des deux parties devient plus inébranlable que jamais, et c'est de cette manière que Dieu prouve la sienne à l'âme dont il a fait son épouse. Il suit de là que cet état est le plus élevé que l'on puisse atteindre ici-bas.

D'après les lois du mariage ordinaire, les époux, en vertu de leur communication mutuelle, *sont deux dans une seule chair*, selon la parole des Livres Saints (1); ainsi, quand le mariage spirituel entre Dieu et l'âme est consommé, ce sont deux natures réunies dans un seul esprit et un même amour. Telle est la pensée de l'apôtre saint Paul : *Celui qui s'unit au Seigneur ne fait qu'un même esprit avec lui* (2). La clarté d'une étoile ou d'une lampe vient-elle à se mêler aux splendeurs du soleil, la lampe et l'étoile s'éclipsent devant l'astre du jour, dont l'éblouissant éclat efface et absorbe toute autre lumière. C'est l'admirable état dans lequel, comme le dit l'Époux lui-même, est entrée sa bien-aimée. Elle s'est élevée au-

(1) Dimittet homo patrem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una. S. Matth., XIX, 5.

(2) Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. I ad Cor., VI, 17.

dessus de tout ce qui est éphémère comme le temps, au-dessus de toutes les impressions naturelles, de toutes les pensées, de toutes les méthodes humaines. Elle est devenue étrangère à tous les genres de tentations ; elle a oublié les chagrins et les troubles, les sollicitudes et les soucis de toute sorte ; elle s'est, en un mot, complètement transformée par ce sublime et divin embrassement. Aussi l'Époux s'empresse-t-il d'ajouter le vers suivant :

Dans le délicieux jardin, objet de ses désirs.

Ici l'Époux divin se désigne lui-même par le nom de jardin délicieux, parce que l'âme transformée en Dieu trouve en lui la demeure la plus suave et la plus ravissante. Pour arriver à ce jardin où s'accomplit la transformation parfaite, qui n'est autre chose que la joie, l'ivresse et la gloire du mariage spirituel, il faut passer d'abord par les fiançailles, et s'appliquer à l'amour saint et pur qui règne d'ordinaire entre les fiancés.

Lorsque l'âme s'est montrée pendant quelque temps, par son amour doux et énergique à la fois, digne de devenir l'épouse du Fils de Dieu, le Seigneur l'appelle et la fait entrer dans son jardin fleuri, pour y consommer ce bienheureux mariage. Il s'établit alors une union si intime

entre la nature divine et la nature humaine, une si parfaite communication de l'une à l'autre, que ces deux natures, tout en conservant leur être propre, semblent néanmoins se confondre l'une et l'autre en Dieu. Cet admirable effet ne peut, il est vrai, se produire en cette vie dans toute sa plénitude ; toutefois, ce qui se passe est au-dessus de tout ce qu'une intelligence créée peut comprendre, et de tout ce que peut exprimer le langage humain.

L'Époux le fait entendre lui-même dans les Cantiques, où il adresse à l'âme cette invitation : *Venez, entrez dans mon jardin, ma sœur, mon Épouse ; j'ai déjà moissonné ma myrrhe avec mes aromates* (1). Il l'appelle sa sœur et son Épouse, parce qu'elle l'est déjà par l'amour et par la donation qu'elle lui a faite de tout son être, avant même qu'il ne l'ait conviée au mariage spirituel. Pour le célébrer, il a moissonné sa myrrhe parfumée, ses aromates les plus précieux ; il a préparé, pour les offrir à l'âme, les fruits mûrs qu'ont produits ses plus belles fleurs, autrement dit les délices et les sublimes grandeurs qu'il possède en lui-même, et qu'il lui communique dans cet admirable et merveilleux état. Voilà pourquoi il est pour l'âme

(1) Veni in hortum meum, soror mea sponsa, messui myrrham meam cum aromatibus meis. Cant., v, 1.

« le jardin délicieux, objet de ses désirs ».

Dieu et l'âme aspirent de leurs vœux les plus ardents à la perfection et à l'entière consommation de cette transformation sublime ; c'est la fin dernière que l'un et l'autre se proposent dans toutes les œuvres que l'âme ne cesse d'accomplir. Avant d'y être parvenue, l'âme ne se repose jamais ; mais, une fois arrivée là, elle y est en possession d'une merveilleuse plénitude de Dieu, d'une paix inaltérable, d'une suavité ravissante ; et la perfection de ces dons dépasse infiniment tout ce qu'elle a reçu dans les fiançailles spirituelles. Quoi d'étonnant à cela, puisqu'elle repose maintenant entre les bras d'un si adorable Époux, auquel elle se sent continuellement unie dans un embrassement spirituel très intime, très réel, et qui la fait vivre de la vie même de Dieu ? En elle se vérifie alors la parole de l'Apôtre : *Je vis ; non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1). Que l'on se fasse une idée, si cela est possible, des incomparables délices dont l'âme est enivrée, par la possession d'une vie si heureuse et si glorieuse. Dieu peut-il jamais éprouver le moindre déplaisir ? Ainsi

(1) Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. Galat. II, 20.

l'âme, dans cet état, n'en peut également ressentir aucun. Bien loin de là, elle est inondée des joies et des gloires de la Divinité jusque dans sa substance la plus intime, et transformée en Dieu, dont elle jouit avec un bonheur inénarrable. Les vers suivants nous le dépeignent ainsi :

Et elle repose à son gré,
Le cou incliné.

Le « cou » signifie la force, par l'action de laquelle s'opère l'union intime entre l'âme et son Époux. Cette force surhumaine vient d'en haut et rend l'âme capable de supporter un si étroit embrassement. Par elle, tout s'est fait dans l'âme ; les vertus ont été conquises et le triomphe des vices a été assuré. Il est donc juste que ce qui en elle a travaillé, souffert et vaincu, reçoive sa récompense ; par conséquent, il est juste qu'elle repose, « le cou incliné ».

Sur les bras si doux du Bien-Aimé.

Incliner le cou sur les bras de Dieu, c'est, de la part de l'âme, avoir sa force, ou pour mieux dire, sa faiblesse unie à la force divine. Cette union que l'âme contracte, en inclinant le cou entre « les bras si doux du Bien-Aimé », est une frappante figure

du mariage spirituel. Dieu est devenu maintenant la force et la douceur de l'âme ; il la protège, il la défend contre tous les maux, et il lui fait goûter les biens les plus exquis. Aussi l'Épouse des Cantiques, désirant parvenir à cet état admirable, dit à l'Époux : *Qui me donnera, ô mon frère, après que vous aurez sucé les mamelles de ma mère, de vous trouver seul dehors ? Là je vous embrasserai, et personne ne me méprisera plus* (1).

Le nom de frère montre l'espèce d'égalité que les fiançailles, qui ont précédé le mariage spirituel, ont établie entre les deux amants. *Après que vous aurez sucé les mamelles de ma mère* ; en d'autres termes, après que vous aurez entièrement fait tarir en moi les appétits et les passions, ce lait pernicieux qui découle des mamelles d'Ève notre mère selon la chair, et qui est le grand obstacle à ce degré de perfection. Une fois cette préparation indispensable accomplie, l'épouse demande à le trouver seul dehors, c'est-à-dire à se dépouiller d'abord de toutes choses, et surtout d'elle-même, et à entrer, par la destruction de tout appétit naturel, dans une solitude absolue et une parfaite nudité d'esprit, afin de pouvoir

(1) Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat ? Cant., VIII, 1.

ainsi l'embrasser seule à seul. Oui, semble-t-elle dire, que la nature humaine, déjà affranchie et séparée en moi de toute impureté naturelle du corps et de l'esprit, s'unisse à vous seul et se perde en la nature divine, sans autre intermédiaire que l'amour.

Seul le mariage spirituel, qui est l'embrassement mystérieux de Dieu et de l'âme, peut réaliser une union si intime. Personne au monde n'ose plus ni mépriser l'âme ni troubler son repos ; c'est pourquoi le démon, la chair et le monde, les instincts et les désirs de toute sorte se taisent, s'éloignent et cessent de l'importuner. Alors se réalisent pour elle ces paroles des Cantiques : *Voilà que l'hiver est passé ; les pluies se sont dissipées et ont entièrement cessé ; les fleurs ont paru sur notre terre* (1).

(1) Jam hiems transiit, imber abiit et recessit ; flores apparuerunt in terra nostra. Cant., II, 11, 12.

STROPHE XXIII.

Merveilleuse économie de l'Incarnation du Verbe et de la Rédemption du monde.— Rapprochement admirable entre l'arbre de la science du bien et du mal et l'arbre de la croix. — Différence entre l'union de grâce que produit le saint baptême et l'union d'amour qui s'accomplit dans les fiançailles spirituelles. — L'ordre des fiançailles décrit dans une page du prophète Ézéchiel.

EXPLICATION DE LA STROPHE.

L'Époux découvre à l'âme, dans le mariage spirituel, ses plus merveilleux secrets, comme à sa fidèle compagne ; il le fait très fréquemment et avec la plus gracieuse condescendance, car l'amour véritable et parfait ne sait rien cacher au cœur qu'il aime. Par ces communications intimes, il l'introduit surtout dans la connaissance profonde des doux mystères de son Incarnation, et des moyens admirables qu'il a employés pour accomplir la rédemption de l'humanité. C'est là, en effet, une des œuvres les plus incompréhensibles de la Divinité, ce qui rend d'autant plus délicieuse à l'âme l'intelligence qui lui en est

donnée. Si l'Époux lui révèle bien d'autres mystères, il ne fait toutefois mention, dans cette nouvelle strophe, que de celui de l'Incarnation, le plus admirable de tous. Il dit donc à son épouse :

Sous le pommier,
Vous me fûtes fiancée,
Là je vous donnai la main,
Et vous fûtes réparée,
A l'endroit où votre mère avait été perdue.

EXPLICATION.

L'Époux expose à l'âme l'ordre et le plan merveilleux qu'il a suivi pour la racheter, et pour faire d'elle sa fiancée, précisément par les mêmes moyens qui avaient causé la corruption et la ruine de l'humanité. Au paradis terrestre, Adam s'était servi de l'arbre de la science du bien et du mal, pour corrompre et pour perdre la nature humaine, qui a été ainsi viciée dès sa naissance. Sur l'arbre de la croix, l'Époux l'a rachetée et il a réparé tous ses malheurs. C'est là qu'il lui a donné la main, en l'entourant de ses faveurs les plus précieuses et de ses plus douces miséricordes, en lui appliquant les mérites de sa Passion

et de sa mort, et en faisant cesser l'inimitié qui, depuis le péché originel, avait creusé un abîme entre l'homme et Dieu.

Sous le pommier.

Le « pommier » désigne ici l'arbre de la croix, sur lequel le Fils de Dieu a remporté la victoire. A l'ombre de cette croix, d'où sont descendues tant de bénédictions, il est devenu le fiancé de la nature humaine tout entière, et, par conséquent, de chaque âme en particulier. Par la croix, il lui a donné, avec la grâce, les gages les plus privilégiés de son amour. Voilà pourquoi il ajoute :

Vous me fûtes fiancée,
Là je vous donnai la main.

C'est-à-dire je vous tendis la main en vous offrant ma faveur et mon secours, et en vous élevant de l'état misérable et abject où vous étiez réduite, jusqu'à ma personne et à mes fiançailles divines.

Et vous fûtes réparée,
A l'endroit où votre mère avait été perdue.

Votre mère, la nature humaine, a été perdue sous un arbre dans la personne de vos premiers

parents ; et sous un autre arbre, celui de la croix, vous avez été réparée. Si donc votre mère vous a inoculé la mort sous un pommier, moi je vous ai, sous l'arbre de la croix, rappelée à la vie. Dieu découvre ainsi successivement à l'âme l'ordre admirable et la merveilleuse économie de sa providence ; il lui montre avec quelle ravissante sagesse il sait tirer le bien du mal, et faire sortir d'immenses trésors de ce qui semblait devoir être une irrémédiable ruine. L'Époux des Cantiques se sert des mêmes paroles pour exprimer les mêmes mystères : *Je vous ai ressuscitée sous le pommier ; c'est là que votre mère a été corrompue, là que celle qui vous a donné le jour a perdu son innocence* (1).

L'union qui s'accomplit sur la croix n'est pas celle que nous étudions en ce moment. Par le mystère de la croix, Dieu s'est uni à l'âme tout d'un coup, en lui conférant la grâce première qu'elle a reçue sur les fonts sacrés du baptême ; mais quant à l'union des fiançailles, elle s'accomplit très lentement, par des degrés insensibles et à mesure que l'âme grandit en perfection.

Dans l'une et l'autre de ces unions, le résultat

(1) Sub arbore malo suscitavi te ; ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua. Cant., VIII, 5.

est le même, il est vrai ; la seule différence est donc que Dieu agit seul dans la première, et que la seconde est déterminée par les progrès de l'âme.

Dieu a fait comprendre lui-même la manière dont s'accomplissent ces célestes fiançailles, lorsqu'il dit à l'âme par la voix du prophète Ézéchiel : *On vous a jetée sur la terre au jour de votre naissance, à cause du mépris que l'on avait de vous*. Pour moi, *passant auprès de vous, je vous vis foulée aux pieds, et je vous dis : Vivez...* Depuis ce temps-là, *je vous ai fait croître comme l'herbe des champs, vous vous êtes développée, vous êtes devenue grande, vous êtes entrée dans la vie, et vous êtes arrivée au temps où les jeunes filles s'occupent de se parer..... J'ai passé près de vous, et je vous ai considérée. J'ai vu que le temps était venu pour vous d'être aimée ; j'ai étendu sur vous mon vêtement, je vous ai juré* de vous protéger ; *j'ai fait alliance avec vous, dit le Seigneur Dieu, et vous êtes devenue mienne. Je vous ai lavée dans l'eau..... et je vous ai embaumée d'une huile de parfums. Je vous ai donné des robes étincelantes de broderies, je vous ai mis aux pieds de magnifiques chaussures, je vous ai ornée du lin le plus beau, et je vous ai revêtue des habillements les plus riches et les plus précieux. Je vous ai parée des*

plus gracieux ornements, je vous ai mis des bracelets aux mains et un collier autour du cou. Je vous ai donné un ornement d'or pour vous mettre au front et des pendants d'oreilles, et je vous ai posé un diadème étincelant sur la tête. Vous avez été parée d'or et d'argent, vêtue de fin lin et de robes brodées de diverses couleurs. Vous vous êtes nourrie de la plus pure farine, de miel et d'huile en abondance. Vous avez acquis une éblouissante beauté, vous êtes parvenue jusqu'à être reine, et votre nom est devenu célèbre parmi les peuples à cause de l'éclat de votre visage (1). Voilà ce que dit Ézéchiel, et tout cela

(1) Projecta es super faciem terræ in abjectione animæ tuæ, in die qua nata es. Transiens autem per te, vidi te conculcari in sanguine tuo. Et dixi tibi cum esses in sanguine tuo : vive ; dixi, inquam, tibi : In sanguine tuo vive. Multiplicatam quasi germen agri dedi te ; et multiplicata es, et grandis effecta, et ingressa es, et pervenisti ad mundum muliebrem ; ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit ; et eras nuda, et confusione plena. Et transivi per te, et vidi te ; et ecce tempus tuum, tempus amantium ; et expandi amictum meum super te, et operui ignominiam tuam ; et juravi tibi, et ingressus sum pactum tecum, ait Dominus Deus, et facta es mihi. Et lavi te aqua, et emundavi sanguinem tuum ex te, et unxi te oleo. Et vestivi te discoloribus, et calceavi te janthino, et cinxi te bysso, et indui te subtilibus. Et ornavi te ornamento, et dedi armillas in manibus tuis, et torquem circa collum tuum. Et dedi inaurem super os tuum, et circulos auribus tuis, et coronam decoris in capite tuo. Et ornata es auro et argento, et vestita es bysso et polymito, et multicoloribus ; similam, et

se vérifie excellemment dans l'âme dont nous parlons.

mel, et oleum comedisti ; et decora facta es vehementer nimis ; et profecisti in regnum. Et egressum est nomen tuum in gentes propter speciem tuam. Ezech., XVI, 5 et seq.

STROPHE XXIV.

Le lit nuptial de l'épouse et les trésors qu'elle y trouve. — De quelles inestimables fleurs il est parsemé. — L'âme devenue la terreur des démons. — Puissante et savoureuse liberté dont elle jouit. — Épanouissement simultané de toutes les fleurs de son mystérieux jardin. — Toutes ses vertus embellies par la pourpre de la charité. — L'âme en possession d'une paix inaltérable et protégée par les boucliers d'or des vertus et des dons surnaturels.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Après avoir parlé de l'entrevue dans laquelle l'épouse et le Bien-Aimé se donnent délicieusement l'un à l'autre, il nous reste à dire quel est le lit où reposent les deux Époux, et où l'âme jouit désormais d'une manière plus durable des charmes de celui qu'elle aime.

Ce lit est ineffablement chaste et pur. Aussi l'âme y demeure-t-elle dans un état d'innocence et de pureté vraiment divines. Elle repose dans l'union d'amour sur ce lit qui n'est autre, comme nous le dirons bientôt, que le Fils de Dieu lui-même, son adorable Époux. Elle le représente couvert de fleurs, parce que son Époux est paré d'une multitude de fleurs ravissantes, ou plutôt

il est par excellence *la fleur des champs et le lis des vallées* (1).

L'âme ne se repose donc pas seulement sur un lit couvert de fleurs, mais dans la plus belle de toutes les fleurs qui est le Fils de Dieu ; cette fleur incomparable possède en partage un parfum céleste, un arome délicieux, une grâce et une beauté inénarrables. Le roi David fait ainsi parler l'Époux divin : *Tout ce qu'il y a de plus beau dans les campagnes se trouve en moi* (2) à un degré de perfection infinie. C'est pourquoi l'âme chante les perfections et les grâces du lit où elle prend son repos :

Notre lit est couvert de fleurs,
Environné de cavernes de lions,
Tendu de pourpre,
Dressé dans la paix,
Couronné de mille boucliers d'or.

EXPLICATION.

L'épouse chante, dans les quatorzième et quinzième strophes, les grâces et les grandeurs de son Bien-Aimé. Elle continue dans celle-ci à les proclamer encore, en exaltant le sublime et heu-

(1) Ego flos campi, et lilium convallium. Cant., II, 1.
(2) Pulchritudo agri mecum est. Ps., XLIX, 11.

reux état où elle se voit élevée, en même temps que la sécurité pleine et entière dont elle jouit. Elle signale, en troisième lieu, les trésors, les dons, les vertus dont elle se voit enrichie et parée dans le lit nuptial de son Époux : vertus qui, par suite de son union avec Dieu, ont acquis un degré de force surhumaine. Puis elle se félicite d'être parvenue à la perfection de l'amour ; enfin elle se sent remplie de la paix spirituelle la plus profonde et la plus parfaite. Elle est donc toute belle, enrichie de tous les dons et de toutes les vertus. Tous ces avantages, elle les possède et elle en jouit autant que cela est possible en ce monde, comme on le verra dans l'exposé des vers suivants.

L'âme commence par chanter les délices qu'elle goûte dans son union avec le Bien-aimé :

Notre lit est couvert de fleurs.

Le « lit » où l'âme repose lui semble tout couvert de fleurs ; c'est le sein du Fils de Dieu, où elle jouit des délices de son amour, lorsque, parvenue à cette admirable union, elle y prend son repos en qualité d'épouse. Là il lui communique la divine Sagesse, les secrets, les dons, les vertus et les grâces les plus précieuses. Ces ineffables faveurs lui donnent une beauté mer-

veilleuse, l'enrichissent de trésors inestimables, et la font jouir de si pures délices, qu'il lui semble être sur un lit parsemé d'une multitude de fleurs odoriférantes, dont l'aspect la ravit et dont les parfums l'enivrent. C'est donc à juste titre que l'âme appelle cette union d'amour avec son Dieu un lit parsemé de fleurs, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques : *Notre lit est couvert de fleurs* (1). L'âme dit : *Notre lit*, et non pas mon lit, parce que les vertus et l'amour du Bien-Aimé sont maintenant leur propriété commune, en sorte qu'ils jouissent l'un et l'autre des mêmes délices ; alors se vérifie merveilleusement la parole du Saint-Esprit dans les Proverbes : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (2). Ce lit est *couvert de fleurs*, parce que les vertus de l'âme sont actuellement des vertus parfaites et même des vertus héroïques. Elles n'avaient pu l'être jusqu'alors, avant que l'union parfaite avec Dieu n'eût orné ce lit de fleurs ravissantes. Aussi célèbre-t-elle tout aussitôt la seconde perfection du lit divin, en disant :

Environné de cavernes de lions.

Les vertus que possède l'âme dans l'état d'u-

(1) Lectulus noster floridus. Cant., I, 15.

(2) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 31.

nion parfaite, ont en effet une certaine analogie avec les cavernes où se retirent les lions : cavernes très sûres et parfaitement à l'abri des attaques de tous les autres animaux qui, redoutant l'audace et la force du roi du désert, n'osent pas y entrer et ne se hasardent même pas à s'arrêter dans leur voisinage. Ainsi chacune des vertus dont l'âme a acquis maintenant toute la perfection, est pour elle comme une sorte de caverne où réside le lion de la tribu de Juda, Jésus-Christ son divin Époux, qui lui demeure étroitement uni par cette vertu et par toutes les autres. Cette âme est douée d'une force comparable à celle du lion, parce qu'elle entre en participation des perfections de Dieu. Quand elle repose sur ce lit mystérieux, parsemé par l'union divine de ravissantes fleurs, elle est si bien gardée, chacune de ses vertus est si forte, et leur ensemble est si redoutable, que non seulement les démons n'osent pas l'attaquer, mais qu'ils appréhendent même de paraître en sa présence. Grande est la terreur qu'ils éprouvent en la voyant ornée des plus sublimes vertus, et animée d'un courage généreux. Lorsque l'âme est unie à son Dieu par cette transformation parfaite d'amour, qui est le lit du Bien-Aimé, les démons la redoutent autant que lui-même. Je le répète, une âme arrivée à la per-

fection leur inspire une telle épouvante, qu'ils craignent de la regarder en face. L'épouse dit aussi que son lit est environné de cavernes où résident les vertus, car les vertus sont tellement unies les unes aux autres, et tellement identifiées entre elles, qu'elles se fortifient les unes par les autres. Grâce à ce mutuel appui, elles établissent l'âme dans une perfection consommée ; il ne reste plus en elle aucune partie faible qui puisse donner accès au démon, ou permettre à quelque puissance que ce soit, petite ou grande, de l'inquiéter, de la troubler ou même de faire sur elle la moindre impression. Affranchie de tout le despotisme des instincts et des passions de la nature, l'âme est complètement étrangère, par conséquent insensible, aux tempêtes que soulèvent les vents des soucis de ce monde ; c'est pourquoi elle jouit, avec la plus parfaite sécurité et dans une quiétude profonde, de cette participation aux perfections divines.

Tel était le désir exprimé par l'Épouse sacrée : *Qui me donnera, mon frère, après que vous aurez sucé les mamelles de ma mère, de vous trouver seul dehors ? Là, je vous embrasserai, et personne ne me méprisera plus* (1). Cet embrassement est l'union

(1) Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris

dont nous nous occupons et dans laquelle l'âme, sous l'impulsion de l'amour, est en quelque sorte assimilée à Dieu. Aussi dans l'ardeur de ses désirs, demande-t-elle que le Bien-Aimé soit son frère ; ces paroles signifient l'espèce d'égalité établie entre elle et lui. En ajoutant : *Après que vous aurez sucé les mamelles de ma mère*, elle le conjure de consumer toutes les imperfections et tous les appétits naturels qui lui viennent d'Ève sa mère. Elle souhaite de le trouver seul dehors ; en d'autres termes, elle veut qu'il s'unisse à elle sans aucun intermédiaire, et que sa volonté propre et tous ses appétits soient absolument dépouillés de tout ce qui n'est pas lui. Alors personne ne la méprisera plus ; c'est-à-dire ni le monde, ni le démon, ni la chair, n'oseront plus l'attaquer ; elle sera libre et dégagée de tout ; elle sera unie à son Dieu, rien ne pourra plus l'inquiéter. De là vient que l'âme, dans cet état, jouit ordinairement d'une suavité et d'une tranquillité inaltérable.

Outre cette satisfaction et cette paix habituelles, elle goûte parfois un bonheur bien plus ravissant encore. Les fleurs de ce jardin, je veux

meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat ? Cant., VIII, 1.

dire, les vertus qu'elle possède, s'ouvrent de temps en temps, et exhalent un si céleste parfum, qu'il semble à l'âme être remplie des délices de Dieu même. Car, si elle jouit habituellement de la paix et de la tranquillité, elle ne sent pas toujours actuellement le parfum des vertus parfaites dont elle est enrichie. Je le répète, ces vertus ont coutume de s'épanouir à certaines époques ; mais, durant cette vie, elles sont cachées dans le jardin mystérieux comme des fleurs dans leur bouton. Ce qui est admirable, c'est de les voir parfois s'ouvrir toutes ensemble sous la brise de l'Esprit-Saint, et répandre autour d'elles les aromes les plus variés et les plus délicieux.

Il y a, d'abord, les fleurs des « montagnes » dont nous avons parlé plus haut, et qui désignent la grandeur, la richesse, la beauté de Dieu. Il y a ensuite, disséminé çà et là parmi elles, le muguet des « vallées solitaires et boisées » où l'on trouve le repos, le rafraîchissement, la sécurité. Il y a encore les roses odorantes des « îles étrangères » qui sont les connaissances extraordinaires que l'âme a de Dieu. Puis il y a le parfum du lis « des fleuves retentissants », symbole de la grandeur de Dieu, qui la pénètre et la remplit tout entière. A son tour, le jasmin épa-

noui sous le souffle et « le murmure des zéphirs amoureux », confond sa suave et délicate odeur avec les parfums de ces mille fleurs auxquelles il s'entremêle avec grâce. Il en est de même de toutes les autres vertus, de tous les dons surnaturels mentionnés plus haut, tels que : « la nuit paisible », « la musique silencieuse », « la solitude harmonieuse », « le souper qui charme et qui accroît l'amour ». Le plaisir que toutes ces fleurs font goûter à l'âme est parfois si délicieux, les parfums qu'elle respire sont si enivrants, qu'elle peut dire en toute vérité : « notre lit est couvert de fleurs, environné de cavernes de lions ». Heureuse l'âme qui, pendant cette vie, méritera de jouir quelquefois du parfum de ces fleurs divines ! L'âme ajoute aussitôt que ce lit est :

Tendu de pourpre.

Dans le style des divines Écritures, la pourpre est l'emblème de la charité ; c'est elle qui, selon l'usage, compose le vêtement des rois. Ce lit couvert de fleurs est, au dire de l'âme, « tendu de pourpre », parce que toutes les vertus, toutes les richesses, tous les biens qu'on y trouve, sont fondés uniquement sur la charité et l'amour du Roi des cieux, et ne peuvent se con-

server sans son secours. Comment l'âme, sans cet amour, pourrait-elle jouir de ce lit incomparable et des fleurs dont il est parsemé ? Toutes les vertus sont, pour ainsi dire, tendues sur l'amour de Dieu comme sur un fond ineffablement précieux, où elles se maintiennent dans tout leur éclat : c'est-à-dire qu'elles sont toutes pénétrées de la divine charité. Chacune d'elles et toutes ensemble ne cessent d'exciter dans l'âme le feu sacré de l'amour ; partout et toujours, elles la portent avec ardeur à aimer davantage. Telle est la signification de ce lit « tendu de pourpre ».

Nous voyons dans les sacrés Cantiques que *le trône*, ou le lit, *que se fit faire le roi Salomon, était en cèdre du Liban. Les colonnes en étaient d'argent, le dossier d'or, le siège de pourpre, et le tout avait été dressé par les industries de la charité* (1). Les vertus et les dons qui ornent le lit magnifique sur lequel Dieu fait reposer l'âme, sont désignés ici par les bois du Liban ; les colonnes d'argent soutiennent le dossier, ou la couche d'or, qui représente l'amour, puisque les vertus sont établies dans l'amour et s'y conservent. La charité mutuelle de Dieu et de l'âme les unit

(1) Ferculum fecit sibi rex Salomon de lignis Libani. Columnas ejus fecit argenteas, reclinatorium aureum, ascensum purpureum, media charitate constravit. Cant., III, 9, 10.

entre elles, et c'est ainsi qu'elles produisent leurs actes dans l'ordre merveilleux dont nous venons de parler. En outre, ce lit est :

Dressé dans la paix.

La paix est la quatrième propriété de ce lit divin. Elle est la conséquence immédiate de la troisième, car l'amour parfait, en bannissant toute crainte, selon la parole de saint Jean, doit nécessairement établir l'âme dans une paix parfaite. Pour mieux faire comprendre cette vérité, rappelons ici que toute vertu est, de sa nature, paisible, douce et forte. Elle produit donc, dans l'âme qui la possède, un triple effet de paix, de douceur et de force ; or comme ce lit divin est parsemé des fleurs de toutes les vertus, il en résulte qu'il est « dressé dans la paix ». L'âme qui s'y repose est par là même en possession tout à la fois d'une paix profonde, d'une douceur incomparable et d'une invincible force ; aucune guerre, de quelque part qu'elle vienne, soit du monde, soit du démon, soit de la chair, ne peut plus s'allumer contre elle. En un mot, les vertus de l'âme la font jouir d'une si parfaite sécurité, qu'il lui semble être identifiée avec la paix elle-même.

Enfin l'âme nous fait connaître la cinquième propriété de ce lit couvert de fleurs, dans le vers suivant :

Couronné de mille boucliers d'or.

Ces « boucliers » sont les vertus et les dons, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué précédemment, les fleurs magnifiques qui décorent ce lit merveilleux. Ces trésors sont encore la couronne de l'âme, et le prix des travaux auxquels il lui a fallu se soumettre pour en faire la conquête, travaux qu'elle a accomplis en surmontant les vices par l'exercice des vertus. Aussi ce lit couvert de fleurs où l'épouse repose, a-t-il pour couronne et pour défense les vertus, qui le protègent comme autant de boucliers impénétrables. L'âme dit que ces boucliers sont « d'or » afin de faire connaître la valeur des vertus qu'elle a acquises. L'Épouse des Cantiques exprime la même pensée en termes un peu différents : *Le lit de Salomon est entouré de soixante des plus vaillants d'Israël, dont chacun porte l'épée au côté, pour dissiper les frayeurs de la nuit* (1).

Les boucliers sont au nombre de « mille »,

(1) En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israel... Uniuscujusque ensis super femur suum propter timores nocturnos. Cant., III, 7, 8.

pour donner à entendre la multitude des dons, des grâces et des vertus que Dieu a prodigués à l'épouse par ce mariage spirituel. L'Époux des Cantiques a employé, lui aussi, la même expression, pour montrer le nombre incalculable de vertus dont il a enrichi sa bien-aimée : *Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards ; mille boucliers y sont suspendus, avec toutes sortes d'armes pour les plus braves d'entre les guerriers.*

(1) Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis ; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. Cant., IV, 4.

STROPHE XXV.

L'épouse loue et remercie l'Époux pour les faveurs qu'il accorde aux autres âmes. — La suavité qui conduit à l'Époux. — Le choc de l'étincelle d'amour, provocation de l'Époux à l'âme. — Les exhalaisons du baume divin, réponse de l'âme à l'Époux. — Délicieuse ivresse causée par le vin d'amour. — Le vin nouveau et le vin vieux. — Les commençants, affamés de goûts sensibles, ressemblent à la fermentation du vin nouveau. — Les parfaits, dépouillés des impressions humaines, ont la maturité du vin vieux.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Parvenue à ce degré de perfection, l'âme ne se contente pas de glorifier et d'exalter les excellences de son Bien-Aimé, ni de célébrer, dans l'ardeur de sa reconnaissance, les grâces dont il la favorise et les délices qu'il lui fait trouver en lui-même ; elle exalte encore les faveurs dont les autres âmes sont comblées, faveurs que cette bienheureuse union lui découvre, en même temps que ses propres richesses. Les vers suivants sont donc employés à louer et à remercier le Fils de

Dieu, des grâces innombrables qu'il accorde aux autres âmes :

En suivant vos traces,
Les jeunes gens s'empressent sur le chemin ;
Excités par le choc de l'étincelle,
Enivrés par le vin aromatisé,
Ils exhalent un baume tout divin.

EXPLICATION.

L'Épouse loue son Bien-Aimé d'une triple faveur qu'il daigne accorder aux âmes pieuses, afin de les encourager à prendre un essor plus élevé dans l'amour. Ayant fait elle-même l'expérience de ces trois sortes de grâces, elle peut en parler en parfaite connaissance de cause.

La première est une suavité que l'Époux leur fait savourer en lui-même, et dont la puissante efficacité les fait avancer à grands pas dans le chemin de la perfection. La seconde est une visite d'amour, qui les enflamme subitement. La troisième est une abondance de charité si enivrante que, dans ce transport, comme dans la visite dont nous venons de parler, elles chantent les louanges de Dieu avec d'ineffables sentiments d'amour.

En suivant vos traces.

La « trace » est l'empreinte laissée par celui

pression de deux nouvelles faveurs ou visites intimes du Bien-Aimé. L'âme donne à ces grâces de choix le nom de « choc de l'étincelle », de « vin aromatisé » ; et l'exercice intérieur de la volonté qui en résulte, elle le nomme un « baume tout divin ».

Quant à la première de ces faveurs, il faut savoir que c'est un attouchement très pénétrant dont le Bien-Aimé favorise parfois l'âme, alors même qu'elle y pense le moins. Cette touche allume dans le cœur un tel feu d'amour, qu'on dirait une étincelle qui en tombant sur lui l'a subitement embrasé. La volonté s'enflamme aussitôt et adresse à Dieu, avec une admirable ferveur d'amour, des désirs, des louanges, des remerciements, des respects et des prières. Tous ces différents actes sont les exhalaisons d'un baume tout divin, par lesquelles l'âme répond au choc des étincelles sorties de la fournaise du divin amour ; ce baume céleste, par son parfum et sa vertu, fortifie l'âme et la guérit de toutes ses misères.

L'Épouse en parle au livre des Cantiques : *Mon Bien-Aimé*, dit-elle, *passa la main par l'ouverture, et mon cœur tressaillit à son attouchement* (1).

(1) Dilectus meus misit manum suam per foramen, et venter meus intremuit ad tactum ejus. Cant., v, 4.

Voilà la touche d'amour que le Bien-Aimé fait sentir à l'âme dont nous parlons. La main est la faveur qu'il lui accorde. L'ouverture par laquelle pénètre cette main est la disposition, l'état, la perfection de cette âme, ou du moins le degré auquel elle est parvenue ; car l'impression de cet attouchement est ordinairement plus ou moins forte, selon le degré de perfection en harmonie avec les qualités spirituelles que possède l'âme. Le cœur qui a tressailli n'est autre chose que la volonté, dont toutes les affections s'élèvent vers Dieu par ce tressaillement, et produisent des actes de désir, d'amour, de louange, etc. Telles sont les exhalaisons du baume tout divin que le choc de l'étincelle doit répandre avec une merveilleuse abondance.

Enivrés par le vin aromatisé.

Ce « vin aromatisé » est une faveur beaucoup plus excellente, que Dieu accorde quelquefois aux âmes avancées dans la perfection. L'Esprit-Saint les enivre alors d'un vin d'amour suave, délicieux et fortifiant, auquel l'épouse donne le nom de vin épicé, parce que c'est une sorte de vin composé de différentes épices, d'une force et d'une saveur aromatisées. L'amour des parfaits est donc arrivé

à maturité, il a pris racine dans leurs âmes et sa force s'est encore perfectionnée par leurs vertus. L'excellence de cet amour, relevée par de si précieux aromates, donne à l'âme une admirable énergie. Il la plonge, durant les visites que lui fait le Seigneur, dans une si douce ivresse, qu'elle se met à produire des actes de louange, d'amour, de respect, avec une efficacité et une force extraordinaires. En même temps elle éprouve d'immenses désirs de travailler et de souffrir pour son Dieu.

Il est à remarquer que cette douce ivresse et la grâce qui en résulte, ne passent pas aussi rapidement que l'étincelle d'amour. Celle-ci ne fait que toucher l'âme et s'éteint aussitôt, son effet est de courte durée ; tandis que le vin aromatisé se fait sentir pendant un temps plus long, et produit un effet plus durable. C'est un amour très doux dont l'âme demeure embrasée pendant un ou deux jours, ou parfois même beaucoup plus longtemps ; le degré d'intensité n'est pas toujours le même, il diminue ou s'accroît sans que l'âme y soit absolument pour rien. Tout à coup, dans la partie la plus intime de son être, l'esprit s'enflamme de ce divin amour, et s'enivre délicieusement, selon cette parole du Prophète royal : *Mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi, et le feu s'est allumé*

dans ma méditation (1). Les aspirations causées par cette ivresse continuent parfois tout le temps de sa durée. D'autres fois, l'ivresse peut exister sans produire ces brûlantes ardeurs qui ont plus ou moins d'intensité, selon que l'ivresse d'amour est plus ou moins prononcée. Mais les aspirations, qui jaillissent de l'étincelle, durent plus longtemps qu'elle, et sont plus ardentes que celles de l'ivresse. Il semble quelquefois que, par son passage subit, la divine étincelle embrase l'âme et la laisse toute consumée d'amour.

Faisons-le remarquer brièvement ici, la différence qui existe entre le vin composé d'aromates et le vin nouveau, est précisément la même qu'entre le vin vieux et le vin nouveau. Nous prendrons de là occasion de donner quelques avis utiles aux personnes spirituelles.

Le vin nouveau n'a pas encore élaboré ni déposé sa lie ; tant que ce travail nécessaire ne s'est pas fait, il s'agite à l'intérieur des cuves qui le contiennent et déborde en dehors. Le bouillonnement une fois apaisé, le vin est encore exposé à se gâter et à se perdre : aussi ne saurait-on en apprécier la qualité et la valeur. Il est dur, il

(1) Concaluit cor meum intra me ; et in meditatione mea exardescet ignis. Ps., XXXVIII, 4.

est âpre, et pourrait faire mal à celui qui en boirait abondamment. Mais avec les années, le vin s'est entièrement dépouillé, il a déposé sa lie, et la fermentation a cessé. On est donc à même de connaître au juste sa qualité, et l'on peut être assuré qu'il ne se gâtera plus, car ce travail intérieur, cette sorte d'effervescence qui pouvaient compromettre sa valeur, ont pris fin depuis longtemps. Quant au vin composé d'aromates, il est rare qu'il vienne à se gâter et à se perdre. Il est doux et agréable à boire, toute sa force réside dans sa substance beaucoup plus que dans sa saveur : aussi fortifie-t-il celui qui le boit.

Or ceux qui commencent à aimer Dieu et à le servir peuvent être comparés au vin nouveau, puisque la ferveur de leur amour est tout extérieure et réside dans les impressions sensibles. Ils ne sont pas encore débarrassés des faiblesses et des imperfections des sens, que l'on peut assimiler à la lie du vin nouveau. Attachés aux consolations sensibles, c'est à cette saveur qu'ils empruntent ordinairement la force d'agir ; et sans elle, ils ne peuvent rien. On ne doit donc pas se fier à leur amour, tant que n'auront pas cessé ces ferveurs d'impressions et ces goûts tout humains. Sans doute, les âmes peuvent arriver par là à l'amour sérieux et parfait ; ces

élans de cœur et cette chaleur de sentiment peuvent devenir un excellent moyen de le conquérir, lorsque la lie des imperfections aura disparu. Toutefois, si le vin de l'amour vient à manquer, il est extrêmement facile, dans ces commencements et au milieu de ces sensations nouvelles, de perdre la ferveur avec la saveur sensible. Aussi les nouveaux amants ont-ils toujours des angoisses et des peines d'amour ; leurs ardeurs inquiètes ont besoin d'être modérées. Se laissent-ils emporter par la force de ce vin : ils agissent beaucoup, et ruinent infailliblement leur constitution, sous le poids des angoisses et des peines que produit en eux ce vin nouveau, dont l'âpreté n'est pas encore adoucie par une maturité parfaite. Celle-ci met fin aux angoisses d'amour, comme nous l'expliquerons bientôt.

Le Sage a employé la même comparaison dans l'Ecclésiastique : *Le nouvel ami est semblable au vin nouveau ; il vieillira, et vous le boirez avec plaisir* (1). Les amis de longue date, qui ont déjà fait leurs preuves au service de l'Époux, sont semblables au vin vieux dont la lie est parfaitement déposée. Ils n'ont plus ces ferveurs indiscrètes et sensibles, ni ces impétuosités tout

(1) Vinum novum, amicus novus ; veterascet, et cum suavitate bibes illud. Eccles., IX, 15.

extérieures ; mais ils goûtent la suavité du vin d'amour, dont la douceur réside, non plus dans les goûts sensibles, mais dans la substance même parvenue à son entière perfection. Aussi ce vin d'amour envahit-il la partie la plus intime de l'âme, où sa présence se fait sentir par une saveur à la fois spirituelle et substantielle, et par les œuvres parfaites qu'il lui fait accomplir. Les personnes vraiment spirituelles ne s'attachent point à toutes ces impressions et à toutes ces ferveurs sensibles ; elles ne veulent pas même les goûter, afin de ne plus s'exposer à des déboires et à des peines inutiles. Si l'on permet, en effet, à la sensualité de courir librement après les goûts humains, comment ne pas éprouver dans les sens et dans l'esprit des amertumes douloureuses et de cruels déchirements ?

Ceux qui ont vieilli dans la vertu et dans l'amour ne se laissent donc plus aller aux peines et aux angoisses, qui troublaient autrefois leur esprit et leur sensibilité, lorsque les consolations venaient à leur faire défaut. Il est rare à présent de les voir manquer à leurs devoirs envers Dieu, parce qu'ils sont au-dessus de tout ce qui pouvait les rendre infidèles, c'est-à-dire, qu'ils sont devenus maîtres de leurs sens. Chez eux, le vin d'amour est non seulement dégagé de sa lie

et parfaitement pur, mais de plus il contient des qualités admirables provenant de ces épices précieuses, à savoir les vertus parfaites, dont le mélange le préserve à tout jamais des accidents qui peuvent décomposer le vin nouveau. Dieu apprécie grandement un vieil ami, comme il nous l'apprend lui-même au livre de l'Ecclésiastique : *N'abandonnez pas le vieil ami, auquel le nouveau ne ressemblera pas* (1).

Le Bien-Aimé remplit l'âme d'une ivresse divine, grâce à ce vin merveilleusement parfumé, ou, pour mieux dire, à cet amour qui a fait ses preuves. L'âme, à son tour, toute pleine de la force que lui communique cet admirable breuvage, envoie à son Dieu les aspirations si douces et si délicieuses dont nous avons parlé. Le sens des trois derniers vers peut donc se résumer ainsi : « Le choc de l'étincelle » par lequel vous réveillez mon âme, « le vin aromatisé » dont vous l'enivrez amoureusement, lui font exhaler « un baume tout divin » qui se révèle par les mouvements et les actes d'amour qu'elle vous envoie.

(1) Ne derelinquas amicum antiquum : novus enim non erit similis illi. Eccles., IX, 14.

STROPHE XXVI.

Bonheur de l'âme élevée à la sublime dignité d'épouse. — Les sept dons du Saint-Esprit, ou les celliers d'amour. — Combien peu d'âmes arrivent au mariage spirituel. — L'âme enivrée de Dieu dans sa substance la plus intime et dans toutes ses puissances. — Est-il constamment vrai que l'amour se mesure toujours sur la connaissance ? — Pourquoi l'âme, en sortant du cellier divin, est hors d'elle-même, ignorante de tout et comme étrangère aux choses de ce monde. — La science et la sagesse humaines en regard de la sagesse et de la science de Dieu. — Les connaissances acquises associées à la science infuse. — Comment l'âme est délivrée de tout ce qui est imaginaire. — Tableau des imperfections ordinaires aux personnes spirituelles, que corrige et détruit le cellier de l'Époux.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Comment peindre l'état de cette âme bienheureuse, lorsque, reposant sur ce lit couvert de fleurs, au milieu de toutes les délices que nous avons essayé de décrire, et de tant d'autres que l'on pourrait ajouter encore, elle s'appuie sur le Fils de Dieu son divin Époux, dont la charité et l'amour l'enveloppent comme d'un manteau magnifique ? Elle peut à bon droit dire avec l'Épouse

des Cantiques : *Sa main gauche est sous ma tête* (1). Oui, on peut l'affirmer en toute vérité, cette âme est revêtue de Dieu et baignée dans la Divinité même. Ce qu'il y a de plus intime en elle, nage dans les délices et dans les eaux spirituelles de la véritable vie, où elle expérimente ce que le Roi-Prophète a dit de ceux qui sont parvenus à la possession de Dieu : *Ils s'enivreront de l'abondance qui est en votre maison ; vous les ferez boire au torrent de vos délices, car la source de la vie est en vous* (2). Comment exprimer le rassasiement de l'âme dont la soif sera apaisée par le breuvage céleste, qui est l'Esprit-Saint lui-même, véritable torrent de délices, que saint Jean appelle un *fleuve d'eau vive resplendissant comme le cristal, et sortant du trône de Dieu et de l'Agneau* (3) ? Ces eaux, symbole de l'amour de Dieu, pénètrent jusqu'au centre de l'âme ; arrivée à l'état d'union parfaite, elle se désaltère à ce torrent d'amour qui l'envahit avec une merveilleuse impétuosité.

(1) Læva ejus sub capite meo. Cant., II, 6.

(2) Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos, quoniam apud te est fons vitæ. Ps., XXXV, 9, 10.

(3) Et ostendi mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni. Apoc., XXII, 1.

Avec quelle plénitude de joie ne chante-t-elle pas alors la strophe suivante ?

J'ai bu dans le cellier intérieur
De mon Bien-Aimé, et quand j'en suis sortie,
Dans toute cette vaste plaine,
Je ne connaissais plus rien,
Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant.

EXPLICATION.

L'âme décrit ici la faveur incomparable qu'elle a reçue de Dieu, lorsqu'il l'a fait entrer dans le sanctuaire de son amour, par l'union ou la transformation parfaite. Deux grands avantages ressortent de cette faveur : d'abord, l'oubli et le détachement de tout le créé ; ensuite la mortification de tous ses appétits et de tous ses goûts.

J'ai bu dans le cellier intérieur.

Afin de parler dignement de ce cellier, et d'expliquer ce que l'âme veut en dire ici, il serait nécessaire que le Saint-Esprit voulût bien donner lui-même le mouvement et l'impulsion à la plume qui écrit : ce cellier divin étant le suprême degré de l'amour qui puisse être atteint en cette vie. Voilà pourquoi l'âme le nomme « le cellier intérieur », le plus intérieur de tous, à la différence de plusieurs autres qui le sont

moins, et qui conduisent à celui-là, comme par autant de degrés. Ces degrés ou celliers d'amour sont au nombre de sept ; l'âme les possède tous, quand elle possède, selon toute la perfection compatible avec l'état de cette vie mortelle, les sept dons du Saint-Esprit.

Lorsque l'âme a atteint la perfection de l'esprit de crainte, elle est aussi parfaitement pénétrée de l'esprit d'amour. La crainte, qui est le dernier des sept dons du Saint-Esprit, est une crainte toute filiale, comme la crainte parfaite de l'enfant vient de l'amour parfait qu'il porte à son père. Quand la sainte Écriture veut faire entendre que quelqu'un est parfait dans la charité, elle dit qu'il a la crainte de Dieu. Isaïe, parlant de la perfection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'exprime ainsi : *L'esprit de la crainte du Seigneur le remplira* (1). A son tour, saint Luc appelle le saint vieillard Siméon *un homme juste et craignant Dieu* (2) ; on pourrait citer une foule d'autres exemples semblables.

Bien des âmes parviennent à entrer plus ou moins profondément dans le premier cellier, suivant leur degré de perfection dans l'amour ;

(1) Replebit eum spiritus timoris Domini. Is., XI, 3.
(2) Homo iste justus et timoratus. S. Luc. II, 25.

mais très peu pénètrent durant cette vie jusqu'au dernier, le plus intérieur de tous, là où se consomme l'union parfaite avec Dieu qu'on nomme le mariage spirituel, dont l'âme parle ici. Dire ce qu'est une telle union, et exprimer par des paroles ce que Dieu communique alors à une âme, c'est chose absolument impossible, de même qu'il est impossible de rien dire de Dieu qui puisse en donner une véritable idée. Le Seigneur lui-même se communique à l'âme par une gloire admirable qui la transforme en lui ; il en résulte que Dieu et l'âme ne font plus qu'un, absolument comme le cristal et le rayon de lumière qui le pénètre, le charbon et le feu qui l'embrase, les planètes et la lumière du soleil qui les éclaire. Toutefois, il faut l'avouer, cette union, si intime qu'elle soit, n'est ni essentielle, ni aussi complète que dans l'autre vie. L'âme, pour dévoiler ce qu'elle reçoit dans le cellier où se conservent les vins les plus précieux de la Divinité, ne peut donc dire qu'une seule chose, et je ne crois pas qu'on puisse en dire davantage :

J'ai bu dans le cellier intérieur
De mon Bien-Aimé.

Le vin, quand on le boit, se répand et pénètre

dans tous les membres, dans toutes les veines, dans toutes les fibres du corps ; ainsi cette communication divine envahit-elle toute la substance de l'âme, ou plutôt l'âme est toute transformée en Dieu ; ses puissances spirituelles sont alors, pour ainsi parler, abreuvées de la Divinité. L'entendement s'enivre de la sagesse et de la science divines ; la volonté, d'un amour d'une merveilleuse suavité ; la mémoire, du plaisir et des délices que lui causent le souvenir et le sentiment de la gloire dont elle jouit.

Les Cantiques sacrés nous révèlent la communication faite à la substance même de l'âme enivrée de délices. *Mon âme*, y est-il dit, *s'est liquéfiée aussitôt que l'Époux lui a parlé* (1). Cette parole que l'Époux adresse à l'Épouse est précisément la communication surnaturelle dont il s'agit ici.

Quant à l'ivresse causée à l'entendement par la divine Sagesse, l'Épouse nous la montre aussi dans le même livre, lorsque, soupirant après le chaste baiser de l'union parfaite, elle le demande à l'Époux en ces termes : *Là vous m'enseignerez* la sagesse et la science de l'amour, *et je vous donnerai à boire un vin mélangé de par-*

(1) Anima mea liquefacta est, ut locutus est. Cant., v, 6.

fums (1), c'est-à-dire mon amour uni au vôtre.

Enfin l'enivrement d'amour produit dans la volonté par cette admirable communication, est exprimé dans ces paroles de l'Épouse : *Il m'a introduite dans le cellier où il conserve ses vins les plus précieux, il a réglé en moi la charité* (2). Ce qui veut dire : Il m'a enivrée de son amour en m'y plongeant tout entière ; ou, pour nous rapprocher davantage encore du texte sacré : Il a ordonné en moi sa propre charité, en l'adaptant à ma faiblesse et en me l'appropriant. Ainsi l'âme s'enivre de l'amour même dont le Bien-Aimé la remplit.

La volonté ne peut aimer que ce que l'entendement a connu au préalable ; toutefois cet axiome n'est complètement vrai que par rapport aux connaissances purement naturelles. N'est-il pas évidemment impossible d'aimer d'une manière naturelle sans connaître ce que l'on veut aimer ? Mais il en est tout autrement dans l'ordre surnaturel, où Dieu peut augmenter en nous l'amour, sans avoir besoin de nous donner ou d'augmenter en même temps les connaissances

(1) Ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito. Cant., VIII, 2.

(2) Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. Ibid., II, 4.

distinctes. L'expérience le prouve à un grand nombre de personnes spirituelles, qui se sentent consumées par les flammes de l'amour divin, sans avoir pour cela une connaissance de Dieu plus distincte qu'auparavant. Par exemple : n'arrive-t-il pas tous les jours que des personnes simples, avec peu de connaissances, aiment cependant beaucoup ; tandis que d'autres, douées de connaissances éminentes, n'ont que fort peu d'amour ? Souvent même celles dont l'esprit n'est pas fort éclairé sur les choses de Dieu, sont très richement partagées du côté de la volonté. La foi infuse leur tient lieu, dans l'entendement, de la science qu'elles n'ont pas ; grâce à cette vertu, Dieu répand dans leurs cœurs la charité, il en augmente l'intensité et en rend les actes plus parfaits, quoique leurs connaissances spéculatives ne se développent pas. Il est donc vrai de dire que la volonté peut se nourrir d'amour, sans que l'entendement reçoive de nouvelles lumières. Mais lorsqu'il s'agit de l'union accomplie dans le cellier intérieur, les trois puissances de l'âme sont enivrées toutes ensemble de leur Bien-Aimé.

Enfin, quant aux délices dont la mémoire est comblée aussi bien que les autres facultés de l'âme, c'est une vérité non moins évidente que

les autres. Comment la mémoire ne serait-elle pas comblée, elle aussi, des joies enivrantes du Bien-Aimé, étant éclairée par la lumière de l'entendement, qui lui rappelle les biens dont il jouit délicieusement dans cette union divine ?

Et quand j'en suis sortie.

Ce breuvage élève l'âme et la divinise à un tel point, qu'en sortant du cellier intérieur, c'est-à-dire après cette faveur ineffable, elle est comme hors d'elle-même. A la vérité, une fois que le Seigneur a fait entrer l'âme dans le sublime état du mariage spirituel, elle y est fixée ; cependant, quoique sa substance y demeure toujours, ses puissances ne sont pas perpétuellement dans l'acte de l'union, mais elles y participent très souvent, et s'enivrent, elles aussi, dans ce cellier mystérieux, où l'entendement se remplit de connaissances ; la volonté, d'amour ; etc. En disant : « Quand j'en suis sortie », l'âme ne parle donc pas de l'union substantielle ou essentielle qui constitue l'état du mariage spirituel, mais bien de l'union actuelle des puissances, qui n'est pas continuelle en cette vie, et ne saurait l'être. « Quand j'en suis sortie, dans toute cette vaste plaine », c'est-à-dire dans toute l'immensité du monde,

Je ne connaissais plus rien.

Tel est l'effet du vin mystique de la très sublime Sagesse de Dieu, dont l'âme s'est enivrée dans le cellier intérieur jusqu'à oublier toutes les choses d'ici-bas. Tout ce qu'elle savait auparavant, comme aussi toutes les connaissances humaines et profanes, lui paraissent, en comparaison de cette science divine, une grossière ignorance. Pour l'intelligence de ce mystère, on ne doit pas ignorer que la cause la plus réelle de l'ignorance de l'âme à l'endroit des choses du monde, vient de la science surnaturelle dont elle est toute pénétrée. Dans cette lumière, l'âme voit que toute science étrangère à la science divine n'en est pas une ; que bien plutôt elle est le partage des ignorants, et par conséquent qu'il n'y pas lieu d'en faire estime. N'est-ce pas la grande vérité qu'a proclamée saint Paul quand il a dit : *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu* (1) ? Aussi l'âme, après s'être enivrée de la sagesse divine, ne sait-elle plus rien.

La sagesse des hommes, celle du monde entier, étant ignorance et ténèbres, ne mérite que l'oubli ; mais cette importante vérité ne se découvre avec toutes les clartés de l'évidence que lors-

(1) Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. I ad Cor., III, 19.

que Dieu réside véritablement dans l'âme, et lui communique sa propre sagesse, en la fortifiant par ce breuvage d'amour. Salomon nous le fait comprendre dans un passage tiré des Proverbes : *Vision dont a parlé l'homme en qui Dieu réside, et qui, fortifié par sa présence, a dit : Je suis le plus insensé de tous les hommes, et je ne possède pas leur sagesse* (1). Cela signifie qu'à travers les splendeurs de la sublime sagesse de Dieu qui investissaient ce puissant monarque, la sagesse des hommes, si pauvre, si basse par elle-même, lui semblait une profonde ignorance ; car les sciences naturelles et les connaissances qu'elles donnent des œuvres de Dieu, sont, en face de la science divine, comme si elles n'étaient pas. Ce qui ne nous fait pas connaître Dieu, ne nous fait, en réalité, rien connaître. Voilà pourquoi ce qu'il y a de plus sublime en Dieu paraît aux hommes, selon la pensée de saint Paul, extravagance et folie. Les sages de Dieu et les sages du monde ne sont, aux yeux les uns des autres, que des insensés incapables d'atteindre, les uns à la sagesse et à la science divines, les autres à la science et à la sagesse humaines, parce que la sagesse de la terre, nous le répétons

(1) Visio, quam locutus est vir, cum quo est Deus, et qui Deo secum morante confortatus, ait : Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum. Prov., XXX, 1, 2.

une fois encore, n'est qu'ignorance au tribunal de celle de Dieu, et réciproquement.

Ce n'est pas tout. Cette sorte de déification, cette élévation de l'esprit en Dieu dans laquelle l'âme demeure ravie, pénétrée d'amour, et pour ainsi dire, divinisée, ne lui permet plus de s'occuper de rien, ni de s'attacher à quoi que ce soit en ce monde. Elle a renoncé complètement à tout ; elle vit presque en dehors d'elle-même ; elle semble morte à tout ce qui la concerne, tant elle est abîmée et perdue dans l'amour parfait qui la transforme tout entière en celui qu'elle aime ! L'Épouse des Cantiques, après avoir parlé de l'heureux changement que l'amour a fait en elle, nous fait comprendre, par un simple mot, qu'elle s'est trouvée, elle aussi, étrangère à toutes les choses d'ici-bas : *Je n'ai plus rien su* (1).

Parvenue à ce degré de perfection, l'âme est à peu près rétablie dans l'état d'innocence d'Adam, notre premier père, qui n'avait pas la moindre idée du péché. Elle est devenue si parfaitement innocente qu'elle ignore le mal, et ne juge jamais rien en mauvaise part. Elle pourra entendre de ses oreilles et voir de ses yeux des choses très mauvaises, sans en comprendre la malice. Le Sei-

(1) Nescivi. Cant., VI, 11.

gneur a déraciné ses habitudes d'autrefois qui lui donnaient l'intelligence du mal ; il l'a délivrée de l'ignorance que produit le péché, en la remplissant, comme à pleins bords, de la véritable sagesse : aussi ne sait-elle plus rien autre chose.

Qu'importent à cette âme les affaires d'autrui ? Comment pourrait-elle s'en occuper avec intérêt, puisqu'elle ne se souvient même pas des choses qui la regardent personnellement ? C'est, en effet, le propre de l'Esprit de Dieu d'effacer dans l'âme où il demeure, le souvenir des choses qui lui sont étrangères, de celles surtout qui ne peuvent contribuer à son progrès spirituel. L'Esprit divin est un esprit de recueillement, il incline l'âme à se tenir en dehors de tout ce qui n'est pas lui ; en sorte qu'elle oublie les choses qui autrefois lui étaient familières.

Il ne faut pourtant pas se figurer que cette heureuse ignorance ait fait perdre à l'âme les trésors de science conquis au prix de son travail ; bien loin de là, les connaissances humaines sont perfectionnées par la science surnaturelle infuse qu'elle a reçue de Dieu. A la vérité, bien qu'elle se serve parfois des lumières naturelles, elles ne lui sont plus nécessaires pour arriver à la connaissance des choses. Elles viennent seulement

s'adjoindre, dans l'état d'union, à une sagesse infiniment supérieure à toutes les autres sciences. Il se passe alors un phénomène semblable à ce qui arrive dans l'ordre de la nature, lorsqu'une faible lumière est placée en présence d'un foyer plus lumineux. Évidemment cette étincelante clarté domine ; cependant l'autre, au lieu de disparaître, n'en devient que plus vive, bien que ce ne soit pas elle qui possède le plus d'éclat. Il me semble qu'il en sera de même dans le ciel. La science que les justes auront acquise ne sera pas détruite, mais elle ne leur sera pas non plus d'une grande utilité, car la sagesse divine leur donnera des lumières bien supérieures. Quant aux connaissances, aux formes particulières des objets, aux actes de l'imagination et à toutes les conceptions qui revêtent une figure ou une forme, elles disparaissent entièrement aux regards de l'âme plongée aussi profondément dans l'amour. Toutes ces choses sont pour elle comme si elles n'étaient pas, et cela pour deux raisons principales.

Premièrement, l'âme est tellement ravie hors d'elle-même et absorbée par l'effet de ce breuvage d'amour, qu'il lui est actuellement impossible de penser à autre chose, ni de s'en occuper en aucune façon. Secondement, et c'est là la raison

principale, cette transformation communique à l'âme une parfaite ressemblance avec la simplicité et la pureté de Dieu, qui ne peut recevoir l'impression d'aucune forme ou figure imaginaire. Alors, dans la lumière d'une contemplation très simple, l'âme est purifiée et dépouillée de toutes les figures, de toutes les formes. L'effet qui se produit en elle peut se comparer à celui du soleil sur un limpide cristal. Lorsque l'astre du jour darde sur lui ses rayons, il le rend parfaitement lumineux, et dérobe à la vue tous les défauts et toutes les taches qui le déparaient. Mais le soleil vient-il à se retirer, toutes les imperfections du cristal apparaissent de nouveau.

L'effet de cet acte d'amour demeure en l'âme et se fait sentir à elle pendant un certain temps ; or dans la même mesure se prolonge aussi l'ignorance dont nous avons parlé. Rien ne la frappe, et elle ne peut descendre dans aucun détail jusqu'à ce que cette impression de grâce soit passée. Tout entière enflammée et transformée en amour, elle se trouve en même temps frappée d'une incapacité absolue pour tout ce qui ne tend pas directement à l'amour. La parole du roi David déjà citée nous en est une preuve : *Mon cœur s'est enflammé, et mes reins se sont changés, c'est pourquoi j'ai été réduit à rien, et je n'ai*

plus rien su (1). Le changement des reins produit par l'embrasement du cœur, indique la transformation des appétits et des opérations de l'âme, ainsi que la vie nouvelle et divine qu'elle reçoit et qui détruit les vieilles habitudes auxquelles elle était autrefois assujettie. Voilà pourquoi le Prophète affirme qu'il a été réduit à rien dans une entière ignorance. Tel est le double effet que nous avons attribué à l'enivrement que l'âme a puisé dans le cellier diviñ. Tout ce qu'elle savait autrefois s'efface donc de ses souvenirs ; sa vie passée et toutes ses imperfections sont complètement anéanties ; le vieil homme a disparu pour faire place à l'homme nouveau. Elle poursuit :

Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant.

Par ce « troupeau», l'âme désigne les misères qu'elle ressentait avant d'être parvenue à la perfection dont nous parlons. Bien qu'avancée dans la spiritualité, elle conserve néanmoins jusque-là, certains désirs, certaines inclinations et d'autres imperfections naturelles ou spiri-

(1) Quia inflammatum est cor meum, et renes mei commutati sunt, et ego ad nihilum redactus sum, et nescivi. Ps., LXXII, 21, 22.

tuelles, qu'elle suit, en cherchant à les satisfaire et à leur donner l'aliment qui leur plaît, comme le berger suit son troupeau. Chez elle, l'entendement est soumis encore à des faiblesses résultant du désir de savoir. La volonté se laisse entraîner à contenter certaines inclinations imperceptibles, qui sentent l'esprit de propriété. Tantôt dans l'ordre temporel, elle possède certaines petites choses et s'attache plus aux unes qu'aux autres ; elle se laisse aller à des présomptions, à des recherches de l'estime, à de petits points d'honneur auxquels elle est sensible, et à d'autres misères qui rappellent l'esprit et le goût du monde. Tantôt c'est dans l'ordre naturel, par exemple en ce qui regarde le boire et le manger. Elle préfère une chose à une autre, elle choisit et veut ce qu'il y a de meilleur. Dans l'ordre spirituel, elle désire recevoir de Dieu des consolations ; en un mot, elle est sujette à une foule de faiblesses que l'on ne finirait pas d'énumérer et dont les personnes spirituelles sont ordinairement entachées tant qu'elles ne sont pas arrivées à la perfection. Enfin la mémoire est encombrée de souvenirs de toute espèce, de soucis et de remarques inutiles qui ne cessent de troubler l'âme.

Les quatre passions naturelles de l'âme ont

aussi leur contingent inutile et imparfait de joies, de douleurs, d'espérances et de craintes. Ce troupeau d'imperfections est plus ou moins considérable chez les personnes spirituelles; mais toutes se laissent aller dans une certaine mesure à le suivre, tant qu'elles ne sont pas entrées dans ce cellier intérieur, où elles boivent à longs traits la liqueur précieuse qu'il renferme. Complètement délivrées alors du souci de ce troupeau, elles se perdent dans les ivresses de l'amour. Là, toutes les imperfections de l'âme se consument avec une facilité merveilleuse, comme la rouille des métaux au milieu de la fournaise. Affranchie de toutes ces bagatelles, de toutes ces mesquines recherches d'elle-même et des autres misères auxquelles elle se laissait aller, l'âme peut dire en toute vérité : « Et je perdis le troupeau que je suivais auparavant ».

STROPHE XXVII.

Échange mutuel d'amour et de générosité entre l'Époux et l'épouse. — La théologie mystique, dont l'amour est le docteur et le maître. — L'âme se donne à Dieu sans réserve et sans retour. — Harmonie parfaite, que ne trouble jamais l'opposition même la plus involontaire.—La perfection n'est autre chose que l'amour. — Admirable portrait d'une âme qui, parvenue au mariage spirituel, est toute transformée en amour.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Le Seigneur, dans cette intime union, donne à l'âme des preuves si évidentes d'un ineffable amour, qu'il n'est pas de mère, si dévouée soit-elle, qui caresse son enfant avec une si ardente tendresse. Ni l'affection fraternelle, ni l'amitié la plus vive ne se peuvent comparer à l'amour divin : tant est grande la puissance de la charité et de la tendresse avec lesquelles le Père céleste abaisse son infinie majesté jusqu'à l'âme humble et aimante, pour la combler de délices et la faire jouir d'une gloire inexprimable ! Chose merveilleuse en vérité, et bien propre à faire naître à la fois la crainte et l'admiration ! Le Tout-Puissant

semble s'assujettir à elle comme si, les rôles étant intervertis, elle était, elle, le Seigneur, et lui, le serviteur. Tel est l'insondable abîme de l'humilité et de la douceur du divin Sauveur Jésus !

On dirait que Notre-Seigneur se plaît à remplir, dans cette communication d'amour, le ministère qu'il accomplira au ciel auprès de ses élus, et dont il parle lui-même dans l'Évangile : *Je vous le dis, en vérité, il se ceindra, et après les avoir fait asseoir à sa table, il les servira les uns après les autres* (1). Toute son occupation semble être de combler l'âme de caresses et de marques d'affection, comme une mère qui élève son enfant en le nourrissant de son lait. L'âme connaît alors de science expérimentale la vérité de ces paroles d'Isaïe : *Vous serez portés à la mamelle, et l'on vous caressera sur les genoux* (2).

De quelles vives impressions n'est pas émue cette âme inondée de délices ! Comme elle se fondra d'amour ! Comme son cœur débordera de reconnaissance, en voyant le sein de Dieu s'ouvrir et répandre sur elle avec tant de profusion les trésors inestimables de son amour ! Comblée de

(1) Amen dico vobis, quod præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. S. Luc., XII, 37.

(2) Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Is., LXVI, 12.

toutes ces faveurs, elle se livre, à son tour, tout entière à lui ; elle lui donne ce qu'il y a de plus intime en elle, sa volonté, son amour. Partageant les sentiments de l'Épouse des Cantiques, elle s'adresse à son Bien-Aimé et dans les mêmes termes : *Je suis à mon Bien-Aimé, et son cœur se tourne vers moi. Venez donc, ô mon Bien-Aimé ; sortons dans les champs, demeurons à la campagne. Levons-nous dès le matin pour aller aux vignes ; voyons si la vigne a fleuri, si les fleurs produisent des fruits, si les grenadiers sont en fleur. Là je vous donnerai mes mamelles* (1). C'est-à-dire, je mettrai au service de votre amour toutes les délices dont vous me faites jouir et toute l'énergie de ma volonté. Et pour nous faire comprendre comment s'accomplit la donation entière que le Seigneur et l'âme se font mutuellement, elle chante la strophe suivante :

C'est là qu'il me donna son cœur,
Là qu'il m'enseigna une science très délicieuse,
Et que je lui donnai irrévocablement
Tout ce que je suis, sans aucune réserve.
Là je lui promis d'être son épouse.

(1) Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus. Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis. Mane surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt, si floruerunt mala punica : ibi dabo tibi ubera mea. Cant., VII, 10, 11, 12.

EXPLICATION.

Ici l'épouse rapporte comment, par ce mariage spirituel, les deux parties se sont données l'une à l'autre. Elle dit d'abord que, dans ce cellier intérieur où Dieu et l'âme se sont unis par une ineffable tendresse, le Seigneur lui a ouvert les trésors de son amour, afin qu'elle y puise en toute liberté ; là encore il lui a enseigné les secrets merveilleux de sa sagesse. De son côté, elle s'est livrée à lui tout entière, par un don irrévocable, sans aucune réserve, lui promettant d'être à jamais son épouse.

C'est là qu'il me donna son cœur.

Donner son cœur à quelqu'un, c'est lui donner son amour et son amitié, c'est lui découvrir ses secrets les plus intimes comme à un ami véritable. Ainsi l'âme, en se servant de cette expression, veut dire que Dieu lui a communiqué les secrets de son amour, en l'élevant à cet état sublime. Il y a ajouté la faveur dont elle parle dans le vers suivant :

Là qu'il m'enseigna une science très délicieuse.

Cette « science » est la théologie mystique, ou la connaissance mystérieuse et surnaturelle de

Dieu. Les personnes spirituelles la nomment contemplation ; elle est d'autant plus délicieuse que l'amour, dont les délices se répandent partout, est le docteur divin qui l'enseigne. Dieu lui communique cette intelligence par l'amour avec lequel il se donne ; donc elle est infiniment douce pour l'entendement et pour la volonté : pour l'entendement, parce que c'est une science, et que sous ce rapport elle lui appartient ; pour la volonté, parce qu'elle vient de l'amour, dont le siège réside dans cette puissance. L'âme ajoute ensuite :

Et que je lui donnai irrévocablement
Tout ce que je suis, sans aucune réserve.

Sous les influences délicieuses de l'ivresse divine, l'âme, on l'a vu, se plonge en Dieu, se livre à lui tout entière, de son plein gré et avec une extrême douceur, fermement résolue à ne jamais souffrir en elle la moindre infidélité qui puisse les éloigner l'un de l'autre. Le Seigneur est le principe de cette union ; c'est lui qui donne la pureté et la perfection nécessaires pour y parvenir. En transformant l'âme en lui-même, il la rend toute sienne, et fait disparaître tout ce qui pouvait contribuer à la séparer de lui ; de là vient qu'elle se donne au Bien-Aimé « irrévocable-

ment » et « sans aucune réserve ». Or il ne s'agit plus ici, cela se comprend, d'un simple mouvement de la volonté, mais d'une donation réelle, confirmée par des effets positifs. Telle est la correspondance de l'âme fidèle aux prévenances de son Créateur, qui s'est donné tout à elle. Les deux volontés sont désormais parfaitement d'accord et payées de retour réciproquement. Elles tressaillent de joie, elles sont livrées l'une à l'autre d'une manière si absolue, que jamais elles ne manquent au serment mutuel des divines épousailles. C'est pourquoi l'âme poursuit :

Là je lui promis d'être son épouse.

L'épouse consacre exclusivement à son Époux son amour, sa sollicitude et ses actions. Ainsi l'âme une fois parvenue au mariage spirituel rapporte-t-elle uniquement à Dieu, avec ses désirs, les affections de sa volonté et les pensées de son entendement ; toutes ses attentions, toutes ses œuvres tendent exclusivement à lui, parce qu'elle est toute perdue en lui. Une âme imparfaite se sent très souvent inclinée au mal, ne fût-ce que par des mouvements irréfléchis qui proviennent de son entendement, de sa volonté, de sa mémoire, de ses désirs et de ses imperfec-

tions. Mais quant à l'âme parvenue au degré dont nous parlons, toute pénétrée de Dieu, elle ne ressent même plus de premiers mouvements, qui fassent la moindre opposition à ce qu'elle sait être la volonté d'en haut ; ses puissances et ses inclinations y tendent habituellement, même par leurs premiers instincts. C'est l'effet de sa parfaite conversion au bien et du puissant secours qu'elle possède en Dieu. David nous fait parfaitement comprendre tout ce que nous venons de dire, en décrivant ainsi l'état de son âme : *Mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ? C'est de lui que j'attends mon salut. Il est mon Dieu et mon sauveur ; c'est lui qui est mon protecteur, et je ne serai plus ébranlé* (1). Quand il appelle Dieu son protecteur, il montre par là que son âme, placée sous la sauvegarde de sa puissante protection, ne sera plus inquiétée de ces mouvements intérieurs et involontaires, qui sont en continuelle opposition avec le bien.

L'âme parvenue au mariage spirituel ne sait donc plus qu'une chose : aimer et jouir continuellement des délices de son divin Époux. Élevée jusqu'à ces sommets sublimes, elle est

(1) Nonne Deo subjecta erit anima mea ? Ab ipso enim salutare meum. Nam et ipse Deus meus et salutaris meus ; susceptor meus, non movebor amplius. Ps., LXI, 2, 3.

arrivée à la perfection, qui dans sa substance réelle et vraie n'est autre chose que l'amour, comme l'insinue l'apôtre saint Paul (1). Plus l'amour d'une âme est grand, plus cette âme est parfaite en ce qu'elle aime. Elle devient, si l'on peut ainsi parler, tout amour. Ses actions sont amour, ses richesses consistent dans l'amour, ses puissances sont consacrées à l'amour ; elle donne tout ce qu'elle possède, comme le sage négociant de l'Évangile, pour acheter ce trésor d'amour d'un si grand prix, qu'elle trouve caché en Dieu (2).

Convaincue que son Bien-Aimé n'a rien pour agréable en dehors de l'amour, l'âme, dans le désir de le servir parfaitement, consacre tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est au pur amour. Toutefois, ce n'est point assez pour elle ; non seulement elle se dévoue ainsi tout entière à l'amour, mais la tendresse qui l'unit à son Bien-Aimé ne cesse de lui imprimer en toutes choses, et par tout ce qui se présente, un mouvement qui la porte à l'aimer plus ardemment encore. Semblable à l'industrieuse abeille, qui, voltigeant de

(1) Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Colos., III, 14.

(2) Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. S. Matth., XIII, 46.

fleur en fleur, emprunte à chacune d'elles ses parfums les plus suaves, pour les transformer en un miel savoureux, sans en faire jamais un autre usage ; ainsi l'âme, douée d'une merveilleuse facilité d'aimer, ne sait faire autre chose que goûter dans tout ce qui lui arrive les douceurs de l'amour divin. Que les événements soient consolants ou amers, agréables ou fâcheux, peu importe. L'amour la remplit, l'absorbe, la protège de telle sorte qu'elle ne peut plus sentir, goûter ou connaître autre chose ; partout elle trouve le secret de grandir en amour et la faculté d'aimer davantage. Elle ne sait plus qu'aimer ; au milieu même des relations qu'elle est forcée d'avoir avec les créatures, elle ne trouve plus que les délices de l'amour de Dieu. Pour en donner une plus parfaite intelligence, l'âme continue son cantique.

STROPHE XXVIII.

Lumineuse explication de la grande loi de l'amour. — Propriété absolue de l'Époux sur l'épouse, sur les puissances et les passions de son âme, sur les facultés et les sens de son corps. — Tableau de ses anciennes imperfections. — Elle ne vit plus que par l'amour et dans l'amour. — Bonheur incomparable de l'état du pur amour.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

D'après ce que nous avons dit, Dieu n'a pour agréable que l'amour ; il convient donc, avant d'expliquer cette strophe, de donner la raison de cette préférence divine. Toutes nos œuvres, tous nos travaux, quelque considérables qu'ils puissent être, ne sont rien devant Dieu. Nous ne pouvons rien lui donner, ni satisfaire son unique désir, qui est de relever la dignité de notre âme. Pour lui-même, en effet, que pourrait-il désirer, puisqu'il n'a besoin de rien ? Si quelque chose lui plaît, c'est que l'âme grandisse ; or rien ne peut l'élever autant que de devenir en quelque sorte l'égale de Dieu , voilà pourquoi il exige d'elle le tribut de son amour : la propriété de

l'amour étant d'égaler, autant que possible, celui qui aime à celui qui est aimé. L'âme en possession de cet amour parfait prend le nom d'épouse du Fils de Dieu, et nous apparaît avec lui sur le pied de l'égalité, parce que leur affection réciproque rend tout commun entre l'un et l'autre. Le Seigneur en donna lui-même l'assurance à ses disciples : *Je vous ai donné à vous le nom d'amis, parce que je vous ai manifesté tout ce que j'ai entendu dire à mon Père* (1).

Mon âme s'est employée
Avec tout ce que je possède, à son service ;
Je ne garde plus de troupeau,
Je n'ai plus d'autre office ;
Désormais ma seule occupation est d'aimer.

EXPLICATION.

L'âme, ou plutôt l'épouse a dit, dans la strophe précédente, qu'elle s'était livrée tout entière, sans la moindre réserve, à son Époux ; ici elle expose à son Bien-Aimé de quelle manière s'accomplit cet engagement. Elle proteste que désormais son corps, ses puissances et toute sa capacité s'appliquent exclusivement au service de son

(1) Vos autem dixi amicos ; quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis. S. Joan., XV, 15.

divin Époux. Elle ne s'occupe plus que de lui, elle ne recherche plus son intérêt personnel, elle ne s'inspire plus de ses goûts, elle n'entretient plus aucune amitié étrangère à Dieu ou qui pourrait l'éloigner de lui. Elle fait plus encore ; ses rapports mêmes avec lui se bornent aux seuls exercices de l'amour. Son ancienne méthode est entièrement changée, tout pour elle se réduit maintenant à aimer, comme l'exprime le vers suivant :

Mon âme s'est employée.

Ces paroles signifient la donation absolue, que l'âme a faite d'elle-même entre les mains de son Bien-Aimé, dans l'union d'amour. Elle s'est alors consacrée à son service avec toutes ses puissances : l'entendement, la volonté et la mémoire. L'entendement s'est appliqué à connaître ce qui importe le plus au service et à la gloire de Dieu, afin de l'exécuter ; la volonté, à aimer son bon plaisir, à se servir de tout pour s'attacher plus étroitement à lui ; la mémoire, à se rappeler tout ce qui intéresse son honneur et ce qui lui est le plus agréable. Puis l'âme ajoute :

Avec tout ce que je possède, à son service.

En d'autres termes, avec tout ce qui tient à la

partie sensitive de l'âme, c'est-à-dire le corps avec ses puissances, ses sens intérieurs et extérieurs, avec toute sa capacité naturelle ; les quatre passions : la joie, la douleur, l'espérance et la crainte ; en un mot, tout ce qui lui appartient en propriété. Elle affirme avoir consacré tout cela au service de son Bien-Aimé, aussi bien que la partie raisonnable et spirituelle d'elle-même, comme nous l'a montré l'explication du vers précédent. Quant au corps, il est maintenant réglé selon le bon plaisir de Dieu dans ses sens intérieurs et extérieurs, dont toutes les opérations vont droit à lui. Les quatre passions de l'âme ne s'occupent plus que du divin objet qui l'absorbe tout entière. Dieu seul, en effet, est toute sa joie, Dieu seul son espérance ; elle ne craint que Dieu, elle ne s'attriste que selon Dieu, toutes ses sollicitudes et tous ses désirs ne tendent qu'à Dieu. Tout son être est tellement appliqué à Dieu et concentré en Dieu, que les premiers mouvements de ces différentes facultés se portent naturellement vers Dieu, et, sans même qu'elle en ait conscience, s'élancent instinctivement en lui. L'entendement, la volonté, la mémoire se précipitent en Dieu comme entraînés par leur propre poids ; les affections, les sens, les désirs, les appétits, l'espérance, la joie,

tout l'être intérieur dont l'âme peut disposer, gravite autour de Dieu avec une promptitude merveilleuse. Il résulte de là que très souvent elle agit pour le Seigneur, s'occupe de lui et de ce qui le concerne, sans y songer et sans se souvenir qu'elle l'a fait. La grande habitude qu'elle a d'aller à Dieu, l'y conduit sans avoir besoin ni de l'attention, ni des efforts, ni même des actes fervents auxquels elle avait autrefois coutume de recourir aux commencements de ses actions. Toutes ces ressources sont employées ainsi au service de Dieu, et l'âme jouit infailliblement du privilège suivant :

Je ne garde plus de troupeau.

C'est-à-dire, je n'obéis plus ni à mes goûts ni à mes appétits. Ils sont fixés pour toujours en Dieu ; les lui ayant abandonnés à tout jamais, je n'ai plus à les nourrir et à les garder. Toutefois, sans m'arrêter là, je vais plus loin, et j'ajoute :

Je n'ai plus d'autre office.

Avant d'arriver à se livrer entièrement au Bien-Aimé, l'âme remplit souvent bien des offices inutiles, qui lui servent à flatter ses inclinations naturelles et celles des autres. Que sont, en

effet, toutes ses habitudes imparfaites, sinon autant d'offices qui l'occupaient autrefois ? Pour ce qui la regarde personnellement, ces habitudes ou ces offices peuvent être, par exemple, de parler de choses inutiles, d'en occuper ses pensées, d'y employer son temps, ou encore de ne pas user des créatures conformément à ce que la perfection exige. Dans ses rapports avec les autres, l'âme peut avoir des habitudes destinées à satisfaire les inclinations d'autrui, comme serait, par exemple, l'ostentation, les vains compliments, les flatteries calculées, les respects humains, les frais qu'elle fait pour plaire au monde et une foule d'autres inutilités semblables. Elle cherche, par tous ces moyens, à se rendre agréable aux autres ; pour y réussir, elle y emploie ses préoccupations, ses sollicitudes, ses actions et toutes ses ressources. Désormais tout cela a pris fin, la voilà qui met de côté tous ces offices ; ses paroles, ses pensées, ses œuvres appartiennent maintenant à Dieu, et se rapportent uniquement à lui, sans aucun mélange des anciennes imperfections. Voici donc, en résumé, ce que veut dire le vers que nous expliquons : Je ne cherche plus à contenter ni mes inclinations naturelles, ni celles des autres ; les passe-temps inutiles et les choses du monde ne sont plus

pour moi un sujet d'occupation et de plaisir.

Désormais ma seule occupation est d'aimer.

En d'autres termes : tous mes offices se réduisent à l'exercice de l'amour. Par conséquent, les facultés de mon corps et de mon âme, la mémoire, l'entendement, la volonté, les sens extérieurs et intérieurs, les inclinations de la partie sensitive, aussi bien que celles de la partie spirituelle, ne se meuvent plus que par l'amour et dans l'amour. Je fais tout par amour, je souffre tout avec amour. C'est la signification de la parole du Roi-Prophète : *Je vous conserverai ma force* (1).

Lorsque l'âme est parvenue à cet état, tous les exercices de la partie spirituelle et de la partie sensitive, qu'il s'agisse d'agir ou de souffrir, sont toujours pour elle la cause d'un nouvel amour, et de délices nouvelles. L'exercice de l'oraison, et les rapports qu'elle avait avec Dieu par les considérations et les méthodes, sont devenus plus simples et se réduisent actuellement à l'amour. Au milieu des préoccupations du monde comme parmi les sollicitudes de la vie spirituelle, l'âme est toujours en droit de dire que « désormais sa seule occupation est d'aimer ». Heureuse vie !

(1) Fortitudinem meam ad te custodiam. Ps., LVIII, 10.

Heureux état ! Heureuse l'âme qui y parvient !

Là, tout nourrit son amour, et lui fait goûter de nouveau les délices de ce divin mariage. L'épouse peut alors adresser en toute vérité au céleste Époux ces paroles dictées par le pur amour : *Je vous ai gardé, ô mon Bien-Aimé, tous les fruits, les nouveaux et les anciens* (1). Or, elle veut dire par là : J'accepte pour votre amour tout ce qui est douloureux et amer, et je vous réserve tout ce qui est agréable et savoureux. Le sens propre du vers dont nous achevons l'explication, est donc que l'âme parvenue à l'état du mariage spirituel jouit ordinairement d'une union d'amour, dans laquelle sa volonté est doucement et simplement perdue en Dieu.

(1) Omnia poma, nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi. Cant., VII, 13.

STROPHE XXIX.

Estime que fait Notre-Seigneur de la vie contemplative.—Quelles sont les âmes qui doivent se consacrer exclusivement à la contemplation. — La moindre étincelle du pur amour est plus utile à l'Église que toutes les autres œuvres ensemble. — Imprudence de ceux qui détournent de cette vie d'union les âmes que Dieu y appelle. — Impuissance de la vie active sans l'oraison. — L'âme éprise du divin amour est perdue pour les riens de la terre. — Combien peu de personnes ont le courage de s'affranchir entièrement du respect humain. — Nul ne peut servir deux maîtres. — L'âme qui s'est perdue à elle-même et à tout ce qui n'est pas Dieu, a tout gagné en gagnant Dieu.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Incapable d'employer son esprit à autre chose qu'à l'amour, l'âme est désormais perdue pour toutes les choses du monde; l'amour seul l'a captivée. Impuissante à s'intéresser aux emplois de la vie active et aux œuvres extérieures, elle peut s'acquitter avec perfection de l'office que l'Époux lui-même a déclaré être le seul nécessaire, à savoir : d'être toujours auprès de lui et de s'exercer continuellement à l'amour. Notre-Seigneur apprécie tellement cette conduite, qu'il

reprit Marthe d'avoir voulu contraindre Marie à quitter ses pieds divins, et à s'occuper de choses extérieures, de celles-là même qui tendaient au service de son adorable personne (1). Marthe croyait tout faire et s'imaginait que sa sœur, en jouissant de la présence du divin Maître, ne faisait rien. Or c'était précisément le contraire; car il n'y a pas d'œuvre plus excellente ni plus nécessaire que l'amour. Voilà pourquoi, dans les Cantiques, l'Époux prend le parti de sa Bien-Aimée, lorsqu'il conjure les filles de Jérusalem, images des créatures de ce monde, de ne pas s'opposer au sommeil spirituel où l'amour l'enivre de ses douceurs, de ne pas la réveiller et de ne pas lui faire ouvrir les yeux jusqu'à ce qu'elle le veuille elle-même (2). Tant que l'âme n'est pas arrivée à l'état d'union parfaite, il lui est bon de s'exercer à l'amour, aussi bien dans la vie active que dans la vie contemplative. Mais une fois qu'elle est parvenue là, il ne lui convient plus, à moins d'une obligation positive, de s'occuper à d'autres œuvres ou à des exercices extérieurs, qui puissent lui faire perdre

(1) Martha, Martha, sollicita es, et turbaris ergo plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. S. Luc., x, 41, 42.

(2) Adjuro vos, filiæ Jerusalem,. .. ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit. Cant., III, 5.

un seul instant de cette vie en Dieu, lors même qu'il s'agirait de choses très importantes pour sa gloire. L'âme semble alors oisive ; cependant le plus petit acte de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu, il est plus profitable à l'Église et à l'âme elle-même, que toutes les autres œuvres réunies. Voilà pourquoi Marie-Madeleine, dont les enseignements produisaient de si grands fruits, et qui aurait pu, en les continuant, en produire de bien plus précieux encore, se sentant consumée par un désir extrême de plaire à son divin Époux et d'aider l'Église, se cacha trente ans dans le désert pour se livrer exclusivement à cet amour. Elle crut en agissant de la sorte avancer davantage l'œuvre de Dieu. Tant il est vrai que la moindre étincelle du pur amour est pour l'Église de la plus haute importance !

On nuirait donc étrangement à l'Église, et l'on ferait le plus grand tort à l'âme qui commence à jouir de cet amour solitaire, si on voulait l'en détourner tant soit peu, pour la lancer dans la vie active et l'occuper à des choses extérieures, fussent-elles d'une extrême utilité. Si le Seigneur lui-même conjure les créatures de ne pas réveiller son Épouse de ce sommeil d'amour, qui serait assez audacieux pour le faire, et qui ne mériterait, en le faisant, d'être sévèrement blâmé ?

En résumé, cet amour est la fin dernière pour laquelle nous avons été créés.

Que les hommes dévorés d'activité, qui se figurent pouvoir remuer le monde par leurs prédications et leurs autres œuvres extérieures, réfléchissent ici un instant; ils comprendront, sans peine, qu'ils seraient beaucoup plus utiles à l'Église, et plus agréables au Seigneur, sans parler du bon exemple qu'ils donneraient autour d'eux, s'ils consacraient la moitié de leur temps à l'oraison, alors même qu'ils ne seraient pas aussi avancés que l'âme dont il s'agit ici. Dans ces conditions, ils feraient, par une seule œuvre, un plus grand bien et avec beaucoup moins de peine, qu'ils n'en font par mille autres, auxquelles ils dépensent leur vie. L'oraison leur mériterait cette grâce, et leur obtiendrait les forces spirituelles dont ils ont besoin pour produire de tels fruits. Sans elle, tout se réduit à un grand fracas ; c'est le marteau qui, en tombant sur l'enclume, fait résonner tous les échos d'alentour. On fait un peu plus que rien, souvent absolument rien, ou même du mal. Que Dieu nous préserve, en effet, d'une âme comme celle-là, si elle vient à se gonfler d'orgueil ! Vainement les apparences seraient en sa faveur ; la vérité est qu'elle ne fera rien, car il est parfaitement certain qu'aucune bonne

œuvre ne peut être accomplie sans la vertu de Dieu. Oh! que de choses on pourrait écrire sur ce sujet, si c'était le moment de le faire! Ce que j'ai dit suffit pour donner l'intelligence de la strophe qui suit. L'âme s'y défend contre ceux qui attaquent son saint repos, et qui aspirent aux œuvres éclatantes, capables de les mettre en relief et de plaire à tous les yeux. Ces gens-là n'ont aucune intelligence de la source d'eau vive, et de la fontaine mystérieuse qui fait tout fructifier.

Si donc à l'avenir dans ces prairies
Je ne suis plus ni vue ni rencontrée,
Vous direz que je me suis perdue,
Que, marchant toute ravie d'amour,
Je me suis volontairement perdue et j'ai été gagnée.

EXPLICATION.

L'âme répond ici à un reproche que les partisans du monde ont coutume d'adresser aux personnes qui se donnent sérieusement à Dieu : ils censurent leurs actes, les taxent d'exagération dans leur éloignement pour la société, dans leur amour pour la retraite, dans tout l'ensemble de leur conduite. Ils les regardent comme des êtres inutiles, incapables de toute bonne œuvre, de toute action importante, et de tout ce que le monde apprécie, estime et admire.

L'âme répond ici victorieusement à ces accusations injustes. Elle tient tête à ses adversaires avec courage et intrépidité sur ce reproche, et sur tous les autres que le monde pourrait lui adresser. Elle possède maintenant ce qu'il y a de plus savoureux dans l'amour de Dieu, que lui importe le reste ? L'âme proclame hautement ses sentiments dans cette strophe. Elle se vante et se glorifie d'avoir donné dans ces prétendus excès, d'être perdue pour le monde, et de l'être par amour pour son Bien-Aimé. Si les esclaves du siècle ne la rencontrent plus au milieu de ses anciennes relations, occupée des frivoles passe-temps qui faisaient autrefois sa vie, ils peuvent à bon droit penser et dire qu'elle y a renoncé pour toujours, et qu'elle est à jamais perdue pour ces misérables riens. C'est elle-même qui a voulu se perdre, en courant à la recherche de son Bien-Aimé, pressée par les ardeurs de son amour. Afin que l'on sache bien ce qu'elle a gagné à ce prétendu désastre, et pour n'être pas taxée d'illusion et de folie, elle dit que cette ruine a été sa fortune, qu'elle s'est perdue sciemment et de parti pris.

Si donc à l'avenir dans ces prairies
Je ne suis plus ni vue ni rencontrée.

Les « prairies » dont il est question ici, sont un terrain vague, où le peuple a coutume de s'assembler pour se délasser et se divertir, et où les bergers font paître leurs troupeaux. Dans la pensée de l'âme, il s'agit du monde, où les mondains ont leurs relations, leurs plaisirs, et où ils trouvent la nourriture dont leurs appétits déréglés sont affamés. L'âme affirme que s'ils ne la rencontrent plus dans les lieux qu'elle fréquentait autrefois, avant d'être entièrement à Dieu, ils peuvent la regarder comme perdue sans retour pour toutes ces choses. Elle les engage à le publier partout, car tel est son désir, et ce sera pour elle un bonheur de le voir accompli. C'est pourquoi elle continue :

Vous direz que je me suis perdue.

Le cœur épris de l'amour de Dieu ne rougit pas devant le monde des œuvres qu'il fait pour lui ; il ne cherche pas, alors même que l'univers entier les condamnerait, à les dissimuler avec embarras pour en décliner la responsabilité. Si quelqu'un rougissait de confesser le Fils de Dieu devant les hommes, par l'exercice des bonnes œuvres, le Fils de Dieu, à son tour, rougirait, comme il le dit lui-même, de le reconnaître pour

sien devant Dieu son Père (1). Animée du courage que lui donne l'amour, l'âme se glorifie au contraire de proclamer, à l'honneur et à la gloire de son Bien-Aimé, qu'elle a fait pour lui de telles œuvres, et qu'elle est perdue pour toutes les choses du monde.

Peu de personnes spirituelles arrivent à posséder cette généreuse hardiesse, cette invincible résolution dans leur manière d'agir. Quelques-unes d'entre elles, il est vrai, s'adonnent à l'oraison ; il s'en trouve même qui se croient très avancées dans ce saint exercice ; cependant elles n'en viennent jamais jusqu'à se perdre entièrement elles-mêmes par le sacrifice de certaines satisfactions du monde ou de la nature. Elles sont, par conséquent, incapables de faire pour Jésus-Christ des œuvres parfaites et dégagées de tout alliage humain, sans avoir égard au qu'en-dira-t-on. De telles personnes ne pourront pas tenir ce généreux langage de l'âme : « Vous direz que je me suis perdue », puisqu'elles ne se sont réellement pas perdues elles-mêmes, et que, sous la pression du respect humain qui les empêche de vivre véritablement en Jésus-Christ,

(1) Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est. S. Matth., x, 33.

elles rougissent de confesser Notre-Seigneur par leurs actions et par leur vie.

Que marchant toute ravie d'amour.

C'est-à-dire, avançant dans la pratique des vertus, tout embrasée de l'amour de Dieu.

Je me suis volontairement perdue et j'ai été gagnée.

L'âme connaît parfaitement cette parole de son Époux dans l'Évangile : *Nul ne peut servir deux maîtres; ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il respectera l'un et méprisera l'autre* (1). Pour ne pas manquer à Dieu, l'âme s'est résolue à quitter tout ce qui n'est pas lui, à savoir, toutes les choses du monde aussi bien qu'elle-même, en perdant tout pour son amour. Celui qui devient captif du véritable amour est bientôt perdu pour tout le reste, afin de se retrouver en ce qu'il aime. Ainsi l'âme « s'est volontairement perdue », c'est-à-dire qu'elle s'est perdue de son plein gré, et cela de deux manières.

D'abord, elle s'est perdue par rapport à elle-même, s'oubliant en toutes choses pour ne pen-

(1) Nemo potest duobus dominis servire : aut enim unum odio habebit, et alterum diliget ; aut unum sustinebit, et alterum contemnet. S. Matth., VI, 24.

ser qu'au Bien-Aimé ; elle s'est livrée à lui généreusement et sans aucune recherche de son intérêt personnel, se sacrifiant sans rien vouloir gagner pour elle-même.

En second lieu, elle s'est perdue par rapport à tout, afin de n'avoir en vue que le service du Bien-Aimé ; c'est là se perdre volontairement et montrer le désir que l'on ressent d'être gagnée.

Ainsi procède l'âme embrasée de l'amour divin. Elle ne veut ni salaire, ni récompense. Sa volonté est de tout perdre, et de se perdre encore elle-même pour plaire à son Dieu : c'est là ce qu'elle regarde comme son véritable gain. Alors se réalise en elle la parole de l'Apôtre : *Mourir* pour Jésus-Christ *est mon gain* (1). L'âme dit : « J'ai été gagnée ». Celui-là, en effet, ne saurait être gagné, qui ne sait pas se perdre ; bien loin d'être gagné il est perdu, suivant la parole de Notre-Seigneur : *Celui qui voudra sauver son âme la perdra ; et celui qui l'aura perdue pour moi, la retrouvera* (2).

Si, maintenant, nous voulons interpréter ce vers dans un sens plus spirituel et plus en har-

(1) Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum. Philipp., I, 21.

(2) Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ; qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. S. Matth., XVI, 25.

monie avec le sujet que nous traitons, faisons ici une dernière remarque. Lorsqu'une âme est parvenue à se perdre complètement, en renonçant à tous les moyens naturels et à toutes les méthodes dont elle se servait dans ses communications avec Dieu ; lorsqu'elle ne le cherche plus par des considérations, des formes, des sentiments, ou par d'autres moyens que lui fournissent les créatures et les sens ; lorsque, passant par-dessus tout cela, elle s'entretient avec le Seigneur et jouit de lui par la foi et par l'amour, on peut dire alors qu'elle a véritablement gagné son Dieu, parce qu'elle s'est perdue à tout ce qui n'est pas lui et à tout ce qu'elle est en elle-même.

STROPHE XXX.

Les préparatifs des noces spirituelles. — Les fleurs des vertus choisies et les émeraudes des dons surnaturels. — Prix des vertus pratiquées dès le matin de la vie. — Valeur des œuvres accomplies dans les temps d'épreuve intérieure. — Les guirlandes de fleurs. — Travail commun de l'Époux et de l'épouse. — Les trois auréoles. — Le fil de l'amour solitaire. — Beauté incomparable, étonnante puissance de l'âme parée de ces merveilleuses guirlandes.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'âme appartenant ainsi à Dieu, tout ce qu'elle fait est un gain nouveau pour elle, parce que la force et l'activité de ses puissances sont uniquement appliquées à un commerce spirituel avec le Bien-Aimé, commerce où elle savoure la douceur d'un amour tout divin. Ces communications intimes sont accompagnées de délices si exquises et si élevées, que toute langue mortelle est impuissante à les exprimer, toute intelligence humaine incapable de les comprendre. Au jour de ses noces, la fiancée se livre à l'allégresse et aux délices de l'amour ; elle ne songe qu'à faire briller

ses plus étincelants joyaux afin de plaire à son époux et à le charmer par ses grâces les plus séduisantes. L'époux, à son tour, fait de même. Il montre à sa fiancée ses richesses et ses perfections pour la fêter et la réjouir. Ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme comprend la vérité de ces paroles de l'Épouse des Cantiques : *Je suis toute à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est tout à moi* (1). Les vertus et les grâces de l'âme élevée à la dignité d'épouse, s'unissent aux grandeurs et aux magnificences du Fils de Dieu son Époux, pour la célébration de ces noces divines. Ils se communiquent l'un à l'autre les biens et les délices qu'ils possèdent, et s'enivrent mutuellement d'un ineffable amour dans le Saint-Esprit. Pour manifester cette gloire, l'épouse chante au Bien-Aimé la strophe qui suit :

De fleurs et d'émeraudes,
Choisies pendant les fraîches matinées,
Nous tresserons des guirlandes,
Que votre amour a fait fleurir,
Et que lie un seul de mes cheveux.

EXPLICATION.

L'épouse adresse de nouveau la parole à l'Époux avec la douce familiarité de l'amour, et lui parle

(1) Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi. Cant., VI, 2.

du bonheur, des délices que lui fait goûter la possession des vertus et des dons qui leur appartiennent en commun. Elle dit l'usage auquel l'un et l'autre consacrent les admirables trésors, dont ils jouissent conjointement dans cette douce communication d'amour. Voilà pourquoi ils tressent ensemble de magnifiques guirlandes avec les dons et les vertus que l'âme a pu acquérir. L'amour que le Bien-Aimé lui porte, donnera à ces guirlandes de l'élégance et de la grâce, et l'amour qu'elle porte au Bien-Aimé leur donnera de la fermeté et de la durée. La jouissance commune de ces vertus est comparée à des guirlandes ; car l'amour mutuel qui unit l'un à l'autre l'Époux et l'épouse, les fait jouir de l'ensemble de ces vertus, comme si elles formaient de délicieuses guirlandes de fleurs.

De fleurs et d'émeraudes.

Les « fleurs » sont les vertus de l'âme ; les « émeraudes » sont les dons qu'elle a reçus de Dieu. Or, ces fleurs et ces émeraudes sont :

Choisies pendant les fraîches matinées.

C'est-à-dire acquises et gagnées dans les années de la jeunesse, qui sont les fraîches mati-

nées de la vie. Ces vertus sont « choisies », parce que les vertus acquises pendant le temps de la jeunesse ont un grand prix aux yeux de Dieu, et lui sont particulièrement agréables. C'est, en effet, l'époque de la vie où les vices s'opposent avec le plus de violence à leur conquête, et où la nature ressent plus d'entraînement et de facilité à les perdre. On les appelle encore des vertus choisies, car les vertus pratiquées dès l'adolescence sont des degrés pour monter aux vertus les plus parfaites.

Les années de la jeunesse sont semblables aux « fraîches matinées » ; au printemps, en effet, la fraîcheur du matin est plus agréable que les autres heures du jour ; de même la vertu dans la jeunesse a devant Dieu un mérite qu'elle n'a point dans les autres phases de la vie. On peut entendre aussi, par ces fraîches matinées, les actes d'amour qui sont plus agréables au Seigneur que ne le sont les fraîches matinées aux enfants des hommes. Enfin les fraîches matinées figurent encore les œuvres accomplies dans les temps d'aridité, de sécheresse et de désolation spirituelle, comparables aux froides matinées d'hiver. Les œuvres faites au jour de l'épreuve sont d'une grande valeur aux yeux de Dieu ; c'est l'heure d'acquérir les vertus et les dons d'une manière

admirable. Celles que l'on gagne de la sorte à la sueur de son front, sont généralement mieux choisies, plus excellentes, plus solides que les vertus pratiquées au milieu des douceurs et des consolations spirituelles. La sécheresse, la difficulté, l'angoisse font jeter à la vertu de profondes racines, selon la parole de saint Paul : *La vertu devient parfaite dans l'infirmité* (1). Pour rehausser l'excellence des vertus qui doivent servir à tresser les guirlandes destinées au Bien-Aimé, l'âme dit donc avec raison qu'elles ont été :

Choisies pendant les fraîches matinées.

Le choix et la perfection de ces fleurs et de ces émeraudes, emblèmes des vertus et des dons de l'âme, sont seuls capables de plaire au Bien-Aimé. Sans ces qualités il n'y attacherait aucun prix ; c'est pourquoi l'âme, épouse du Fils de Dieu, poursuit ainsi :

Nous tresserons des guirlandes.

Pour l'intelligence de ce vers, il faut savoir que toutes les vertus, et tous les dons qui sont la possession mutuelle des deux Époux, ressemblent à

(1) Virtus in infirmitate perficitur. II ad Cor., XII, 9.

une guirlande de fleurs variées dont l'âme reçoit une ravissante beauté, ou à un magnifique vêtement rehaussé par la richesse des ornements et la diversité des couleurs. Lorsqu'on veut faire une guirlande, ne commence-t-on pas d'abord par cueillir les fleurs qui doivent la composer, pour donner ensuite à chacune d'elles la place qui lui est destinée ? Il en est ainsi dans la vie spirituelle. On travaille à acquérir successivement les fleurs célestes qui sont les vertus et les dons de l'ordre surnaturel ; puis on les attache et on les fixe dans l'âme. L'acquisition des vertus achève la perfection de la guirlande ; l'âme et l'Époux s'en réjouissent alors, et se parent de ces fleurs.

Voilà les « guirlandes » que les deux Époux doivent tresser ensemble. Une fois entourée et couronnée d'une admirable diversité de fleurs et d'émeraudes, je veux dire, des vertus et des dons parfaits qu'elle a reçus de son Époux, l'âme pourra, grâce à cette précieuse et magnifique parure, se présenter dignement devant le divin Roi, et mériter qu'il l'élève jusqu'à une sorte d'égalité en la faisant asseoir comme une reine à ses côtés ; l'éclat merveilleux de sa beauté et des riches ornements dont elle est rehaussée, la rend digne de cet honneur. David adresse ces paroles à Notre-Seigneur : *La reine s'est assise à*

votre droite, couverte de vêtements tout resplendissants d'or et parée des ornements les plus variés (1). En d'autres termes : Elle s'est assise à votre droite, revêtue d'un parfait amour, et comme enveloppée dans l'admirable diversité des vertus et des dons les plus excellents.

Or l'âme ne dit pas : Je ferai seule les guirlandes, ou encore : C'est à vous seul qu'appartient ce travail ; mais elle dit : Nous les tresserons ensemble. L'âme ne saurait, en effet, acquérir à elle seule les vertus ni les pratiquer sans l'aide de Dieu ; comme aussi Dieu ne les produit pas en elle sans une fidèle correspondance à la grâce. *Toute grâce excellente et tout don parfait*, selon la parole de saint Jacques, *vient d'en haut et descend du Père des lumières* (2) ; mais il n'est pas moins certain que l'âme ne peut recevoir ces faveurs sans son action personnelle et sa généreuse coopération. L'Épouse sacrée ne dit-elle pas à l'Époux : *Entraînez-moi ; nous courrons à votre suite* (3)? Qu'est-ce à dire, sinon que le mouvement qui porte au bien doit venir de Dieu seul,

(1) Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. Ps., XLIV, 10.

(2) Omne datum optimum, et omne donum perfectum, desursum est, descendens a Patre luminum. Jac., I, 17.

(3) Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Cant., I, 3.

comme le signifie cette parole : *Entraînez-moi* ; tandis que la course dans les sentiers de la perfection est l'action commune de Dieu et de l'âme ? Voilà pourquoi il n'est pas dit : Je courrai seule, ou : Vous courrez sans moi ; mais bien : *Nous courrons* ensemble.

Le vers qui nous occupe, s'applique parfaitement à Jésus-Christ et à l'Église son Épouse, qui peut lui dire, elle aussi, par allusion à la foule des âmes saintes qui sont le fruit de leur union : « Nous tresserons des guirlandes ». Chacune de ces âmes est comme une guirlande de fleurs formée de vertus et de dons précieux ; et toutes ces guirlandes réunies n'en font plus qu'une seule d'un prix inestimable, dont est couronnée la tête du Verbe son Époux.

Ces guirlandes merveilleuses peuvent encore désigner les auréoles diverses, qui sont l'œuvre du Christ et de son Église ; il y en a de trois sortes différentes. La première se compose de fleurs d'une éblouissante blancheur, c'est celle des vierges : chacune d'elles porte la glorieuse couronne de sa virginité et toutes ensemble forment une magnifique auréole sur la tête de l'Époux divin, Notre-Seigneur Jésus-Christ. La seconde se compose de fleurs resplendissantes ; elle étincèle sur la tête de chacun des docteurs

et orne celle du Seigneur Jésus par-dessus l'auréole des vierges. La troisième est formée d'œillets d'un merveilleux incarnat : c'est l'auréole des martyrs ; la tête de chacun de ces héros en est parée, et cet ensemble forme la troisième auréole qui donne la dernière perfection à la couronne de l'Homme-Dieu. Ces trois guirlandes ou ces trois auréoles l'embelliront de tant de grâces, que tous les habitants du ciel, en le voyant si magnifiquement paré, s'écrieront comme l'Épouse des Cantiques : *Sortez, filles de Sion et venez voir le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné le jour de ses noces, le jour où son cœur a tressailli d'allégresse* (1). C'est en ce sens que l'âme dit à l'Époux : « Nous tresserons des guirlandes ».

Que votre amour a fait fleurir.

Les œuvres et les vertus s'épanouissent par un effet de la grâce et de la force que leur communique l'amour de Dieu. Sans lui, non seulement elles ne se couronneraient d'aucune fleur, mais elles seraient desséchées et flétries, sans parfum

(1) Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius et in die lætitiæ cordis ejus. Cant., III, 11.

et sans valeur aux yeux du Tout-Puissant, fussent-elles même parfaites dans l'ordre des choses humaines. Sous les influences de la grâce et de l'amour, les œuvres de l'âme se couvrent des fleurs les plus ravissantes.

Et que lie un seul de mes cheveux.

Ce « cheveu » est la volonté de l'âme et son amour pour le Bien-Aimé, amour qui remplit le même office dans l'ordre surnaturel que le fil dans une guirlande de fleurs. Le fil saisit, enlace et retient les fleurs pour en faire une guirlande; ainsi l'amour s'empare des vertus, et les enchaîne à l'âme de telle sorte qu'elles ne peuvent plus s'en détacher. La charité n'est-elle pas, selon la doctrine de saint Paul, *le lien de la perfection* (1) ? Il y a entre cet amour et les vertus, les dons surnaturels qui enrichissent l'âme, des relations tellement intimes, nécessaires et indispensables, que si ce lien venait à se briser par quelque faute commise envers Dieu, à l'heure même les vertus se détacheraient de l'âme et s'évanouiraient tout aussitôt, comme les fleurs tombent d'une guirlande lorsque le fil vient à se rompre. Il ne suffit

(1) Super omnia autem hæc, charitatem habete quod est vinculum perfectionis. Colos., III, 14.

donc pas que Dieu nous aime pour nous donner des vertus ; il faut que nous l'aimions, nous aussi, pour les recevoir et les conserver.

L'âme dit que ces guirlandes sont liées par « un seul » et non par plusieurs de ses cheveux, pour marquer que sa volonté est désormais uniquement au Bien-Aimé, détachée de tout autre amour, de ces affections humaines aussi fragiles qu'un cheveu et auxquelles on pourrait donner ce nom. On peut reconnaître le prix incalculable et l'immense valeur des guirlandes composées de ses vertus, lorsque l'amour de l'âme est uniquement et inséparablement fixé en Dieu. Les vertus sont parfaites alors, elles sont arrivées à leur dernière consommation, et produisent en abondance les plus magnifiques fleurs sous les ardeurs de l'amour ineffable du Seigneur, amour dont l'âme a parfaitement conscience.

Si je voulais maintenant décrire l'incomparable beauté, dont resplendissent les fleurs des vertus et les émeraudes des dons célestes, entrelacées les unes avec les autres, si je voulais parler de la force et de la majesté que communique à l'âme l'harmonie qui préside à leur ensemble ; si j'entreprenais de mettre en relief la grâce merveilleuse qu'elle reçoit de ce vêtement enrichi d'une si grande variété d'ornements, je ne trou-

verrais ni expressions pour le dire, ni paroles qui puissent en donner la moindre idée.

Son corps, dit le Seigneur en parlant du démon au livre de Job, *est semblable à des boucliers d'airain fondu. Il est couvert d'écailles serrées et pressées les unes contre les autres ; elles sont si étroitement adhérentes l'une à l'autre, que le plus léger souffle ne saurait passer entre elles* (1). Revêtu, pour ainsi parler, de méchancetés attachées les unes aux autres, représentées par les écailles de son corps semblable à des boucliers d'airain fondu, le démon possède, en effet, une formidable puissance, bien que d'ailleurs toute malice ne soit que faiblesse. Quelle ne sera donc pas la vigueur de l'âme ornée de toutes ces vertus si fortement trempées, si puissamment entrelacées et unies les unes aux autres, qu'il ne peut se glisser entre elles aucune difformité spirituelle, aucune imperfection ? Chacune d'elles, par sa force, imprime à l'âme une vigueur nouvelle ; par sa beauté, rehausse l'éclat de ses charmes ; par son prix et sa valeur, la comble d'incalculables trésors ; par sa majesté, donne d'admirables accroissements à sa puissance, et à sa grandeur des proportions

(1) Corpus illius quasi scuta fusilia, compactum squamis se prementibus. Una uni conjungitur, et ne spiraculum quidem incedit per eas. Job, XLI, 6, 7.

sublimes. Qu'elle apparaîtra merveilleusement belle, cette âme toute brillante de dons précieux, assise à la droite de son royal Époux ! *Que votre démarche est gracieuse, ô fille du Prince, portant aux pieds une magnifique chaussure* (1) ! Ainsi s'exprime l'Époux des Cantiques parlant à son Épouse. Il l'appelle *fille du Prince* pour indiquer l'étonnante puissance qui lui est dévolue ; si l'élégante chaussure qu'elle porte aux pieds, relève à ce point les charmes de sa personne, que ne fera pas l'incomparable vêtement dont l'âme est enveloppée tout entière !

La beauté qui lui vient de ce vêtement parsemé des fleurs les plus éclatantes, ne commande pas seulement l'admiration ; il est un autre sentiment dont on ne peut se défendre, en contemplant la vigueur et la puissance que produisent l'harmonie de toutes ses vertus, l'ordre merveilleux qui règne entre elles, et l'heureux mélange des vertus avec les innombrables émeraudes, je veux dire, avec les dons surnaturels dont elle est enrichie : c'est une respectueuse frayeur. Aussi l'Époux a-t-il signalé cette nouvelle perfection, en disant que son Épouse *est terrible comme une armée ran-*

(1) Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis ! Cant., VII, 1.

gée en bataille (1). Si, en effet, ces vertus et ces dons de Dieu lui font goûter d'inénarrables délices, par les enivrants parfums qui s'en exhalent, leur ensemble étroitement uni à l'âme lui donne une force irrésistible. L'Épouse des Cantiques languissait de ne pouvoir unir avec le cheveu de son amour, et entrelacer les unes aux autres ces fleurs et ces émeraudes, et, dans l'espérance d'emprunter à cette union si désirée les forces qui lui manquaient, elle ne cessait de l'implorer avec instance. *Soutenez-moi avec des fleurs*, disait-elle; *fortifiez-moi avec des fruits, car je languis d'amour* (2). Les fleurs sont l'emblème des vertus, et les fruits figurent les dons spirituels.

(1) Terribilis ut castrum acies ordinata. Cant., VI, 3.

(2) Fulcite me floribus, stipate me malis ; quia amore langueo. Ibid., II, 5.

STROPHE XXXI.

L'âme devenue par sa beauté comme la fleur des fleurs. — Identification de l'épouse avec l'Époux. — La force de l'amour. — Le souffle de l'Esprit-Saint. — Le regard de Dieu. — Dieu retenu prisonnier par un cheveu. — L'aigle divin. — L'Époux blessé d'amour par l'œil de la fidélité.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Par ces guirlandes entrelacées et solidement fixées dans l'âme, l'Épouse a voulu nous faire comprendre l'union d'amour qui existe alors entre elle et Dieu ; je crois l'avoir suffisamment démontré. Or, entre les fleurs, l'Époux est, selon sa divine parole, *la fleur des champs et le lis des vallées* (1). Le cheveu qui fixe dans l'âme par un lien étroit cette fleur des fleurs, c'est l'amour. *Par-dessus toutes choses*, a dit l'Apôtre, *ayez la charité qui est le lien de la perfection* (2), et par conséquent de l'union divine. L'âme est décorée de ces guir-

(1) Ego flos campi et lilium convallium. Cant., II, 1.

(2) Super omnia autem hæc, charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. Colos., III, 14.

landes, et sur elle se reflète une gloire éblouissante : aussi ne ressemble-t-elle plus en rien à ce qu'elle était naguère. Ce fil d'amour l'enchaîne et l'unit si étroitement à son Dieu qu'elle se transforme tout entière en lui, et ne fait plus qu'un avec lui ; on croirait voir une fleur incomparable qui réunit les perfections, les beautés et les parfums de toutes les autres fleurs. La nature des deux Époux est différente cependant, mais la beauté surnaturelle de leur physionomie et la gloire dont ils rayonnent, semblent les identifier si parfaitement l'un avec l'autre, que l'on dirait une transfiguration de l'âme en Dieu et de Dieu en l'âme ; tant leur union est admirable, tant elle surpasse tout ce qu'en peut dire le langage humain !

Il y a dans les Écritures une parole qui jette un rayon de lumière sur ce passage. Au premier livre des Rois, lorsque l'auteur sacré parle de l'affection que Jonathas portait à David, il est rapporté qu'il y avait entre ces deux princes une union si intime que *leurs âmes étaient collées l'une à l'autre* (1). Si l'affection mutuelle de deux hommes a été assez forte, assez puissante pour

(1) Anima Jonathæ conglutinata est animæ David. I Reg., XVIII, 1.

fondre en quelque sorte leurs âmes l'une avec l'autre, quel monde de merveilles ne produira pas cet ineffable embrassement d'amour entre l'âme et son Créateur ! Ce n'est pas seulement l'âme qui aime Dieu, c'est encore et surtout Dieu qui aime l'âme : Dieu qui, par la puissance irrésistible de son immense amour, absorbe l'âme en lui-même avec plus de force et d'efficacité qu'un torrent de feu ne saisit une goutte de la rosée du matin, pour la transformer en une vapeur imperceptible qui s'évanouit dans l'atmosphère. Assurément le cheveu qui produit un si merveilleux effet, doit posséder une force irrésistible et une puissance de pénétration prodigieuse, puisqu'il trouve le secret de s'insinuer avec tant d'énergie entre les cœurs qu'il enchaîne et qu'il unit de la sorte. La strophe suivante va nous faire connaître les propriétés de ce cheveu dont la beauté est si ravissante.

Ce seul cheveu
Que vous avez considéré volant sur mon cou,
Que vous avez regardé sur mon cou,
Vous a retenu prisonnier,
Et un seul de mes yeux vous a blessé.

EXPLICATION.

L'âme nous révèle ici trois choses. La première, que cet amour qui soutient les vertus est un

amour fort ; et il doit l'être nécessairement, afin de pouvoir les entretenir et les conserver. La seconde, que Dieu a regardé avec complaisance l'amour désigné par ce cheveu, parce qu'il était seul et plein de force. La troisième, que Dieu s'est épris pour elle d'un ardent amour, en voyant la pureté et la constance de sa foi.

Ce seul cheveu
Que vous avez considéré volant sur mon cou.

Le cou est l'emblème de la force. En disant que le cheveu d'amour « volait sur son cou », l'âme veut dire que l'amour est uni en elle à la force. Il ne suffit pas, pour conserver les vertus, que l'amour soit solitaire ; il faut de plus qu'il soit fort, afin qu'aucun acte imparfait ne vienne porter atteinte à la beauté de la guirlande. Dans une âme parvenue à la perfection, les vertus se tiennent les unes aux autres ; mais le cheveu d'amour vient-il à se rompre en un seul point, toutes les vertus, comme nous l'avons déjà dit, s'évanouissent sur l'heure. C'est le propre des vertus parfaites de se grouper partout où se trouve l'une d'entre elles, comme aussi elles disparaissent toutes ensemble quand l'une d'elles vient à manquer.

Si l'âme est généreuse, l'ardent amour dont

elle est éprise, s'élance vers son Dieu avec une admirable légèreté et une force surhumaine, sans que rien au monde puisse l'arrêter. L'air agite et fait voltiger ce cheveu sur son cou, c'est-à-dire que le Saint-Esprit, par son souffle divin, met en mouvement l'amour fervent, et l'excite à prendre son essor vers Dieu. Qu'importe à l'âme de posséder des vertus, si le souffle d'en haut ne s'empare de ses facultés pour leur faire produire des actes d'amour, puisqu'elles ne peuvent agir sans ce puissant moteur ?

Dire que le Bien-Aimé a considéré ce cheveu qui volait sur son cou, c'est nous révéler combien Dieu estime un amour viril. Considérer un objet, c'est le regarder, non pas indifféremment, mais avec une attention soutenue, qui prouve tout le prix qu'on y attache ; or c'est précisément de la sorte que le regard de Dieu tombe et s'arrête sur l'amour généreux et fort.

Que vous avez regardé sur mon cou.

Non seulement Dieu avait apprécié cet amour solitaire, et conçu pour lui la plus grande estime, mais encore ce qu'il avait aimé en lui, c'est sa force. Nous l'avons dit, lorsque Dieu regarde, il aime ; lorsqu'il considère, il manifeste la com-

plaisance que lui inspire l'objet auquel s'attache son œil jaloux. L'âme répète que le Bien-Aimé a regardé ce cheveu voltigeant sur son cou, parce que sa volonté pleine de vigueur et d'énergie est la raison de ce regard d'amour. Elle semble dire en d'autres termes : Vous avez aimé ce cheveu d'amour, que vous avez trouvé sans aucun mélange de faiblesse, d'inquiétude et d'hésitation ; vous l'avez aimé parce qu'il était solitaire et dégagé de tout autre amour, enfin parce qu'il voltigeait fidèle et fervent au gré des inspirations divines.

Si jusque-là Dieu n'avait pas regardé ce cheveu, de manière à se laisser blesser et captiver par lui, c'est qu'il ne l'avait pas encore vu solitaire et séparé du reste de la chevelure, c'est-à-dire des liens du cœur, des affections humaines et des goûts sensibles. Mais lorsque, plus tard, par le travail de la mortification et de la pénitence, de la tentation et des peines intérieures, il a été détaché de tout et s'est tellement fortifié qu'aucune violence, aucune occasion, si périlleuse qu'elle soit, ne pouvait plus le rompre, c'est alors que le Seigneur l'a regardé avec amour. Désormais, il peut s'en servir pour attacher les fleurs dont se composent les guirlandes ; ce lien a la force de les enlacer et de les retenir dans l'âme.

La nature et la violence des tentations et des peines, les extrémités auxquelles l'âme se voit réduite avant de parvenir à cette force d'amour indispensable pour obtenir l'union parfaite, ont été développées dans la *Nuit obscure*, et le seront encore dans l'explication des quatre strophes qui commencent par ces mots : « O vive flamme d'amour ! » L'âme dont nous parlons a passé par toutes ces épreuves, elle est arrivée à un tel degré d'amour, qu'elle a enfin mérité l'union divine. Aussi ajoute-t-elle tout aussitôt :

Vous a retenu prisonnier.

O merveille vraiment ineffable qui nous ravit d'allégresse ! Un Dieu retenu prisonnier par un seul cheveu ! Cette expression figurée signifie que Dieu, nous le disions il y a un instant, a daigné s'arrêter à regarder ce cheveu voler sur le cou de l'épouse ; par ce regard il l'a aimée. Si le Seigneur, en effet, dans sa miséricordieuse bonté, ne nous regardait pas, il ne nous aimerait pas le premier, selon la parole de saint Jean (1); s'il ne s'abaissait pas jusqu'à nous, il ne se laisserait pas prendre au vol du cheveu de notre

(1) Ipse prior dilexit nos. I Joan., IV, 10.

amour, d'un amour aussi pauvre, aussi imparfait que le nôtre.

L'aigle divin qui plane dans les régions les plus sublimes, ne descend pas assez près de nous pour que notre amour puisse l'atteindre. Si lui-même ne nous provoquait, par l'appel de son regard, à élever le vol de notre amour, en nous donnant la force et le courage nécessaires, tous nos efforts pour arriver à lui seraient peine perdue. C'est lui-même qui a pris plaisir au vol de ce cheveu, il s'est plu à le considérer, et ainsi il s'est laissé prendre. Voilà la signification de ces paroles : « Ce cheveu que vous avez regardé sur mon cou vous a retenu prisonnier ». Lorsqu'il plaît à l'aigle royal de descendre des hauteurs inaccessibles où il se tient d'ordinaire, pour se laisser prendre, n'est-il pas certain qu'un oiseau dont le vol rase la terre pourra facilement l'atteindre ?

Et un seul de mes yeux vous a blessé.

L'œil est ici le symbole de la foi. L'âme affirme qu'un seul de ses yeux a blessé le divin Époux. Si la foi et la fidélité de l'âme envers Dieu n'étaient pas une, c'est-à-dire parfaitement simple et pure ; s'il venait à s'y mêler je ne sais quel res-

pect humain ou quelque autre considération mesquine, le Seigneur n'en saurait recevoir cette blessure, cette plaie d'amour. Un seul œil doit donc faire au Bien-Aimé cette blessure, comme un seul cheveu l'a retenu prisonnier. L'unité de correspondance et de fidélité qu'il trouve en son épouse, inspire au divin Époux une si ardente passion pour elle, que si le cheveu de son amour l'a rendu prisonnier, l'œil de sa fidélité resserre le nœud de leur union. Son extrême tendresse pour elle devient une plaie d'amour, et dès lors, il se plaît à la faire entrer plus avant encore dans les abîmes de sa divine charité.

Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon Épouse ; vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux et par un cheveu de votre cou (1). Dans ce verset des Livres saints, l'Époux répète jusqu'à deux fois que son cœur a été blessé : la première fois par un des yeux, la seconde fois par un seul des cheveux de son Épouse. L'âme, elle aussi, parle dans cette strophe de l'œil et du cheveu, afin de montrer l'étroite union qui l'identifie avec son Dieu par l'entendement et la volonté, quand ces deux puissances se soumettent par amour à la foi

(1) Vulnerasti cor meum, soror mea Sponsa, vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, et in uno crine colli tui. Cant., IV, 9.

que représente l'œil. L'âme se glorifie de cette union ; elle rend grâces à son Époux de l'insigne faveur qu'elle a reçue de sa main, et s'estime souverainement heureuse de ce qu'il a daigné se complaire en son amour. Que l'on essaie de se figurer, s'il est possible, l'excès de la joie, du bonheur et des délices dont un pareil prisonnier inonde et enivre alors cette âme, qui depuis si longtemps s'élançait à sa suite, captive de son amour.

STROPHE XXXII.

Le secret pour se rendre maître de Dieu. — Désintéressement de l'amour parfait. — Les yeux de la divine miséricorde. — Comment on double l'amour. — Dieu s'aime dans ses créatures. — Les yeux de l'âme. — Merveilles qu'ils voient et adorent en Dieu. — Malheur d'une âme en péché mortel.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Il faut que l'amour soit bien puissant, bien grand, ses entraînements irrésistibles, pour qu'il soit capable de charmer Dieu lui-même et d'en faire son prisonnier ! Heureuse l'âme qui aime! Le Seigneur, devenu son captif par amour, est disposé à se prêter à toutes ses aspirations.

La générosité de l'amour, tel est le secret pour obtenir de Dieu tout ce que l'on veut, et pour l'obliger à faire tout ce qu'on désire ; un seul cheveu suffit pour saisir et enchaîner l'amour. Tenir une autre conduite, fît-on d'ailleurs les actions les plus merveilleuses, c'est s'interdire le droit de converser avec le Seigueur et d'obtenir de lui la moindre faveur.

L'âme connaît parfaitement ces vérités. Après

avoir été élevée à ce degré sublime d'amour, comblée des dons et des vertus qui l'enrichissent, elle reconnaît avec évidence que des faveurs aussi admirables lui viennent du Bien-Aimé, sans aucun mérite de sa part. C'est pourquoi elle lui attribue et lui renvoie, dans la strophe suivante, l'honneur et la gloire de ces grandes choses.

Quand vous me regardiez,
Vos yeux imprimaient en moi votre grâce,
C'est pourquoi vous m'aimiez avec tendresse ;
Et, par là, les miens méritaient
D'adorer ce qu'ils voyaient en vous.

EXPLICATION.

La propriété de l'amour parfait est de ne jamais s'occuper de lui-même, de ne rien vouloir pour lui-même, de ne rien se réserver, de ne rien s'attribuer, mais de donner tout à celui qu'il aime. Si les affections de ce monde, toutes méprisables qu'elles soient, ne peuvent échapper à cette nécessité de l'amour, à combien plus forte raison doit-elle se retrouver dans notre amour pour Dieu, puisque tant de motifs nous y obligent !

Dans les deux dernières strophes, l'épouse a semblé s'attribuer quelque honneur. Elle a dit, par exemple, qu'elle tresserait en société de l'É-

poux, les guirlandes enlacées par un de ses cheveux ; travail d'une haute importance et d'une grande valeur devant Dieu. Elle a dit encore, en s'en glorifiant, que l'Époux était retenu captif par un seul de ses cheveux, et qu'un seul de ses yeux l'avait blessé au cœur ; en tenant ce langage, elle semblait s'attribuer une large part de mérite. Aussi veut-elle maintenant mettre en lumière ses intentions, et détruire la fausse interprétation que l'on aurait pu donner à ses paroles. Elle est inquiète ; elle tremble de se voir attribuer quelque valeur, quelque mérite personnel, de peur qu'on ne rende pas à Dieu toute la gloire qui lui est due, et qu'elle lui souhaite de toute l'ardeur de son cœur. En lui exprimant sa reconnaissance, elle lui renvoie donc tout l'honneur de ce qui est arrivé. S'il a été fait prisonnier par le cheveu de son amour, si l'œil de sa foi l'a profondément blessé, c'est qu'il a daigné la regarder avec tendresse, et par ce regard divin la rendre agréable, gracieuse à ses yeux. En la revêtant d'une beauté toute céleste, il lui a fait mériter son amour, et l'a rendue tout à la fois digne d'adorer son Bien-Aimé, et d'accomplir des œuvres capables d'attirer ses complaisances et ses bénédictions.

Quand vous me regardiez.

C'est-à-dire avec l'affection que donne l'amour. Nous l'avons dit à plusieurs reprises, quand il s'agit de Dieu, regarder c'est aimer.

Vos yeux imprimaient en moi votre grâce.

Les « yeux » de l'Époux désignent ici sa miséricordieuse Divinité. En s'inclinant vers l'âme avec une bonté ineffable, l'infinie miséricorde épanche et imprime en elle les trésors de son amour et de sa grâce. Par cette effusion divine, elle lui communique une beauté ravissante, une sublime élévation, et la fait entrer en participation avec la Divinité même. A la vue de l'éminente et incomparable dignité à laquelle Dieu l'a élevée, l'âme s'écrie :

C'est pourquoi vous m'aimiez avec tendresse.

Aimer avec tendresse, c'est plus qu'aimer, c'est aimer doublement. Dans ce vers, l'âme insinue le double motif de l'amour que lui porte l'Époux. Non seulement il l'a aimée parce qu'elle l'a captivé par le cheveu de son amour, mais il l'a aimée avec tendresse, parce qu'elle l'a blessé par l'œil de sa foi. Or, si Dieu a aimé l'âme avec une si merveilleuse tendresse, c'est qu'il a voulu la regarder, et ce regard l'a inondée de grâces, en

faisant d'elle l'objet de ses plus chères complaisances. Il lui a donné d'abord le cheveu mystérieux de l'amour, il a ensuite pénétré de sa divine charité l'œil de la foi qui l'a blessé. L'âme dit alors :

« C'est pourquoi vous m'aimiez avec tendresse ».

Quand Dieu verse sa grâce dans l'âme, il la rend à la fois digne de son amour et capable d'en exercer les œuvres. Ces paroles équivalent donc à celles-ci : En répandant en moi votre grâce, vous m'aviez fait un premier don qui m'a rendue digne de votre amour : c'est pourquoi vous m'avez aimée avec tendresse et comblée de nouvelles et plus abondantes grâces. Le disciple bien-aimé l'affirme : *Il donne grâce pour grâce* (1). N'est-ce pas là, en effet, donner une augmentation de grâce, puisque la grâce ne peut se mériter que par la grâce ?

Remarquons, pour l'intelligence de cette matière, que Dieu n'aime rien en dehors de lui-même ; donc il ne peut non plus rien aimer plus excellemment que lui-même. Il aime tout ce qu'il aime, pour lui-même ; et l'amour qu'il se porte est la raison et la fin dernière qu'il se propose en aimant ses créatures. D'où il suit qu'il les aime,

(1) Dat gratiam pro gratia. S. Joan., I, 16.

non pas pour ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais bien pour ce qu'elles sont en lui et dans leurs rapports avec lui. En aimant l'âme, Dieu la fait, pour ainsi dire, entrer en lui-même, et l'élève jusqu'à une sorte d'égalité avec lui. Il l'aime alors avec lui-même, en lui-même et du même amour dont il s'aime lui-même. Toutes les œuvres de l'âme, accomplies en Dieu, augmentent son amour, parce qu'une fois élevée à cette grâce éminente, elle mérite Dieu par chacune de ses actions.

Et par là les miens méritaient
D'adorer ce qu'ils voyaient en vous.

La grâce et la faveur, qui m'ont rendue agréable à vos yeux et digne de fixer votre amour, me sont venues du regard de votre miséricorde, « et par là mes yeux méritaient d'adorer ce qu'ils voyaient en vous ». Autrement dit : Les puissances de mon âme, qui sont les yeux avec lesquels il m'est donné de vous voir, ont mérité, ô mon Époux bien-aimé, de s'élever jusqu'à vous contempler, tandis qu'autrefois elles étaient déchues et tombées, par la bassesse de leurs opérations et la profonde misère de leur nature.

Le pouvoir de regarder Dieu est pour l'âme la faculté d'agir avec sa grâce. Les puissances de l'âme méritaient de l'adorer, parce qu'elles ado-

raient avec la grâce de leur Seigneur, qui rend méritoire tout ce qu'elle touche de son souffle divin. Les yeux de l'âme, illuminés par la grâce, élevés au-dessus d'eux-mêmes par de sublimes faveurs, adoraient donc ce qu'autrefois leur état d'infirmité et d'aveuglement les empêchait d'apercevoir en Dieu. Que voyaient-ils si parfaitement et qu'adoraient-ils ? Un insondable abîme de perfections et de grandeurs : la sublimité de ses vertus, l'inépuisable abondance de ses suavités, les incalculables trésors de sa bonté immense, les richesses sans mesure de ses miséricordes, les bienfaits sans nombre reçus dans cet état où l'âme est ineffablement près de Dieu, comme aussi toutes les faveurs antérieures dont elle a été comblée. Voilà ce que ses yeux méritaient d'adorer, en acquérant des mérites toujours nouveaux. La grâce dont ils étaient remplis les rendait agréables à l'Époux ; mais, avant d'en venir là, ils n'étaient même pas dignes de rien considérer des choses de Dieu : tant est repoussante la grossièreté, tant est déplorable l'aveuglement d'une âme privée et dépouillée de la grâce !

Il y aurait ici bien des réflexions à faire, et il faudrait, hélas ! nous affliger amèrement en voyant combien l'âme qui n'est pas illuminée par

l'amour divin, est loin de remplir les devoirs qui s'imposent à elle. N'est-elle pas obligée de posséder toutes ces connaissances et bien d'autres encore, de se souvenir des innombrables grâces qu'elle a reçues de Dieu dans le passé, comme aussi de celles qu'elle reçoit de lui à chaque instant, dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre de la nature ? Ne devrait-elle pas, par conséquent, pour lui payer le tribut de sa reconnaissance, l'adorer et le servir à toute heure avec toutes ses puissances ? Non seulement elle ne le fait pas, mais elle ne mérite pas de le faire. Elle n'est pas digne de considérer ces obligations, de les connaître ou même d'en avoir la moindre idée. Tant est effroyable le malheur de ceux qui vivent, ou, pour mieux dire, de ceux qui sont ensevelis dans le linceul du péché mortel !

STROPHE XXXIII.

Le pardon et le repentir du passé. — Bonté toute gratuite de Dieu pour l'âme autrefois coupable. — Laideur que le péché imprime à l'âme. — Beauté que lui rend le regard de Dieu. — Progression de la grâce et de l'amour divin dans une âme fidèle.,— La grâce se donne à la grâce. — Empire qu'exerce sur le cœur de Dieu la beauté surnaturelle.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Afin de mettre encore plus en relief ce qui précède et ce qui va suivre, il importe de savoir que le regard de Dieu enrichit l'âme de quatre faveurs précieuses : il la purifie, la rend agréable à ses yeux, la comble de biens, et enfin l'inonde de lumière. Telle est aussi l'action du soleil, dont les rayons, en dardant sur le monde, sèchent, échauffent, embellissent et éclairent les objets, en leur imprimant tout l'éclat dont ils sont susceptibles.

Les faveurs privilégiées que nous venons d'énumérer, ont rendu l'âme singulièrement agréable aux yeux du Seigneur ; alors, selon l'expression du prophète Ézéchiel, il oublie à tout jamais

ses péchés passés et la difformité dont ils l'avaient flétrie (1). Lorsqu'il l'a une fois purifiée de toutes ses fautes et que son ancienne laideur a disparu, il ne trouve plus pour elle un seul mot de reproche. Jamais il ne punit deux fois la même faute (2) ; les iniquités passées ne l'empêchent pas de combler une âme des grâces les plus précieuses.

Mais si le Seigneur oublie l'ingratitude et l'énormité du péché, l'âme, elle, doit se rappeler sans cesse son indignité d'autrefois, selon cette parole de la Sagesse éternelle : *Ne soyez pas sans crainte à l'endroit de la faute qui vous a été pardonnée* (3). Et cela pour trois raisons : d'abord, ce souvenir est un préservatif assuré contre l'estime de soi-même et contre la présomption ; ensuite, l'âme y trouve le motif de continuelles actions de grâces ; enfin il réveille en elle une confiance tous les jours plus grande, qui lui méritera de nouvelles faveurs. Si l'âme a reçu tant de bienfaits de la main du Seigneur, lorsqu'elle était en état de péché, quelles grâces plus signalées n'est-elle

(1) Omnium iniquitatum ejus, quas operatus est, non recordabor. Ezech., XVIII, 22.

(2) Non vindicabit bis in idipsum in tribulatione. Nahum., I, 9, *juxta versionem septuaginta Interpretum*.

(3) De propitiato peccato noli esse sine metu. Eccles., V, 5.

pas en droit d'espérer et d'attendre, maintenant qu'elle jouit du bonheur incomparable de l'amour de Dieu ?

En repassant ainsi dans ses plus chers souvenirs, les immenses miséricordes qui lui ont été prodiguées, en se voyant associée à l'Époux divin, placée près de lui dans les splendeurs d'une dignité sublime, en rapprochant ce qu'elle est aujourd'hui de ce qu'elle avait le malheur d'être autrefois, l'âme jouit de ce bienheureux état, enivrée d'inénarrables délices et pénétrée de la plus ardente reconnaissance. Elle était réduite naguère à un tel état d'opprobre et d'abjection, que non seulement elle ne pouvait mériter la faveur d'un regard divin incompatible avec son ignominie, mais encore elle était indigne d'entendre son nom tomber des lèvres du Très-Haut, comme le nom de ces hommes dont parle le Roi-Prophète (1).

Rien en elle ne peut incliner Dieu à la couvrir de son regard et à l'élever si haut ; ce choix de prédilection, elle le comprend, est entièrement gratuit ; rien ne peut l'expliquer, si ce n'est le bon plaisir divin, et la générosité du Seigneur à se

(1) Nec memor ero nominum eorum per labia mea. Ps., XV, 4.

prodiguer libéralement. C'est pourquoi elle attribue au Bien-Aimé toute la gloire des biens qu'elle possède, et ne revendique pour elle-même que la confusion de sa profonde misère.

Mais, grâce à ces faveurs exceptionnelles, l'âme voit qu'elle mérite maintenant ce qu'elle était impuissante à mériter par elle-même. Alors son courage se relève, elle devient plus hardie, et s'adressant à son Époux, elle ose lui demander de continuer à la faire jouir de l'union divine, en la comblant d'une merveilleuse abondance de grâces. Tel est le résumé de la strophe qui suit :

Daignez ne pas me mépriser;
Car si autrefois vous avez trouvé mon teint noir,
Maintenant vous pouvez bien me regarder.
Depuis que vous-même m'avez regardée,
Vous avez laissé en moi grâce et beauté.

EXPLICATION.

L'Épouse prend courage, elle commence à estimer la beauté surnaturelle que lui a donnée son Bien-Aimé, et les précieux gages dont son amour l'a enrichie. Par elle-même, il est vrai, elle se reconnaît profondément méprisable, indigne de la moindre estime; mais elle voit en même temps que, revêtue des divines faveurs qui viennent de lui seul, elle mérite d'être estimée à cause d'elles. Elle le supplie donc de vouloir bien désormais

fixer son attention sur elle et de ne plus la mépriser ; car, si autrefois la corruption de sa nature et la laideur de ses fautes ne méritaient que mépris et dégoût, maintenant qu'il a laissé tomber sur elle un regard, elle est ornée de sa grâce et revêtue de sa beauté. Après l'avoir regardée une première fois, il peut la regarder de nouveau et même la regarder sans cesse, afin d'augmenter l'éclat de sa beauté et les trésors de sa grâce. Pourquoi n'abaisserait-il pas actuellement sur elle le bienfait de son regard, puisqu'il a daigné le faire alors même qu'elle ne le méritait pas, et que rien en elle ne pouvait provoquer cette insigne faveur ?

Daignez ne pas me mépriser.

Ce n'est pas le désir de l'estime qui fait parler l'âme ainsi. Les reproches, les mépris, les outrages sont la plus douce consolation du cœur qui aime Dieu d'un amour sincère, et le font tressaillir de joie. Il sait d'ailleurs que par lui-même il ne mérite pas autre chose. L'âme tient donc ce langage sous l'impression des grâces et des dons qu'elle a reçus de Dieu, comme elle s'empresse de nous le déclarer.

Car si autrefois vous avez trouvé mon teint noir.

C'est-à-dire, si vous n'avez trouvé en moi, avant de me regarder par une faveur toute gratuite, que la difformité et la noirceur de ma mauvaise nature, de mes imperfections et de mes fautes,

> Maintenant vous pouvez bien me regarder.
> Depuis que vous-même m'avez regardée.....

En me regardant vous avez une première fois répandu sur moi votre miséricorde ; par le travail de la grâce vous m'avez délivrée de ce « teint noir », œuvre malheureuse du péché, qui en me défigurant me rendait indigne d'être vue. Vous pouvez donc me regarder maintenant, ou, en d'autres termes, je puis me laisser voir, je mérite d'emprunter à votre divin regard des grâces nouvelles. Dès la première fois il m'a transfigurée ; et vous m'avez rendue digne d'être vue, depuis que par votre amour :

> Vous avez laissé en moi grâce et beauté.

Les deux vers précédents rappellent le sens du passage où l'apôtre saint Jean, au premier chapitre de son Évangile, enseigne que *nous avons reçu de Notre-Seigneur grâce pour grâce* (1). Lors-

(1) De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia. S Joan., I, 16.

que Dieu contemple ses dons dans une âme, il y habite en effet avec délices, et éprouve comme un besoin irrésistible de la combler toujours de plus riches trésors. Moïse, à qui cette vérité n'était point inconnue, demanda un jour à Dieu des grâces de choix, cherchant à l'y contraindre, au nom de celles qu'il avait déjà reçues de lui. *Vous dites : Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi. Si donc j'ai trouvé grâce en votre présence, montrez-moi votre visage, afin que je vous connaisse et que je trouve grâce devant vos yeux* (1). Une fois revêtue de cette grâce, l'âme est éblouissante de beauté et de grandeur, ineffablement élevée au-dessus de sa condition naturelle et humaine ; Dieu l'aime d'un immense amour. Autrefois il l'aimait pour lui-même et pour lui seul ; maintenant qu'elle est transformée par sa grâce, il l'aime non plus seulement pour lui, mais encore pour elle.

Provoqué continuellement par les ardentes affections de son cœur, et par toutes les bonnes œuvres auxquelles l'âme se livre pour sa gloire, Dieu la comble de nouvelles effusions de son

(1) Cum dixeris : Novi te ex nomine, et invenisti gratiam coram me. Si ergo inveni gratiam in conspectu tuo, ostende mihi faciem tuam, ut sciam te, et inveniam gratiam ante oculos tuos. Exod., XXXIII, 12, 13.

amour et de sa grâce. Or, comme il ne cesse de l'élever toujours davantage en honneur, il devient aussi toujours de plus en plus épris d'amour pour elle.

Le Seigneur nous fait comprendre ces prodiges de miséricorde et de bonté lorsque, s'adressant par la bouche du prophète Isaïe au patriarche Jacob, il lui dit : *Depuis que tu es devenu honorable à mes yeux et que je t'ai élevé en gloire, je t'ai aimé* (1). En d'autres termes : Depuis que mon regard, en te communiquant la grâce, t'a revêtu de gloire et rendu digne d'honneur à mes yeux, tu as mérité de recevoir de mon amour des grâces nouvelles. Ainsi plus le Créateur aime sa créature, plus il la comble de grâces !

L'Épouse des Cantiques l'affirme : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem*, dit-elle. *C'est pourquoi*, ajoute en son nom la liturgie sacrée, *le Roi m'a aimée et m'a introduite dans sa chambre nuptiale* (2). Ce qui revient à dire : Ne vous étonnez pas, ô âmes qui n'avez de ces faveurs

(1) Ex quo honorabilis factus es in oculis meis et gloriosus, ego dilexi te. Is., XLIII, 4.

(2) Nigra sum, sed formosa, filiæ Jerusalem. Ideo dilexit me Rex, et introduxit me in cubiculum suum. Cant., I, 4. — Brev. Rom. *in festis B. V. Mariæ per annum.*

extraordinaires aucune connaissance expérimentale, ne vous étonnez pas si le grand Roi me les a départies avec une profusion merveilleuse, s'il m'a fait pénétrer jusque dans les abîmes les plus profonds de son amour. Je suis noire de naissance, à la vérité ; mais, après m'avoir jeté un premier coup d'œil, Dieu, charmé de la beauté qu'il m'avait communiquée, a fixé constamment son regard sur moi ; il en est venu à me choisir pour son Épouse, et m'a fait entrer dans la couche nuptiale de son amour.

Qui pourrait dire à quelle étonnante élévation le Seigneur fait monter une âme, lorsqu'il en vient à faire d'elle l'objet de ses plus chères complaisances ? Ce sont des secrets divins que le langage de la terre ne saurait traduire, impuissant qu'il est à en donner même la moindre idée. Dieu agit en Dieu, pour montrer qu'il l'est réellement. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est que Dieu obéit et cède à une inclination, pour ainsi dire irrésistible, de donner toujours davantage à celui qui possède davantage. La mesure des grâces qui se multiplient, d'une manière admirable pour l'âme fidèle, c'est, selon la parole de l'Évangile, la mesure de celles que déjà elle possédait : *A celui qui possède on donnera, et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera*

même ce qu'il a (1). Le talent du serviteur paresseux lui fut enlevé et donné au serviteur fidèle, afin qu'il joignît à sa fortune les nouveaux biens que lui attribuait la libéralité de son maître. Ainsi Dieu prend-il plaisir à entourer d'honneur et à couronner de gloire ses plus chers amis ; il les comble des joies les meilleures, des plus précieux trésors de sa maison, à savoir de l'Église militante sur la terre, ou de l'Église triomphante au ciel.

Enrichie par le Seigneur, l'âme brille alors comme un soleil devant lequel s'éclipsent toutes les autres lumières. Interprétées dans le sens spirituel, les paroles de Dieu à Jacob, que nous avons citées, viennent à l'appui de cette vérité. *Je suis le Seigneur ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur ; j'ai livré l'Égypte, l'Éthiopie et Saba pour te sauver..... Je sacrifierai les hommes pour toi et les peuples pour te conserver la vie* (2).

Oui, Seigneur, entourez de votre estime, de vos prédilections, de votre amour, l'âme que vous avez daigné regarder, puisque votre regard divin lui donne une immense valeur et l'enrichit de

(1) Qui enim habet, dabitur ei et abundabit ; qui autem non habet, et quod habet auferetur ab eo. S. Matth., XIII, 12.

(2) Ego Dominus Deus tuus, Sanctus Israel, Salvator tuus ; dedi propitiationem tuam Ægyptum, Æthiopiam et Saba pro te... Et dabo homines pro te, et populos pro anima tua. Is., XLIII, 3, 4.

dons précieux qui appellent votre amour. Elle mérite que vous la regardiez, non pas une fois seulement, mais bien des fois. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit au livre d'Esther : *Il est digne d'un tel honneur, celui que le Roi veut honorer* (1) ?

(1) Hoc honore condignus est quemcumque rex voluerit honorare. Esth., VI, 11.

STROPHE XXXIV.

Échange d'amour entre l'Époux et l'Épouse. — Les yeux de la colombe. — Le déluge et l'arche. — L'olivier de la paix. — La tourterelle solitaire. — L'union divine.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Les présents d'amour que l'Époux fait à l'âme parvenue à cet état, sont d'un prix inestimable ; les effusions et les louanges qui s'échangent continuellement entre l'un et l'autre sont d'une suavité ineffable. L'Épouse, au livre des Cantiques, s'occupe et se dépense tout entière à bénir son Époux, à chanter ses louanges, à lui offrir d'ardentes actions de grâces ; à son tour l'Époux ne cesse d'exalter son amie, de la remercier et de la glorifier. *Oh ! que vous êtes belle, ma Bien-Aimée,* chante-t-il, *oh ! que vous êtes belle ! Vos yeux sont des yeux de colombe. Et vous, mon Bien-Aimé,* répond l'Épouse, *que vous êtes beau ! que vos grâces sont ravissantes* (1) ! Ils ne cessent ainsi de s'a-

(1) Ecce tu pulchra es, amica mea, ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum. — Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus. Cant. I, 14, 15.

dresser l'un à l'autre les paroles les plus douces, les éloges les plus délicats, les louanges les plus gracieuses.

Dans la strophe précédente, l'âme vient de s'humilier, de se déprécier elle-même en disant qu'elle est noire et laide ; elle loue, au contraire, la grâce et la beauté de son Époux, dont un seul regard a suffi pour la rendre belle et gracieuse. Or le Seigneur ne manque jamais d'exalter ceux qui se méprisent, il répond donc au désir qu'elle a exprimé en abaissant son regard sur elle.

La strophe présente est employée à célébrer es louanges de l'épouse. Bien loin de la trouver noire, comme elle le dit d'elle-même, il l'appelle une blanche colombe ; il met en lumière ses heureuses qualités, qui lui donnent des rapports frappants avec la colombe et la tourterelle.

La blanche colombe
Est rentrée dans l'arche avec le rameau ;
Et maintenant la tourterelle
A trouvé, sur les rives verdoyantes,
Son compagnon tant désiré.

EXPLICATION.

L'Époux fait entendre ici sa voix ; il chante la pureté dont jouit l'âme dans cet état sublime, les richesses et la magnifique récompense qu'elle a

trouvées, pour s'être mise généreusement à l'œuvre, pour n'avoir épargné ni travaux, ni sacrifices. Il exalte l'immense bonheur qu'elle a eu de rencontrer son Époux dans cette union divine. Il proclame ses vœux accomplis, le suave rafraîchissement qu'elle goûte, les inénarrables délices dont elle jouit, depuis qu'elle a échappé aux difficultés, aux souffrances de sa vie d'autrefois. Il poursuit :

La blanche colombe.

Il l'appelle « blanche », pour rendre hommage à la pureté qui lui vient de la grâce. Il emprunte, en lui donnant le nom de « colombe », le style du Cantique, pour signaler la simplicité de son regard intérieur, l'aménité de son caractère et le don de contemplation qu'elle a reçu de Dieu. La colombe est simple, elle est douce et sans fiel, ses yeux limpides respirent la tendresse et l'amour. C'est pourquoi l'Époux, voulant peindre d'un trait l'amoureuse contemplation dans laquelle Dieu se fait voir à l'âme, avait dit au livre des Cantiques qu'elle avait des yeux de colombe. Maintenant il la compare à la colombe de l'arche.

La blanche colombe
Est rentrée dans l'arche avec le rameau.

La colombe sortie de l'arche de Noé est la figure de l'âme ; les allées et venues de la douce messagère sont l'image des fluctuations continuelles que l'âme avait autrefois traversées. La colombe avait à peine quitté l'arche, qu'elle ne tardait pas à y revenir, ne pouvant, à travers les eaux du déluge, trouver où poser le pied, jusqu'au jour où elle apporta dans son bec un rameau d'olivier, symbole de la divine miséricorde, qui avait desséché les eaux sous lesquelles était engloutie la terre.

Ainsi en est-il de l'âme. Sortie, à l'heure de sa création, de l'arche de la Toute-Puissance divine, après avoir traversé le déluge de ses péchés et de ses imperfections, impuissante à combler le vide immense de ses désirs, elle voltigeait çà et là dans les airs, emportée par les ardeurs de l'amour vers l'arche du sein de son Créateur, sans qu'il achevât entièrement de lui donner asile en lui. Après avoir détruit les imperfections, qui, semblables aux eaux du déluge, inondaient la terre de son âme, il lui fut donné de cueillir le rameau d'olivier, symbole de la victoire que la divine miséricorde lui avait fait remporter sur tous ses ennemis, et de s'abriter enfin dans cette heureuse retraite que lui ouvre le sein de son Bien-Aimé. Ce n'est pas seulement ce glorieux

exploit que figure le rameau d'olivier, c'est encore la magnifique récompense dont les mérites de l'âme ont été couronnés.

La « colombe », c'est-à-dire l'âme dont elle est l'emblème, retourne donc à l'arche de son Dieu, non seulement blanche et pure comme elle l'était en sortant des mains du Tout-Puissant au moment de sa création, mais portant encore, comme prix de la victoire qu'elle a remportée sur elle-même, l'olivier de la paix, dont son heureux triomphe l'a mise en possession.

Et maintenant la tourterelle
A trouvé, sur les rives verdoyantes,
Son compagnon tant désiré.

L'Époux donne ici à l'âme le nom de « tourterelle » parce qu'elle imite cet oiseau, qui cherche et poursuit de ses plus ardents désirs celui qu'il ne peut trouver.

Pour comprendre ce rapprochement, il faut se rappeler les habitudes que l'on attribue à la tourterelle. Elle ne veut jamais, dit-on, se poser sur un rameau vert, boire une goutte d'eau claire et fraîche, s'arrêter et se reposer à l'ombre, ni se joindre aux autres oiseaux, tant qu'elle n'a pas la bonne fortune de rencontrer celui à qui elle prétend s'associer ; mais, dès qu'elle l'a trouvé, elle prend part avec lui à toutes ces joies.

Telle est précisément la conduite que doit tenir l'âme pour parvenir à l'union divine. Il faut, d'abord, qu'elle avance dans le chemin de la vie avec tant d'amour et de vigilance que jamais elle ne pose le pied, c'est-à-dire ses affections ou ses désirs, sur le rameau vert d'une jouissance humaine. Elle doit ensuite ne jamais chercher à boire l'eau claire de la gloire et des honneurs du monde, ni à se rafraîchir par le breuvage des consolations de la terre ; ne pas s'arrêter ni se délecter à l'ombre de la protection et de la faveur des créatures, ni prendre un seul instant de repos dans les joies et les plaisirs d'ici-bas. Enfin, renonçant à toute affection naturelle, elle doit soupirer dans l'isolement et la séparation de toutes choses, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son Époux, et qu'elle jouisse de sa divine société dans la plénitude de sa possession.

Avant d'arriver à cet état sublime, l'âme s'est mise à la poursuite du Bien-Aimé, sans prendre la moindre satisfaction en dehors de lui. Aussi l'Époux chante-t-il, dans cette strophe, le terme des chagrins de l'épouse et le parfait accomplissement de ses vœux les plus chers. « Maintenant la tourterelle a trouvé sur les rives verdoyantes son compagnon si désiré. » Qu'est-ce à dire, sinon que l'âme élevée à la dignité d'épouse s'est

posée sur le rameau vert où elle prend ses délices avec son Bien-Aimé ; qu'elle s'abreuve d'une eau fraîche et limpide, c'est-à-dire de la divine Sagesse par le vol de la plus haute contemplation, où elle s'enivre des suavités de Dieu lui-même ; qu'elle s'arrête et se repose à l'ombre de sa faveur et de sa protection si longtemps et si ardemment désirées ; qu'elle trouve là des consolations abondantes, la nourriture la plus céleste et la plus savoureuse ? C'est cet ineffable bonheur qu'exprime l'Épouse dans les Cantiques : *Je me suis reposée à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à ma bouche* (1).

(1) Sub umbra illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo. Cant., II, 3.

STROPHE XXXV.

Comment Dieu parle au cœur. — Où se trouve l'Époux. — Rencontre de l'Époux et de l'épouse dans la solitude. — Le nid de la tourterelle. — La solitude des puissances de l'âme. — Le guide de l'épouse. — La double plaie d'amour.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

L'Époux continue à parler ; il nous révèle sa joie à la vue des biens que l'épouse a trouvés dans la solitude, où elle a voulu ensevelir sa vie, pour y jouir sans trouble et sans inquiétude d'une paix profonde, d'un bonheur inaltérable. Lorsqu'une âme est parvenue, comme celle dont il s'agit ici, à se fixer en paix dans l'amour unique et solitaire de son Époux, elle trouve en Dieu un repos d'amour délicieux ; de son côté, le Seigneur réside en elle de telle sorte qu'elle n'a plus besoin, pour aller à lui, de chercher des moyens, ni de consulter des maîtres : il est devenu lui-même sa lumière et son guide. Alors s'accomplit la promesse qu'il a faite par la bouche du prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et je*

lui parlerai au cœur (1). Il a voulu nous enseigner par là qu'il se révèle et s'unit à l'âme pure dans la solitude. Lui parler au cœur, ce n'est autre chose que rassasier ce cœur que Dieu seul peut satisfaire. C'est pour cela que l'Époux chante la strophe suivante :

Elle vivait dans la solitude,
Où elle a placé son nid ;
C'est dans la solitude que la conduit
Son Bien-Aimé seul,
Que l'amour a également blessé dans la solitude.

EXPLICATION.

L'Époux dans cette strophe expose une double pensée.

Il commence par exalter la solitude dans laquelle l'âme vivait déjà depuis longtemps. C'est par ce chemin qu'elle est parvenue à trouver l'objet de son amour, et à jouir de lui à l'abri de toutes les fatigues, de toutes les angoisses qui l'accablaient autrefois. Ayant eu le courage, pour s'unir à lui, de s'ensevelir dans une retraite profonde, sans consolations, sans aucun appui du côté des créatures, elle a mérité de trouver, en la douce compagnie du Bien-Aimé, la paix que procure la solitude où se passe désormais sa vie,

(1) Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Os. II, 14.

exempte de toutes les souffrances dont nous venons de parler.

L'Époux ajoute qu'il s'est senti épris d'un immense amour pour sa Bien-Aimée, en la voyant isolée, au milieu d'une retraite austère, où elle a renoncé à tout le créé pour lui seul. Il l'entoure alors des soins les plus assidus, la porte entre ses bras, et lui fait savourer sur son cœur d'inappréciables biens, qui sont devenus pour elle une nourriture exquise, il élève son esprit jusqu'à la contemplation des mystères les plus sublimes. Comme cette solitude lui donne la vraie liberté, et l'empêche de s'attacher aux moyens humains, le Seigneur se charge désormais d'être lui-même son guide, sans recourir au ministère des Anges ou des hommes, sans emprunter ni formes ni figures d'aucune sorte.

Elle vivait dans la solitude.

Avant d'avoir trouvé son Bien-Aimé dans l'union divine, la tourterelle dont nous avons parlé, c'est-à-dire l'âme dont elle est l'image, « vivait dans la solitude », parce que rien ne peut consoler une âme qui soupire après son Dieu ; et que tout ce qui semblerait devoir être pour elle un soulagement, ne fait, au contraire, que lui rendre son isolement plus grand encore.

Où elle a placé son nid.

La solitude dans laquelle l'âme vivait autrefois consistait donc dans la privation de toutes les choses, de tous les biens du monde, pour l'amour de son Époux. Cet esprit de parfait détachement, qui l'a conduite à la perfection en la conduisant à l'union avec le Verbe de Dieu, lui a fait trouver le rafraîchissement et le repos, comme la tourterelle dont il est ici question trouve le repos dans son « nid ».

Voici donc la pensée de l'Époux. Cette solitude où l'âme vivait autrefois, et où elle ne trouvait, à cause de son imperfection, que douleurs et angoisses, est devenue maintenant, depuis qu'elle en jouit parfaitement en Dieu, un repos, un rafraîchissement divin. Tel est le sens spirituel de la parole du Roi-Prophète : *Le passereau a trouvé une maison pour s'y retirer et la tourterelle un nid pour y placer ses petits* (1). L'âme établit ainsi sa demeure en Dieu ; en lui seul ses aspirations, ses désirs, ses puissances peuvent trouver l'aliment qui les rassasie.

C'est dans la solitude que la conduit
Son Bien-Aimé seul.

Dans la solitude où l'âme, séparée de toutes

(1) Etenim passer invenit sibi domum, et turtur nidum sibi, ubi ponat pullos suos. Ps., LXXXIII, 4.

les créatures, est seule avec Dieu, le Bien-Aimé la guide, la met en mouvement, élève toutes ses puissances jusqu'aux choses d'en haut. Il applique à la contemplation des perfections divines, l'entendement séparé et dégagé de toutes les connaissances qui leur sont opposées ou étrangères. La volonté, solitaire elle aussi, c'est-à-dire affranchie de toute autre affection, est excitée à l'amour divin qui la met en possession d'une liberté parfaite. La mémoire est remplie de connaissances toutes divines, parce qu'elle est également solitaire, c'est-à-dire pleinement délivrée de tout ce qui est figure, image ou fantôme. A peine l'âme a-t-elle fait le vide absolu dans ses puissances, à peine, en brisant toute attache à ce qui est au-dessous comme à ce qui est au-dessus d'elle, les a-t-elle réduites à un isolement total et parfait, que Dieu tout aussitôt les applique à la contemplation des choses célestes et invisibles. Il est donc vrai de dire que le Seigneur lui-même les introduit dans cette solitude bienheureuse. Aussi l'apôtre saint Paul affirme-t-il que *les enfants de Dieu*, à savoir les parfaits, *sont mus par l'Esprit de Dieu* (1). Telle est la

(1) Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Rom., VIII, 14.

pensée exprimée dans ce vers : « C'est dans la solitude que la conduit »

Son Bien-Aimé seul.

Non seulement le Bien-Aimé guide l'âme dans sa solitude, mais c'est lui seul qui agit en elle, sans jamais se servir d'aucun autre intermédiaire ; la propriété spéciale de cette union de l'âme, dans le mariage spirituel, est que Dieu opère en elle, et se communique à elle, exclusivement par lui-même et non, comme autrefois, par l'entremise des Anges, ou par les ressources de ses industries personnelles. Les sens extérieurs et intérieurs, tous les êtres créés et l'âme elle-même sont trop faibles, trop impuissants, pour contribuer à l'effusion de ces merveilleuses faveurs de l'ordre surnaturel, que Dieu accorde à une âme arrivée à cet admirable état. C'est précisément parce que la créature n'y peut rien, que Dieu se met à l'œuvre et agit en elle ; il s'y détermine, comme nous l'avons dit, lorsqu'il la trouve dans une parfaite solitude.

Il ne veut lui donner alors d'autre société que lui-même. N'est-il pas convenable, en effet, que Dieu se fasse lui-même le guide et le moyen de l'âme qui a tout quitté et épuisé les moyens

humains pour l'atteindre ? Elle s'est élevée au-dessus de tout le créé par la solitude où elle vit ; qui pourrait donc l'aider à monter plus haut encore, si ce n'est le Verbe lui-même, son divin Époux, dont l'amour infini tient à lui accorder seul ces grâces incomparables ?

Que l'amour a également blessé dans la solitude.

Il s'agit ici, on le comprend, de la blessure d'amour que l'épouse a faite à l'Époux. Si la solitude de l'âme charme le Bien-Aimé plus qu'on ne peut le dire, il est une chose en elle qui lui fait une plaie d'amour plus profonde encore : c'est de la voir, blessée elle-même d'amour pour lui, renoncer à tout et quitter tout pour son bon plaisir. Aussi s'est-il refusé à la laisser seule ; mais il a voulu qu'elle fût blessée de son amour, dans cette solitude à laquelle elle s'est condamnée pour lui plaire. Dorénavant rien ne peut combler ses désirs que lui seul ; il devient son seul guide, l'attire et l'absorbe en lui : ce qu'il n'aurait pas fait, s'il ne l'eût trouvée dans la solitude spirituelle.

STROPHE XXXVI.

Amour et solitude. — Bonheur d'une âme parfaite. — Jouissance mutuelle du Verbe et de l'âme. — Le miroir de la divine beauté. — Communauté des biens entre l'Époux et l'épouse. — Connaissance du matin et connaissance du soir. — Les abîmes de la Sagesse de Dieu. — La clef de la divine Sagesse. — Bonheur et prix de la souffrance.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Le cachet distinctif de l'amour est que les amants aiment infiniment mieux rester seuls, pour jouir l'un de l'autre, que de se mêler à une société, si choisie qu'elle puisse être. Bien qu'ils n'aient à se communiquer aucun secret, dès lors que leur entretien se passe devant des témoins, quand même ceux-ci ne les troubleraient ni par leurs conversations ni par leurs faits et gestes, leur présence suffirait à elle seule pour les empêcher de jouir en toute liberté l'un de l'autre. L'amour établit l'unité : voilà pourquoi deux cœurs qui s'aiment, préfèrent la solitude à tout.

L'âme, dans ses rapports avec Dieu, s'est donc

élevée jusqu'à cette sublime hauteur de perfection et de liberté d'esprit, où la révolte et les oppositions de la sensualité ne peuvent plus atteindre. Son unique pensée, sa seule occupation, c'est de se livrer avec l'Époux aux délices et aux jouissances du plus ardent amour. Comme autrefois le saint homme Tobie, après avoir traversé les épreuves de la pauvreté et des tentations, recouvra la vue et passa le reste de sa vie dans la joie ; ainsi l'âme dont nous parlons, se réjouit à la vue des grands biens dont elle est enrichie, et qui sont la source des plaisirs les plus enivrants. Écoutons le prophète Isaïe nous traçant le tableau d'une âme parvenue à ce merveilleux degré d'amour, après s'être exercée longtemps aux œuvres de la perfection :

Ta lumière, dit-il à l'âme parfaite, *se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres deviendront comme le plein midi. Le Seigneur te fera jouir d'un perpétuel repos, il inondera ton âme de ses splendeurs, il fortifiera tes os, tu seras comme un jardin que l'on arrose toujours, et comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais. En toi les lieux déserts et abandonnés depuis des siècles se bâtiront, tu relèveras les édifices tombés en ruine depuis de longues générations ; on dira de toi que tu répares les haies détruites et que tu rends à la circulation les che-*

mins impraticables. Si tu ne voyages pas le jour du sabbat, si tu ne fais pas ta volonté le jour qui m'est consacré ; si ce jour est pour toi un repos délicieux, le jour saint et glorieux du Seigneur où tu lui rends l'honneur qui lui est dû, en ne suivant pas tes mauvais instincts, en ne faisant pas ta propre volonté, en ne prononçant aucune parole injuste : alors tu trouveras ta joie dans le Seigneur. Je t'élèverai au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé en ce monde, et je te nourrirai de l'héritage de Jacob ton père (1).

Désormais cette âme ne se préoccupe plus que de savourer une nourriture si céleste. Elle aspire à en jouir parfaitement et pour toujours dans la vie éternelle. Aussi, dans les strophes suivantes, se borne-t-elle à demander d'être

(1) Orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies. Et requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit ; et eris quasi hortus irriguus, et sicut fons aquarum, cujus non deficient aquæ. Et ædificabuntur in te deserta sæculorum ; fundamenta generationis et generationis suscitabis ; et vocaberis ædificator sepium, avertens semitas in quietem. Si averteris a sabbato pedem tuum, facere voluntatem tuam in die sancto meo, et vocaveris sabbatum, delicatum, et sanctum Domini gloriosum, et glorificaveris eum, dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua, ut loquaris sermonem ; tunc delectaberis super Domino, et sustollam te super altitudines terræ, et cibabo te hæreditate Jacob patris tui. Is., LVIII, 10-14.

rassasiée de cet aliment des élus dans la vision béatifique.

Jouissons l'un de l'autre, mon Bien-Aimé,
Et allons nous voir dans votre beauté,
Sur la montagne et sur la colline,
Où coule l'eau pure et limpide.
Pénétrons plus avant dans la profondeur.

EXPLICATION.

La parfaite union entre l'âme et Dieu est arrivée à sa dernière consommation, l'épouse ne veut plus désormais s'employer qu'à l'amour, et à tout ce qui en porte la marque. Elle implore donc de son Époux la triple grâce qui en découle. La première est de jouir de la douceur et des délices de l'amour ; c'est l'objet du premier vers : « Jouissons l'un de l'autre, mon Bien-Aimé ». La seconde est de devenir semblable au Bien-Aimé ; le vers suivant l'indique : « Allons nous voir dans votre beauté ». La troisième est de connaître et de pénétrer les secrets du Bien-Aimé ; c'est la prière formulée par le dernier vers : « Pénétrons plus avant dans la profondeur ».

Jouissons l'un de l'autre, mon Bien-Aimé.

Ceux qui s'aiment jouissent l'un de l'autre, non seulement par la communication habituelle

des douceurs de l'union, mais encore par celle que produit actuellement l'amour effectif, soit qu'il s'affirme par les actes de la volonté qui révèlent le feu intérieur dont cette faculté est embrasée, soit par les œuvres extérieures qu'inspire le service du Bien-Aimé. N'est-il pas dans la nature de l'amour, une fois qu'il a pris racine dans un cœur, de vouloir toujours sentir les impressions de ses jouissances et de ses délices, par l'exercice intérieur ou extérieur auquel il se dépense ? Or l'âme agit ainsi pour devenir de plus en plus semblable au Bien-Aimé.

Et allons nous voir dans votre beauté.

Le sens de ce vers est celui-ci : Efforçons-nous, par cet exercice d'amour, de parvenir à nous « voir dans votre beauté » au séjour de la gloire. C'est-à-dire, faites-moi la grâce de me transformer tellement en votre beauté, et de devenir si parfaitement semblable à vous, que nous puissions nous contempler l'un et l'autre en cette beauté divine. Faites-moi enfin la grâce de la posséder de telle sorte, que chacun de nous puisse voir en l'autre sa propre beauté. Ainsi, dans votre adorable beauté, il me sera donné de vous voir et de me voir moi-même, comme aussi vous me verrez, en vous voyant en elle. Je vous contem-

plerai et vous me verrez en vous, comme aussi vous vous contemplerez en moi, et je me verrai moi-même en vous. C'est alors que, dans votre beauté, chacun de nous paraîtra pour l'autre comme un second lui-même. Ma beauté sera la vôtre, et la vôtre sera la mienne. Nous serons identifiés dans cette magnificence incomparable; en elle, je serai vous, comme en elle vous serez moi; de la sorte il nous sera permis de nous contempler éternellement dans votre infinie beauté.

Ces merveilles de grâce et d'amour s'accomplissent dans l'adoption des enfants de Dieu, qui peuvent en toute vérité lui dire après son Fils bien-aimé : *Tout ce que j'ai est à vous, et tout ce que vous avez est à moi* (1). Ce privilège est acquis au Verbe en vertu de sa nature divine, tandis que les enfants adoptifs de Dieu ne le possèdent que par faveur, et en participant aux droits de Jésus-Christ. Notre-Seigneur a laissé tomber cette parole non seulement pour lui, qui est notre chef, mais aussi pour son corps mystique tout entier, je veux dire, pour la sainte Église, qui partagera la beauté de son céleste Époux, au jour de son triomphe, quand elle verra Dieu face à face. L'âme implore donc le bonheur de se réu-

(1) Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt. S. Joan., XVII, 10.

nir à son Bien-Aimé, afin qu'ils puissent se voir à jamais dans sa beauté.

Sur la montagne et sur la colline.

La « montagne » signifie la connaissance essentielle de Dieu, celle qu'il possède en son Verbe éternel, et que les théologiens appellent connaissance du matin. En raison de sa sublimité, elle est représentée sous la figure d'une montagne, comme le dit le prophète Isaïe, qui, appelant les peuples à la connaissance du Fils de Dieu, s'exprime ainsi : *Venez et montons à la montagne du Seigneur* (1) ; et ailleurs : *Dans les derniers temps sera fondée la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur* (2).

L'épouse ajoute : « Et sur la colline ». La colline, c'est la connaissance de Dieu ou sa sagesse qui resplendit dans ses créatures, dans ses œuvres, dans ses admirables desseins, et que les théologiens nomment la connaissance du soir. Elle est désignée par la colline, parce qu'elle est moins élevée que la première. Toutefois l'âme demande l'une et l'autre, par ces paroles : « Sur la montagne et sur la colline. »

(1) Venite et ascendamus ad montem Domini. Is., II, 3.
(2) Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini. Ibid., II, 2.

Dire à l'Époux : « Allons nous voir dans votre beauté, sur la montagne », c'est lui dire en d'autres termes : Transformez-moi en vous, et faites-moi participer à la beauté de la Sagesse éternelle, qui est le Verbe Fils de Dieu. Lorsque l'âme ajoute : « sur la colline », elle demande encore à être revêtue de cette seconde sagesse d'un ordre inférieur, qui brille dans les créatures, et qui se révèle dans le mystère des œuvres du Tout-Puissant. Comme cette beauté appartient au Fils de Dieu aussi bien que la première, quel n'est pas le désir de l'âme d'en être rendue participante ? La créature ne peut se voir dans la beauté de Dieu qu'à la condition de se transformer en lui par la Sagesse, qui la met en possession des merveilles de l'Essence divine comme de celles de la création. L'Épouse du Cantique voulait aller à cette montagne et à cette colline, lorsqu'elle disait : *J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens* (1). Elle entend, par *la montagne de la myrrhe*, la vision intuitive de Dieu, et, par *la colline de l'encens*, la connaissance de Dieu que donnent les créatures ; car la myrrhe de la montagne est plus précieuse que l'encens de la colline.

Où coule l'eau pure et limpide.

(1) Vadam ad montem myrrhæ et ad collem thuris. Cant., IV, 6.

C'est-à-dire, où l'on jouit de la connaissance et de la Sagesse de Dieu. C'est « une eau pure et limpide », parce que la Sagesse purifie l'entendement, le dégage de tout ce qui est accidentel et imaginaire, l'inonde de lumière en faisant disparaître les nuages de l'ignorance. Travaillée d'un immense désir de voir la vérité tout entière, l'âme aspire à la pénétrer jusque dans ses dernières profondeurs ; elle implore donc cette troisième grâce en disant :

Pénétrons plus avant dans la profondeur.

« Pénétrons dans la profondeur » de vos œuvres merveilleuses, de vos inscrutables jugements, dont la multitude et la variété sont un abîme insondable. Là resplendit une sagesse impénétrable et remplie de sublimes mystères ; nous pouvons, non seulement la dire profonde, mais encore admirer en elle une fécondité inépuisable, selon la parole du Roi-Prophète : *La montagne de Dieu est une montagne grasse, une montagne fertile, une montagne d'une merveilleuse fécondité* (1). La profondeur de la sagesse et de la science de Dieu est immense, à tel point que l'âme, bien

(1) Mons Dei mons pinguis, mons coagulatus, mons pinguis. Ps., LXVII, 16.

qu'elle en connaisse les merveilles dans une certaine mesure, peut toujours pénétrer plus avant encore. A la vue de ces incalculables richesses, saint Paul jetait ce cri d'admiration : *O profondeur des trésors de la Sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables* (1) !

L'âme souhaite ardemment s'enfoncer chaque jour davantage dans ces divines profondeurs, dans cet inscrutable abîme des jugements et des voies de Dieu ; les connaître est une jouissance inestimable et qui surpasse tout sentiment. Le saint roi David en parle ainsi : *Les jugements du Seigneur sont vrais, ils se justifient par eux-mêmes, ils sont plus désirables qu'une grande abondance d'or et de pierres précieuses ; ils sont plus doux que le miel le plus exquis ; c'est pourquoi votre serviteur les observe avec amour* (2). Aussi l'âme désire-t-elle, d'un immense désir, se plonger dans la connaissance de ces jugements et scruter

(1) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus ! Rom., XI, 33.

(2) Judicia Domini vera, justificata in semetipsa ; desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum ; et dulciora super mel et favum ; etenim servus tuus custodit ea. Ps., XVIII, 10, 11, 12.

leurs plus impénétrables profondeurs. Pour y parvenir, il n'est point de périls ni de peines qu'elle ne consente à endurer, avec la joie la plus vive et la plus douce consolation. Elle saisirait tous les moyens qui pourraient, à travers toutes les difficultés et toutes les souffrances, la conduire à cet incomparable bien, fallût-il même, pour se perdre plus en Dieu, affronter les angoisses et les terreurs de la mort.

Par cette « profondeur », on peut encore parfaitement entendre la multitude et la gravité des tribulations que l'âme aspire à traverser. Comme la souffrance est une condition pour entrer plus avant dans la profondeur de la Sagesse de Dieu si suave et si délicieuse, comme la pure souffrance entraîne nécessairement après elle une connaissance plus intime et plus parfaite, par conséquent une jouissance plus pure et plus sublime de cette divine Sagesse, l'âme l'estime ineffablement douce et précieuse. Aussi n'est-ce point assez pour elle d'une souffrance ordinaire, elle s'écrie : « Pénétrons plus avant dans la profondeur », c'est-à-dire, allons jusqu'aux angoisses de la mort pour voir Dieu. Le prophète Job s'écriait également dans les ardeurs d'un semblable désir : *Qui me donnera de voir ma prière exaucée, et que Dieu m'accorde ce que*

j'attends de lui? Puisse celui qui a commencé à me broyer achever son œuvre! Puisse-t-il ne plus retenir sa main et m'arracher jusqu'à la racine de la vie! Et puissé-je moi-même savourer la consolation d'être accablé des plus poignantes douleurs, sans jamais être épargné de lui (1)!

Plût au ciel que l'on en vînt à comprendre enfin combien il est impossible de pénétrer dans les profondeurs de la Sagesse de Dieu, et de posséder ses immenses trésors, sans passer par des souffrances multipliées! Avec quelle ardeur l'âme n'ambitionnerait-elle pas la grâce de souffrir les croix les plus pesantes; avec quelle consolation, quelle joie ne les accueillerait-elle pas pour pouvoir entrer dans les secrets de cette Sagesse divine! Le grand Apôtre engageait bien les Éphésiens à demeurer fermes dans les tribulations, quand il leur recommandait de se montrer vaillants et *de s'enraciner dans la charité, afin de pouvoir comprendre avec tous les Saints quelle est la largeur et la longueur, la hauteur et la profondeur de l'amour de Dieu pour les hommes.* Il les exhortait *à connaître aussi la science suré-*

(1) Quis det ut veniat petitio mea, et quod expecto tribuat mihi Deus? Et qui cœpit ipse me conterat, solvat manum suam et succidat me? Et hæc mihi sit consolatio ut affligens me dolore non parcat. Job, VI, 8, 9, 10.

minente de la charité de Jésus-Christ, afin d'être comblés de la plénitude des dons de Dieu (1). La porte qui introduit dans les trésors de la Sagesse est d'autant plus étroite qu'elle n'est autre que la croix elle-même. Un grand nombre d'âmes, il est vrai, aspirent à jouir des délices qu'elle procure ; mais il y en a bien peu qui désirent passer par la seule porte qui y conduise.

(1) In charitate radicati et fundati, ut possitis comprehendere cum omnibus sanctis quæ sit latitudo et longitudo, et sublimitas et profundum ; scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi, ut impleamini in omnem plenitudinem Dei. Ephes., III, 17, 18, 19.

STROPHE XXXVII.

Pourquoi l'épouse désire la mort. — Les grandeurs de l'Incarnation du Verbe. — Les cavernes de la pierre. — La mine d'or du Verbe incarné. — Comment s'exploitent ces immenses trésors. — L'entrée des cavernes. — La transformation de l'âme. — Les divines grenades. — L'ivresse de l'épouse.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Si l'âme soupire après la délivrance des liens du corps pour être avec Jésus-Christ, c'est surtout parce qu'alors le voyant face à face, elle connaîtra dans leur source même la profondeur de ses voies, et les éternels mystères de son Incarnation. Que ce soit là une large part de la béatitude, Notre-Seigneur le donne lui-même à entendre, lorsque, dans l'Évangile selon saint Jean, il dit en s'adressant au Père céleste : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul Dieu véritable, et Celui que vous avez envoyé, le Christ Jésus* (1). La première démarche que fait un

(1) Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. S. Joan., XVII, 3

ami en arrivant au terme d'un long voyage, c'est de rendre visite à l'ami qu'il aime, et de renouer avec lui ses relations ; le premier désir de l'âme, lorsqu'elle parvient à jouir de la vision béatifique, c'est de se plonger dans les délices que lui fait éprouver la connaissance des secrets profonds, cachés dans les mystères de l'Incarnation, et des conseils éternels de Dieu qui s'y rattachent. Après nous avoir exprimé le désir de se voir dans la beauté de Dieu, l'âme continue par la strophe suivante :

Et nous irons ensuite tous les deux
Dans les cavernes élevées de la pierre,
Qui sont fort cachées ;
Nous entrerons là,
Et nous y goûterons le suc des grenades.

EXPLICATION.

Un des principaux sentiments qui provoquent dans l'âme le désir de pénétrer les secrets de la Sagesse divine, et d'en connaître les plus intimes beautés, c'est le besoin d'unir plus étroitement à Dieu son entendement par la connaissance des mystères de l'Incarnation : celle de toutes ses œuvres qui fait éclater cette adorable Sagesse de la manière à la fois la plus sublime et la plus délicieuse. Or, dans cette nouvelle strophe, l'é-

pouse nous apprend qu'elle pénétrera plus avant encore dans ces profondeurs, lorsqu'elle sera parvenue jusqu'à la parfaite intimité du mariage spirituel. Cette intimité ne se consommera que dans la lumière de gloire, quand, par son union avec la Sagesse qui est le Verbe lui-même, elle verra Dieu face à face. Alors elle aura l'intelligence des grands mystères de l'Homme-Dieu, mystères profondément incompréhensibles, cachés qu'ils sont dans les abîmes de la Divinité. L'Époux et l'épouse entreront dans le secret de ces mystères, ils s'y plongeront, ils s'y perdront tout entiers, et là tous deux jouiront des délices et de l'ineffable douceur que produit cette connaissance, comme ils jouiront aussi de la contemplation des vertus et des attributs de Dieu : la justice, la miséricorde, la puissance, la sagesse et la charité, que ces mystères font briller d'un éclat incomparable.

Et nous irons ensuite tous les deux
Dans les cavernes élevées de la pierre.

Cette pierre, selon la doctrine de saint Paul, *est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même* (1). Ces sublimes cavernes sont les mystères élevés, profonds, incompréhensibles, accomplis par la Sagesse de

(1) Petra autem erat Christus. I ad Cor., x, 4.

Dieu en la personne de Notre-Seigneur ; l'union hypostatique de la nature humaine avec le Verbe éternel du Père, l'harmonie entre cette union divine et celle des hommes avec Dieu, l'accord merveilleux de la justice et de la miséricorde dans le salut du monde ; mystères à la fois élevés et insondables, qu'on appelle à bon droit du nom de « cavernes élevées » : élevées à cause de leur sublimité, cavernes à cause des profondeurs de la Sagesse qu'ils mettent en lumière. Les cavernes profondes ne sont-elles pas souvent un dédale de sinuosités et de détours ? Or chacun des mystères réunis en Notre-Seigneur est un profond abîme, et les secrets jugements qui se rattachent à la prescience de Dieu et à la prédestination des hommes, sont, pour ainsi parler, d'innombrables cavités dans lesquelles on peut se plonger à l'infini. L'épouse s'empresse d'ajouter :

Qui sont fort cachées.

En effet, les saints docteurs et les âmes privilégiées, tout en découvrant en Notre-Seigneur pendant cette vie des merveilles admirables, et d'incomparables mystères, n'ont rien pu exprimer, ni même saisir de la plus grande partie de ses secrets. Oh ! quel insondable abîme que le Christ ! C'est une mine d'une merveilleuse ri-

chesse, dont les galeries innombrables renferment des trésors, où l'on peut puiser toujours sans les faire tarir jamais. Loin de là ; plus on exploite cette mine, plus on découvre en elle, par tous les côtés et dans tous les sens, des filons nouveaux qui recèlent de nouvelles merveilles. L'apôtre saint Paul n'écrivait-il pas aux Colossiens qu'*en lui sont cachés tous les trésors de la Sagesse et de la science* (1) ?

Pour pénétrer jusqu'à ces divins trésors, il faut, comme on l'a vu, passer d'abord intérieurement et extérieurement par de grandes souffrances. Nul ne peut parvenir, dans la science des mystères de Jésus-Christ, aux dernières limites que l'on puisse atteindre en cette vie, sans avoir beaucoup souffert, sans avoir reçu de Dieu beaucoup d'autres faveurs intellectuelles et sensibles, et sans s'être longtemps exercé dans la vie spirituelle. Toutes ces grâces, d'un ordre très inférieur à la Sagesse qui pénètre dans les mystères du Christ, ne sont que des moyens ou des dispositions pour y parvenir. Aussi, lorsque Moïse demanda à Dieu de lui montrer sa gloire, il lui fut répondu que cela était impossible en ce monde,

(1) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. Colos., II, 3.

et qu'il verrait seulement le bien dont il pouvait jouir sur la terre. Alors, pour tenir sa promesse, Dieu le plaça dans la caverne de la pierre qui est la figure du Christ, et il lui montra ses épaules, c'est-à-dire il lui fit connaître les mystères de la très sainte Humanité (1).

L'âme désire donc entrer bien avant dans ces divines cavernes du Sauveur pour s'absorber et se transformer en lui, pour s'enivrer à longs traits de l'amour qu'allume en elle l'ineffable Sagesse. Elle aspire à se cacher dans le sein de son Bien-Aimé, qui, au livre des Cantiques, l'invite lui-même à sonder ces profondeurs lorsqu'il dit à l'Épouse : *Levez-vous, ma Bien-Aimée, mon unique beauté, et venez. Venez, ô ma colombe, dans les trous de la pierre, dans les cavernes de la muraille* (2). Ce sont précisément celles dont nous parlons, et auxquelles l'épouse fait allusion en disant :

Nous entrerons là.

Nous entrerons là, dans la connaissance de ces divins mystères. Elle ne dit pas en parlant d'elle

(1) Non poteris videre faciem meam, etc. Exod., XXXIII, 20 et seq.

(2) Surge, amica mea, speciosa mea, et veni. Columba mea, in foraminibus petræ, in caverna maceriæ. Cant., II, 13.

seule : J'entrerai, ce qui semblerait plus rationnel, puisque l'Époux n'a pas besoin d'y entrer de nouveau ; mais elle emploie cette expression : Nous entrerons, le Bien-Aimé et moi. Cela signifie qu'elle ne peut accomplir seule cette grande œuvre, mais qu'il lui faut pour y réussir le concours de l'Époux. D'ailleurs, dans l'état du mariage spirituel, Dieu et l'âme sont si étroitement unis l'un à l'autre, que celle-ci ne fait plus rien sans que Dieu y participe.

Ce vers : « Nous entrerons là », peut donc s'exprimer ainsi : Nous nous transformerons là, ou plutôt, là je me transformerai en vous par l'amour et les délices que me fait éprouver la révélation de vos jugements sacrés. La lumière, qui fait voir à la clarté de la prescience divine la prédestination des justes, la ruine des réprouvés, les bénédictions de douceur dont le Père céleste a prévenu ses élus, en vue des mérites de son Fils Jésus, transforme l'âme et la remplit d'amour. Abîmée qu'elle est dans la douceur et les délices, elle ne fait autre chose que remercier et qu'aimer toujours plus ardemment le Père qui, par son Fils Jésus-Christ, l'a couronnée de tant de gloire. Ces devoirs, elle les rend en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, à qui elle est divinement unie. C'est une louange si délicate, si

douce, qu'elle échappe au langage ; il est absolument impossible d'en rien dire. Cependant l'âme essaie d'en parler dans le vers suivant :

Et nous y goûterons le suc des grenades.

Les « grenades » sont la figure des mystères de Notre-Seigneur, des jugements de la Sagesse éternelle, enfin des vertus et des attributs de Dieu, que mettent en lumière ces mystères et ces jugements, et dont le nombre est infini. La grenade se compose d'une multitude de petits grains, formés et contenus sous une même enveloppe ; de même chacun des jugements de Dieu, chacune de ses perfections, de ses vertus, renferme en soi un abîme de dispositions merveilleuses, d'admirables effets cachés en lui et inséparables de lui. Et comme la forme de la grenade est celle d'une sphère, de même chacune des vertus et des perfections de Dieu, qui n'est autre que Dieu lui-même, souvent représenté sous l'aspect d'une sphère parce qu'il n'a ni commencement ni fin, peut être figurée par une grenade. L'Épouse des Cantiques fait allusion à cette profusion de jugements et de mystères renfermés dans la Sagesse, lorsqu'elle dit, en parlant de l'Époux : *Sa poitrine est d'ivoire enrichi de sa-*

phirs (1). Ces pierres précieuses, dont la couleur rappelle celle du firmament quand il est dans toute sa sérénité, figurent les mystères et les jugements de la divine Sagesse que représente la poitrine de l'Époux.

« Le suc » des grenades que l'épouse veut goûter avec l'Époux, exprime la jouissance et les délices pleines d'amour dont la connaissance de ces mystères remplit l'âme. Lorsqu'on mange une grenade, il ne sort de plusieurs grains qu'un seul et même suc ; ainsi toutes ces merveilles, toutes ces grandeurs communiquées à l'âme, ne produisent en elle qu'une même et savoureuse jouissance d'un immense amour, qui est l'Esprit-Saint. Aussi, tout enivrée de ce breuvage divin, s'empresse-t-elle de l'offrir avec le plus tendre amour à son Dieu, au Verbe son Époux, selon la promesse qu'elle lui en avait faite s'il la faisait entrer dans cette science sublime. *Là*, disait-elle, au livre des Cantiques, *vous m'instruirez, et je vous donnerai un breuvage d'un vin épicé et du suc nouveau de mes grenades* (2). Si elle dispose de ces grenades, c'est-à-dire des connaissances divines, comme lui appartenant, bien qu'en

(1) Venter ejus eburneus distinctus sapphiris. Cant., v, 14.
(2) Ibi me docebis, et dabo tibi poculum ex vino condito, et mustum malorum granatorum meorum. Ibid., VIII, 2.

réalité elles appartiennent à Dieu, c'est que Dieu les lui a données ; les possédant maintenant, pour ainsi dire, en toute propriété, elle les lui rend à son tour. Tel est le sens de cette parole : « Nous goûterons le suc des grenades ». L'Époux le goûte le premier et le donne ensuite à goûter à l'épouse ; puis, après l'avoir goûté, l'épouse le rend à son Bien-Aimé, en sorte qu'ils en savourent ensemble la douceur.

STROPHE XXXVIII.

L'égalité d'amour entre l'Époux et l'épouse. — Identification de l'âme avec Dieu dans la transformation de gloire. — L'essence de la béatitude. — L'éternelle prédestination de l'âme à la gloire. — Ce que c'est que voir Dieu. — Impuissance du langage humain à le définir.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Dans les deux strophes précédentes, l'épouse a chanté les biens dont l'Époux doit la combler, lorsqu'elle sera parvenue à l'éternelle béatitude. Elle a dit comment il doit la transformer, d'abord en lui imprimant le cachet réel des beautés de sa Sagesse créée et de sa Sagesse incréée ; ensuite en lui communiquant les beautés de l'union du Verbe avec l'humanité, de telle sorte qu'elle ne le verra plus seulement par les épaules comme Moïse, mais qu'elle le contemplera face à face. La strophe qui suit expose deux autres faveurs. En premier lieu, comment l'âme doit goûter le suc divin des grenades dont nous parlions il y a un instant ; puis la gloire dont

l'Époux doit la couronner en vertu de sa prédestination. Tous ces biens que l'âme énumère les uns après les autres regardent, il est bon de le remarquer, la gloire essentielle qui lui sera donnée dans le ciel.

Là vous m'enseignerez
Ce que mon âme désirait ;
Et c'est là que vous me donnerez aussitôt,
O vous qui êtes ma vie !
Cette chose que vous me donnâtes l'autre jour.

EXPLICATION.

Si l'âme désirait ardemment s'enfoncer dans ces cavernes, c'était afin de parvenir jusqu'à la consommation de l'amour divin. Son cœur avait toujours aspiré à aimer Dieu avec la même pureté et la même perfection dont elle est aimée de lui, afin de se satisfaire en le payant pleinement de retour. C'est pourquoi elle demande à l'Époux, dans cette strophe, de lui apprendre là ce qui a toujours été l'objet de ses désirs, dans tous les actes et tous les exercices de sa vie, c'est-à-dire la science de l'amour parfait ; ensuite de lui accorder la gloire essentielle à laquelle il l'a prédestinée dès les jours de son éternité.

Là vous m'enseignerez
Ce que mon âme désirait.

Ce que l'âme prétend, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre surnaturel, c'est d'avoir un amour égal à celui de Dieu, l'amour ne pouvant être satisfait, s'il n'aime autant qu'il est aimé lui-même. Cependant, même dans la transformation de grâce à laquelle l'âme parvient en cette vie, son amour, si intense qu'il soit, ne peut égaler la perfection de l'amour dont Dieu l'aime ; elle soupire donc après la transformation de gloire qui s'accomplira dans la vision intuitive. Il est bien vrai qu'ici-bas il existe déjà entre elle et Dieu une véritable union de volonté ; mais il ne l'est pas moins que son amour ne saurait atteindre la perfection et la force qu'il possédera dans l'union indissoluble de la gloire. *Alors,* dit l'Apôtre des Gentils, *l'âme connaîtra Dieu aussi parfaitement qu'elle est connue de lui* (1); en d'autres termes, elle l'aimera aussi ardemment qu'elle est aimée de lui. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque son entendement sera l'entendement de Dieu, sa volonté la volonté de Dieu, son amour l'amour même de Dieu ? Sa volonté ne sera pas anéantie, mais elle sera si étroitement identifiée avec la puissance d'amour

(1) Tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. I ad Cor., XIII, 12.

dont l'aime la volonté de Dieu, qu'elle lui rendra cet amour avec une force égale et une égale perfection. Alors les deux volontés n'en feront plus qu'une et n'auront plus qu'un seul et même amour, l'amour de Dieu.

L'âme aimera Dieu avec la volonté et la force de Dieu même, unie à la force de l'amour dont elle est aimée de lui. C'est en réalité cet Esprit d'amour et de force qui transforme l'âme ; car, lui ayant été donné pour suppléer à ce qui lui manque, il opère en elle cette glorieuse transformation. Dans la transformation la plus sublime où l'âme puisse parvenir en cette vie, je veux dire, dans le mariage spirituel qui la revêt entièrement de grâce, peu s'en faut que son amour, par la vertu de l'Esprit-Saint, ne s'élève jusqu'au degré que nous venons de signaler.

L'âme ne dit pas, il est bon de le remarquer, que l'Époux lui donnera là son amour, bien qu'il le lui donne en réalité. En parlant de la sorte, elle aurait simplement fait comprendre que Dieu lui témoignerait de l'amour ; mais elle dit que là il lui enseignera la manière de l'aimer, avec toute la perfection à laquelle elle prétend. En effet, en lui donnant l'amour dont il aime lui-même, il lui apprendra en même temps à l'aimer autant

qu'elle est aimée de lui. Dieu, sans aucun doute, apprend alors à l'âme à l'aimer comme il aime, c'est-à-dire librement, purement et sans intérêt ; de plus, en la transformant en son amour, il lui communique sa propre force, qui, nous le disions il y a un instant, la rend capable de l'aimer désormais dans la mesure d'intensité dont il l'aime lui-même.

Il semble donc qu'il met sa propre force entre les mains de son épouse, et qu'il lui montre, en agissant avec elle, la manière d'en faire usage : c'est-à-dire qu'en lui apprenant à aimer, il lui donne les secours nécessaires pour le bien faire. L'âme, tant qu'elle n'est pas arrivée là, n'est jamais pleinement satisfaite ; elle ne le serait même pas dans l'autre vie, comme saint Thomas l'enseigne dans son opuscule de *la Béatitude*, si elle ne se sentait pas aimer Dieu autant qu'elle est aimée de lui. S'il est vrai que l'état du mariage spirituel ne comporte pas l'absolue perfection d'amour qui existe dans la gloire, il ne l'est pas moins qu'il en est un reflet frappant, que le langage humain reste absolument impuissant à dépeindre.

Et c'est là que vous me donnerez aussitôt,
O vous qui êtes ma vie !
Cette chose que vous me donnâtes l'autre jour.

Ce que l'Époux donne aussitôt à l'âme, c'est la gloire essentielle, à savoir : la vision intuitive de Dieu.

Avant de passer outre, il est à propos de résoudre ici une difficulté qui pourrait se présenter à l'esprit. Ce qui constitue l'essence de la béatitude, c'est la vision intuitive et non pas l'amour béatifique. Comment donc se fait-il que l'âme, au commencement de cette strophe, affirme qu'elle prétend à cet amour, sans dire un seul mot de ce qui fait l'essence de la gloire ; comment demande-t-elle ensuite cette gloire essentielle, comme s'il s'agissait d'une chose de moindre valeur ?

L'âme s'exprime ainsi pour un double motif. Le premier, c'est que l'amour est le but où elle tend partout et toujours; or, cet amour réside dans la volonté, qui, en vertu de sa nature, donne et ne reçoit pas. L'entendement, au contraire, qui est le sujet de la gloire essentielle, a pour propriété intime de recevoir sans jamais donner. Il n'est donc pas étonnant que l'âme, tout enivrée de l'amour divin, ne se préoccupe nullement de la gloire que Dieu doit lui donner, mais qu'elle se livre exclusivement à lui par un véritable amour, sans songer le moins du monde à ses propres intérêts. Le second motif, c'est

qu'en sollicitant la perfection de l'amour, la demande de la vision intuitive s'y trouve nécessairement renfermée.

Elle a toujours été sous-entendue dans les strophes précédentes, parce qu'il est impossible d'arriver au parfait amour de Dieu, sans jouir de sa vision intuitive. Le premier motif répond donc victorieusement à la difficulté soulevée plus haut. L'âme, en se donnant par l'amour, s'acquitte envers Dieu de ce qu'elle lui doit; tandis que l'entendement ne donne rien, et ne sait faire autre chose que recevoir.

Expliquons maintenant ces vers, et disons quel est cet autre jour dont parle l'âme, puis, quelle est cette chose que Dieu lui donna alors, et dont elle lui demande de la faire jouir plus tard dans la gloire.

Cet « autre jour », c'est le jour de l'éternité de Dieu qui ne ressemble en rien au jour du temps. En ce jour de l'éternité, dès l'origine de toutes choses et avant la création, Dieu prédestina l'âme à la gloire, détermina la mesure de félicité qu'il devait lui donner et qu'il lui donna librement. Elle est devenue depuis lors la propriété de l'âme; aucun obstacle ne pourra jamais la lui enlever, si bien qu'elle possédera sans fin ce à quoi Dieu l'a prédestinée dès le commencement.

C'est là, dans sa pensée, ce que Dieu lui donna en cet autre jour, et ce qu'elle désire posséder enfin à découvert dans la gloire. Cette « chose », quelle est-elle ?

L'Apôtre nous répond : *Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur de l'homme ne saurait concevoir* (1). *Excepté vous, ô mon Dieu*, dit encore dans le même sens le prophète Isaïe, *l'œil n'a point vu ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent* (2). A son tour, l'âme ne peut définir ce bonheur, elle se sert de l'expression vague et indéterminée « cette chose ». Il s'agit en définitive de voir Dieu. Or qu'est-ce donc que voir Dieu ? Aucune parole humaine ne saurait le dire ; c'est pourquoi l'âme traduit sa pensée par « cette chose ».

Essayons cependant de jeter un peu de jour sur « cette chose » mystérieuse, et rappelons ici ce que Notre-Seigneur, au livre de l'Apocalypse, en a dit à l'apôtre saint Jean avec une grande variété d'expressions, de figures et de comparaisons, revenant jusqu'à sept fois de suite sur

(1) Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis, qui diligunt illum. I ad Cor., II, 9.

(2) Oculus non vidit, Deus, absque te quæ præparasti expectantibus te. Is., LXIV, 4.

le même sujet. Cette chose est si grande, qu'il est impossible de la faire comprendre par un seul mot et dans une seule pensée ; et, après tout ce qui en a été dit, il semble que rien n'a été dit.

C'est d'abord un fruit délicieux. *Au vainqueur,* dit le divin Maître, *je donnerai à manger le fruit de l'arbre de vie qui est au milieu du paradis de mon Dieu* (1). Ce n'est point assez ; comme cette figure n'explique pas parfaitement « cette chose », il en ajoute immédiatement une autre : *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie* (2). L'image nouvelle est insuffisante encore ; tout aussitôt le Seigneur en présente une troisième, difficile à pénétrer, il est vrai, mais qui ouvre de plus larges horizons : *Au vainqueur je donnerai la manne cachée, je lui donnerai de plus une pierre blanche, et sur cette pierre sera écrit un nom nouveau que personne ne connaît que celui qui le reçoit* (3). Comme cette expression est loin de faire la lumière complète, le Fils de Dieu dit une parole qui révèle la grande puissance et la

(1) Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei. Apoc., II, 7.

(2) Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. Ibid., 10.

(3) Vincenti dabo manna absconditum, et dabo illi calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit. Ibid., 17.

joie qui seront le partage de l'âme : *Celui qui vaincra et qui persévérera jusqu'à la fin dans l'accomplissement de mes œuvres, je lui donnerai puissance sur les nations; il les gouvernera avec un sceptre de fer; elles seront broyées par lui comme un vase d'argile, selon que j'en ai reçu moi-même le pouvoir de mon Père; et je lui donnerai l'étoile du matin* (1). Cependant toute cette abondance d'expressions, dépensées pour faire connaître « cette chose », ne parvient pas à le satisfaire; il continue ainsi : *Celui qui vaincra sera revêtu de vêtements blancs, je n'effacerai pas son nom du livre de vie, et je confesserai moi-même son nom en présence de mon Père* (2). Mais comme il reste encore infiniment au-dessous de ce qu'il veut dire, il accumule, pour définir « cette chose », de nouveaux termes empreints d'une grandeur merveilleuse et d'une incomparable majesté : *Celui qui vaincra, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus dehors; j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon*

(1) Et qui vicerit et custodierit usque in finem opera mea, dabo illi potestatem super gentes, et reget eas in virga ferrea, et tamquam vas figuli confringentur, sicut et ego accepi a Patre meo; et dabo illi stellam matutinam. Apoc., II, 26, 27, 28.

(2) Qui vicerit sic vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ, et confitebor nomen ejus coram Patre meo. Ibid., III, 5.

Dieu, la Jérusalem nouvelle qui descend du ciel et qui vient de mon Dieu, et mon nom nouveau (1). Enfin, pour projeter un dernier rayon de lumière sur « cette chose » si grande et si mystérieuse, il ajoute : *Je ferai asseoir avec moi le vainqueur sur mon trône, comme, après avoir remporté la victoire, je me suis assis moi-même avec mon Père sur son trône. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende* (2).

Le Fils de Dieu a prodigué ces admirables paroles, pour faire comprendre « cette chose » ; toutes s'y rapportent parfaitement, bien qu'elles soient impuissantes à l'expliquer. En effet, les termes qui expriment l'excellence, la noblesse, la grandeur et la perfection, conviennent merveilleusement à ce qui est immense ; mais ils ne peuvent, ni dans leur ensemble ni en détail, révéler en quoi consiste cette immensité.

Voyons maintenant si le Roi-Prophète ne nous donnera pas quelque lumière sur cette « chose »

(1) Qui vicerit faciam illum columnam in templo Dei mei, et foras non egredietur amplius ; et scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei novæ Jerusalem, quæ descendit de cœlo a Deo meo, et nomen meum novum. Apoc., III, 12.

(2) Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus. Qui habet aurem, audiat. Ibid., 21.

entourée de mystère. *Combien est grande, Seigneur*, nous dit-il au psaume trentième, *la multitude de vos douceurs que vous avez cachées pour ceux qui vous craignent* (1) ! Dans un autre endroit, il l'appelle un torrent de délices : *Vous les abreuverez au torrent de vos voluptés* (2). Cette expression ne suffisant pas encore à traduire sa pensée, il dit ailleurs que Dieu *l'a prévenu des bénédictions de sa douceur* (3).

Il demeure donc démontré que le langage humain ne saurait fournir aucune expression qui puisse mettre en parfaite lumière ce mystère profond dont parle l'âme, mystère qui n'est autre chose que l'éternelle félicité à laquelle Dieu l'a prédestinée. Contentons-nous, par conséquent, du mot vague et indéterminé « cette chose », et donnons au vers son vrai sens en l'expliquant ainsi : « Cette chose » que vous m'avez donnée, c'est-à-dire ce poids de gloire auquel, ô mon Époux bien-aimé, vous m'avez prédestinée dès les jours de votre éternité, alors que vous avez décrété l'instant de ma création, vous me le donnerez aussitôt au jour de mes fiançailles et de

(1) Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te. Ps., XXX, 20.

(2) Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ibid., XXXV, 9.

(3) Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Ibid., XX, 4.

mes noces éternelles, en ce jour de l'éternelle allégresse de mon cœur, lorsque, après avoir brisé les liens qui m'enchaînent à cette chair mortelle, après m'avoir introduite dans les sublimes cavernes de votre couche nuptiale, après m'avoir glorieusement transformée en vous, vous me ferez boire avec vous le suc des célestes grenades.

STROPHE XXXIX.

Jouissance de la vision béatifique. — Aspiration de l'Esprit-Saint. — Transformation de l'âme dans les trois divines Personnes. — Délices spirituelles qui accompagnent ce sublime état. — L'âme devenue déiforme et comme divinisée. — Union d'amour entre Dieu et l'âme rendue participante de la nature divine. — Éloquente apostrophe aux âmes infidèles à cette grande vocation. — Le printemps de l'âme. — Appel de l'Époux. — Réponse de l'épouse. — Les harmonies de la création. — La théologie mystique. — L'amour parfait.

EXPOSITION DE LA STROPHE.

Dans l'état du mariage spirituel, l'âme ne laisse pas que de posséder, dès ce monde, une certaine connaissance de « cette chose » qui ne peut s'exprimer. Sa transformation en Dieu lui en fait déjà éprouver quelques effets ; et les gages qu'elle en ressent ne lui permettent pas de garder le silence. *Qui pourra*, dit le saint homme Job, *retenir la parole qu'il a conçue* (1) ? Aussi l'âme s'efforce-t-elle, dans la strophe suivante, de dire quelque chose des ineffables jouis-

(1) Conceptum sermonem tenere quis poterit ? Job, IV, 2.

sances que lui fera goûter la vision béatifique, en expliquant, autant que possible, l'essence et les qualités de « cette chose », qui doit alors lui être donnée.

L'aspiration du zéphir,
Le chant de la douce Philomèle,
Le bois avec ses charmes,
Durant la nuit sereine,
Avec la flamme qui consume et ne cause pas de douleur.

EXPLICATION.

Pour donner quelque idée de « cette chose », que l'Époux doit lui accorder dans la transformation béatifique, l'âme emploie cinq expressions différentes. Elle parle d'abord de la double aspiration de l'Esprit de Dieu en elle et d'elle-même en Dieu; puis de l'hymne de jubilation qu'elle adresse à Dieu en jouissant de lui; ensuite de la connaissance des créatures et de l'ordre incomparable qui règne entre elles, de la claire vue et de la pure contemplation de l'Essence divine; enfin de sa transformation totale dans l'amour infini de Dieu. Expliquons d'abord le premier vers.

L'aspiration du zéphyr.

« L'aspiration du zéphyr » est une capacité nouvelle que Dieu doit donner à l'âme par l'effu-

sion de l'Esprit-Saint. Par ce genre d'aspiration divine, l'Esprit-Saint l'élève à une hauteur admirable; il la remplit de lui-même, il la rend capable de produire en Dieu la même aspiration d'amour que le Père produit avec le Fils, et le Fils avec le Père, et qui n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même. Par cette transformation, ce divin Esprit aspire l'âme dans le Père et dans le Fils, afin de se l'unir par la plus étroite union. Si l'âme, en effet, n'était pas transformée dans les trois personnes de la très sainte Trinité, à un degré clair et évident, sa transformation ne serait ni réelle, ni totale.

Les délices que procure à l'âme cette aspiration de l'Esprit-Saint, aspiration par laquelle Dieu la transforme en lui, sont si incompréhensibles et d'une si exquise délicatesse, qu'aucune langue humaine ne sait les exprimer, et que nul esprit créé ne peut avec sa seule capacité naturelle en concevoir la moindre idée. Il est impossible d'exprimer les effets de cette transformation, même lorsqu'elle s'accomplit en cette vie. L'aspiration que Dieu envoie à l'âme en lui-même, l'âme, lorsqu'elle est unie à Dieu et transformée en Dieu, la lui renvoie en lui.

Dans la transformation dont jouit l'âme ici-bas, cette aspiration de l'Esprit-Saint passe très

fréquemment de Dieu à l'âme et de l'âme à Dieu ; bien qu'elle n'arrive pas jusqu'à la mesure de clarté et d'évidence qu'elle atteindra dans l'éternité, elle fait déjà savourer des délices d'amour inénarrables.

C'est là, si je ne me trompe, ce que l'apôtre saint Paul a voulu nous enseigner en disant : *Parce que vous êtes les enfants de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie en vous : Père, Père* (1) ! Telle est l'aspiration incessante des bienheureux au ciel, et des âmes parfaites sur la terre.

Il n'est donc pas impossible que l'âme devienne, par participation, capable d'un acte aussi sublime que celui par lequel elle aspire en Dieu, comme Dieu aspire en elle. En admettant que Dieu lui accorde la faveur de l'unir à l'auguste Trinité, faveur qui la rend déiforme et Dieu par participation, qu'y a-t-il d'incroyable à ce qu'elle puisse accomplir en Dieu son œuvre d'intelligence, de connaissance et d'amour, ou, pour mieux dire, à ce qu'elle la reçoive dans la très sainte Trinité, en union avec elle et comme elle ?

(1) Quoniam autem estis filii, misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra, clamantem : Abba, Pater. Galat., IV, 6.

Le Seigneur, nous l'avons dit, produit lui-même toutes ces merveilles dans l'âme, par communication et par participation. N'est-ce pas là être transformée en chacune des trois adorables Personnes, en leur puissance, en leur sagesse, en leur amour, et devenir semblable à Dieu ?

C'est pour nous faire parvenir jusqu'à cet abîme de gloire que Dieu nous a créés à son image et à sa ressemblance. Mais comprendre ou exprimer comment s'accomplit ce prodige de grâce, c'est chose absolument impossible. On peut dire seulement que c'est le Fils de Dieu qui nous a obtenu l'incomparable honneur d'être en réalité les enfants de Dieu. C'est la prière qu'il adressa pour nous à son Père, dans l'Évangile selon saint Jean : *Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que j'ai reçue de vous* (1), et qu'ils accomplissent en nous par participation la même œuvre que j'accomplis par nature, c'est-à-dire qu'ils aspirent le Saint-Esprit. *Je ne prie pas seulement*, poursuit-il, *pour mes disciples ici présents, mais aussi pour ceux qui*

(1) Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi. S. Joan., XVII 2

doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; que de même ils soient un en nous, et que le monde croie que vous m'avez envoyé. Je leur ai communiqué aussi la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme vous et moi nous sommes un. Je suis en eux et vous êtes en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé moi-même (1), en leur communiquant le même amour qu'à votre Fils : amour qui sans aucun doute ne leur appartient pas par nature aussi bien qu'à lui. Le Verbe de Dieu n'entend pas demander au Père céleste que les saints soient un, par essence et par nature, comme le sont le Père et le Fils, mais qu'ils le soient par union et transformation d'amour, de même que les divines Personnes le sont par unité d'amour.

Les âmes possèdent donc, par participation, les mêmes biens que le Fils de Dieu possède par

(1) Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me, ut omnes unum sint sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti. Et ego claritatem, quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum, sicut et nos unum sumus. Ego in eis, et tu in me ; ut sint consummati in unum, et cognoscat mundus quia tu me misisti, et dilexisti eos, sicut et me dilexisti. S. Joan., XVII, 20 et seq.

droit de nature ; elles deviennent ainsi véritablement des dieux, semblables à Dieu et ses associées. Saint Pierre dit en ce sens : *Que la grâce et la paix croissent en vous de plus en plus, par la connaissance de Dieu et de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; comme sa divine puissance nous a donné tout ce qui tient à la vie et à la piété, en nous faisant connaître celui qui nous a appelés par sa propre gloire et sa vertu, et qui a de la sorte accompli en nous ses magnifiques et précieuses promesses, afin de vous rendre par ces mêmes grâces participants de la nature divine* (1). Ces paroles du Prince des Apôtres nous font clairement comprendre que l'âme entrera en participation de la nature même de Dieu, qu'avec lui et en lui elle concourra à l'œuvre de la très sainte Trinité, grâce à l'union substantielle qui s'est accomplie entre elle et Dieu. Quoique ces admirables choses ne s'accomplissent pleinement que dans l'éternité, néanmoins sur la terre, quand on parvient à cet état de perfection, on possède déjà des indices frappants de ces destinées glorieuses qui

(1) Gratia vobis et pax adimpleatur in cognitione Dei et Christi Jesu Domini nostri. Quomodo omnia nobis divinæ virtutis suæ, quæ ad vitam et pietatem donata sunt, per cognitionem ejus, qui vocavit nos propria gloria et virtute, per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit ; ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. II Petr., 1, 2, 3, 4.

comblent l'âme d'un bonheur inénarrable.

O âmes créées pour ces merveilles et appelées à les voir se réaliser en vous, que faites-vous? A quels misérables riens perdez-vous votre temps? Vos ambitions ne sont que bassesse, vos prétendus biens ne sont que misère. O déplorable aveuglement des enfants d'Adam, qui entourés d'une si éblouissante lumière ne voient rien, qui sollicités par des voix si puissantes n'entendent rien! Comment ne comprenez-vous pas qu'en poursuivant les grandeurs et la gloire de la terre, vous restez ensevelis dans l'indigence et l'ignominie? Hélas! ces incalculables trésors qui vous sont réservés, vous les ignorez et ne savez que vous en rendre indignes!.....

L'âme, pour essayer de faire comprendre « cette chose », a recours à une image nouvelle, exprimée dans le second vers :

Le chant de la douce Philomèle.

Sous l'aspiration de ce zéphyr divin, la voix du Bien-Aimé se fait entendre à l'âme. Elle-même joint sa voix à la sienne, en faisant retentir de mélodieux accords, et ce chant forme comme un concert qu'elle nomme « le chant de Philomèle ». On sait que Philomèle c'est le rossignol.

Lorsque les froids sont passés, et que les pluies et les rigueurs de l'hiver ont fait place au printemps, la voix mélodieuse de cet oiseau se fait entendre : elle réjouit l'oreille et récrée délicieusement l'esprit.

Ainsi en est-il de l'âme dans l'état du mariage spirituel, et dans la transformation d'amour dont elle est déjà en possession ici-bas. La puissante protection qui lui est accordée contre tous les troubles et toutes les vicissitudes de ce monde, la purification et la délivrance des imperfections, des peines, des obscurités qui affligeaient autrefois son esprit et ses sens, toutes ces faveurs la font jouir, pour ainsi parler, d'un nouveau printemps, par la sainte liberté, la dilatation, la joie spirituelle dont son cœur est rempli. C'est alors qu'elle entend la douce voix de l'Époux, son aimable Philomèle. Les accents de cette voix renouvellent et rafraîchissent l'âme jusque dans sa substance la plus intime. Comme elle est déjà revêtue des dispositions nécessaires pour avancer rapidement dans le chemin de la vie éternelle, l'Époux l'appelle avec une merveilleuse douceur, en lui adressant ces paroles mélodieuses dont elle est toute pénétrée : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez ; car l'hiver est déjà passé, les pluies ont cessé. Les*

fleurs ont paru sur notre terre, le temps de tailler est arrivé, la voix de la tourterelle s'est fait entendre à nous (1).

A la voix de l'Époux qui résonne au plus intime d'elle-même, l'épouse comprend que tous ses maux sont finis et qu'elle va commencer à jouir de tous les biens. En se voyant ainsi renouvelée, protégée, enivrée de ces inexprimables délices, elle se met à son tour, douce et mélodieuse Philomèle, à faire retentir un nouveau cantique de louanges, en s'unissant aux accents de son Bien-Aimé qui l'y invite avec amour. S'il lui fait entendre sa voix, c'est pour l'engager à y joindre la sienne, afin de chanter les louanges de Dieu dans un mutuel concert. Il le lui demande par ces paroles des Cantiques : *Levez-vous, ma bien-aimée, ma toute belle, et venez. Ma colombe, vous qui vous retirez dans les trous de la pierre, dans les cavernes de la masure, montrez-moi votre visage, et que votre voix se fasse entendre à mes oreilles* (2). Ces derniers mots expriment l'ar-

(1) Surge, propera amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Jam enim hiems transiit, imber abiit, et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra, tempus putationis advenit ; vox turturis audita est in terra nostra. Cant. II, 10, 11, 12.

(2) Surge, amica mea, speciosa mea, et veni ; columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis. Ibid., 13, 14.

dent désir que Dieu éprouve d'entendre l'âme entonner cette hymne de jubilation. Et pour la rendre parfaite, l'Époux demande à l'épouse de la faire résonner dans les cavernes de la pierre, c'est-à-dire, dans cet état de merveilleuse transformation dont nous avons parlé, et qui est la conséquence de sa participation aux mystères du Christ. En effet, dans cette union toute divine, l'âme tressaille d'une inexprimable allégresse ; et parce qu'elle loue Dieu avec Dieu lui-même, comme nous l'avons expliqué en parlant de son amour, sa louange est très parfaite et lui est très agréable. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque la perfection à laquelle l'âme est parvenue, imprime nécessairement son cachet à toutes ses œuvres ? Cet hymne de jubilation est une source ineffable de joie pour Dieu et pour l'âme elle-même, comme dit l'Époux : *Votre voix est douce* (1). Elle est douce, non seulement pour vous, mais aussi pour moi ; car, étroitement unie à moi, vous me faites entendre, mêlée à la mienne, votre mélodieuse voix de Philomèle.

Voilà le chant de l'âme, au milieu des délices que la transformation en son Bien-Aimé lui fait éprouver dès cette vie : chant dont la sublimité

(1) Vox enim tua dulcis. Cant., II, 14.

n'est pas, à vrai dire, comparable à celle du cantique nouveau qui se chantera dans la vie glorieuse. L'âme toutefois, en savourant les douceurs de celui qu'elle entend dès ce monde, pressent l'excellence indescriptible qu'il atteindra dans la gloire. Voilà pourquoi elle représente « cette chose » qu'il lui donnera, par « le chant de la douce Philomèle ».

Le bois avec ses charmes.

Telle est la troisième chose que l'Époux, au témoignage de l'âme, doit lui donner.

Le bois renferme une prodigieuse variété de plantes, et un grand nombre d'êtres animés qui croissent et se multiplient. C'est l'image de Dieu, qui donne et conserve l'existence à toutes les créatures dont il est le principe et la vie. Dieu se révélant et se faisant connaître à l'âme comme Créateur, est donc désigné ici par « le bois ».

Les charmes de ce bois que l'âme demande à l'Époux de lui faire posséder un jour, ce n'est pas seulement la connaissance de la grâce, de la sagesse, de la beauté qui étincèlent en chacune des créatures dont le ciel et la terre sont peuplés, mais encore l'admirable manifestation des attributs divins, qui éclatent dans les rapports des

créatures entre elles. Il existe en effet, dans les relations mutuelles des créatures de même ordre et de celles d'un ordre supérieur, une telle sagesse, une harmonie si admirable, une si majestueuse grandeur, une union si douce, que la connaissance de ces merveilles est pour l'âme une source d'inexprimables jouissances.

Vient ensuite la quatrième chose que l'Époux doit donner à l'épouse.

Durant la nuit sereine.

Cette nuit est la contemplation dans laquelle l'âme aspire à découvrir toutes ces merveilles. Elle lui donne le nom de nuit, parce que la contemplation est obscure. On l'appelle encore théologie mystique, c'est-à-dire sagesse de Dieu secrète ou cachée. Sans aucun bruit de paroles, sans le secours des sens du corps ou de l'âme, dans une sorte de silence et de douce tranquillité, en dehors de tout ce qui est sensible ou naturel, Dieu y éclaire l'âme d'une manière si secrète, qu'il lui est impossible de comprendre cette opération mystérieuse. Plusieurs auteurs spirituels la désignent par cette expression : *entendre en n'entendant pas.* Ce travail divin ne se passe pas dans l'entendement que les philosophes appellent actif, qui s'exerce sur les formes, sur

les images, sur les impressions des puissances corporelles ; mais dans l'intellect qu'ils nomment passible ou passif, qui, sans l'aide d'aucune de ces formes, sans aucun travail ni aucun exercice de sa part, se borne à recevoir passivement une connaissance substantielle dénuée d'images.

C'est pour cela que l'âme donne le nom de nuit à la contemplation dans laquelle, grâce à la transformation déjà opérée, elle connaît dès ce monde et d'une manière très élevée, les charmes de ce bois divin. Si sublime que soit cette connaissance, ce n'est cependant qu'une nuit obscure en comparaison de la connaissance béatifique. Voilà pourquoi elle demande à jouir des agréments de ce bois dans la nuit devenue sereine, c'est-à-dire dans la contemplation claire et sans voiles. Dire « durant la nuit sereine », c'est demander en d'autres termes, que la nuit qui enveloppe ici-bas la contemplation cesse enfin, et se change au ciel en la contemplation intuitive de Dieu dans toute sa clarté et sa sérénité. Le prophète royal a dit de cette nuit de contemplation : *La nuit, dans mes délices, devient pour moi une illumination* (1). Comme s'il eût dit : Enivré des délices que je trouverai dans la vision de l'es-

(1) Et nox illuminatio mea in deliciis meis. Ps., CXXXVIII, 11.

sence divine, la nuit de la contemplation deviendra pour moi comme un plein jour qui éclairera mon entendement des plus vives lumières.

L'âme termine par ce vers :

> Avec la flamme qui consume et ne cause pas de douleur.

La « flamme » dont parle ici l'âme, est l'amour de l'Esprit-Saint, et cette flamme qui consume, donne à la perfection sa dernière beauté. Ainsi donc, en nous disant que le Bien-Aimé lui donnera toutes les choses dont elle parle dans cette strophe, en ajoutant qu'elle doit en jouir avec un amour parfait qui les absorbe toutes aussi bien qu'il l'absorbe elle-même, et que, de plus, sa flamme doit la consumer sans lui causer aucune souffrance, l'âme n'a d'autre pensée que de nous montrer la perfection de cet amour. Pour être parfait, d'une perfection absolue, il faut de toute nécessité qu'il ait ces deux propriétés : d'abord qu'il consume, qu'il transforme l'âme en Dieu ; ensuite, que sa flamme produise cette transformation sans la faire souffrir. Or, rien de pareil ne peut arriver sinon dans l'état de la béatitude éternelle, où cette flamme est devenue enfin une flamme d'amour d'une suavité merveilleuse. Dans la transformation qui s'opère alors, il règne entre les deux parties une admirable harmonie,

une joie toute béatifique, sans qu'aucune variation dans l'intensité de la flamme fasse éprouver à l'âme la moindre peine, comme il arrivait autrefois avant qu'elle ne fût devenue capable de cet amour parfait.

Une fois arrivée là, l'âme est unie à son Dieu par un amour de conformité si suave que ce *Dieu*, qui, selon la parole de Moïse, *est un feu consumant* (1), ne fait désormais que la renouveler et la consommer en lui. Cette transformation, en effet, n'est plus celle qui s'accomplissait sur la terre, où, tout en rendant l'âme très parfaite et très consommée dans l'amour, elle la consumait néanmoins et la détruisait par degrés, comme le feu consume et détruit le bois qu'il pénètre de ses ardeurs. Elle ne sentait plus alors, il est vrai, aucune opposition à cette divine flamme, et n'exhalait plus, comme auparavant, aucune plainte. Cependant, sous l'action du feu qui la consommait en lui, elle-même se consumait et se réduisait en cendres. Tel est, en effet, l'état de l'âme transformée ici-bas par un amour parfait. Elle a beau être affranchie de tout ce qui pourrait y mettre obstacle, elle n'en sent pas moins une sorte de peine, et la nature chez elle

(1) Dominus Deus tuus ignis consumens est. Deut., IV, 24.

éprouve quelque souffrance. La peine de l'âme vient du désir ardent de la transformation béatifique, à laquelle elle n'est pas encore parvenue. La souffrance de la nature tient à la faiblesse et à la corruption des sens, naturellement incapables de soutenir la force et l'élévation d'un amour si consumant. En ce monde, les choses les plus excellentes accablent et font souffrir la faiblesse naturelle, selon cette expression des Livres saints : *Le corps qui se corrompt appesantit l'âme* (1). Au séjour de la gloire, au contraire, ni l'âme ni la nature n'auront plus rien à souffrir, bien qu'alors la connaissance de l'âme soit d'une profondeur infinie et son amour sans mesure. A la connaissance Dieu donnera la capacité, à l'amour il imprimera la force qui lui est nécessaire ; de la sorte, l'entendement recevra son entière perfection par la Sagesse divine, et la volonté, par le divin amour.

L'épouse, dans les strophes précédentes et dans celle-ci, a demandé à Dieu des lumières et des grâces d'une immense portée. Afin de correspondre à leur grandeur et à leur sublimité, il lui faut un amour d'une force et d'une élévation excep-

(1) Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam. Sap., IX, 15.

tionnelles ; elle implore donc ici la faveur de recevoir ces dons merveilleux, dans cette puissance et cette consommation d'amour qui lui donne sa dernière perfection.

STROPHE XL.

Perfection consommée de l'épouse. — Séparation de tout le créé. — Le démon vaincu. — Les passions domptées. — Recueillement parfait. — L'âme demande à passer du mariage spirituel de la terre à celui de l'Église triomphante.

Personne ne regardait,
Aminadab ne paraissait pas non plus ;
Le siège avait cessé,
Et la cavalerie
Descendait à la vue des eaux.

EXPLICATION.

Désormais la volonté de l'épouse est entièrement dégagée de tout le créé ; les liens de l'amour l'attachent étroitement à son Dieu ; la partie sensitive de son âme, avec toutes ses forces, ses puissances et ses appétits, est complètement soumise à la partie spirituelle ; toutes ses résistances passées ont pris fin par ce parfait assujettissement ; grâce à sa longue habitude des exercices spirituels de tout genre, grâce à la lutte qu'elle a courageusement soutenue contre lui, le démon est enfin vaincu et repoussé loin d'elle ; l'âme, unie à son Dieu et transformée en lui,

jouit d'une prodigieuse abondance de richesses et de dons célestes. Elle possède, par conséquent, toutes les dispositions, toutes les forces nécessaires pour traverser le désert de la mort, et monter, appuyée sur le bras de son Époux au milieu d'inexprimables délices, jusqu'aux trônes glorieux préparés aux épouses du Christ.

L'épouse désire que l'Époux termine enfin cette grande affaire qui l'intéresse à un si haut point ; et pour le presser d'exaucer ses vœux, elle lui représente dans cette dernière strophe tout ce que nous venons de dire, en appelant son attention particulièrement sur cinq choses. La première, c'est que son âme est enfin dégagée et séparée de tout le créé. La seconde, c'est qu'elle a vaincu et mis en fuite le démon. La troisième, c'est que toutes ses passions sont soumises à la loi de l'esprit et ses appétits naturels domptés. La quatrième et la cinquième, c'est que la partie sensitive et inférieure est réformée, purifiée et en parfaite harmonie avec la partie spirituelle, de telle sorte que non seulement elle ne mettra aucun obstacle à la réception de ces biens d'un ordre si élevé, mais qu'elle s'y prêtera tout au contraire merveilleusement, puisque déjà elle participe, selon la mesure de sa capacité, à ceux que possède l'âme parvenue à ce degré.

L'âme commence donc par dire :

Personne ne regardait.

En d'autres termes : Mon âme est tellement séparée, dépouillée, isolée, éloignée de toutes les créatures, spirituelles et matérielles ; elle est entrée avec vous dans un recueillement si profond, qu'aucune de ces créatures ne peut maintenant entrevoir les intimes délices que je possède en vous. C'est-à-dire que mon âme ne peut plus éprouver ni le moindre plaisir de leur douceur, ni le moindre dégoût ou le plus léger ennui de leur misère et de leur bassesse. Mon âme est si éloignée de toutes les créatures, si profondément plongée dans les délices inaccessibles dont vous la faites jouir, qu'aucune d'elles n'en peut avoir même le moindre soupçon.

Ce n'est pas tout :

Aminadab ne paraissait pas non plus.

Cet Aminadab, dont parlent les saintes Écritures, est, dans le sens spirituel, la figure du démon, l'adversaire de l'âme. Naguère il la troublait sans cesse, en lançant contre elle les innombrables projectiles de ses batteries infernales, pour l'empêcher d'entrer dans la forteresse, la citadelle inexpugnable du recueillement intérieur

avec l'Époux. Maintenant qu'elle s'y est retranchée, l'âme y est comblée de tant de faveurs, elle se sent si forte, si victorieuse, grâce aux vertus qu'elle y possède et à la protection particulière du bras de Dieu, que le démon non seulement ne peut plus s'approcher d'elle, mais que, tremblant de la peur qu'elle lui inspire, il s'enfuit au loin et n'ose plus paraître. Par l'exercice des vertus et la sublime perfection à laquelle l'âme s'est élevée, elle l'a vaincu et mis si complètement en déroute, qu'il est chassé de sa présence. Si donc « Aminadab ne paraissait pas non plus », c'est qu'il n'a plus aucun droit d'empêcher l'âme de jouir de ce bien auquel elle prétend.

Le siège avait cessé.

Le « siège » représente ici les passions et les appétits naturels, qui assiègent l'âme et lui font la guerre de toutes parts, tant qu'ils ne sont pas mortifiés et vaincus. Elle affirme maintenant que le siège a cessé, c'est-à-dire que les passions sont soumises à la raison et les appétits crucifiés. Elle demande alors au Bien-Aimé de lui accorder les faveurs qu'elle a implorées de lui, puisque rien en elle ne s'y oppose plus. L'âme parle de la sorte parce qu'elle est incapable de voir Dieu

tant que ses quatre passions n'ont pas été réglées, ses appétits mortifiés et purifiés.

Elle poursuit :

Et la cavalerie
Descendait à la vue des eaux.

Par les « eaux », l'âme entend ici les faveurs et les délices spirituelles dont elle jouit dans la parfaite intimité avec Dieu. Par la « cavalerie », elle désigne les sens extérieurs et intérieurs de la partie sensitive, parce qu'ils portent, pour ainsi parler, les figures et les images des objets que saisit chacun d'eux. Si, comme le dit l'épouse, ils descendent à la vue des eaux, c'est que, dans l'état du mariage spirituel, la partie sensitive ou inférieure de l'âme est parfaitement purifiée, et en quelque sorte spiritualisée. Elle demeure dans le recueillement aussi bien que toutes ses puissances et ses forces naturelles, qui veulent jouir à leur manière en participant aux merveilles de grâce que Dieu communique à l'intime de l'esprit. C'est ce que nous donnent à entendre ces paroles du Roi-Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli d'allégresse dans le Dieu vivant* (1).

(1) Cor meum, et caro mea, exultaverunt in Deum vivum. Ps., LXXXIII, 2.

La cavalerie, remarquons-le avec l'épouse, ne descendait pas pour s'abreuver dans ces eaux; mais elle descendait à leur vue, parce qu'en effet, la partie sensitive de l'âme avec ses puissances est incapable d'apprécier et de savourer les biens spirituels en cette vie, ni même, à vrai dire, en l'autre. Tout ce qu'il lui est donné de ressentir, c'est une certaine mesure de plaisir et de douceur sensible, qui rejaillit de l'esprit jusque sur elle. Ainsi les sens et les puissances du corps sont doucement attirés par ces délices au recueillement intérieur, pendant lequel l'âme se désaltère à longs traits dans les eaux des biens spirituels ; c'est là descendre à la vue de ces eaux plutôt que les voir et les goûter précisément elles-mêmes. L'âme ne dit pas non plus que la cavalerie marchait, mais bien qu'elle descendait, pour signifier que cette communication de grâce, qui se fait entre la partie sensible et la partie spirituelle, lorsque cette dernière savoure la douceur de ces eaux, fait cesser les opérations naturelles, en entraînant la partie sensible dans un recueillement profond.

L'épouse expose ainsi aux regards du Fils de Dieu, son Bien-Aimé, toutes ces dispositions et toutes ces perfections, dans le désir de passer du mariage spirituel auquel Dieu a daigné l'élever

dans l'Église militante, au glorieux mariage de l'Église triomphante.

Plaise à sa divine bonté d'y faire parvenir tous ceux qui invoquent le très doux nom de Jésus, l'Époux des âmes fidèles, à qui soit honneur et gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles !

FIN DU CANTIQUE SPIRITUEL.

LA VIVE FLAMME D'AMOUR

EXPLICATION DES STROPHES

QUI TRAITENT DE L'UNION LA PLUS INTIME DE L'AME
AVEC DIEU
ET DE SA TRANSFORMATION EN LUI.

PROLOGUE

J'ai éprouvé une certaine répugnance à entreprendre, ainsi que cela m'a été demandé (1), l'explication des quatre strophes suivantes. Il s'agit de matières si intérieures et si spirituelles, que les paroles sont presque toujours impuissantes à les exprimer ; car les choses spirituelles sont infiniment au-dessus des sens, et l'on parle bien mal des secrets de l'esprit quand on n'y est pas entré profondément. Convaincu

(1) Doña Ana de Peñalosa, fille spirituelle de saint Jean de la Croix, vivait fort retirée à Grenade, avec son frère Don Luis de Mercado, depuis la mort de son mari et de sa fille unique.

Lors de la fondation des Carmélites en cette ville, 1582, fondation qui fut faite par le Bienheureux Père saint Jean de la Croix en personne, cette excellente dame logea les religieuses dans sa propre maison, jusqu'à ce qu'elles eussent un couvent. Le Seigneur la récompensa des bienfaits dont elle les combla, en l'élevant à une grande sainteté et à une intime union avec lui.

Un jour que la Vénérable Mère Anne de Jésus était en oraison

d'ailleurs de mon impuissance, j'ai différé jusqu'ici à me rendre à ces désirs. Mais en ce moment où le Seigneur a daigné, il semble, me donner quelque ouverture pour le faire, en communiquant un peu de ferveur à mon âme, je me sens encouragé à entreprendre ce travail. J'ai, du reste, la conviction bien arrêtée que je ne puis rien dire de moi-même qui ait la moindre valeur ; à plus forte raison, quand il s'agit de choses si élevées et si substantielles. On ne devra donc m'attribuer de cet écrit que les erreurs et les fautes qui pourraient s'y rencontrer. Je le soumets à la censure des personnes plus éclairées que moi, comme au jugement de notre sainte Mère l'Église Catholique Romaine, sous la direction de laquelle personne ne peut s'égarer.

et profondément recueillie, elle vit en Dieu deux personnes qu'elle aimait beaucoup : c'était le Père Jean de la Croix et Ana de Peñalosa. Dans l'étonnement où la jeta cette vision, elle s'écria : *Comment cela se fait-il, Seigneur ?* Et Dieu lui répondit : *Ceux que tu aimes en moi, tu les retrouveras en moi.*

Tandis que la Vénérable Mère sollicitait vivement saint Jean de la Croix d'ajouter des commentaires à son *Cantique spirituel*, Doña Ana de Peñalosa réitérait ses instances auprès du Bienheureux Père pour qu'il écrivît l'explication du Cantique de la *Vive flamme d'amour*. Ce travail fut assez long, le Saint ne prenant la plume que lorsque l'impétuosité de l'Esprit-Saint l'y poussait, en lui découvrant les secrets cachés dans ces admirables strophes.

Après cet avertissement préliminaire, je me hasarderai à dire ma pensée sur ce sujet, en m'appuyant sur les divines Écritures, et en priant le lecteur de bien remarquer que tout ce que je dirai est infiniment au-dessous de ce qui se passe en réalité, dans cette union intime de l'âme avec Dieu.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que Dieu accorde aux âmes qu'il se plaît à combler de ses délices, des faveurs sublimes et extraordinaires. Si nous considérons qu'il est Dieu, et qu'en distribuant ces insignes faveurs il agit en Dieu, avec une bonté ineffable, un amour infini, on ne trouvera rien dans ces excès de libéralité qui ne soit en harmonie avec la droite raison. N'a-t-il pas dit que si quelqu'un l'aimait, le Père, le Fils et le Saint-Esprit viendraient en lui, et y feraient leur demeure (1) ; et qu'à son tour cette âme vivrait et demeurerait dans les trois adorables Personnes, en participant à leur vie divine, comme on le fait entendre dans ces strophes ?

Celles du Cantique que nous avons expliquées précédemment, traitent, il est vrai, du plus haut degré de perfection auquel on puisse atteindre en

(1) Si quis diligit me... Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. S. Joan., XIV, 23.

cette vie, qui est la transformation en Dieu ; cependant, ces dernières parlent d'un amour encore plus perfectionné, plus consommé dans ce même état de transformation. Les unes et les autres ont rapport à l'état d'union, et bien qu'il soit impossible en cette vie de s'élever plus haut, toutefois avec le temps et la pratique, l'amour peut encore se perfectionner et acquérir plus de force. C'est à peu près ce qui se passe dans le bois quand il brûle. Le feu, en y pénétrant, s'unit à lui et le transforme. Mais l'intensité du feu augmentant, le bois est de plus en plus incandescent ; et son ardeur devient telle qu'il lance de tous côtés des flammes et des étincelles.

Il faut se rappeler que l'âme dont il s'agit est déjà transformée, et toute pénétrée par ce feu d'amour dans un degré intense. Non seulement elle est unie à ce feu divin, mais il produit en elle une flamme ardente, dont elle a parfaitement conscience.

C'est ce qu'elle dit dans ces strophes, où se révèlent à la fois la flamme qui la consume et l'amour d'une douceur intime, d'une ineffable délicatesse, qui remplit tout son être. Elle insiste ici sur certains effets merveilleux, qui résultent de l'action de cette divine flamme. Je suivrai dans l'explication de ces nouvelles stro-

phes la marche que j'ai adoptée en expliquant le Cantique spirituel. Je commencerai par donner le texte de toutes les strophes, puis j'expliquerai chacune d'elles en peu de mots ; enfin, après avoir cité chaque vers en particulier, j'exposerai dans quel sens il faut l'entendre.

LA VIVE FLAMME D'AMOUR

I.

O vive flamme d'amour,
Que vous blessez avec tendresse
Le centre le plus profond de mon âme!
Puisque vous ne me causez plus de peine,
Achevez enfin, si telle est votre volonté ;
Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre.

II.

O délicieuse brûlure!
O plaie enivrante !
O douce main ! O touche délicate !
Qui avez le goût de la vie éternelle,
Et qui acquittez toute dette,
En me faisant mourir, vous avez changé la mort en vie.

III.

O lampes de feu !
Dans les splendeurs desquelles
Les profondes cavernes du sens,
Qui était obscur et aveugle,
Donnent à la fois, avec d'incomparables excellences,
Chaleur et lumière à leur Bien-Aimé.

IV.

Avec combien de douceur et d'amour,
Vous vous réveillez dans mon sein,
Où vous demeurez seul en secret ;
Par votre aspiration délicieuse,
Pleine de biens et de gloire,
Avec quelle délicatesse vous m'embrasez d'amour !

STROPHE I.

O vive flamme d'amour,
Que vous blessez avec tendresse
Le centre le plus profond de mon âme !
Puisque vous ne me causez plus de peine,
Achevez enfin, si telle est votre volonté ;
Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre.

EXPLICATION.

Enflammée d'amour par l'union divine, l'âme voit jaillir de son sein les fleuves d'eau vive que promet Notre-Seigneur Jésus-Christ à quiconque croit en lui (1). Dieu la possède d'une manière si sublime, elle est transformée en lui avec tant de force, et parée d'une telle abondance de dons et de vertus, qu'il lui semble toucher à la béatitude et n'en être plus séparée que par une toile légère et transparente. Elle se voit, pour ainsi dire, glorifiée par cette flamme délicate d'amour qui brûle en elle, et qui lui fait goûter les plus suaves prémices de la gloire.

(1) Qui credit in me, sicut dicit Scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. S. Joan., VII, 38.

Chaque fois qu'elle se sent investie et absorbée par ce feu divin, elle croit qu'il va déchirer la toile de la vie présente, et la mettre ainsi en possession de la gloire éternelle. Dans l'ardeur de ses désirs, l'âme s'adresse donc à cette flamme, qui est l'Esprit-Saint lui-même ; elle le supplie de mettre fin à sa vie mortelle par cette douce rencontre, et d'achever réellement de lui communiquer ce qu'il paraît sur le point de lui donner, c'est-à-dire de la glorifier entièrement et parfaitement ; c'est pourquoi elle s'écrie : « O vive flamme d'amour ! »

VERS I.

O vive flamme d'amour !

Exclamation de l'âme, expression de ses ardents désirs. — Ce que fait l'Esprit-Saint dans une âme qu'il a transformée. — État tout divin d'une âme parvenue à la transformation d'amour. — Quelles sont les âmes qui comprennent et qui goûtent les paroles embrasées de Dieu. — Rejaillissement de la vie divine dans l'âme transformée.

L'âme, pour rehausser le prix qu'elle attache à ces faveurs, et pour exprimer le sentiment qui l'inspire dans ces quatre strophes, se sert dans

chacune d'elles de ces exclamations : O ! et COMBIEN ! qui révèlent toute l'ardeur de son amour. Chaque fois qu'elle les prononce, elle veut dire que ses émotions intérieures sont beaucoup plus profondes que ne peut le révéler la langue humaine. L'interjection ô s'emploie pour exprimer un brûlant désir ou une ardente prière ; l'âme s'en sert dans cette strophe pour atteindre ce double but. Elle veut montrer ici toute l'ardeur du désir qui la consume, et conjure l'amour de la dégager des liens de la vie mortelle.

La flamme d'amour dont elle se sent pénétrée est l'Esprit de son Époux, ou l'Esprit Saint lui-même ; ce feu la transforme par un suave amour, qui jette des flammes en brûlant dans son sein. Il la fait jouir d'une gloire incomparable, et la rafraîchit par une sorte d'avant-goût de l'éternelle vie. L'opération de l'Esprit-Saint dans cette âme consiste, en effet, à produire des actes intérieurs qui brûlent et jettent des flammes ; en s'unissant à ces embrasements d'amour, la volonté aime de la manière la plus sublime, parce qu'elle est identifiée par amour avec cette flamme dévorante. Aussi, les actes d'amour qui jaillissent alors de l'âme sont-ils d'un très grand prix : un seul de ces actes donnant à l'âme plus de mérite que tous ceux qu'elle pouvait accomplir

avant sa transformation. La même différence existe entre l'habitude et l'acte qu'entre la transformation par amour et la flamme d'amour, entre le bois embrasé et sa flamme qui est l'effet du feu qui le consume.

Nous pouvons donc comparer l'état habituel de l'âme arrivée à cette transformation d'amour, à celui du bois toujours embrasé par le feu ; les actes de cette âme ressemblent à des flammes qui, sorties du feu d'amour dont elle est consumée, s'élancent avec d'autant plus de force, que le feu de l'union est plus intense, et que la volonté est plus ravie, plus absorbée dans la flamme du Saint-Esprit. C'est ainsi que l'Ange s'éleva vers Dieu dans la flamme du sacrifice de Manué (1). Dans l'état dont nous parlons, l'âme ne peut produire cette sorte d'actes sans un mouvement très particulier du Saint-Esprit ; ce qui rend tous ses actes divins, tant qu'elle agit sous cette impulsion particulière de Dieu. Toutes les fois que cette flamme vient à l'embraser, en la remplissant d'une douceur et d'une force divines, il en résulte qu'elle jouit de la vie éternelle, et qu'elle est élevée à la grâce d'agir divinement.

(1) Cumque ascenderet flamma altaris in cœlum, Angelus Domini pariter in flamma ascendit. Judic., XIII, 20.

Tel est le langage dont Dieu se sert pour s'entretenir avec les âmes pures et sans tache. Il emploie des paroles toutes de feu, selon l'expression de David : *Votre parole est toute embrasée* (1).

Le prophète Jérémie a dit aussi : *Mes paroles ne sont-elles pas semblables au feu* (2) ? Et le Seigneur lui-même affirme, en saint Jean, que *ses paroles sont esprit et vie* (3). Les âmes pures et embrasées d'amour qui ont des oreilles pour entendre ces divines paroles, sentent leur force et leur efficacité ; mais celles dont le palais intérieur est mauvais, parce qu'elles goûtent encore les choses dont elles ne devraient pas se nourrir, celles-là sont incapables de savourer l'esprit et la vie qu'elles renferment. Plus les paroles du Fils de Dieu étaient sublimes, plus elles paraissaient dures à quelques-uns de ses auditeurs à cause de l'impureté de leurs cœurs. C'est ce qui arriva, lorsqu'il donna cet enseignement si plein d'amour et de délices sur la sainte Eucharistie : *Dès lors, plusieurs de ses disciples le quittèrent et*

(1) Ignitum eloquium tuum vehementer. Ps., CXVIII, 140.

(2) Numquid non verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus ? Jer., XXIII, 29.

(3) Verba quæ ego locutus sum vobis spiritus et vita sunt. S. Joan., VI, 64.

cessèrent de le suivre (1). Les personnes qui ne goûtent pas ce langage intime de Dieu ne doivent cependant pas se figurer que d'autres en sont aussi incapables qu'elles. Saint Pierre le goûtait certainement, lorsqu'il disait au divin Maître : *Seigneur, à qui irons-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle* (2). Ne voyons-nous pas également que la douceur des paroles célestes fit oublier à la Samaritaine l'eau qu'elle était venue chercher, et le vase dans lequel elle voulait l'emporter (3) ?

Dirais-je une chose incroyable en affirmant que cette flamme de l'Esprit-Saint, dans laquelle l'âme reçoit la communication des trois adorables Personnes, lui fait goûter, imparfaitement il est vrai, parce que sa condition présente ne comporte rien de plus, comme une sorte de rejaillissement de la vie éternelle ? Aussi dit-elle que cette flamme est « vive », non pas qu'elle soit toujours ardente, mais à cause de son effet qui est de la faire vivre spirituellement en Dieu, et

(1) Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro ; et jam non cum illo ambulabant. S. Joan., VI, 67.

(2) Respondit ergo ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes. Ibid., 69.

(3) Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem. Ibid., IV, 28.

de lui faire ressentir une impression de la vie divine, comme l'avait éprouvé le Roi-Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli d'allégresse dans le Dieu vivant* (1).

Pourquoi dire de Dieu qu'il est vivant, puisqu'il l'est toujours, sinon pour nous faire comprendre que l'esprit et les sens savourent cette vie, en tressaillant d'allégresse dans le Dieu vivant. L'âme sent Dieu si vivement dans cette flamme, elle s'enivre de ses douceurs avec tant de délices et de suavité, qu'elle s'écrie : « O vive flamme d'amour » !

VERS II.

Que vous blessez avec tendresse.

Effet que produit dans l'âme la parole de Dieu. — L'amour et le feu. — Blessures que fait à l'âme le feu d'amour.

Votre amour me touche avec une admirable tendresse. Lorsque la flamme de la vie divine blesse l'âme, elle le fait avec une telle tendresse, que l'âme émue se fond en amour. Alors

(1) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps., LXXXIII, 2.

s'accomplit en elle ce que dit l'Épouse dans les Cantiques : *Aussitôt que l'Époux parla, mon âme s'est liquéfiée* (1) ; tel est l'effet que le langage divin produit dans l'âme.

Comment peut-on dire que cette flamme blesse l'âme, quand celle-ci est déjà tout envahie par le feu d'amour, et qu'il ne reste plus rien en elle qui puisse être blessé ? C'est une chose admirable de voir la ressemblance qui existe entre l'amour et le feu ; le feu ne reste jamais en repos, il est dans un mouvement continuel et ne cesse de lancer ses flammes en tous sens. Ainsi en est-il de l'amour, dont le propre est de blesser, afin d'enivrer de ses délices et d'embraser de ses ardeurs. Comme il est en cette âme à l'état de vive flamme, il lui lance des traits de feu qui lui font des blessures délicieuses ; il s'y livre doucement et joyeusement à toutes ses industries et à toutes ses délicatesses, comme en un palais où il célèbre ses noces. Ainsi fit Assuérus avec la belle Esther, quand il lui montra ses richesses et sa gloire (2). Alors s'accomplit la parole des

(1) Anima mea liquefacta est, ut locutus est. Cant., V, 6.

(2) Adamavit eam rex plus quam omnes mulieres, habuitque gratiam et misericordiam coram eo super omnes mulieres, et posuit diadema regni in capite ejus, fecitque eam regnare... Et jussit convivium præparari permagnificum cunctis principibus

Proverbes : *Je me plaisais tous les jours à me jouer dans le monde, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes* (1), c'est-à-dire de les en faire jouir. Ces blessures sont les jeux de la divine Sagesse ; elles proviennent de flammes qui touchent très délicatement, et que le feu de l'amour, toujours actif, fait sentir de temps en temps à l'âme, en la blessant jusqu'au « centre le plus profond d'elle-même ».

VERS III.

Le centre le plus profond de mon âme.

Dans quelle partie de l'âme habite l'Esprit-Saint. — Ce que l'on entend par le centre de l'âme. — Quand l'âme est-elle arrivée à son centre le plus profond ? — Le cristal et la lumière. — Différence entre le simple état de grâce et la transformation d'amour. — Les vibrations de l'âme absorbée par la divine Sagesse.

C'est dans la substance de l'âme, là où ne peuvent atteindre ni le démon, ni le monde, ni les

et servis suis, pro conjunctione et nuptiis Esther. Et dedit requiem universis provinciis, ac dona largitus est juxta magnificentiam principalem. Esther, II, 17, 18.

(1) Delectabar per singulos dies... ludens in orbe terrarum ; et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov., VIII, 30, 31.

sens, que le Saint-Esprit célèbre cette divine fête. Plus elle est intérieure, plus elle est à la fois sûre, substantielle et délicieuse ; plus elle est intérieure, plus elle est pure ; et plus elle est pure, plus aussi Dieu se communique abondamment, fréquemment et universellement. Les délices, les jouissances de l'âme sont d'autant plus grandes, que Dieu seul les opère en elle, sans sa participation, comme nous l'expliquerons tout à l'heure. L'âme ne peut agir par sa propre industrie qu'à l'aide des sens du corps, dont elle est très éloignée ou complètement affranchie dans l'état dont nous parlons ; en conséquence, elle n'a plus maintenant qu'à recevoir passivement l'opération de Dieu, qui agit sur le fond de l'âme, la meut et opère en elle sans recourir au ministère des sens. Tous les mouvements de cette âme deviennent alors divins ; et, quoiqu'ils soient de Dieu, ils sont également d'elle, parce que Notre-Seigneur les produit en elle et avec elle ; l'âme ne fait que donner sa volonté et son consentement.

En disant que cette flamme la blesse au centre le plus profond d'elle-même, l'âme semble indiquer qu'il en existe d'autres moins profonds ; il n'est pas hors de propos d'expliquer sa pensée. En tant qu'esprit, remarquons-le d'abord, l'âme

n'a ni haut ni bas ; elle n'est ni plus profonde ni moins profonde dans son être, comme le sont les corps susceptibles d'augmentation ou de diminution. Elle n'a point de parties ; elle n'est point différente d'elle-même au dedans ou au dehors, puisqu'elle est simple. Elle n'a point de centres plus ou moins intimes ; elle ne saurait être, comme les corps physiques, plus éclairée dans une partie que dans une autre, mais elle est pénétrée uniformément par la lumière qu'elle reçoit. Laissant donc de côté la signification vulgaire des mots « centre » et « profondeur », nous appelons ici le centre le plus profond de l'âme, les extrêmes limites que peuvent atteindre son être, sa vertu, la force de son opération et de son mouvement. C'est ainsi que le feu et la pierre ont une vertu, un mouvement, une force naturelle pour parvenir au centre de leur sphère, qu'ils ne peuvent ni dépasser, ni manquer d'atteindre, à moins d'être arrêtés par quelque obstacle. Ne peut-on pas dire que la pierre est dans la terre comme dans son centre, parce qu'elle est dans la sphère de son activité et de son mouvement ? Cependant elle peut pénétrer plus avant encore jusqu'au milieu même de la terre, parce qu'elle a la force de descendre toujours et d'arriver jusque-là, si l'on fait disparaî-

tre les obstacles qu'elle rencontre devant elle. Enfin, quand elle y sera parvenue, il ne lui restera plus de force propre pour se mouvoir, et nous dirons alors qu'elle a atteint le centre le plus profond.

Or, Dieu est le centre de l'âme. Lorsque l'âme, selon toute la force de son être et de ses opérations, connaîtra Dieu parfaitement, l'aimera et en jouira pleinement et entièrement, elle sera arrivée au centre le plus profond qu'elle puisse atteindre en lui. Avant d'avoir obtenu ce haut degré de perfection, bien qu'elle soit en Dieu, qui est son centre, par la grâce et par la communication qu'il lui fait de lui-même, elle n'est pas pleinement satisfaite, si elle a encore la puissance de se mouvoir et la force de pénétrer plus avant. A la vérité, elle est dans son centre, puisqu'elle est en Dieu ; mais elle n'est pas dans son centre le plus profond, puisqu'elle peut aller plus loin.

Comme l'amour unit l'âme à Dieu, plus cet amour est intense, plus elle entre profondément en Dieu, et plus elle se concentre en lui. Nous pouvons donc le dire, en continuant notre métaphore, autant il y a de degrés d'amour, autant il y a en Dieu de centres différents, que l'âme peut parcourir successivement ; ces centres

constituent les nombreuses demeures de la maison du Père céleste, dont Notre-Seigneur fait mention dans l'Évangile (1).

Si l'âme possède un seul degré d'amour, elle est déjà en son centre, qui est Dièu ; car il suffit d'un degré d'amour pour être en Dieu par la grâce. En possède-t-elle deux, elle sera parvenue en Dieu à un centre plus intérieur. Si elle en atteint un troisième, elle s'unira à lui dans la même proportion ; enfin, quand elle sera parvenue à un degré très éminent, c'est alors que l'amour de Dieu la blessera dans ce que nous appelons ici le centre le plus profond de l'âme. Là elle sera admirablement transformée, parfaitement illuminée dans son être, dans sa puissance et dans sa vertu, jusqu'au point de devenir très semblable à Dieu. Il en est de même du cristal pur et sans tache. Plus il reçoit de degrés de lumière, plus la lumière se concentre en lui ; il s'illumine de plus en plus parfaitement, jusqu'à ce que la lumière se soit répandue en lui avec tant d'abondance, qu'il paraisse lui-même une lumière étincelante, parce qu'il a reçu tout l'éclat dont il est susceptible, ce qui semble l'identifier avec la lumière même.

(1) In domo Patris mei mansiones multæ sunt. S. Joan., XIV, 2.

Dire que la flamme blesse l'âme au centre le plus profond, c'est dire qu'elle la blesse en atteignant très profondément sa substance, sa puissance et sa force. Ce langage exprime la plénitude de sa gloire, et nous fait comprendre que les délices dont elle jouit sont d'autant plus grandes et plus douces, que l'âme est plus fortement, plus substantiellement transformée et concentrée en Dieu. Cet effet est bien supérieur à ce qui se passe dans l'union ordinaire d'amour, à cause de l'intensité du feu qui lance ici de vives et ardentes flammes. Dans l'union ordinaire d'amour, l'âme peut être comparée au feu sacré, figure de l'Église militante, et qui, d'après le prophète Isaïe, brûlait toujours sur l'autel de Sion ; tandis que l'âme parvenue à la gloire si suave de la transformation, ressemble à la fournaise de Dieu qui était à Jérusalem, dont le nom signifie vision de paix (1).

En effet, dans ce dernier degré, l'âme semble être au milieu d'une fournaise embrasée ; elle y jouit d'une paix, d'une gloire et d'une tendresse d'amour d'autant plus grandes, que la flamme est plus ardente que celle du feu ordinaire. Cette

(1) Dixit Dominus, cujus ignis est in Sion, et caminus ejus in Jerusalem. Is., XXXI, 9

vive flamme lui communique avec une admirable efficacité tous les biens que le divin amour apporte avec lui ; c'est pourquoi l'âme s'écrie : « O vive flamme d'amour, que vous blessez avec tendresse ! » En d'autres termes : O incendie d'amour, avec quelle tendresse vous me glorifiez par ces mouvements intérieurs, qui pénètrent toute la force de mon âme ! Ils remplissent de la connaissance divine la capacité de mon entendement, et communiquent l'amour divin à toute l'étendue de ma volonté, en élevant à une hauteur sublime mon entendement par la notion divine que vous lui donnez, et en embrasant ma volonté d'une ardeur incomparable, dans cette union substantielle dont nous parlons. Ce qu'éprouve l'âme, lorsque cette céleste flamme s'élève dans son sein, est infiniment au-dessus de ce qu'on en peut comprendre ou dire. L'âme étant parfaitement dégagée de toute imperfection et douée d'une pureté admirable, la Sagesse éternelle, dont la pureté, comme l'a dit l'Esprit-Saint, atteint partout (1), l'absorbe en ces flammes de la manière la plus profonde, la plus pénétrante, la plus sublime. C'est alors que le Saint-Esprit fait

(1) Omnibus enim mobilibus mobilior est sapientia ; attingit autem ubique propter suam munditiam. Sap., VII, 24.

produire à sa flamme les vibrations glorieuses qui comblent l'âme de si suaves délices, qu'elle s'écrie tout aussitôt : « Puisque vous ne me causez plus de peine ».

VERS IV.

Puisque vous ne me causez plus de peine.

Travail de purification que le feu d'amour fait subir à l'âme avant sa transformation en Dieu. — Souffrances de l'âme durant la période de la vie purgative. — Bonheur que lui procure cette divine flamme dans l'état sublime de la transformation.

L'âme semble dire par ce vers : Maintenant vous ne m'affligez plus, vous ne me tourmentez plus, vous ne me fatiguez plus, comme vous le faisiez autrefois. En effet, lorsque l'âme était encore soumise à la purification spirituelle, au moment où elle allait entrer dans la voie contemplative, cette flamme ne lui apportait pas autant de paix ni autant de délices que dans l'état actuel d'union. Pour le comprendre, il faut savoir qu'avant de s'introduire dans le plus intime de l'âme, ce feu d'amour la blesse continuellement, en détruisant et en consumant les faiblesses qui sont la conséquence de ses habitudes

imparfaites. Par cette opération le Saint-Esprit la dispose à s'unir à Dieu, et à se transformer en lui par amour. Car le feu qui s'unit à l'âme dans cette gloire d'amour, est le même qui l'avait auparavant investie pour la purifier. C'est la comparaison du feu qui a pénétré le bois qu'il consume. Il avait commencé par l'attaquer et par le blesser de sa flamme; puis il l'avait desséché, séparé de tout ce qui pouvait l'empêcher de brûler; enfin, il l'a préparé par sa chaleur, de manière à pouvoir y pénétrer et le transformer en lui.

Dans cet exercice, l'âme a beaucoup à souffrir. Elle ressent de grandes peines d'esprit, qui parfois affectent jusqu'aux sens, l'action de cette flamme se faisant sentir d'une manière très douloureuse, ainsi que nous l'avons expliqué fort au long dans le traité de *la Nuit obscure* et dans celui de *la Montée du Carmel ;* c'est pourquoi je n'y ajouterai rien. Il suffit de répéter, pour le moment, que le Dieu qui veut entrer dans l'âme par l'union et la transformation d'amour, est celui-là même qui l'avait autrefois investie et purifiée par la lumière et la chaleur de sa flamme ; par conséquent, cette flamme qui lui est maintenant si douce, était pour elle autrefois une cruelle souffrance.

Voici donc la signification de ce vers : O divine flamme, non seulement vous n'êtes plus obscure comme auparavant, mais vous êtes la lumière de mon entendement, par laquelle je puis vous contempler ; vous ne faites plus défaillir ma faiblesse, vous êtes, au contraire, la force de ma volonté, avec laquelle je puis vous aimer et jouir de vous, étant toute transformée en vous par l'amour divin ; vous n'êtes plus un sujet de peine et d'affliction pour mon âme ; vous en êtes la gloire, les délices et la dilatation. En sorte que l'on peut m'appliquer maintenant ces paroles des Cantiques : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, appuyée sur son Bien-Aimé*, répandant l'amour de tous côtés (1)? « Achevez donc enfin, si telle est votre volonté. »

(1) Quæ est ista, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? Cant., VIII, 5.

VERS V.

Achevez enfin, si telle est votre volonté.

Doux gémissements de l'âme qui aspire à la transformation éternelle. — Impuissance de la nature à supporter les délices de l'union divine. — Appel plein d'amour de l'Esprit-Saint à l'âme. — Réponse de l'âme à l'Esprit-Saint.

L'âme s'écrie alors : Achevez enfin de consommer parfaitement avec moi le mariage spirituel, par votre vision béatifique. Dans cet état sublime, la conformité de l'âme à la volonté divine est aussi admirable que sa transformation. La charité n'ayant en vue que le bien et la gloire de l'Époux (1), l'âme ne veut et ne peut rien demander pour ses propres intérêts, et ne recherche en tout que son Bien-Aimé. Néanmoins, comme elle est encore dans un état où l'espérance subsiste et où, par conséquent, le cœur sent toujours en lui un vide, l'âme ne peut s'empêcher de gémir, avec douceur et suavité, tant qu'elle ne jouit pas complètement de l'adoption des enfants de Dieu. C'est seulement lorsqu'elle y sera parvenue, que ses désirs seront apaisés par

(1) Caritas non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt. I ad Cor., XIII, 5.

la consommation de sa gloire. Bien que très étroitement unie à Dieu ici-bas, elle ne sera pleinement rassasiée que par l'apparition de cette gloire admirable (1); ce sentiment s'accroît encore par la douceur et les prémices de la gloire, qui lui sont données dans l'état que nous décrivons.

L'âme ne pourrait résister à de semblables faveurs, si Dieu ne fortifiait et ne soutenait la nature, comme il le fit à l'égard de Moïse, en le plaçant dans le creux du rocher, et en le protégeant de sa main droite, afin qu'il pût voir sa gloire sans mourir (2). L'interposition de cette main divine fait que la nature reçoit plus de plaisir et de douceur de cette communication si sublime, qu'elle n'en ressent d'accablement. Chaque atteinte de cette flamme divine suffirait, il semble, à lui donner la mort, parce que la partie inférieure n'a pas de forces capables de supporter l'action d'un feu d'amour si intense et d'un ordre si élevé. Cependant ce désir de voir la vie se terminer ne cause pas ici la moindre

(1) Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps., XVI, 15.

(2) Cumque transibit gloria mea, ponam te in foramine petræ, et protegam dextera mea, donec transeam ; tollamque manum meam, et videbis posteriora mea; faciem autem meam videre non poteris. Exod., XXXIII, 22, 23.

peine, puisque l'âme n'est plus dans un état où la peine puisse se faire sentir. Aussi l'expose-t-elle avec beaucoup de douceur, de plaisir et de soumission, ce qui lui fait dire : « Si telle est votre volonté » ; son désir et sa volonté étant tellement unis à Dieu, qu'elle met son bonheur à voir s'accomplir ce que Dieu veut. Toutefois les reflets de gloire qui parviennent jusqu'à elle sont si splendides, l'amour qui les accompagne et qui se laisse entrevoir, est si enivrant, qu'elle montrerait un amour bien faible et bien imparfait, si elle n'aspirait à acquérir cette parfaite charité.

Ce n'est pas tout encore. L'âme voit que, par la force et les délices de cette communication, l'Esprit-Saint excite ses désirs d'une manière merveilleuse. Il la convie avec la plus douce affection à venir partager cette gloire immense, dont il lui met sous les yeux quelques prémices, en lui disant comme à l'Épouse des Cantiques : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, et venez, car l'hiver est déjà passé, les pluies se sont dissipées et ont entièrement cessé. Les fleurs paraissent sur notre terre... le figuier a produit ses premiers fruits; les vignes sont en fleur, et elles répandent leur odeur. Levez-vous, ma bien-aimée, ma belle, et venez. Vous qui êtes*

ma colombe, vous qui vous retirez dans les trous de la pierre et dans les creux de la muraille, montrez-moi votre visage, et que votre voix se fasse entendre à mes oreilles ; car votre voix est douce, et votre visage est agréable (1). L'âme entend l'Esprit-Saint lui adresser ces paroles, au milieu de cette suave et tendre flamme ; c'est pourquoi elle répond : « Achevez enfin, si telle est votre volonté ». Elle rappelle ainsi les deux demandes que Notre-Seigneur a indiquées dans la prière qu'il apprit à ses Apôtres (2). Achevez donc enfin de me donner ce royaume, et que votre volonté s'accomplisse; mais, pour qu'il en soit ainsi, « déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre ».

(1) Surge, propera amica mea, columba mea, formosa mea, et veni ; jam enim hiems transiit, imber abiit, et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra ; ficus protulit grossos suos ; vineæ florentes dederunt odorem suum. Surge, amica mea, speciosa mea, et veni : columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis ; vox enim tua dulcis, et facies tua decora. Cant., II, 10, 11, 12, 13, 14.

(2) Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua. S. Matth., VI, 10.

VERS VI.

Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre (1).

La triple toile qui fait obstacle à la parfaite possession de Dieu. — La toile des créatures ; la toile des inclinations naturelles, détruites par le feu d'amour. — La toile de la vie brisée par la mort. — Bienheureuse mort d'une âme transformée en Dieu. — Avec quelle ardeur elle aspire à la séparation de l'esprit et de la chair. — Pourquoi et dans quel sens la vie est comparée à une toile. — Pourquoi l'âme désire voir la toile de la vie, non pas coupée ou usée, mais déchirée. — Les amoureuses rencontres du Saint-Esprit et de l'âme. — Résumé de la première strophe.

Déchirer la toile, voilà ce qui retarde la conclusion de cette affaire si importante. Il est facile, en effet, d'arriver à Dieu quand tous les obstacles semblables à des toiles qui nous séparent de lui, ont disparu. Ces toiles, qu'il est nécessaire d'enlever pour posséder Dieu parfaitement, se réduisent à trois.

La première, qu'on peut nommer *temporelle*, comprend toutes les créatures ; la seconde, que nous appellerons *naturelle*, représente toutes les

(1) Pour avoir l'intelligence de ce vers, il faut se rappeler les combats singuliers ou *rencontres* de certains tournois du moyen âge, où les combattants étaient séparés par une *toile* qu'il était interdit de percer avec les armes dont on faisait usage.

opérations et toutes les inclinations purement humaines de l'âme; enfin la troisième est *sensitive;* c'est l'union de l'âme avec le corps, ou la vie sensitive et animale dont parle saint Paul, dans sa seconde épître aux Corinthiens: *Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite de main d'homme, et qui durera éternellement* (1).

Les deux premières toiles ont dû nécessairement être déchirées, avant d'arriver à la possession de Dieu dans cette union d'amour, où l'on a renoncé à toutes les choses du monde, où les inclinations et les affections sont complètement mortifiées, et où les opérations de l'âme sont devenues divines. Tous ces obstacles ont été détruits par les atteintes de cette flamme, alors qu'elle faisait souffrir l'âme dans la purification spirituelle, qui la délivre des deux premières toiles, et l'unit à Dieu aussi étroitement qu'elle l'est maintenant. Il ne reste donc plus à enlever que la troisième, celle de la vie sensitive. Aussi n'est-il pas question ici de plusieurs toiles, mais d'une seule. La flamme ne rencontre pas cette dernière

(1) Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis. II ad Cor., v, 1.

d'une manière douloureuse et pénible comme les deux premières, mais avec une douceur qui fait goûter à l'âme de grandes délices. La mort de ces personnes est accompagnée d'une suavité merveilleuse, qui surpasse de beaucoup tout ce qu'elles avaient éprouvé, pendant toute la durée de leur vie spirituelle. Elles meurent dans des transports admirables et des assauts délicieux que leur livre l'amour, comme le cygne dont le chant est plus mélodieux quand il est sur le point de mourir. C'est ce qui fait dire à David que la *mort des justes est précieuse devant Dieu* (1). Alors les fleuves de l'amour s'échappent de l'âme, et vont se perdre dans l'océan de l'amour divin. Là, ils sont si larges et si puissants, qu'ils semblent déjà des mers. Là le commencement et la fin, le premier et le dernier se réunissent (2), afin d'accompagner le juste qui part pour son royaume; et *l'on entend retentir des extrémités du monde*, selon la parole d'Isaïe, *les louanges qui sont la gloire du juste* (3).

Par suite de ces glorieuses rencontres de la

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus. Ps., CXV, 15.

(2) Ego sum α et ω, primus et novissimus, principium et finis. Apoc., XXII, 13.

(3) A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi. Is., XXIV, 16.

flamme divine, l'âme est donc sur le point de sortir du monde et de posséder dans une admirable plénitude le royaume qui lui a été préparé. Elle se voit aussi pure, aussi riche que la foi et la condition de cette vie peuvent le permettre. Car, dans cet état, Dieu laisse voir à ces âmes leur beauté ; il confie à leur fidélité les dons et les vertus dont il les a enrichies. Comme il n'y a plus chez elles aucun levain d'imperfection qui puisse corrompre l'ensemble, tout devient pour elles un motif nouveau d'amour, un nouveau sujet de louanges, sans aucun mélange de vanité ou de présomption.

L'âme n'a plus à déchirer que la toile si faible de sa vie naturelle, qui l'enveloppe, l'emprisonne et fait obstacle à sa liberté. Aussi *brûle-t-elle du désir de sentir ses liens brisés, afin de s'unir au Christ* (1), de voir enfin ses deux natures si différentes, l'esprit et la chair, se séparer, et chacune d'elles recevoir la part qui lui convient. Elle souhaite que *la chair demeure dans la terre d'où elle a été tirée*, *et que l'esprit retourne à Dieu qui le lui avait donné* (2). Selon la parole de saint Jean, la chair,

(1) Coarctor autem e duobus: desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo. Philip., I, 23.

(2) Revertatur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum. Eccl., XII, 7.

loin d'aider l'esprit à l'acquisition de ces biens spirituels, ne fait au contraire que l'embarrasser (1). L'âme trouve donc déplorable qu'une vie si basse l'empêche d'en atteindre une autre si élevée, et elle aspire à en voir la fin.

On donne ici à la vie naturelle le nom de « toile » pour trois raisons. D'abord, à cause de l'union étroite qui existe entre l'esprit et la chair; ensuite, parce que la toile de la vie établit une séparation entre Dieu et l'âme ; enfin, parce que la toile n'est pas une chose tellement épaisse et impénétrable qu'on ne puisse voir la lumière au travers. Or, dans l'état dont nous parlons, l'union du corps et de l'esprit est devenue comme une sorte de tissu très délicat; l'âme ayant atteint un degré très élevé de spiritualité et de lumière, qui lui permet d'entrevoir quelques rayons de la Divinité. La force de la vie éternelle lui fait connaître parfaitement la faiblesse de la vie présente, qui semble être une toile très légère, ou même, selon l'expression du Roi-Prophète, *une toile d'araignée* (2). Parvenue à ce point d'élévation, l'âme trouve que cette vie mortelle est bien au-dessous d'elle. Établie dans le divin, elle voit les

(1) Spiritus est, qui vivificat ; caro non prodest quidquam. S. Joan., VI, 64.

(2) Anni nostri sicut aranea meditabuntur. Ps., LXXXIX, 9.

choses comme les voit Dieu lui-même, devant qui, au dire du Psalmiste, *mille ans sont comme le jour d'hier qui est passé* (1), et *toutes les nations*, selon la parole d'Isaïe, *comme si elles n'existaient pas* (2). Aussi n'ont-elles aucune valeur aux yeux de l'âme, non plus que toutes les choses de ce monde, qui ne sont rien pour elle. Elle-même n'est rien à ses propres yeux; Dieu seul est tout pour elle.

On peut se demander ici pourquoi l'âme désire que la toile soit *déchirée* plutôt que d'être coupée ou usée, puisque ces trois opérations semblent identiques? Nous pouvons répondre qu'elle s'exprime de la sorte pour quatre raisons.

Premièrement, afin d'employer le mot propre. Lorsqu'on vient à donner un choc contre une toile, on ne la coupe pas, on ne l'use pas, mais on la déchire.

Secondement, l'amour aime la force, il préfère les actes violents et impétueux ; or le propre de ces actes est plutôt de déchirer que de couper ou d'user.

Troisièmement, l'amour de l'âme est si ardent qu'il a hâte de voir la toile se déchirer, afin d'ar-

(1) Mille anni ante oculos tuos, tamquam dies hesterna, quæ præteriit, et custodia in nocte. Ps., LXXXIX, 4.

(2) Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. Is., XL, 17.

river plus tôt à sa dernière perfection, ayant d'autant plus de force et de valeur qu'il est plus prompt et plus spirituel dans son acte. Ici, en effet, la force de l'amour est plus unie et plus grande, la perfection de l'amour s'introduit en elle à la manière de la forme, qui pénètre en un instant dans la matière. Jusqu'alors la forme de la transformation n'avait pas été reçue dans l'âme ; il n'y avait en elle que des dispositions à cette transformation, à savoir : des désirs et des affections qu'elle avait formés successivement et à diverses reprises ; car chez bien peu de personnes ces désirs parviennent à l'acte parfait de transformation. L'âme ainsi disposée peut produire en quelques instants des actes beaucoup plus nombreux et plus intenses, que ne le ferait dans un temps plus long une âme moins bien préparée. L'âme imparfaite dépense tout son temps à disposer son esprit ; et, après cette laborieuse préparation, il arrive souvent que le feu ne pénètre pas complètement le bois qu'il devait consumer. L'âme parfaite éprouve, au contraire, à chaque instant, l'action de l'amour; et la divine étincelle enflamme aussitôt la matière bien sèche qu'on lui présente. C'est pourquoi l'âme éprise d'amour, préfère que l'on déchire la toile promptement, plutôt que de la voir couper

à loisir ou d'être condamnée à attendre qu'elle s'use lentement.

Quatrièmement, l'âme aspire à en finir promptement avec cette toile de la vie mortelle. Or, lorsqu'on veut couper ou user quelque chose, on le fait avec réflexion, et on attend que la chose soit arrivée au degré convenable, ce qui demande plus de lenteur et de maturité; mais quand il s'agit de la déchirer, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de rien de semblable. Aussi cette âme voudrait-elle qu'on n'attendît pas la fin naturelle de sa vie, parce que la force de son amour et les dispositions qu'elle voit en elle la portent à désirer, avec résignation toutefois, que ses liens se brisent sous l'impulsion violente et surnaturelle de l'amour. Elle n'ignore pas que Dieu a coutume d'enlever ces âmes avant le temps, afin de les enrichir de ses biens et de les retirer des maux de ce monde. Il les consomme en très peu de temps dans la perfection ; et, comme l'a dit le Sage, il leur donne, grâce à cet amour, ce qu'elles ne pourraient gagner qu'après de longs efforts. *Comme le Juste a plu à Dieu, il en a été aimé; et Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs parmi lesquels il vivait. Il l'a enlevé, de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice, et que les apparences trompeuses ne séduisissent son âme... Ayant peu*

vécu, il a rempli la course d'une longue vie ; car son âme était agréable à Dieu. C'est pourquoi il s'est hâté de le tirer du milieu de l'iniquité (1). Il est donc de la dernière importance de s'exercer beaucoup à l'amour, afin que l'âme, se consommant rapidement en lui, ne s'arrête guère ici-bas, et arrive promptement à voir son Dieu face à face.

Mais voyons maintenant pourquoi l'âme appelle rencontre, cet assaut que l'Esprit-Saint lui livre à l'intérieur. Vainement l'âme sent-elle un grand désir que sa vie s'achève, ce désir ne peut se réaliser ; le temps n'en est pas encore venu. Alors Dieu, pour la consommer et l'élever davantage au-dessus de la chair, lui livre des assauts glorieux, qui rappellent réellement les rencontres à main armée, par lesquels il pénètre toujours plus profondément la substance de l'âme qu'il déifie, et qu'il rend, pour ainsi dire, toute divine. L'Être de Dieu absorbe l'âme, parce qu'il l'a rencontrée et transpercée par l'action du Saint-Esprit, dont les communications sont

(1) Placens Deo factus est dilectus, et vivens inter peccatores translatus est. Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus, aut ne fictio deciperet animam illius... Consummatus in brevi explevit tempora multa ; placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum. Sap., IV, 10, 11, 13, 14.

vives et impétueuses, quand elles sont embrasées comme celle dont il s'agit ici. Remplie alors de l'Esprit d'amour, l'âme goûte en lui son Dieu avec les plus vives délices, ce qui lui fait dire que cette rencontre est douce. Il y a sans doute, dans cet état, beaucoup d'autres touches divines, et bien d'autres rencontres qui ne laissent pas d'être douces et délicieuses ; mais elle appelle celle-ci particulièrement douce, à cause de son excellence qui surpasse toutes les autres. Dieu s'en sert afin de délivrer l'âme de ses liens et de la couronner de gloire. Avec les ailes que lui donnent ces faveurs, elle prend son essor et s'écrie : « Déchirez la toile, obstacle à cette douce rencontre ».

On peut donc résumer ainsi cette strophe : O flamme de l'Esprit-Saint, qui transpercez si intimement, si tendrement la substance de mon âme, et qui la brûlez par votre divine ardeur, vous êtes déjà si aimable, que vous semblez me montrer par là votre désir de vous donner parfaitement à moi dans la vie éternelle ! Quand je vous suppliais de me délivrer de la vie présente, les demandes que je vous adressais, au milieu des anxiétés et des fatigues que l'amour me faisait éprouver et qui accablaient la fragilité de mon esprit, ne parvenaient pas à vos oreilles, à cause

de la faiblesse de mes sens, de leur impureté et de mon peu d'amour. Vous ne m'exauciez pas davantage lorsque mon âme vous désirait avec ardeur, lorsque l'amour impatient ne me permettait pas de me résigner complètement à la condition de cette vie, où vous me condamniez à demeurer, parce que les transports d'amour que j'avais ressentis jusque-là n'étaient pas d'un assez grand prix à vos yeux, à cause de leur peu de consistance.

Maintenant mon amour est devenu tellement fort, que non seulement mon esprit et mes sens ne défaillent plus en vous, mais que mon cœur et ma chair, pénétrés de votre divine force, se réjouissent dans le Dieu vivant (1) avec une conformité parfaite à votre adorable volonté. Maintenant je ne demande plus que ce que vous m'ordonnez de demander ; je ne veux pas ce que vous ne voulez pas; il me semble impossible de faire autrement, et il ne me vient même pas à l'esprit de le demander. Maintenant, dis-je, mes requêtes sont plus conformes à la droite raison ; elles ont plus de valeur à vos yeux par cela même qu'elles viennent de vous, que vous les

(1) Cor meum, et caro mea, exultaverunt in Deum vivum. Ps., LXXXIII, 2.

voulez, que je vous les adresse avec douceur et avec joie dans l'Esprit-Saint, et que mon jugement émane de votre divine Face (1), ce qui vous fait apprécier et exaucer mes prières. Déchirez donc enfin, ô divine flamme, déchirez la toile légère de cette vie pour que je puisse vous aimer sans retard, avec toute la plénitude et la perfection que désire mon âme, c'est-à-dire sans mesure et sans fin.

(1) De vultu tuo judicium meum prodeat. Ps., XVI, 2.

STROPHE II.

O délicieuse brûlure !
O plaie enivrante !
O douce main ! O touche délicate !
Qui avez le goût de la vie éternelle,
Et qui acquittez toute dette,
En me faisant mourir, vous avez changé la mort en vie.

EXPLICATION.

Dans cette strophe, l'âme montre comment les trois personnes de la très sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, produisent en elle cette œuvre divine de l'union. Ainsi « la main », « la brûlure », « la touche », sont en réalité une seule et même chose ; ces noms désignent les trois Personnes adorables, parce qu'ils ont un rapport réel avec l'effet que chacune d'elles opère en l'âme. « La brûlure » signifie l'Esprit-Saint ; « la main », le Père ; et « la touche », le Fils. L'âme glorifie donc le Père, le Fils et le Saint-Esprit, en exaltant trois grandes faveurs qu'ils lui accordent et trois biens particuliers dont ils l'enrichissent, par lesquels ils chan-

gent la mort en vie, et transforment l'âme en eux-mêmes.

La première de ces faveurs est « la plaie enivrante ». Elle l'attribue au Saint-Esprit, et lui donne le nom de « brûlure ». La seconde est « le goût de la vie éternelle », dans laquelle elle voit l'œuvre du Fils ; c'est pourquoi elle la désigne sous le nom de « touche délicate ». La troisième est un don d'une grande richesse, qui compense admirablement toutes les peines que l'âme a eues à subir. Elle la réfère au Père et la nomme pour cette raison « douce main ». Bien que l'âme désigne ici les trois Personnes divines par des noms différents, à cause des propriétés particulières et des effets qu'elle leur attribue, il n'en est pas moins vrai qu'elle parle d'une seule Essence ; on le voit par les paroles suivantes : « Vous avez changé la mort en vie ». Il n'y a, en effet, qu'une seule et même opération au sein de l'adorable Trinité ; aussi l'âme attribue-t-elle le tout à une seule Essence et aux trois Personnes ensemble.

VERS I.

O délicieuse brûlure !

L'action toute-puissante et les merveilleux effets du feu divin dans les âmes. — Les langues de feu sur les Apôtres. — Souveraine indépendance de l'âme que consume le feu de l'Esprit-Saint. — Bonheur et délices qu'elle goûte.

Moïse dit au livre du Deutéronome que le Seigneur notre Dieu est un feu consumant (1), c'est-à-dire un feu d'amour. Ce feu doué d'une force infinie peut consumer d'une manière incomparable, et transformer en lui-même tout ce qu'il touche, en l'embrasant avec une force irrésistible. Il enflamme les âmes à proportion de leurs dispositions, les unes plus, les autres moins, autant qu'il le veut, de la manière et dans le temps qu'il lui plaît. Comme Dieu est un feu infini d'amour, quand il veut presser l'âme avec un peu de force, l'ardeur qui la consume devient si intense, qu'elle lui semble supérieure à tous les feux de l'univers entier. Elle donne donc à cette touche le nom de « brûlure », parce que ce feu très concentré produit des effets plus grands que les

(1) Dominus Deus tuus ignis consumens est. Deuter., IV, 24.

autres corps en ignition. L'âme transformée en ce feu divin non seulement sent l'action de la brûlure, mais devient elle-même tout entière une brûlure de feu d'une ardeur extrême. Chose admirable ! ce feu divin, qui pourrait, par son incomparable force, détruire mille mondes, avec bien plus de facilité que notre feu terrestre ne réduit en cendre une petite paille, ne consume et n'anéantit point les esprits qu'il embrase. Loin de là, il leur fait éprouver des délices dont le charme est en rapport avec sa puissance et son ardeur ; il les déifie en les pénétrant de ses douces flammes, qui se font sentir en raison de la force qu'il leur a communiquée.

C'est ce qui arriva aux Apôtres, comme il est raconté au livre de leurs Actes (1). Le feu du ciel, descendant avec une grande impétuosité, embrasa les disciples, et *ceux-ci*, au rapport de saint Grégoire, *se sentirent brûler dans leur intérieur avec une ineffable suavité* (2). Aussi la sainte Église

(1) Et apparuerunt illis dispertitæ linguæ tamquam ignis, seditque supra singulos eorum. Actus Apost., II, 3.

(2) Hodie Spiritus Sanctus repentino sonitu super discipulos venit, mentesque carnalium in sui amorem permutavit, et foris apparentibus linguis igneis, intus facta sunt corda flammantia, quia dum Deum in ignis visione suscipiunt, per amorem suaviter arserunt. S. Greg., *Homil.*, XXX, *In Evang.* Migne, Patr. Lat. tom. LXXVI, pag. 1220.

dit-elle de ce feu céleste dans sa liturgie : *Il vint un feu divin qui ne brûlait pas, mais qui resplendissait, qui ne consumait pas, mais qui illuminait* (1). La fin que se propose le Saint-Esprit dans ses communications étant de glorifier l'âme, il ne la resserre pas, mais il la dilate ; il ne la fatigue pas, mais il la comble de délices, de lumières et de richesses. C'est pourquoi elle dit que ce feu est « délicieux ».

Heureuse l'âme qui a eu l'incomparable bonne fortune de recevoir l'impression de cette divine « brûlure » : elle sait tout, elle goûte tout, elle fait tout ce qu'elle veut ; tout lui réussit, personne ne prévaut contre elle et ne peut l'atteindre ! A elle s'appliquent ces paroles de l'Apôtre : *L'homme spirituel juge tout, et il n'est lui-même jugé de personne* (2). Et ces autres : *Il pénètre tout, jusqu'aux profondeurs de Dieu même* (3). En effet, c'est le propre de l'amour de scruter tous les trésors du Bien-Aimé. O âmes qui méritez de parvenir jusqu'aux ardeurs de ce feu souverain, que votre gloire est grande ! La force infinie de

(1) Advenit ignis divinus, non comburens, sed illuminans. — *Feria*, II, *Pent.*

(2) Spiritualis autem judicat omnia ; et ipse a nemine judicatur. I ad Cor., II, 15.

(3) Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei. Ibid., 10.

ce feu pourrait vous consumer et vous annihiler, mais il ne le fait pas, il se borne à vous consommer dans une gloire immense. Ne vous étonnez pas que Dieu conduise certaines âmes jusqu'à cette admirable élévation, quand le soleil matériel peut produire en certains corps des effets si merveilleux. Puisque cette brûlure cause de telles délices, comme nous avons cherché à le faire comprendre, quel sera l'enivrement de l'âme que le feu céleste a touchée ? L'âme essayant de le dépeindre, n'en peut rien dire ; elle se voit donc forcée de se contenter de l'emphase et de l'admiration qu'exprime l'interjection ô, et elle s'écrie : « O plaie enivrante » !

VERS II.

O plaie enivrante !

La brûlure d'amour blesse et guérit. — Étrange propriété de l'amour qui est tout à la fois pour l'âme une large plaie et une santé parfaite. — Délices que procure cette plaie d'amour. — L'âme transpercée par le dard d'un Séraphin. — Incendie d'amour produit par cette blessure. — Les stigmates de saint François d'Assise. — Prodige d'une douleur inexprimable associée à d'inexprimables délices. — On ne parvient à cet état sublime que par une parfaite mortification des sens.

Celui qui fait cette plaie la guérit lui-même, et la guérit au moment même où il la fait. L'effet produit a quelque analogie avec celui de la brûlure, dans l'ordre naturel. Quand on applique le feu sur une plaie, il l'élargit, et cette plaie, occasionnée primitivement par le fer ou par toute autre cause, devient par là une plaie brûlante. Vient-on à renouveler plusieurs fois cette application, la plaie deviendra chaque fois plus profonde et plus large ; si l'on continuait toujours, elle finirait à la longue par détruire le corps qui l'a reçue. Ainsi, le feu d'amour guérit lui-même la plaie d'amour qu'il a faite dans l'âme, et il l'augmente chaque fois qu'il lui est appliqué. L'amour, en effet, ne guérit-il pas les plaies et

les blessures qu'il a faites, en les rendant toujours plus vives, plus profondes par les nouveaux coups qu'il porte à l'âme, jusqu'à ce qu'il l'ait transformée tout entière en flamme d'amour ? Elle n'est plus alors qu'une plaie, mais elle est parvenue à une parfaite guérison, parce qu'elle est toute blessée d'amour. Ici la santé est d'autant plus florissante que la blessure est plus profonde ; en sorte que celui-là jouit de la santé la plus parfaite, qui n'est plus qu'une large plaie. La brûlure n'en agit pas moins sur l'âme, à la fois toute blessée et toute guérie, et elle accomplit son ministère d'amour en la blessant encore davantage. C'est alors que la plaie devient ineffablement douce et arrache à l'âme ce cri : « O plaie enivrante ! » d'autant plus enivrante, qu'elle est due à un feu d'amour plus sublime et plus éminent ! Le Saint-Esprit l'a faite, afin de remplir l'âme de délices ; or plus son désir de la faire jouir de ce bonheur est grand, plus grande aussi sera la plaie.

O bienheureuse plaie, faite par celui qui ne sait que guérir ! ô plaie mille fois heureuse et désirable, puisqu'elle n'a été faite que pour la joie et le bonheur de l'âme ! Cette plaie est grande, parce que son auteur est infini ; les délices qu'elle fait goûter à l'âme sont inestimables, parce que le feu d'amour qui l'a produite, est d'une incom-

parable ardeur. Oui, ô plaie enivrante, d'autant plus excellemment enivrante, que la brûlure d'amour atteint plus profondément le centre intime de l'âme, embrasant tout ce qui était susceptible de partager son ardeur, afin de combler de délices toutes ses puissances !

Cette brûlure et cette plaie sont, à mon sens, le plus haut degré d'amour qu'on puisse atteindre en cet état. Il y en a cependant beaucoup d'autres très admirables, quoiqu'ils ne s'élèvent point à une hauteur aussi sublime, et qu'ils ne ressemblent point à celui dont nous venons de parler. Celui-ci est un attouchement de la Divinité à la substance même de l'âme, sans l'intervention d'aucune forme ou d'aucune figure naturelle, formelle ou imaginaire.

Parfois l'âme éprouve une autre sorte de brûlure également très sublime, et qui se produit de la manière suivante. Enflammée d'amour, sans être brûlée aussi profondément que nous le disions tout à l'heure, bien qu'elle doive l'être déjà fortement pour éprouver ce que je veux dire, il arrivera que l'âme se sentira attaquée par un Séraphin armé d'un dard dont la pointe est toute de feu. Le céleste messager transperce cette âme semblable à une fournaise embrasée, ou plutôt à une flamme, et lui fait sentir la

pointe de feu de la manière la plus sublime. Dans cette opération divine qui pénètre l'âme tout entière, la flamme accélère son mouvement et s'élève soudain avec impétuosité, comme le feu d'une fournaise monte plus haut et redouble d'activité, lorsqu'on vient à remuer le bois qui l'alimente. Ainsi en est-il de l'âme transpercée par la main d'un Séraphin. Au moment où le dard enflammé l'atteint, sa blessure lui procure d'ineffables délices ; déjà touchée intimement, elle est émue de nouveau par le mouvement impétueux que lui cause le Séraphin, en l'embrasant d'une ardeur extrême qui la fait se fondre d'amour.

Ce n'est pas tout encore. La blessure pénétrante que l'âme a reçue, et l'efficacité du poison divin qui envenime le dard dont son esprit est transpercé dans ce qu'il a de plus profond, l'enivre de délices que nul ne pourra jamais exprimer dignement. L'âme éprouve à peu près la même sensation que si un grain de sénevé presque imperceptible, mais doué d'une grande vertu et d'une force dévorante, avait été déposé dans la partie la plus intime de l'esprit qui a reçu la blessure. La substance et l'énergie de ce grain se répandent alors subtilement dans toutes les veines spirituelles de l'âme, avec toute la

puissance de l'ardeur qui l'embrase. Son amour s'augmente, se développe et s'enflamme à un tel point, qu'il lui semble voir en elle des mers de feu qui la remplissent toute d'amour. Tout ce que l'on peut dire pour faire comprendre le bonheur dont l'âme jouit en ce moment, c'est qu'elle expérimente avec combien de justesse l'Évangile compare le royaume des cieux au grain de sénevé, qui, malgré sa petitesse, devient un arbre, par la vigueur qu'il renferme sous un si petit volume (1). Ainsi l'âme se voit-elle changée en un vaste incendie d'amour. Un petit nombre d'âmes, il est vrai, arrivent jusqu'à une si haute perfection. On en trouve cependant quelques-unes qui y sont parvenues ; ce sont surtout les âmes dont la vertu et l'esprit doivent se propager dans la succession de leurs enfants spirituels. Dieu donne aux chefs de famille des richesses et des grandeurs en rapport avec les destinées providentielles de leur postérité selon la grâce.

Revenons à l'opération du Séraphin, qui consiste à blesser réellement et à faire une vérita-

(1) Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo ; quod minimum quidem est omnibus seminibus ; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, ita ut volucres cœli veniant, et habitent in ramis ejus. S. Matth., XIII. 31, 32.

ble plaie. Quand Dieu le permet, comme il le fait parfois, il en paraît quelque chose à l'extérieur ; la blessure et la plaie se manifestent dans les sens, conformément à l'opération intérieure. C'est ce qui arriva, lorsque le Séraphin donna à saint François l'impression des sacrés stigmates. Il lui avait blessé l'âme d'amour, et l'effet des plaies se fit voir au dehors, comme nous venons de l'expliquer. Car Dieu n'accorde jamais aucune faveur au corps, sans l'avoir d'abord accordée à l'âme dans une bien plus large mesure. Alors, plus les délices, plus la force de l'amour qui cause la blessure intérieure ont d'intensité, plus aussi la douleur de la plaie extérieure est grande ; l'une croît en proportion de l'autre. Ce double effet se produit parce que ces âmes sont purifiées, et qu'elles ont acquis en Dieu une vigueur admirable. Aussi, leur esprit est-il fortement trempé, et enivré d'inexprimables joies dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui possède à la fois une force et une douceur incomparables ; tandis que la chair fragile et corruptible n'éprouve que douleur et tourments. Quel étonnant prodige de sentir ainsi la douleur s'accroître avec les délices ! Job le reconnaissait bien au milieu de ses peines, lorsqu'il disait à Dieu : *Quand vous revenez sur moi, vous me tourmentez d'une manière*

admirable (1). N'est-ce pas une merveille ineffable, et digne de l'abondance des douceurs que Dieu réserve à ceux qui le craignent (2), de faire jouir intérieurement de consolations et de délices d'autant plus grandes qu'on ressent plus de douleur et de tourment à l'extérieur ?

O grandeur immense, qui vous montrez toute-puissante en tout ce que vous faites ! Qui pourrait, Seigneur, si ce n'est vous, remplir de douceurs au milieu de l'amertume, de délices au sein des tourments ? O plaie enivrante ! d'autant plus enivrante, que la blessure qui t'a produite est plus large et plus profonde !

Mais quand la plaie demeure dans l'âme sans paraître à l'extérieur, les délices qu'elle fait éprouver peuvent être beaucoup plus intenses et plus sublimes : la chair étant un obstacle aux transports de l'esprit. Quand les biens de l'esprit lui sont communiqués, elle tire les rênes de son côté, modère l'élan de ce coursier rapide, et réprime son énergique ardeur ; *le corps qui se corrompt appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit par la multi-*

(1) Propter superbiam quasi leænam capies me, reversusque mirabiliter me crucias. Job, x, 16.

(2) Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te ! Ps., xxx, 20.

plicité des soins (1). Celui donc qui fait grande estime de ce qui est sensible ne sera jamais fort spirituel. J'adresse cette remarque aux personnes qui se figurent pouvoir s'élever à ce qu'il y a de plus fort et de plus sublime dans les choses spirituelles, par les efforts et les opérations sensibles si basses et si viles. On ne parvient à l'élévation dont nous avons parlé, qu'à la condition que les sens corporels y demeurent absolument étrangers. Il en est tout autrement quand l'esprit fait rejaillir dans les sens une certaine impression affectueuse ; car il peut alors s'y passer quelque chose de très spirituel. C'est ainsi que saint Paul, par suite du profond sentiment intérieur qu'il avait des douleurs de Jésus-Christ, les ressentait dans son corps, comme il l'écrivait aux Galates : *Je porte en mon corps les stigmates de mon Seigneur Jésus-Christ* (2).

Si cette brûlure et cette plaie sont quelque chose de si délicieux, la main qui les a produites le sera également ; si la touche est si délicate, son auteur aura une délicatesse infinie. L'âme le

(1) Corpus enim, quod corrumpitur, aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem. Sap., IX, 15.

(2) Ego stigmata Domini Jesu in corpore meo porto. Gal. VI, 17.

montre clairement en s'écriant : « O douce main ! O touche délicate ! »

VERS III.

O douce main ! O touche délicate !

Puissance formidable, délicatesse exquise de la main de Dieu. — A quelles âmes se fait sentir la touche délicate de cette main divine. — Dégoût du créé qu'inspire à une âme cette touche. — L'âme touchée ainsi par l'Être divin est comme divinisée.

O main dont la générosité égale la puissance et la richesse, vous me comblez de présents magnifiques ! O main, dont la douceur paraît d'autant plus grande à cette âme, quand vous la touchez délicatement, qu'il vous suffirait de l'appesantir un peu pour anéantir tout l'univers ! Devant un de vos regards *la terre tremble* (1), *les nations tombent en ruine et les montagnes s'en vont en fumée* (2). O douce main, je veux le dire une fois encore ! Avec quelle rigueur, quelle sévérité vous vous fîtes sentir naguère au Patriarche de l'Idu-

(1) Qui respicit terram, et facit eam tremere ; qui tangit montes, et fumigant. Ps., CIII, 32.

(2) Stetit, et mensus est terram. Aspexit, et dissolvit gentes ; et contriti sunt montes sæculi. Habac., III, 6.

mée, en le touchant si rudement (1) ! Mais quand vous vous êtes posée sur mon âme d'une manière permanente, vous l'avez fait avec grâce et affection ; je vous ai trouvée aussi douce et aussi suave que vous aviez paru dure à ce saint homme. Lui, était en butte à toutes vos rigueurs, et vous ne m'avez fait goûter à moi que les douceurs de votre amour. C'est vous qui ôtez la vie et qui la conservez, qui conduisez aux portes de la mort et qui en ramenez ; personne ne peut échapper à vos coups (2).

O vie divine, vous ne donnez jamais la mort que pour rendre la vie, comme vous ne blessez jamais que pour guérir (3). Vous m'avez donc blessée pour me guérir, ô divine main ! vous avez détruit en moi ce qui me retenait dans un état de mort où j'étais privée de la vie de Dieu, qui, je le comprends maintenant, est ma véritable vie. Vous avez accompli cette merveille par la libéralité d'une grâce surabondante à mon égard, en

(1) Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me. Job, XIX, 21.

(2) Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit. I Reg., II, 6.

(3) Videte quod ego sim solus, et non sit alius Deus præter me. Ego occidam, et ego vivere faciam ; percutiam, et ego sanabo, et non est qui de manu mea possit eruere. Deut., XXXII, 39.

me faisant sentir l'attouchement de Celui qui est *la splendeur de votre gloire et la figure de votre substance*, je veux dire de votre Fils unique (1). C'est par lui, votre Sagesse divine, que *vous atteignez d'une extrémité à l'autre avec une force irrésistible* (2). Donc, ô touche délicate, ô Verbe éternel de Dieu, ô Fils unique du Père, avec quelle délicatesse exquise votre Être pénètre subtilement la substance de mon âme, et la plonge ainsi tout entière dans un océan de douceurs, qu'on ne trouve ni dans la terre de Chanaan ni dans celle de Théman (3) ! Oui, ô divin attouchement du Verbe, ce qui me fait sentir plus vivement encore votre incomparable délicatesse, c'est de songer qu'après avoir renversé les montagnes, brisé les rochers sur le mont Horeb par l'ombre seule de votre puissance et de votre force, qui marchait devant votre Face, vous vous êtes révélé au Prophète par *le murmure d'une brise douce et légère* (4). Comment donc, ô souffle délicieux, pouvez-vous

(1) Qui cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. Hebr., I, 3.

(2) Attingit ergo a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. Sap., VIII, 1.

(3) Non est audita in terra Chanaan, neque visa est in Theman. Baruch, III, 22.

(4) Ecce Dominus transit, et spiritus grandis et fortis subvertens montes, et conterens petras ante Dominum ; non in spiritu Dominus. Et post spiritum commotio ; non in commo-

toucher avec tant de légèreté et de charme, alors que vous êtes si terrible et si puissant ? Heureuse, mille fois heureuse l'âme que vous touchez si doucement malgré votre puissance effrayante ! O âme ! dites-le au monde ; ou plutôt, non, ne lui en parlez pas, car il ne connaît pas cette brise légère ; il ne vous comprendrait pas, parce qu'il est incapable de partager de telles grandeurs (1) !

O mon Dieu et ma vie ! ceux-là seuls vous sentiront et vous reconnaîtront à la délicatesse de votre touche, qui, en s'éloignant du monde, se seront entièrement spiritualisés. Alors cette ressemblance les rapprochera de vous ; en vous cachant vous-même dans leurs âmes, désormais séparées de toutes les créatures et de tout ce qui peut en rappeler le souvenir, vous les toucherez avec d'autant plus de délicatesse que vous les cacherez à votre tour dans le secret de votre sainte Face, pour les mettre à couvert de tous les

tione Dominus. Et post commotionem ignis ; non in igne Dominus. Et post ignem sibilus auræ tenuis. Quod cum audisset Elias, operuit vultum suum pallio. III Reg., XIX, 11, 12, 13.

(1) Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis... Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum. S. Joan., XIV, 17.

troubles que peuvent leur susciter les hommes (1). O touche délicate, répétons-le sans cesse ! par la puissance de vos charmes, vous anéantissez l'âme, vous la séparez de tout le créé, vous vous la réservez exclusivement, et vous laissez en elle des traces et des impressions si délicates, que les touches des choses basses ou élevées lui semblent dès lors grossières et repoussantes. La vue de tout autre objet la fatigue ; c'est pour elle un sujet de peine et de grand tourment d'avoir à s'en occuper, ou d'être forcée d'y toucher.

Une substance, personne ne l'ignore, peut avoir d'autant plus d'étendue et de capacité, qu'elle est plus fine et plus déliée ; plus elle est subtile, plus aussi elle est habile à se répandre et à se communiquer. Donc, ô touche délicate, qui pénétrez d'autant plus avant que votre délicatesse est plus subtile, en touchant mon âme vous l'avez rendue simple, pure et capable de vous sentir. Oui, c'est avec grande raison que l'on vous appelle touche délicate. Comme vous n'avez en vous rien de matériel, vous touchez l'âme d'une manière d'autant plus intime et plus profonde, que votre

(1) Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum. Ps., XXX, 21.

Être divin qui cause cet admirable attouchement, est plus éloigné et plus affranchi de toute espèce de mode, de forme et de figure. Aussi la dégagez-vous par là de tout ce qui est humain, pour la diviniser en quelque sorte. Oh ! oui, vous êtes une touche délicate, ineffablement délicate, redisons-le encore, puisque vous touchez l'âme par votre Être très simple et très pur, qui, étant infini, possède une délicatesse infinie. Voilà pourquoi il touche avec tant de subtilité, d'amour et de sublimité.

VERS IV.

Qui avez le goût de la vie éternelle.

Ineffables délices que procure l'attouchement de la substance de Dieu à la substance de l'âme. — Dans une seule touche divine, l'âme savoure toutes les perfections de Dieu. — Rejaillissement du bonheur de l'âme sur le corps lui-même.

On savoure, en réalité, dans cette touche divine un certain avant-goût de la vie éternelle, bien qu'il n'ait pas encore atteint sa perfection. Cette vérité, si étonnante qu'elle paraisse, ne semblera point impossible, si l'on croit, comme on doit le faire, que cette touche est quelque chose de très substantiel. La substance de Dieu, comme l'ont

expérimenté bien des saints pendant leur vie, touche alors la substance de l'âme. Les ineffables délices que l'on ressent dans cet attouchement divin sont donc indicibles ; et je ne voudrais pas en parler, dans la crainte de faire croire que cette faveur est restreinte à ce qu'on peut en dire. Il n'y a pas de mots qui puissent expliquer, ou désigner clairement, des choses aussi sublimes que celles dont ces âmes saintes font l'expérience : la seule chose qui convienne, quand on a le bonheur de les recevoir, c'est de les comprendre pour soi-même, de les sentir, de les savourer et de se taire.

L'âme reconnaît que ces faveurs si élevées ont une certaine analogie avec la mystérieuse pierre blanche, dont parle saint Jean au livre de l'Apocalypse : *cette pierre qui doit se donner au vainqueur, et qui porte écrit un nom que personne ne peut connaître, si ce n'est celui qui le reçoit* (1). On ne peut donc dire qu'une chose de cette touche délicate, et cette chose est vraie, c'est qu'elle a « le goût de la vie éternelle », bien que, tout en venant immédiatement de Dieu, on n'en jouisse pourtant pas aussi parfaitement en cette vie que dans la gloire.

(1) Vincenti dabo calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit, nisi qui accipit. Apoc., II, 17.

Ainsi l'âme est rendue participante d'une manière admirable de tous les attributs divins ; la force, la sagesse, la charité, la beauté, la grâce et la bonté lui sont communiquées. Comme Dieu est à la fois tout cela, l'âme, dans une seule touche, savoure toutes ces grandeurs dans un éminent degré. Parfois même ce bien dont l'âme jouit, fait rejaillir sur le corps quelque chose de l'onction de l'esprit, qui semble pénétrer jusqu'aux os, et les faire glorifier Dieu à leur manière, selon cette parole du roi David : *Tous mes os vous diront : Seigneur, qui est semblable à vous* (1) ? Tout ce qu'on peut dire sur ce sujet étant bien inférieur à la réalité, il faut se contenter de ces mots : « Qui avez le goût de la vie éternelle ».

(1) Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ? Ps., XXXIV, 10.

VERS V.

Et qui acquittez toute dette.

La souffrance est le chemin qui conduit à l'union divine et la clef qui ouvre ses précieux trésors. — Mesure des épreuves de la purification. — Le feu et le marteau. — Pourquoi, parmi tant d'âmes qui désirent avancer dans les voies de Dieu, il y en a si peu qui parviennent au terme. — Les illusions du désir de la perfection. — Comment on mérite la grâce des peines intérieures. — A quel prix s'achète l'argent de la divine Sagesse. — Avec quelle magnificence Dieu paie ses dettes à l'âme qui a le courage de souffrir pour lui. — L'âme purifiée par la souffrance est élevée à la dignité royale.

Quelles sont les dettes dont l'âme fait mention dans ce vers, et qu'elle dit être complètement acquittées ? Il est à propos de l'expliquer ici. Les âmes qui parviennent à ce degré sublime de perfection et à la royauté du mariage spirituel, ont éprouvé beaucoup de peines et de douleurs, parce qu'il faut, selon la parole de l'Ecriture, traverser bien des tribulations pour entrer dans le royaume des cieux (1); mais l'état du mariage spirituel a mis fin à ces épreuves.

Appelées à l'union divine, ces âmes ont eu

(1) Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. apost., XIV, 21.

à souffrir, dans la partie sensible, des afflictions, des tentations de tous genres, et, dans la partie supérieure, des peines, des tribulations, des tentations, des obscurités et des angoisses, comme nous l'avons dit dans *la Montée du Carmel* et dans *la Nuit obscure*.

En effet, les délices et la connaissance de Dieu ne peuvent se fixer dans l'âme, d'une manière durable, si l'esprit et les sens n'ont pas été parfaitement purifiés et spiritualisés. Or les peines et les pénitences purifient les sens, en les dégageant de ce qu'ils ont de grossier, comme les tribulations, les tentations, les obscurités, les angoisses rendent l'esprit plus pénétrant, en le disposant à recevoir les dons de Dieu. Pour se transformer en lui, il faut passer par ces épreuves, de même qu'on se purifie dans les flammes du Purgatoire avant de jouir de la vision intuitive. L'intensité et la durée des souffrances varient suivant le degré d'union auquel Dieu veut élever les âmes ou le besoin qu'elles ont de cette purification. Au milieu de ces amertumes, l'âme acquiert les vertus, la force et la perfection, selon la parole de l'Apôtre : *La vertu se perfectionne dans la faiblesse* (1) et par l'exercice de la souffrance. Le fer,

(1) Virtus in infirmitate perficitur. II ad Cor., XII, 9.

pour prendre la forme que veut lui donner l'artisan, doit être soumis à la double action du feu et du marteau, et perdre quelque chose de ce qu'il était auparavant. Le prophète Jérémie nous avoue que Dieu l'a instruit par cette voie : *Il a envoyé d'en haut du feu dans mes os, et il m'a enseigné* (1). Il fait également allusion aux coups de marteau, quand il dit ailleurs : *Vous m'avez châtié*, Seigneur, *et je suis devenu savant* (2). A son tour, le Sage nous dit au livre de l'Ecclésiastique : *Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il* (3)?

Pourquoi donc si peu de personnes parviennent-elles à cet état sublime? C'est qu'au début d'une œuvre si haute et si excellente, un grand nombre se montrent lâches au point de reculer tout aussitôt devant la difficulté, et ne veulent ni accepter la moindre désolation, ni se soumettre à la plus petite mortification, ni agir avec patience et fermeté. Aussi, lorsque Dieu leur fait la grâce de commencer le travail de leur réforme intérieure, comme il ne trouve pas en elles une force suffisante, il ne poursuit pas cette œuvre de purification, et il ne les élève pas au-dessus de la pous-

(1) De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me. Thren., I, 13.

(2) Castigasti me, et eruditus sum. Jer., XXXI, 18.

(3) Qui non est tentatus, quid scit ? Eccles., XXXIV, 9.

sière de la terre, parce qu'il leur faudrait, pour répondre à ses desseins, plus d'énergie et de constance. A ces âmes qui voudraient avancer sans souffrir les moindres choses et sans s'y assujettir, on peut appliquer ces paroles de Jérémie : *Si vous avez eu tant de peine à courir avec des fantassins, comment pourrez-vous lutter de vitesse avec des coursiers? Si vous êtes resté en sécurité dans une terre de paix, que ferez-vous en face du Jourdain et de l'orgueil de ses flots débordés* (1)? En d'autres termes : lorsqu'il s'agissait des peines communes aux hommes en cette vie, si votre pas était si lent, c'est-à-dire si les souffrances vous paraissaient trop vives, comment pourrez-vous suivre l'allure des coursiers, c'est-à-dire comment pourrez-vous supporter des peines plus fâcheuses? Si vous n'avez pas eu le courage de lutter contre le repos et le plaisir dont vous jouissiez dans votre propre pays, en vous faisant l'esclave de votre sensualité ; si, au contraire, vous n'avez songé qu'à y vivre dans la paix et les consolations, que ferez-vous quand il vous faudra combattre l'orgueil du Jourdain, c'est-à-dire lorsque vous serez assailli par les flots impétueux des tribulations

(1) Si cum peditibus currens laborasti, quomodo contendere poteris cum equis? Cum autem in terra pacis securus fueris, quid facies in superbia Jordanis? Jer., XII, 5.

et des peines spirituelles, qui pénètrent l'âme tout entière?

O âmes qui voulez marcher dans la joie et la sécurité, si vous saviez combien il vous est bon d'être affligées pour parvenir à cet état, combien la souffrance et la mortification sont avantageuses quand il s'agit d'acquérir des biens si élevés, vous ne chercheriez nulle part de consolation; vous ne voudriez pas autre chose que la croix avec son fiel et son vinaigre et vous vous estimeriez souverainement heureuses de l'avoir en partage, parce que vous verriez que, mourant ainsi au monde et à vous-mêmes, il vous serait donné de vivre en Dieu au milieu de délices purement spirituelles. En souffrant avec patience les épreuves extérieures, vous mériteriez que le Seigneur arrête sur vous ses regards divins, afin de vous purifier et de vous délivrer de toutes vos imperfections par des peines spirituelles plus intimes. Il faut avoir rendu de grands services à Dieu, avoir montré une patience à toute épreuve et une longue persévérance, il faut, en un mot, se rendre extrêmement agréable à ses yeux, pour obtenir une grâce aussi grande que celle de cette parfaite purification. L'Ange n'a-t-il pas dit au saint homme Tobie: *Comme vous étiez agréable à Dieu, il vous a été nécessaire d'être visité par la tribula-*

tion (1), afin d'être éprouvé plus parfaitement et disposé de la sorte à recevoir de plus grandes faveurs. La sainte Écriture ajoute qu'il passa le reste de ses jours dans la joie (2). Dieu tint la même conduite à l'égard de Job. Après l'avoir reconnu devant les bons et les mauvais Anges pour son fidèle serviteur, il lui fit aussitôt la grâce de lui infliger de terribles épreuves, afin de l'exalter ensuite davantage, aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel (3).

Dieu agit ainsi à l'égard des âmes qu'il veut faire arriver à une perfection éminente. Il permet qu'elles soient tentées, affligées, tourmentées, purifiées intérieurement et extérieurement par la souffrance portée à ses dernières limites, afin de les déifier ensuite par l'union avec son infinie Sagesse : c'est là le plus haut degré d'élévation qu'elles puissent atteindre en ce monde. En parlant de cette même Sagesse, le roi David nous dit :

(1) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob., XII, 13.

(2) Reliquum ergo vitæ suæ in gaudio fuit, et cum bono profectu timoris Dei perrexit in pace. Ibid., XIV, 4.

(3) Quadam die, cum venissent filii Dei ut assisterent coram Domino, adfuit inter eos etiam Satan. Dixitque Dominus ad eum : Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo ? Job, I, 6, 8.

La Sagesse du Seigneur est *semblable à l'argent éprouvé au feu ; purifié dans le creuset et raffiné jusqu'à sept fois* (1), c'est-à-dire parfaitement pur. Il n'est pas besoin de nous arrêter ici plus longtemps, pour montrer que chacune de ces purifications a pour fin d'arriver à la Sagesse divine, dont la possession ici-bas peut être comparée a l'argent. Si sublime, en effet, qu'elle puisse être, ce ne sera jamais l'or précieux qui nous est réservé dans la gloire. Il est donc de la plus haute importance pour l'âme, de persévérer avec une grande constance et une patience invincible, au milieu de toutes ces peines et de ces tribulations, intérieures ou extérieures, spirituelles ou corporelles, grandes ou petites, recevant tout ce qui lui arrive de la main de Dieu pour son bien et pour sa guérison.

Comme ces épreuves lui apportent la vraie santé spirituelle, elle ne doit en aucune façon, selon le conseil du Sage, chercher à s'y soustraire : *Si l'esprit de celui qui a la puissance s'élève contre vous, ne quittez point votre place, parce que ce remède vous guérira des plus grands péchés* (2). Ne cherchez pas à vous dérober à cette peine ou à cette épreuve, qui mettra un terme à vos péchés

(1) Eloquia Domini, eloquia casta ; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum septuplum. Ps., XI, 7.

(2) Si spiritus potestatem habentis ascenderit super te, lo-

et à vos imperfections, et fera disparaître vos mauvaises habitudes ; car les angoisses et les peines intérieures éteignent les passions, et purifient l'âme. C'est pourquoi l'âme doit s'estimer très heureuse lorsque le Seigneur lui envoie des souffrances intérieures ou extérieures, bien convaincue que peu de personnes sont jugées dignes d'être purifiées par les afflictions et les souffrances, et conduites ainsi à un haut degré de perfection.

Revenons à l'explication de notre vers. L'âme se trouve ici admirablement récompensée de tout ce qu'elle a souffert, en se voyant inondée de lumières proportionnées aux obscurités qui l'ont affligée (1). Après avoir eu part aux souffrances, elle jouit maintenant des plus douces consolations (2), et à toutes ses peines intérieures ou extérieures, correspondent des trésors divins d'une merveilleuse richesse; il n'en est pas une seule qui ne reçoive sa récompense particulière. L'âme publie donc hautement son bonheur par ces paroles : « Et qui acquittez toute dette ». Le roi David le chantait, lui aussi, dans un de ses psaumes :

cum tuum ne dimiseris, quia curatio faciet cessare peccata maxima. Eccl., x, 4.

(1) Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus. Ps., CXXXVIII, 12.

(2) Scientes quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis. II ad Cor., I, 7.

Quelles amères et innombrables tribulations ne m'avez-vous pas infligées ! En vous tournant vers moi, vous m'avez rendu la vie, et vous m'avez retiré des abîmes de la terre. Vous avez fait éclater la magnificence de votre gloire, et, en me regardant avec bonté, vous m'avez comblé de consolation (1).

Cette âme se tenait auparavant aux portes du palais de Dieu, à peu près comme Mardochée, près du palais d'Assuérus. Debout sur la place publique de Suze, la cendre sur la tête, et revêtu d'un cilice, Mardochée, à la vue des dangers qui menaçaient sa vie, pleurait amèrement sans vouloir ni accepter ni revêtir l'habit d'allégresse que lui avait envoyé la reine Esther (2). Il n'avait reçu aucune grâce, aucune récompense pour tous les services qu'il avait rendus au Roi, et pour la fidélité avec laquelle il avait veillé sur son honneur et sur sa vie. Or l'âme se voit récom-

(1) Quantas ostendisti mihi tribulationes multas et malas ! Et conversus vivificasti me, et de abyssis terræ iterum reduxisti me. Multiplicasti magnificentiam tuam, et conversus consolatus es me. Ps., LXX, 20, 21.

(2) Quæ cum audisset Mardochæus, scidit vestimenta sua, et indutus est sacco, spargens cinerem capiti ; et in platea mediæ civitatis voce magna clamabat, ostendens amaritudinem animi sui, et hoc ejulatu usque ad fores palatii gradiens. Quod audiens Esther, consternata est ; et vestem misit, ut ablato sacco induerent eum, quam accipere noluit. Esther, IV, 1, 2, 4.

pensée en un seul jour, comme Mardochée, de toutes ses peines et de tous ses services. Non seulement on la fait entrer au palais du Roi, non seulement on la présente à sa divine Majesté revêtue d'habits royaux, mais de plus on lui met le diadème sur la tête et le sceptre en main; elle est assise sur le trône, portant au doigt l'anneau royal signe de sa puissance dans le royaume de son Époux. En effet, les âmes arrivées à ce degré obtiennent tout ce qu'elles désirent ; elles sont libéralement payées de tous leurs travaux, puisque les mauvais penchants, qui étaient leurs ennemis les plus acharnés et qui voulaient leur ôter la vie, ont reçu le coup de la mort, et qu'elles vivent maintenant en Dieu. Aussi l'âme s'écrie-t-elle : « En me faisant mourir, vous avez changé la mort en vie ».

VERS VI.

En me faisant mourir, vous avez changé la mort en vie.

La double phase de la vie surnaturelle. — Ce qu'on entend par le vieil homme. — L'union divine change l'état de mort en la plénitude de la vie. — L'âme, devenue Dieu par participation, est inondée d'inexprimables délices. — Résumé de la seconde strophe. — Fête perpétuelle de l'âme.

La mort n'est autre chose que la cessation de la vie. Ainsi, quand la vie surnaturelle prend possession de l'âme, il ne reste plus aucune trace de la mort spirituelle.

Il y a deux sortes de vies véritablement surnaturelles. La première est la vie béatifique, qui consiste dans la vision intuitive de Dieu ; la mort naturelle du corps doit nécessairement la précéder, selon la doctrine de saint Paul : *Nous savons que, si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans les cieux une autre demeure qui ne sera point faite de main d'homme, et qui durera éternellement* (1). La seconde

(1) Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis. II ad Cor., V, 1.

est la vie spirituelle dans toute sa perfection : c'est la possession de Dieu par l'union d'amour, à laquelle on parvient par la mortification de tous les vices et de toutes les inclinations naturelles. Tant que ce travail n'est pas accompli, en vain prétendrait-on arriver à la perfection de la vie spirituelle, ou à l'union avec Dieu, comme le même Apôtre nous le donne à entendre par ces paroles : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez* (1).

Il faut remarquer que l'âme désigne ici sous le nom de mort, le vieil homme tout entier, c'est-à-dire le mauvais usage qu'elle fait de ses puissances et de ses inclinations naturelles, en appliquant sa mémoire, son entendement, sa volonté, aux choses du siècle, et en cherchant son plaisir dans les créatures. Ce sont là les opérations de la vie du vieil homme, c'est l'opposition absolue à la vie nouvelle ou spirituelle, dont l'âme ne saurait jouir parfaitement qu'à la condition de mourir complètement au vieil homme, suivant la parole de saint Paul : *Dépouillez-vous du vieil homme, selon lequel vous avez vécu dans votre pre-*

(1) Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Rom., VIII, 13.

mière vie... et revêtez-vous de l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritables (1). Lorsque, dans cette vie nouvelle, l'âme a reçu les derniers traits de sa perfection, toutes ses puissances, ses affections, ses opérations, naturellement basses et imparfaites, deviennent, pour ainsi parler, divines.

Les philosophes enseignent que tout être vivant vit par ses opérations ; or, comme l'âme, par le fait de son union intime avec Dieu, n'opère jamais qu'en lui, il en résulte qu'elle vit de la vie de Dieu lui-même. C'est là ce qui transforme son état de mort en un état de vie. Son entendement ne possédait naguère que des connaissances bornées, acquises par les faibles ressources de sa lumière naturelle ; il est maintenant éclairé par un principe lumineux bien autrement puissant, qui vient de Dieu même. Sa volonté n'aimait qu'avec tiédeur ; désormais, elle est animée de la vie du divin amour, et sous l'impulsion de l'Esprit-Saint, embrasée des ardeurs de ce feu, elle aime jusqu'à une mesure très sublime.

(1) Deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem..., et induite novum hominem qui secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis. Eph., IV, 22, 24.

Sa mémoire ne percevait naturellement que les figures et les formes des créatures ; elle est remplie maintenant du souvenir des années éternelles dont parle le Roi-Prophète (1). Ses appétits cherchaient autrefois leur aliment dans les créatures ; excités désormais par un plus noble principe qui, en leur communiquant une vie toute nouvelle, leur fait goûter Dieu, ils se nourrissent d'aliments divins et savourent des délices célestes.

En un mot, tous les mouvements, toutes les opérations de l'âme, qui étaient marqués au cachet de sa vie naturelle et imparfaite, ont été changés par cette union en autant d'actes divins. L'âme, devenue réellement fille de Dieu, est, selon la parole de l'Apôtre, mue par l'Esprit-Saint lui-même : *Tous ceux qui sont poussés par l'esprit de Dieu, ceux-là sont enfants de Dieu* (2). Il est bien vrai que la substance de l'âme n'est pas la substance de Dieu, puisque cela ne saurait être ; mais comme elle lui est unie jusqu'à être absorbée en lui, elle est Dieu par participation. C'est ce qui fait la grandeur de ce parfait état de vie spirituelle : grandeur qui

(1) Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui. Ps., LXXVI,

(2) Quicumque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Rom., VIII, 14.

n'atteint pas encore l'élévation de la vie glorieuse, mais qui permet néanmoins à l'âme de dire : « En me faisant mourir, vous avez changé la mort en vie ». Elle est même parfaitement en droit d'ajouter avec l'apôtre saint Paul : *Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1). Ainsi ce qu'il y avait de mort et de glacé dans l'âme, se trouve remplacé par les ardeurs de la vie divine, si bien que l'âme elle-même est tout absorbée dans la vie. Alors se vérifie en elle la parole du même Apôtre : *La mort a été absorbée dans la victoire* (2) ; et celle du prophète Osée : *O mort, je serai ta mort, dit le Seigneur* (3).

Absorbée dans la vie, devenue étrangère à toutes les choses de ce monde, délivré de tous les désordres de la nature, l'âme est introduite dans les appartements du Roi, où son Bien-Aimé la fait jouir et l'enivre de telles délices, qu'elle trouve le lait qui coule des mamelles de l'Époux préférable au vin le plus exquis. Puis elle ajoute : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusa-*

(1) Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus Gal., II, 20.

(2) Absorpta est mors in victoria. I ad Cor., XV, 54.

(3) Ero mors tua, o mors. Os., XIII, 14.

lem (1) ! car le Roi du ciel a changé ma noirceur naturelle en sa céleste beauté.

« O brûlure délicieuse », qui êtes infiniment plus ardente que tous les feux de la terre, plus vous m'embrasez, plus je vous trouve agréable ! « O plaie enivrante », plus enivrante pour moi que toutes les délices et tout le bien-être du monde ! « O douce main », dont la douceur surpasse infiniment toutes les douceurs imaginables, vous me paraissez d'autant plus aimable que vous me pressez avec plus de force et de continuité ! « O touche délicate », dont l'incomparable délicatesse et la rare excellence surpassent infiniment tout ce qu'il y a de plus ravissant dans les créatures, vous êtes plus douce et plus suave que le rayon de miel ! « Vous avez le goût de la vie éternelle », et vous me la faites savourer d'autant plus que vous me touchez plus intimement. Votre valeur surpasse infiniment celle de l'or et des pierres précieuses, puisque, en changeant par votre admirable sagesse la mort en vie, vous payez des dettes que tous les trésors du monde ne pourraient acquitter.

Dans l'état d'une vie si parfaite, l'âme célèbre, pour ainsi dire, une fête perpétuelle. Son cœur

(1) Nigra sum, sed formosa filiæ Jerusalem. Cant., I, 4.

tressaille d'une ineffable jubilation, qui lui fait chanter un cantique toujours nouveau, inspiré tout à la fois par la joie, l'amour et la connaissance de l'état sublime auquel Dieu l'a élevée. Il lui arrive souvent de redire avec allégresse au fond de son cœur ces paroles de Job : *Ma gloire se renouvellera toujours et je multiplierai mes jours comme le palmier* (1). C'est-à-dire, que Dieu ne permettra pas que ma gloire se ternisse comme auparavant et qu'il multipliera mes jours comme le palmier multiplie ses rejetons, en augmentant mes mérites jusqu'à ce que je parvienne au ciel. Elle chante encore à Dieu, dans le secret de son cœur, les louanges que David lui donne au psaume vingt-neuvième, répétant surtout les deux derniers versets : *Vous avez changé mes gémissements en réjouissances ; vous avez déchiré le sac dont je m'étais revêtu et vous m'avez environné de joie afin qu'au milieu de ma gloire, je chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes de la douleur. Seigneur, mon Dieu, je célébrerai éternellement vos louanges* (2.) L'âme sent que Dieu aspire à la com-

(1) Gloria mea semper innovabitur,... et sicut palma multiplicabo dies. Job, XXIX, 20, 18.

(2) Convertisti planctum meum in gaudium mihi ; conscidisti saccum meum et circumdedisti me lætitia ; ut cantet tibi gloria mea, et non compungar ; Domine Deus meus, in æternum confitebor tibi. Ps., XXIX, 12, 13.

bler de délices ; il lui adresse des paroles ineffablement douces, empreintes d'une exquise délicatesse, en la glorifiant et en lui accordant sans cesse de nouvelles grâces. Il semble n'avoir pas autre chose à faire ; on dirait qu'il n'est aucune créature ici-bas avec laquelle il puisse partager ses dons, et que ses immenses trésors appartiennent à elle seule. L'Épouse l'atteste dans les Cantiques : *Mon Bien-Aimé est tout à moi, et moi je suis tout à lui* (1).

(1) Dilectus meus mihi, et ego illi. Cant., II, 16.

STROPHE III.

O lampes de feu !
Dans les splendeurs desquelles
Les profondes cavernes du sens,
Qui était obscur et aveugle,
Donnent à la fois, avec d'incomparables excellence
Chaleur et lumière à leur Bien-Aimé.

EXPLICATION.

Il faut une grâce très spéciale de Dieu pour expliquer cette strophe, à cause de sa profondeur ; et pour suivre cette explication, le lecteur a besoin de la plus grande attention. S'il est sans expérience de la vie spirituelle, il la trouvera obscure et inintelligible ; est-il, au contraire, expérimenté dans les choses de Dieu, il y trouvera alors lumière et goût.

L'âme y remercie l'Époux divin des grâces insignes et des signalés bienfaits, qui sont les fruits de son union avec lui ; là il s'est révélé à elle, lui donnant sur son Être des connaissances sublimes qui ont éclairé et enflammé d'amour ses puissances et ses sens, plongés autrefois dans l'a-

veuglement et les ténèbres. Ces lumières, ces ardeurs la disposent à correspondre généreusement aux faveurs de son Bien-Aimé. Aussi offre-t-elle en retour ces mêmes connaissances, ce même amour à celui qui l'éclaire et l'embrase de la sorte en répandant en elle des dons si divins. Le cœur qui aime véritablement ne peut être satisfait s'il ne consacre à son Bien-Aimé tout ce qu'il est, tout ce qu'il a et ce qu'il peut avoir, tout ce qu'il vaut et ce qu'il peut valoir; plus ce qu'il donne est grand, excellent et précieux, plus il est heureux de le donner. L'âme jouit donc ici d'un ineffable bonheur, parce que les splendeurs dont elle est illuminée, l'amour dont elle est enivrée, lui permettent de resplendir aux yeux de son Bien-Aimé, et de lui rendre amour pour amour.

VERS I.

O lampes de feu !

Tous les attributs divins sont comme autant de lampes étincelantes et ardentes. — La multiplicité dans l'unité. — L'action des perfections divines dans l'âme. — Moïse sur le Sinaï. — La plus profonde de toutes les plaies d'amour. — Bonheur de l'âme plongée dans les délices de Dieu. — Le feu sacré est en même temps une eau vive.

Afin d'entrer dans l'intelligence de ce vers, il est bon de se souvenir que les lampes ont une double propriété : elles éclairent et elles brûlent. Or Dieu renferme, dans l'unité et la simplicité de son Essence, toutes les vertus et toutes les grandeurs. Il est tout-puissant, il est sage et bon, il est miséricordieux, juste et fort, il est charité ; enfin il possède bien d'autres attributs et d'autres perfections que nous ne pouvons connaître en cette vie. Lorsqu'il plaît à Dieu de s'unir à l'âme, et de se révéler à elle par une manifestation privilégiée, l'âme voit clairement toutes ces vertus et toutes ces grandeurs dans l'unité et la simplicité de l'Essence divine avec toute la perfection et la profondeur que permet l'état de la foi.

Elle voit que chacun de ces attributs est en réalité Dieu même, Père, Fils et Saint-Esprit.

Ce n'est pas tout. Dieu étant, comme nous l'avons dit plus haut, une lumière et un feu d'une intensité infinie, chacun de ces attributs possède en lui l'éclat et l'ardeur qui conviennent à l'infini d'un Dieu. Par ces connaissances de lui-même que Dieu donne à l'âme, il l'éclaire comme le feraient une multitude de lampes. Chacune d'elles brille à ses yeux, et l'embrase d'amour à sa manière ; cependant toutes sont comprises dans la simplicité de l'Essence divine, et à elles toutes ne forment qu'une seule lampe, dont la lumière et l'ardeur se répandent de mille manières. L'âme découvre clairement cette vérité, et cette lumière unique est pour elle comme une lumière multiple, parce que, bien qu'elle soit une, elle peut néanmoins toutes choses, possède toutes les vertus et renferme tous les esprits. Aussi pouvons-nous dire en toute vérité, que l'unité de sa lumière et de son ardeur comprend une admirable multiplicité, qui fait éclater la toute-puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté, et toutes ses autres perfections.

En découvrant à l'âme chacun de ces attributs, autant qu'elle est capable de les saisir, cette lampe divine lui en donne en même temps l'in-

telligence et l'amour. Par exemple, lorsqu'elle fait briller à ses yeux les splendeurs de la toute-puissance, elle produit la lumière de connaissance et la chaleur d'amour du Dieu tout-puissant. Dieu est alors pour l'âme une lampe qui lui révèle sa toute-puissance, qui étincèle de la lumière de cet attribut et qui la consume de ses ardeurs. Lorsqu'elle projette à son regard les clartés sublimes de la Sagesse, elle lui inspire l'amour du Dieu infiniment sage. Il en est de même de tous les autres attributs, car la lumière que Dieu donne à l'âme par chacun d'eux en particulier et par tous ensemble, l'embrase de l'amour du Dieu infini. Ainsi donc, dans cette sublime communication, dans cette manifestation de lui-même, qui est, à mon avis, l'une des plus admirables dont on puisse être favorisé ici-bas, Dieu semble agir sur l'âme comme le feraient une multitude de lampes étincelantes, qui l'inonderaient à l'envi de lumière et d'amour.

Moïse aperçut autrefois ces lampes sur le mont Sinaï, lorsqu'au passage du Seigneur, il se prosterna en toute hâte, le visage contre terre. Il vit alors quelques-unes de ces incomparables grandeurs, et, dans le transport de son amour, il signala distinctement celles des perfections divines qui l'avaient ravi : *Seigneur Dieu dominateur, plein de compassion et de clémence,*

patient, riche en miséricorde et véritable, qui conservez et faites sentir votre miséricorde jusqu'à mille générations ; qui effacez l'iniquité, les crimes et les péchés ; devant qui nul n'est innocent par lui-même (1). On le voit, par ces paroles, les attributs et les vertus de Dieu que Moïse connut et aima particulièrement en cette circonstance, furent sa toute-puissance, sa souveraineté, sa miséricorde, sa justice et sa vérité. Ce fut là, sans aucun doute, une connaissance très sublime, qui le fit jouir des délices d'un ineffable amour.

La délectation, le ravissement d'amour que le feu et la lumière de ces lampes divines produisent dans l'âme, sont, il est bon de le remarquer, quelque chose d'admirable et d'immense. On dirait un nombre infini de lampes, dont chacune à elle seule embrase d'amour, et dont chacune toutefois par son ardeur, sa flamme, sa lumière, augmente la lumière, la flamme, l'ardeur de toutes les autres. Chacune d'elles est un feu et une lumière ; toutes ensemble sont un foyer unique de lumière et de feu d'une incalculable intensité, dans lequel l'âme est complètement absorbée au milieu de

(1) Dominator Domine Deus, misericors et clemens, patiens et multæ miserationis, ac verax ; qui custodis misericordiam in millia ; qui aufers iniquitatem et scelera atque peccata, nullusque apud te per se innocens est. Exod., XXXIV, 6, 7.

flammes délicieuses. Chacune d'elles la blesse d'une manière très pénétrante ; mais toutes ensemble lui font une blessure bien plus profonde encore : c'est l'amour de la véritable vie. L'âme voit, très clairement, en effet, que l'amour dont elle est embrasée est la vie éternelle, où elle doit entrer en possession de tous les biens. Alors se vérifie la parole de l'Époux dans les Cantiques : *Ses lampes sont des lampes de feu et de flammes* (1). Une seule de ces lampes, en passant sous les yeux d'Abraham, lorsque Dieu lui révélait la justice inflexible avec laquelle il devait traiter les Chananéens, le glaça d'une indicible épouvante. Combien, à plus forte raison, toutes ces connaissances qui, semblables à autant de lampes divines, brillent d'une splendeur dont les reflets ne respirent que l'affection et l'amour, ne répandront-elles pas dans l'âme plus de lumières, de délices et de transports, que le saint Patriarche, à l'apparition de la lampe de justice, ne ressentit de profonde et ténébreuse horreur (2) !

(1) Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum. Cant., VII, 6

(2) Cumque sol occumberet, sopor irruit super Abram, et horror magnus et tenebrosus invasit eum... Et apparuit clibanus fumans, et lampas ignis transiens inter divisiones illas. Gen., XV, 12, 17.

O âme, que vos lumières et vos délices sont grandes et précieuses ! Admirable en est la variété, puisque le Dieu dont vous êtes aimée avec une force qui répond à ses grandeurs, à ses vertus et à ses perfections, se sert de toutes ces lampes pour vous faire partager en elles sa joie et son amour ! Le cœur aimant qui souhaite du bien à l'objet de ses affections, le comble d'honneurs et de bienfaits, marqués à l'empreinte de sa grandeur et de ses qualités. Or, l'Époux qui réside en vous est tout-puissant, il vous enrichit et il vous aime avec toute-puissance ; il est sage, bon et saint, vous sentez qu'il vous aime avec sagesse, avec bonté, avec sainteté ; il est libéral, vous comprenez qu'il vous aime avec libéralité, sans aucun intérêt et sans autre but que de vous faire du bien. Il vous montre avec joie son visage plein de grâces (1) ; il vous dit : Je suis à vous, je suis pour vous, je suis heureux d'être ce que je suis, afin de me donner à vous et d'être à vous pour toujours.

Qui pourra donc trouver des termes pour exprimer ce que vous ressentez, ô âme fortunée, en vous voyant aimée d'un tel amour et élevée jusqu'à un si haut degré d'honneur ? Nous dirons

(1) In viis ostendit se illis hilariter. Sap., VI, 17.

que *votre sein*, qui désigne ici votre volonté, *est semblable à un monceau de froment environné de lis* (1). Tandis que vous savourez la douceur de ces grains dont se compose le pain de vie, les lis des vertus qui vous environnent, vous enivrent de bonheur. Les filles du Roi de gloire, c'est-à-dire les vertus, vous font goûter d'inénarrables délices par l'admirable odeur de leurs parfums, ou par les sublimes connaissances qui vous sont alors communiquées ; délices dans lesquelles vous êtes plongée si profondément, que vous ressemblez aux puits des eaux vives qui descendent avec impétuosité du mont Liban, figure de Dieu (2). Vos puissances en tressaillent d'une merveilleuse allégresse ; c'est alors que se vérifie parfaitement en vous la parole du Psalmiste : *L'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu* (3).

Oh ! qu'il est beau de voir ainsi les eaux divines déborder de cette âme et rejaillir jusqu'à la vie éternelle (4), comme une source d'une abondance inépuisable ! Sans doute, au milieu de cette

(1) Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis. Cant., VII, 2.

(2) Puteus aquarum viventium, quæ fluunt impetu de Libano. Cant., IV, 15.

(3) Fluminis impetus lætificat civitatem Dei. Ps., XLV, 5.

(4) Aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. S. Joan., IV, 14.

ineffable communication, les lampes divines répandent de la lumière et du feu ; mais ce feu est tellement suave, que, malgré son immensité, il ressemble à des eaux vives qui étanchent la soif de l'âme, et la désaltèrent aussi promptement qu'elle le peut désirer.

Ces lampes embrasées sont donc en même temps des eaux vives de l'Esprit, de même que les langues de feu qui descendirent sur les Apôtres étaient aussi des eaux limpides et pures (1). C'est le nom que leur donna le prophète Ézéchiel, lorsqu'il annonça la venue de l'Esprit-Saint : *Je répandrai sur vous une eau pure..., et je mettrai au milieu de vous un esprit nouveau* (2). Ce feu, qui est en même temps de l'eau, avait été figuré autrefois par le feu sacré que Jérémie cacha au moment de la prise de Jérusalem. Tant qu'il resta caché, il semblait de l'eau ; et quand on s'en servit pour arroser le sacrifice, il l'embrasa de ses flammes (3). De même lorsque l'Esprit divin demeure caché dans l'âme, c'est une eau

(1) Apparuerunt illis dispertitæ linguæ tamquam ignis. Act., II, 3.

(2) Effundam super vos aquam mundam, et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. Ezech. XXXVI, 25, 26.

(3) Misit ad requirendum ignem,... et non invenerunt ignem,

vive et délicieuse, qui étanche la soif spirituelle ; mais doit-il servir au sacrifice de l'amour, il lance ses flammes vives et ardentes. Alors on voit étinceler, au feu de la charité, les lampes mystérieuses dont l'Épouse parle dans les Cantiques : *Ses lampes sont des lampes de feu et de flammes* (1).

L'âme les désigne de la sorte, parce que non seulement elles lui font goûter dans son intérieur la douceur infinie des eaux de la divine Sagesse, mais encore ressentir les ardeurs d'un feu d'amour toujours en action. Aussi ne peut-elle que laisser échapper cette exclamation : « O lampes de feu ! » tout ce qu'on saurait dire sur ce sujet étant bien loin de la réalité. Si cependant on fait réflexion qu'ici l'âme est toute transformée en Dieu, on comprendra, jusqu'à un certain point, comment elle est devenue véritablement une source d'eaux vives, auxquelles le feu d'amour, c'est-à-dire Dieu, communique une ardeur consumante et une admirable ferveur.

sed aquam crassam... Et tempus affuit, quo sol refulsit, qui prius erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur. II Mach., I, 20, 22.

(1) Lampades ejus, lampades ignis atque flammarum. Cant., VIII, 6.

VERS II.

Dans les splendeurs desquelles.

L'âme illuminée par les lampes des divins attributs. — Sa glorification anticipée par l'union divine. — Différence entre la glorification passagère du temps et la glorification définitive de l'éternité. — Les obombrations de l'âme. — La théorie des ombres appliquée à l'ordre surnaturel. — L'ombre des divines perfections. — Vision du prophète Ezéchiel. — Grandeur e bonheur d'une âme élevée à cet état sublime.

J'ai déjà dit que ces splendeurs des divines lampes sont les communications dont l'âme est favorisée, dans son union avec Dieu. Toutes ses puissances, sa mémoire, son entendement et sa volonté, sont admirablement éclairées par ces connaissances pleines d'amour qui les unissent étroitement, et font resplendir l'âme d'un merveilleux éclat. L'illumination qui en résulte, il importe de le bien comprendre, ne ressemble pas à celle de la flamme matérielle qui éclaire et réchauffe de ses jets ardents tout ce qui l'entoure. Elle a bien plus d'analogie avec l'action de cette même flamme sur les objets qu'elle consume.

Au sein de ces illuminations, l'âme répète : « Dans les splendeurs desquelles », c'est-à-dire, non pas autour et près de ces splendeurs, mais au

milieu d'elles, parmi les flammes de ces lampes divines, où l'âme elle-même est transformée en flamme. Nous dirons donc qu'elle est alors semblable à l'air renfermé dans la flamme, qui est embrasé et transformé en feu. La flamme n'est autre chose que de l'air embrasé (1), en sorte que les mouvements de la flamme ne sont pas seulement les mouvements de l'air ou ceux du feu pris isolément, mais bien les mouvements simultanés de l'un et de l'autre, le feu faisant brûler l'air qui est enflammé en lui et par lui. C'est ainsi que nous nous représenterons l'âme avec ses puissances, brillant d'un vif éclat dans les splendeurs de Dieu. Les mouvements de cette flamme, ses vibrations et ses jets ne sont pas uniquement le travail de l'âme que le Saint-Esprit a transformée en flamme, ni seulement l'œuvre de cet adorable Esprit, mais ils appartiennent en commun à elle et à lui, l'âme agissant sous l'impulsion de l'Esprit, comme l'air sous l'action du feu qui l'enflamme. Ainsi ces mouvements, qui appartiennent à la fois à Dieu et à l'âme, sont comme une glorification dont elle est favorisée par anticipation.

(1) C'est de l'ancienne physique; mais si on remplace le mot *air* par celui de *gaz*, on sera bien près de la théorie moderne.

Ce sont là les jeux divins de l'Esprit-Saint, les fêtes joyeuses qu'il célèbre dans l'âme, ces fêtes où il paraît toujours au moment de l'introduire définitivement dans la vie éternelle, et dont nous avons parlé en expliquant le second vers de la première strophe. Ce sont encore des sortes de provocations que l'Esprit d'amour adresse à l'âme et par lesquelles il semble vouloir dès lors lui faire partager sa gloire dans toute sa perfection, en l'introduisant réellement en lui-même. De même tous les mouvements, toutes les agitations du feu tendent à élever l'air jusqu'au point culminant de sa sphère ; et son activité inquiète révèle les efforts qu'il ne cesse de faire pour arriver à ce point le plus promptement possible. Mais l'air, quels que soient ses efforts, reste toujours dans sa sphère sans en pouvoir jamais sortir. Ainsi l'âme, malgré l'extrême ardeur des mouvements du Saint-Esprit, dont l'efficacité est cependant bien suffisante pour l'absorber dans une gloire immense, l'âme, dis-je, ne saurait voir s'accomplir en elle la parfaite glorification avant le moment heureux où elle sortira de la sphère de cette vie mortelle, et deviendra capable d'entrer dans le centre de l'esprit, qui est la vie parfaite en Jésus-Christ. Les avant-goûts de la gloire dont l'âme jouira plus tard en Dieu, lui

sont accordés ici-bas avec plus de perfection et de stabilité qu'autrefois ; mais l'âme, dans la vie future, possédera cette gloire de la manière la plus parfaite, sans éprouver jamais de variation dans son intensité, ni de vicissitudes dans son mouvement. Alors elle verra clairement que Dieu, qui semblait se mouvoir en elle, est toujours immuable en lui-même, comme le feu qui, une fois dans sa sphère, ne s'agite jamais.

Ces splendeurs sont des grâces et des faveurs d'un prix inestimable que Dieu accorde à l'âme, et qu'on peut encore nommer *obombrations* (1) ; à mon avis, elles sont au nombre des faveurs les plus signalées et les plus sublimes que l'on puisse recevoir dans cette voie de transformation. Pour la parfaite intelligence de cette vérité, il faut savoir que le mot *obombrer* veut dire couvrir de son ombre, ce qui peut signifier, dans le sens moral, protéger et favoriser. Si l'ombre de quelqu'un vient à nous toucher, n'est-ce pas une preuve évi-

(1) Le dictionnaire de l'Académie porte ce qui suit : — *Obombrer*, *v. a.*, couvrir de son ombre. Il ne s'emploie guère que dans le sens mystique : *les anges l'obombraient de leurs ailes.* — C'est ce qui nous autorise à hasarder le mot *obombration*, peu usité en France, mais qui répond directement au mot espagnol *obombracion*, composé par saint Jean de la Croix, pour rendre sa pensée.

dente que la personne qui l'a produite est tout près de nous, et par conséquent en mesure de nous protéger et de nous défendre facilement ? C'est pour cela qu'il fut dit à la Très Sainte Vierge que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, parce que le Saint-Esprit devait l'approcher de si près qu'il se reposerait sur elle (1).

Remarquons, en outre, que l'ombre est toujours en rapport avec la figure et les propriétés du corps qui la produit. Le corps est-il épais, dense et opaque : son ombre sera obscure comme si elle avait elle-même de l'épaisseur. Au contraire, est-il mince et transparent : son ombre sera, elle aussi, légère et douée d'une sorte de transparence. Il en est ainsi des ombres que projettent le bois et le cristal. Le bois est opaque, et son ombre est obscure ; le cristal est diaphane, et son ombre est transparente.

Appliquons, par analogie, le même raisonnement aux choses spirituelles. La mort est la privation de toutes choses, et l'ombre de la mort est parfaitement représentée par les ténèbres, qui, elles aussi, privent en quelque manière de tous les objets dont elles dérobent la vue. Le

(1) Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. S. Luc., I, 35.

Psalmiste nous l'insinue dans ce passage : *Ils étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort* (1) : soit dans les ténèbres spirituelles, s'il s'agit de l'âme ; soit dans les ténèbres extérieures, s'il s'agit du corps. En sens inverse, nous dirons que l'ombre de la vie sera la lumière. Si la vie est divine, son ombre sera une lumière divine ; si elle est humaine, son ombre sera une lumière naturelle. De même, l'ombre de la beauté sera une autre beauté, qui rappellera la figure et les propriétés de celle dont elle est l'ombre ; l'ombre de la force sera une autre force en rapport avec celle qu'elle représente ; l'ombre de la sagesse, une autre sagesse ; ou, pour mieux dire, la même beauté, la même force et la même sagesse, se reproduiront dans une ombre où l'on retrouvera leur forme et leurs propriétés diverses.

Cela posé, quelle sera l'ombre dont le Saint-Esprit couvrira cette âme, lorsqu'il l'approchera de si près avec toutes les grandeurs de ses vertus et de ses attributs ? Il ne se borne pas, en effet, à la toucher seulement de son ombre, mais il la touche jusqu'à s'unir étroitement à elle. Dans l'ombre du Très-Haut l'âme connaît et savoure la grandeur, les propriétés de Dieu, c'est-à-dire la

(1) Sedentes in tenebris et in umbra mortis. Ps., CVI, 10.

grandeur, les propriétés des perfections divines ; de la puissance, par exemple, de la sagesse, de la gloire, dans l'ombre de la toute-puissance, de la sagesse et de la gloire même de Dieu. Toutes ces ombres admirables sont à la fois lumineuses et enflammées, puisque les attributs et les vertus de Dieu sont, comme nous l'avons vu, des lampes resplendissantes et embrasées, dans l'unité de l'Essence divine qui en renferme une multitude. Toutes doivent nécessairement produire des ombres lumineuses et embrasées, en harmonie avec leur excellence et leurs propriétés.

Oh ! quelle chose admirable sera-ce de voir l'âme saisir, de science expérimentale, la sublimité de cette grande vision qui ravit le prophète Ézéchiel, lorsqu'il contempla la roue et les animaux mystérieux qui avaient quatre formes et quatre figures (1) ! Quelles impressions n'éprouvera-t-elle pas, lorsqu'elle verra ces animaux dont l'aspect était semblable à des charbons embrasés et à des lampes ardentes, et la roue qui représente la Sagesse divine pleine d'yeux au dedans et au dehors, symbole des admirables connaissances que l'âme reçoit de cette adorable Sagesse ! Elle entendra le bruit de leur marche qui ressem-

(1) Ezech., I, per totum.

blait à celui d'armées innombrables, figure de cette merveilleuse multiplicité dans l'unité que lui révèle le retentissement d'un seul pas de Dieu s'approchant d'elle ! Enfin elle trouvera un plaisir ineffable à entendre le battement de leurs ailes, semblable, dit le Prophète, à la voix des grandes eaux et à celle du Très-Haut, image de l'impétuosité des eaux divines qui environnent l'âme de flammes d'amour, alors que l'Esprit-Saint descend sur elle ! Elle goûte en cet état, à la faveur et sous la protection de cette ombre, la gloire même de Dieu. Le Prophète l'enseigne, lorsqu'il dit en tête du chapitre suivant : *Cette vision était la ressemblance de la gloire du Seigneur* (1).

Oh ! qu'elle est élevée, cette bienheureuse âme ! Combien sa grandeur est extraordinaire ! Comme elle est ravie d'admiration de ce qu'elle voit sans sortir des limites de la foi ! Qui pourra jamais le dire ? Elle est complètement abîmée dans l'océan des divines splendeurs, où le Père éternel se charge de la rafraîchir lui-même, et de faire pénétrer ces eaux vives dans l'âme et jusque dans le corps. Chose admirable, en vérité ! Les lampes des attributs divins ne sont que l'Essence

(1) Hæc visio similitudinis gloriæ Domini. Ezech., II, 1.

une et indivisible ; toutefois, dans cette admirable simplicité, l'âme conçoit et connaît la distinction qui existe entre elles, bien qu'elles soient aussi ardentes les unes que les autres, et que, dans leur substance, elles s'identifient les unes avec les autres.

O abîme de délices d'autant plus abondantes, que vos richesses sont plus cachées dans une unité et une simplicité infinies ! C'est en vous que l'on peut connaître et goûter une merveille, sans perdre le goût ou la connaissance des autres. Chacune de celles que vous renfermez est sans doute une lumière, mais qui ne peut amoindrir l'éclat des autres lumières. A cause de votre pureté, ô divine Sagesse, on connaît dans votre unité une multitude infinie de grandeurs ; car vous avez le dépôt des trésors du Père céleste, vous êtes la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache et l'image de sa bonté « dans les splendeurs desquelles.... ».

VERS III.

Les profondes cavernes du sens.

§ 1.

Les cavernes des puissances de l'âme. — Combien il faut peu de chose pour empêcher le vide en elles. — Martyre d'une âme vide du créé, jusqu'à son union avec Dieu. — L'explication de ce vers est un lumineux traité de la direction des âmes appelées à l'oraison de quiétude.

Ces cavernes sont les puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté. Leur profondeur est proportionnée aux biens immenses qu'elles peuvent contenir, et tout ce qui est au-dessous de l'infini ne peut suffire à la combler. Comme on connaît une chose par ses contraires, nous pouvons, par leurs souffrances lorsqu'elles sont vides de Dieu, conjecturer leurs joies et leurs délices lorsqu'elles sont remplies de lui.

Il faut remarquer, à ce propos, que si les cavernes des puissances de l'âme ne sont pas parfaitement délivrées et purifiées de toute affection pour la créature, elles ne sentent pas le vide immense qu'elles portent dans leur profonde capacité, parce qu'il suffit, en cette vie, de la chose la plus petite à laquelle elles s'attachent, pour les

captiver et les charmer au point de ne plus sentir la perte des biens immenses dont elles sont privées, ni les insondables abîmes de leur capacité intérieure. C'est une chose bien étonnante, il faut en convenir, que l'objet le plus infime puisse devenir un si grand obstacle à la possession des trésors infinis dont ces puissances sont appelées à jouir. Cependant rien n'est plus vrai, et cet obstacle est si grand, qu'il leur est impossible de recevoir ces trésors dans toute leur plénitude, avant d'être complètement détachées de toute créature. Mais lorsqu'elles sont vides du créé et parfaitement purifiées, la faim, la soif et les désirs véhéments qui les tourmentent sont intolérables. La souffrance des cavernes est en proportion de leur profondeur, puisque l'aliment vers lequel elles soupirent est infini et n'est autre que Dieu lui-même. C'est vers la fin de ce travail d'illumination et de purification, avant que l'âme soit parvenue à la pleine et entière satisfaction de l'union parfaite, que ses puissances ressentent ordinairement ces douleurs poignantes. Alors l'appétit spirituel est vide, détaché de toutes les créatures et de toutes les affections qu'elles pouvaient lui inspirer. Il a perdu le goût du naturel, et n'aspire plus qu'au divin ; le vide est donc complètement fait, et cependant il ne parvient pas encore à ce

qui est divin par l'union avec Dieu. Aussi les souffrances que ce vide immense, cette soif ardente font éprouver, sont-elles plus cruelles que la mort, lorsque surtout quelques reflets des rayons divins se laissent entrevoir vagues et indistincts, sans faire la lumière complète. Ces âmes, victimes de l'amour impatient, ne peuvent rester longtemps dans cet état sans obtenir ce qu'elles désirent, ou sans succomber à la douleur.

---

§ 2.

La soif de Dieu, vide de l'entendement. — La faim de Dieu, vide de la volonté. — L'attente de Dieu, vide de la mémoire. — Douleur immense d'une âme blessée de ce triple désir.

Le vide qui fait souffrir la première caverne, je veux dire l'entendement, n'est autre chose que la soif de Dieu. Elle est si ardente que le Prophète royal la compare à celle du cerf, parce qu'il n'en trouve pas de plus pressante par laquelle il puisse en donner une idée : *Comme le cerf soupire après les eaux des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* (1) ! Cette soif ne peut être étanchée que par les eaux de la Sagesse divine,

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Ps., XLI, 1.

qui est l'objet de l'entendement. La seconde caverne est la volonté, dont le vide est une faim de Dieu si dévorante qu'elle fait défaillir l'âme, comme le dit encore le Psalmiste : *Mon âme soupire après les tabernacles du Seigneur, et tombe en défaillance, par l'ardeur de ses désirs* (1). Cette faim c'est la perfection de l'amour vers lequel s'élancent toutes les aspirations de l'âme. La troisième caverne est la mémoire ; le vide qu'elle ressent consume l'âme et la fait se fondre, pour ainsi dire, dans l'attente de la possession de Dieu, selon ces paroles de Jérémie : *Je me souviendrai de vous sans cesse,* ô mon Dieu, *et mon âme se desséchera en moi ; ce souvenir que je nourrirai dans mon cœur sera l'objet de mon espérance* (2).

La capacité de ces cavernes est très profonde, puisqu'elles peuvent contenir Dieu, dont la profondeur est infinie. On peut dire par conséquent que leur capacité, leur soif, leur faim, leur défaillance et le tourment qui en résulte, ont en leur genre quelque chose d'infini. Bien que ces tortures n'aient pas l'intensité des souffrances de l'autre vie, elles semblent néanmoins en être une

(1) Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Ps., LXXXIII, 3.

(2) Memoria memor ero, et tabescet in me anima mea. Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo. Thren. III, 20, 21.

frappante image, l'âme possédant alors les dispositions nécessaires pour recevoir Celui qui seul peut combler le vide creusé en elle, et dont la privation lui cause une douleur immense. Cette douleur n'est pas de la même nature que celle de l'autre vie ; ici-bas elle pénètre jusque dans les profondeurs les plus intimes de la volonté et de l'amour ; et celui-ci, loin d'alléger la souffrance, ne fait que l'augmenter. Plus il est profond et ardent, plus il est impatient de posséder son Dieu, qu'il attend d'heure en heure avec le plus vif désir de se perdre en lui.

---

§ 3.

Différence entre la possession de grâce et l'union divine. — L'âme fiancée du Verbe de Dieu. — Visites qu'elle reçoit du Fiancé divin. — Onctions embaumées qui la préparent au mariage spirituel.

O mon Dieu ! n'est-il pas certain, d'après la parole de saint Grégoire, que l'âme qui vous désire sincèrement possède déjà Celui qu'elle aime (1) ? Comment donc se fait-il qu'elle souffre

(1) Qui ergo mente integra Deum desiderat, profecto jam habet quem amat. Enim quisquam posset Deum diligere, si eum quem diligit non haberet. S. Greg., Homil. XXX, in Evang.

de l'absence de Celui qu'elle possède ? Si les Anges, dans le désir qu'ils éprouvent, dit saint Pierre, de contempler le Fils de Dieu, ne ressentent ni anxiété ni douleur parce qu'ils en jouissent déjà (1), comment l'âme peut-elle souffrir par les ardeurs d'un pareil désir, puisque plus elle désire Dieu, plus elle le possède ? La possession de Dieu est une source inépuisable de délices et de rassasiement ; comment ce désir ne lui apportera-t-il pas d'autant plus de bonheur et de jouissance qu'il est plus ardent, car alors elle possède Dieu dans une plus large mesure ? Il est donc raisonnable et vrai de dire qu'elle ne devrait sentir dans cet état, ni douleur ni peine.

Pour répondre à cette difficulté, il faut remarquer qu'il existe une différence essentielle entre posséder Dieu dans les conditions ordinaires de la grâce, et le posséder par l'union divine. Dans le simple état de grâce, il y a sans doute bienveillance mutuelle entre Dieu et l'âme ; mais l'état d'union comporte de plus une communication très intime entre l'Époux et l'épouse. Nous pouvons nous en faire une idée par la différence qu'il y a entre les fiançailles et le mariage. Dans les fiançailles, il y a simple-

(1) In quem desiderant Angeli prospicere. I Petr., I, 12.

ment accord de volonté entre les deux parties, et le fiancé fait gracieusement présent à sa fiancée de quelques bijoux, de certaines parures. Dans le mariage, il y a de plus union des personnes et communication de l'une à l'autre. Sans doute le fiancé visite de temps en temps sa fiancée et lui offre des présents ; mais il n'y a point entre l'un et l'autre ce rapprochement, cette union des personnes qui constitue et consomme le mariage.

Ainsi en est-il entre Dieu et l'âme. Les puissances de l'âme ont atteint un si parfait degré de pureté, que sa volonté, dans sa partie inférieure comme dans sa partie supérieure, est pleinement dégagée du désir et de la recherche de tout ce qui n'est pas Dieu. Elle lui fait, à l'endroit de ces choses, le sacrifice le plus absolu. Alors la volonté de Dieu et celle de l'âme ne faisant plus, par ce consentement libre et spontané, qu'un seul et même vouloir, Dieu lui fait la grâce de s'emparer d'elle par cette conformité de volonté, et de l'élever ainsi jusqu'aux fiançailles spirituelles. Dans cet état, l'âme est la fiancée du Verbe, et l'Époux lui accorde de grandes et précieuses grâces. Il lui fait, avec un ineffable amour, de fréquentes visites où elle se voit comblée de faveurs et d'inexprimables délices, qui

toutefois ne peuvent se comparer avec les privilèges réservés au mariage spirituel. A la vérité, toutes ces merveilles de grâce se passent dans une âme parfaitement dégagée de toute affection aux créatures, puisque les fiançailles spirituelles ne peuvent se célébrer avant ce dépouillement complet ; mais il n'en est pas moins vrai que, pour parvenir à l'union parfaite et au mariage divin, l'âme a besoin d'y être préparée par des dispositions spéciales. Dieu l'y amène par ces visites et par d'autres dons plus excellents encore, qu'il lui prodigue pendant un temps dont la durée se mesure sur ses dispositions ; par là il la purifie de plus en plus, l'embellit et la spiritualise, afin de la préparer convenablement à l'insigne faveur de cette union divine.

Ces préparatifs ont été figurés par le régime auquel on soumettait les jeunes filles destinées à la cour du roi Assuérus (1). Après les avoir fait sortir de leur pays et de la maison de leurs parents, on les tenait enfermées dans le palais pendant une année entière avant de les présenter au roi. Les six premiers mois, elles faisaient usage de certaines onctions dans lesquelles entraient

(1) Sex mensibus oleo ungerentur myrrhino, et aliis sex quibusdam pigmentis et aromatibus utebantur. Esther, II, 12.

la myrrhe et d'autres substances aromatiques ; et pendant la dernière période de l'année, elles employaient d'autres parfums plus recherchés, plus précieux encore. Ce n'est qu'après ces longues préparations qu'elles pouvaient être introduites en présence du roi.

Ainsi, dans le temps des fiançailles, l'âme est préparée au mariage spirituel par les onctions de l'Esprit-Saint. Lorsque les onctions qui la disposent à l'union parfaite avec Dieu deviennent plus élevées, les désirs des cavernes de l'âme atteignent un très haut degré d'intensité et de délicatesse. Les parfums qui les embaument, disposent l'âme d'une manière plus prochaine, parce qu'ils ont quelque chose de plus divin ; ils l'enivrent par conséquent davantage, et l'attirent à Dieu plus suavement. Le désir que l'âme éprouve alors, a quelque chose de bien plus délicat, de plus profond que précédemment, car ce désir si ardent de Dieu est en lui-même une disposition pour s'unir à lui.

---

§ 4.

Importance du choix d'un directeur. — Désir immense de Dieu d'élever l'âme à l'union divine. — L'Esprit-Saint, seul guide à suivre pour y arriver. — Qualités d'un directeur accompli. — Mal que peut faire aux âmes un directeur ignorant des voies spirituelles.

Si ce n'était pas sortir de notre sujet, il serait à propos d'avertir ici les âmes que Dieu a élevées jusqu'à ces onctions délicates, de veiller attentivement sur elles-mêmes, et de bien choisir ceux qui doivent les conduire dans les voies de Dieu, pour ne pas s'exposer à revenir sur leurs pas. Mon cœur éprouve une pitié si profonde, une si vive commisération en voyant certaines âmes reculer au service de Dieu, non seulement parce qu'elles reçoivent ces célestes onctions sans y répondre en se perfectionnant tous les jours davantage, mais encore parce qu'elles en perdent le fruit, que je ne puis m'empêcher de les prémunir contre un si grand malheur. Nous nous arrêtons un instant, il est vrai, dans le développement de notre sujet ; mais je ne tarderai pas à y revenir, et en définitive cette courte digression servira à nous faire mieux comprendre les propriétés des cavernes intimes de l'âme dont nous parlons. Ces avis sont tellement nécessaires aux âmes qui font

d'admirables progrès, comme à toutes celles qui cherchent leur Bien-Aimé, que je veux absolument en dire quelques mots.

Il faut donc savoir avant tout que si l'âme cherche son Bien-Aimé, lui-même la cherche avec infiniment plus d'ardeur encore (1) ; si elle lui envoie ses amoureux désirs, qui lui sont aussi agréables que la vapeur embaumée d'une composition de myrrhe et d'encens (2), Dieu, de son côté, lui envoie l'odeur de ses parfums, c'est-à-dire ses inspirations et ses touches, qui l'attirent et la font courir après lui. Si ces parfums viennent réellement du Seigneur, ils sont en parfaite harmonie avec la perfection qu'exigent la loi de Dieu et les maximes de la foi, puisque c'est en s'avançant dans cette perfection évangélique que l'âme s'approche sans cesse de Dieu.

Qu'elle le comprenne bien : par toutes ces faveurs, par ces onctions et ces parfums, Dieu a le désir de la disposer à recevoir des onctions nouvelles plus élevées, plus délicates, plus divines encore, afin de la rendre assez pure, assez

(1) Quæram quem diligit anima mea... Inveni quem diligit anima mea : tenui eum ; nec dimittam. Cant., III, 2, 4.

(2) Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii ? Ibid., III, 6.

spirituelle pour être digne de s'unir parfaitement à lui, et d'être transformée en lui avec toutes ses puissances. C'est Dieu, l'âme ne doit pas l'oublier, qui, dans cette grande affaire, est le principal agent ; c'est lui qui doit lui servir de guide et la conduire comme par la main, jusqu'à un but qu'elle ne saurait atteindre par elle-même, c'est-à-dire jusqu'aux merveilles de l'ordre surnaturel que ni son entendement, ni sa volonté, ni sa mémoire ne peuvent connaître. Sa grande préoccupation doit donc être de ne pas entraver l'action de l'Esprit-Saint, son guide, qui la conduit par une voie toujours conforme aux préceptes de Dieu et aux enseignements de la foi. Or, elle entraverait cette action, si elle prenait pour conducteur un aveugle ; et les aveugles qui pourraient ainsi l'égarer, sont au nombre de trois. Il y a d'abord le directeur spirituel, il y a ensuite le démon, il y a enfin l'âme elle-même.

Sur la question du directeur, il est grandement nécessaire à l'âme qui ne veut pas reculer, mais plutôt avancer au service de Dieu, d'examiner avec la plus scrupuleuse attention entre les mains de qui elle s'abandonne ; car le disciple ressemblera au maître, et le fils à son père. A peine pourra-t-elle trouver un directeur doué de toutes les qualités nécessaires pour la conduire avec

sécurité dans le voyage de la perfection, pour peu qu'elle dépasse les premiers commencements, et surtout s'il s'agit pour elle d'en gravir les sommets. Il lui faut pour cela un guide à la fois savant, discret, expérimenté. La science et la discrétion sont, sans doute, des qualités indispensables pour la direction des âmes ; cependant si les guides spirituels n'ont pas l'expérience des voies les plus sublimes de Dieu, ils ne sauront pas y diriger les âmes que Dieu y fait entrer, et ils pourront même leur faire beaucoup de mal. Souvent, en effet, dans leur ignorance des voies spirituelles, ils imposent aux âmes des méthodes élémentaires qu'ils ont trouvées dans les livres et qui sont bonnes pour les commençants ; par là ils leur font perdre ces onctions si délicieusement parfumées par lesquelles l'Esprit-Saint les prépare à l'union divine. Comme toute leur doctrine ne dépasse pas ce qui peut servir à la direction des commençants, — et encore Dieu veuille qu'il en soit ainsi ! — ils ne veulent pas laisser sortir les âmes de ces premiers principes, des opérations du raisonnement et du travail de l'imagination, qui ne peuvent pas les conduire loin, bien que Dieu veuille les faire monter plus haut.

---

§ 5.

L'oraison de discours ou la méditation, voie des commençants. — A quelle époque et d'après quels symptômes il faut passer de la méditation à la contemplation.

Pour faire parfaitement comprendre la voie des commençants, nous remarquerons que ce qui leur convient le mieux est de méditer et de discourir. A cette époque de la vie spirituelle, il est nécessaire de fournir à l'âme un sujet sur lequel elle s'exerce par elle-même ; elle doit produire des actes intérieurs, mettre à profit l'ardeur spirituelle et la ferveur sensible qui lui sont ordinairement communiquées dans ces premiers temps. C'est, en effet, le meilleur moyen pour habituer à la vertu les sens et les appétits, qui, attirés par ces consolations de l'oraison, se détachent insensiblement des choses du monde. Mais quand ce résultat a été obtenu dans une certaine mesure, Dieu commence à élever l'âme à l'état de contemplation : cela arrive d'ordinaire assez vite, surtout lorsqu'il s'agit d'âmes engagées dans la vie religieuse, qui, ayant renoncé à toutes les choses du siècle, conforment plus promptement leurs sens et leurs appétits à la volonté de Dieu. Il

n'y a plus alors qu'à passer de la méditation à la contemplation.

Le temps en est venu, lorsque les actes discursifs et les méditations que l'âme faisait naguère par elle-même, viennent à lui manquer, lorsqu'elle se voit privée des goûts et des ferveurs sensibles dont elle jouissait. Condamnée à un état de sécheresse et d'aridité, elle ne peut plus discourir ni trouver d'appui sensible. Alors ce ne sont plus les sens qui s'enrichissent, c'est l'esprit qui profite sans rien recevoir des sens. Or, comme, dans l'ordre de la nature, l'âme ne peut agir par elle-même que grâce à l'intervention des sens, il en résulte que, dans cet état, c'est Dieu qui agit particulièrement en elle. Lui même l'instruit et répand en elle ses connaissances infuses. Il lui communique, dans la contemplation, des biens très spirituels, qui sont tout à la fois sa connaissance et son amour. L'âme se voit ainsi remplie de cette connaissance amoureuse, sans faire aucun usage ni du discours, ni du raisonnement, ni des actes, qu'elle ne peut plus produire comme autrefois.

---

§ 6.

Changement de voie, changement de direction. — L'âme passive sous la mystérieuse action de Dieu. — Inaction, silence et repos de l'âme en Dieu.

Une fois arrivée là, il faut diriger l'âme par une voie tout opposée à celle qu'on lui faisait suivre auparavant. Naguère on lui donnait un sujet de méditation, elle s'appliquait à l'étudier ; maintenant on doit le lui interdire et lui défendre de méditer. D'ailleurs, je l'ai déjà dit, elle n'y réussirait pas, quand bien même elle le voudrait ; tout ce qu'elle pourrait faire, ce serait de se perdre en distractions. Autrefois avide de goûts et de ferveurs sensibles, elle les poursuivait et les trouvait ; maintenant elle ne doit plus ni les désirer ni les chercher, car, bien loin d'en trouver par ses industries personnelles, elle ne rencontrerait que la sécheresse. Le travail et le secours des sens la détourneraient infailliblement du bien tranquille et paisible que Dieu répand en secret dans son esprit ; elle perdrait ainsi ce bien précieux, sans trouver l'autre qui l'est infiniment moins, parce que les trésors spirituels ne lui viennent plus par les sens.

Dans cet état, on ne doit donc plus, pour aucun

motif, imposer à l'âme l'obligation de méditer, de s'exercer elle-même, de produire des actes à force de raisonnements, de chercher avec une sorte de passion les goûts et les ferveurs sensibles : ce serait faire obstacle à l'opération de Dieu, qui est ici le principal agent. Le Seigneur répand alors secrètement et tranquillement dans l'âme la sagesse et la lumière, sans qu'il se fasse en elle beaucoup d'actes distincts, formulés ou réitérés. D'autres fois cependant, Dieu fait produire à l'âme quelques-uns de ces actes, avec une certaine durée ; l'âme doit alors, de son côté, se borner à élever amoureusement son attention vers Dieu, sans faire d'autres actes distincts que ceux auxquels elle se sent inclinée par lui. Son attitude est de rester pour ainsi dire passive, sans se donner aucun mouvement, sans s'appliquer à autre chose qu'à cette attention amoureuse, simple et fixée uniquement sur son objet, à peu près comme quelqu'un qui ouvre les yeux pour regarder avec amour. Dieu veut alors s'entretenir avec l'âme par une connaissance simple et amoureuse ; l'âme doit, elle aussi, la recevoir simplement et amoureusement, afin que, de part et d'autre, la connaissance réponde à la connaissance et l'amour à l'amour. N'est-il pas convenable que celui qui reçoit un présent mette ses dispositions en har-

monie avec ce qu'il reçoit, pour pouvoir le recevoir tel qu'on le lui donne et le conserver tel qu'il l'a reçu ?

Il est donc démontré jusqu'à l'évidence, que si l'âme ne renonçait pas alors à sa manière de discourir, elle ne recevrait ce bien précieux que dans une mesure très limitée, au lieu de le recevoir dans toute la plénitude avec laquelle il lui est donné. C'est une grâce infuse, d'un ordre très supérieur, par conséquent infiniment au-dessus d'une manière d'agir si humaine et si imparfaite. En s'obstinant à agir par elle-même, au lieu de rester passive, dans une paix profonde, dans une attention tranquille et pleine d'amour, l'âme mettrait un obstacle infranchissable aux biens que Dieu veut lui communiquer par cette connaissance amoureuse, d'abord par voie de purification, ensuite avec unegran de suavité d'amour, comme nous l'avons expliqué ailleurs. Si donc cette connaissance, je le répète parce que c'est la vérité, est reçue passivement dans l'âme, selon l'ordre naturel à Dieu, et non pas selon les industries surnaturelles de l'âme, il en résulte que, pour la recevoir convenablement, l'âme doit être dans un complet dégagement de toutes choses, dans un repos absolu, dans un calme parfait, à l'exemple de Dieu lui-même. Ainsi, plus l'air est

pur, plus il est simple et calme, plus il reçoit de lumière et de chaleur sous la bienfaisante action des rayons du soleil.

L'âme ne doit s'attacher à rien, ni à aucun sujet de méditation, ni à aucune consolation spirituelle ou sensible. Il faut, pour marcher dans cette voie, que l'esprit soit absolument libre et anéanti. La moindre pensée distincte à laquelle l'âme voudrait s'arrêter, la consolation ou la désolation intérieure dont elle s'occuperait, suffiraient pour la gêner, pour l'inquiéter, pour troubler le profond silence où elle doit demeurer avec toutes ses puissances raisonnables et sensitives, afin de pouvoir entendre la secrète et délicate parole de Dieu, qui, dans cette solitude, nous dit le prophète Osée, lui parle au cœur (1). A l'exemple du roi David, elle doit écouter dans une paix profonde et une tranquillité parfaite, la parole du Seigneur son Dieu, parce que c'est dans la paix que le Seigneur lui parlera (2). Ainsi donc, lorsque l'âme se sentira réduite à ce silence surnaturel, lorsqu'elle se verra, pour ainsi parler, comme aux aguets, son amoureuse attention doit être elle-même exces-

(1) Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Os., II, 14.

(2) Audiam quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam. Ps., LXXXIV, 9.

sivement simple, sans réflexion, sans préoccupation, jusqu'à oublier autant que possible cet acte lui-même, pour ne s'occuper que de prêter l'oreille à la divine parole. De la sorte, l'âme se trouve en possession de la pleine et entière liberté, nécessaire pour s'acquitter parfaitement de ce que le Seigneur lui demande à l'heure présente.

---

§ 7.

Dégagement parfait nécessaire à l'âme dans cette voie d'oraison. — Par quel chemin le directeur doit la conduire pour la faire avancer rapidement. — Prix inestimable des grâces que l'âme reçoit alors à son insu. — Changement accompli dans ses dispositions par l'Esprit-Saint.

Au milieu de ce repos et de cet oubli, l'âme est toujours, dans une certaine mesure, absorbée intérieurement. Une fois entrée dans cette contemplation si simple et si tranquille, elle ne doit plus, en aucun temps ni pour aucun motif, s'occuper à méditer ou s'attacher à des douceurs, à des consolations spirituelles, comme nous l'avons expliqué longuement, soit dans la *Nuit obscure de l'âme*, au dixième chapitre du premier livre, soit dans *la Montée du Carmel*, au dernier chapitre du second livre et au premier du livre suivant. Il lui faut demeurer ainsi, privée de tout appui, l'esprit parfaitement dégagé de tout secours humain.

En agissant de la sorte, elle imitera le prophète Habacuc, qui nous révèle en ces termes mystérieux l'attitude qu'il voulait garder : *Je me tiendrai debout*, en veillant à la garde de mes sens et en les laissant de côté ; *je demeurerai ferme sur les remparts* qui protègent mes puissances, en les empêchant de faire un seul pas, *et je contemplerai ce qu'on me dira*, c'est-à-dire : je recevrai passivement les communications qui me seront faites (1). Nous l'avons dit, dans la contemplation on n'agit pas, on reçoit ; et la très haute sagesse qui constitue ce genre de contemplation, ne peut être reçue que dans un esprit silencieux, dégagé de toutes consolations et de connaissances distinctes. Isaïe nous le donne à entendre, lorsqu'il s'exprime ainsi : *A qui le Seigneur enseignera-t-il la science ? A qui donnera-t-il l'intelligence de sa parole ? A ceux qui se sont sevrés de lait*, en d'autres termes, qui se sont privés des douceurs et des goûts spirituels, *et à ceux qui se sont arrachés aux mamelles*, c'est-à-dire à ceux qui se sont dégagés de l'appui des connaissances particulières (2).

(1) Super custodiam meam stabo, et figam gradum super munitionem, et contemplabor ut videam quid dicatur mihi. Habac., II, 1.

(2) Quem docebit scientiam ? et quem intelligere faciet auditum ? Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus. Is., XXVIII, 9.

O vous qui aspirez à devenir spirituels, dissipez le brouillard, chassez les nuages, faites disparaître les atomes qui couvrent vos yeux et obscurcissent votre vue ; alors le soleil brillera devant vous de tout son éclat, et vous serez inondés de sa lumière. Mettez votre âme dans l'heureuse liberté que donne une paix sereine ; secouez le joug, délivrez-la de la captivité d'Égypte, je veux dire de la servitude que font peser sur elle sa propre faiblesse et l'infirmité de ses actes. Au lieu de ramasser, comme vous le faites, de la paille pour faire cuire des briques, conduisez-la à la terre promise où coulent le lait et le miel.

O Maîtres spirituels ! remarquez-le bien, c'est pour faire jouir l'âme de cette liberté et du saint repos de ses enfants que Dieu l'appelle au désert, où elle s'avancera revêtue d'habits de fête, parée de joyaux d'or et d'argent, après avoir dépouillé l'Égypte et s'être emparée de ces richesses. Ce n'est point encore assez pour son bonheur ; elle a de plus noyé ses ennemis dans la mer de la contemplation, où l'Égyptien, qui représente le sens, ne peut trouver pied ; privé de tout appui, il se voit forcé de laisser en liberté l'enfant de Dieu, c'est-à-dire l'esprit, de le laisser, dis-je, sortir des limites

étroites de ses opérations humaines, de sa raison à courte vue, de son sentiment incliné vers la terre, de son goût dépravé. C'est alors que Dieu lui donnera cette manne délicieuse, dont le goût renferme toutes les douceurs que vous voulez faire trouver à l'âme par son travail personnel (1). Mais cette manne a quelque chose de si délicat qu'elle se fond dans la bouche, et l'âme sera impuissante à la savourer si elle veut trouver du goût à autre chose.

Dégagez l'âme dans la méditation de tout désir de consolation, de douceurs ; ne l'inquiétez jamais ni par aucun souci ni par la moindre sollicitude, soit pour la faire monter aux choses d'en haut, soit beaucoup moins encore pour la faire descendre aux choses d'en bas ; mais établissez-la dans une séparation complète de toutes choses et dans la solitude la plus profonde. Plus elle avancera dans ces dispositions, plus elle parviendra promptement à cette paisible tranquillité, plus aussi Dieu répandra sur elle avec abondance l'esprit de l'éternelle Sagesse, cet esprit plein d'amour, solitaire, tranquille, pacifique, suave, qui transporte l'âme en laquelle il se repose. Aussi arrive-t-il à l'âme, dans cet état,

(1) Paratum panem de cœlo præstitisti illis sine labore omne delectamentum in se habentem. Sap., XVI, 20.

de se sentir parfois ravie et blessée avec une admirable douceur et une délicieuse sérénité, sans savoir qui opère cet effet, ni d'où il est venu, ni comment il s'est produit, parce que cette impression de grâce s'est faite en elle, sans sa participation dans le sens expliqué plus haut.

La moindre des merveilles de grâce que Dieu opère dans l'âme, par cette solitude surnaturelle et ce repos tout divin, est un bien d'un prix inestimable, plus précieux que l'âme elle-même et son directeur ne le peuvent comprendre. Toutefois, bien qu'ils ne puissent alors s'en faire une idée exacte, un jour viendra où les effets leur révéleront la vérité tout entière. Toujours est-il que l'âme pourra dès lors éprouver une abstraction profonde et une séparation intérieure de toutes choses, plus ou moins complète, suivant les circonstances, accompagnée de je ne sais quelle respiration pleine d'amour qui dilate en elle la vie de l'esprit ; d'un attrait comme irrésistible pour la solitude et d'un pesant ennui dans ses relations obligées avec le monde. Lorsqu'on a une fois goûté les joies de l'esprit, tout ce qui sent la nature et la chair devient fade et rebutant (1). Les biens intérieurs que cette contem-

(1) C'est le mot de saint Grégoire le Grand : *gustato spiritu, desipit omnis caro*.

plation silencieuse imprime dans l'âme, à son insu, sont inappréciables. Ils ne sont autre chose en définitive que les onctions très mystérieuses, très délicates, de l'Esprit-Saint, qui, étant Dieu, agit et opère en Dieu, et inonde l'âme secrètement de richesses, de dons et de grâces, dans une mesure qui ne se peut dire.

---

§ 8.

Avec quelle facilité l'âme peut anéantir ces trésors de grâces. — Malheur incalculable de cette ruine spirituelle. — Conduite aveugle de certains directeurs qui paralysent l'action de Dieu dans les âmes.

Ces grands biens, ces immenses richesses, ces admirables lumières, ces onctions sublimes et délicates qui sont l'œuvre de l'Esprit-Saint, ont donc quelque chose de si spirituel et de si pur, que ni le directeur ni l'âme elle-même ne sont capables de les apprécier à leur juste valeur ; celui-là seul peut le faire qui enrichit l'âme de tels dons, pour se la rendre plus agréable. Mais avec quelle déplorable facilité cette œuvre ne peut-elle pas être troublée ou même complètement entravée ! Il suffit pour cela de la moindre

opération de l'âme, qui voudra appliquer ses sens ou ses appétits à la poursuite de quelque connaissance distincte, ou de quelque consolation sensible. Cette imprudence est la source d'un préjudice incalculable, et bien fait pour causer la douleur la plus vive et la plus profonde compassion. Oh ! quel étonnant et épouvantable désastre ! De prime abord, il est vrai, la perte paraît peu de chose, et l'obstacle interposé entre Dieu et l'âme, presque imperceptible ; cependant le mal est sans comparaison plus grand, plus douloureux, plus déplorable qu'un malheur qui paraîtrait plus grave chez une âme vulgaire, incapable de recevoir un émail si précieux, rehaussé de mille nuances variées. Figurez-vous ce qui arriverait si une main inexpérimentée s'avisait de retoucher un portrait de grand maître, chef-d'œuvre de l'art, avec les plus grossières couleurs, sans goût et sans harmonie. Mieux vaudrait assurément détruire plusieurs toiles de mince valeur ; le dommage serait moins grand et moins regrettable. Ainsi en est-il des âmes. Bien que ce préjudice dépasse toute expression, il est cependant si commun, qu'à peine trouve-t-on un directeur qui n'y jette pas les âmes dont Dieu s'empare par cette sorte de recueillement, pour les élever à la contemplation surnaturelle.

Lorsqu'en effet Dieu commence à répandre sur l'âme cette onction intime qui résulte d'une connaissance amoureuse, douce, paisible, solitaire, très éloignée des sens et des pensées naturelles à l'esprit humain, il la tient dans cet état sans lui permettre de goûter ni de méditer aucune vérité du ciel ou de la terre, parce qu'il l'absorbe uniquement dans cette onction précieuse qui l'incline à la solitude et au repos.

Alors viendra un de ces directeurs qui ne savent que frapper à grands coups de marteau, comme le forgeron sur l'enclume ; et parce qu'il ne connaît pas d'autre doctrine, il lui tiendra ce langage : « Allez, marchez donc ; quittez cette voie, vous perdez votre temps, tout cela n'est que de l'oisiveté ; prenez un sujet d'oraison et méditez-le, faites des actes, il faut que vous en fassiez de votre côté et que vous vous mettiez en mouvement ; tout le reste est illusion et amusement frivole. » Comme ces directeurs ignorent les degrés d'oraison et les voies de l'esprit, ils ne s'aperçoivent pas que les actes dont ils prétendent surcharger l'âme ont déjà été faits, et que cette voie où l'on marche à l'aide de raisonnements, a été parcourue tout entière, puisque l'âme est arrivée au sacrifice de tout le sensible. Ils ne songent pas qu'un voyageur, après avoir

franchi la route, est parvenu au terme ; il ne lui est donc plus nécessaire de continuer à marcher, puisque, en marchant toujours, il ne ferait que s'éloigner du but. Ne comprenant pas que cette âme est entrée dans la vie de l'esprit, où il n'y a plus ni raisonnement ni sentiment ; où Dieu agit sur elle d'une manière très intime en lui parlant au cœur dans la solitude ; ils superposent à l'onction divine des onctions humaines et misérables, qui proviennent de connaissances communes et de consolations vulgaires dont ils la forcent à se nourrir. Ils lui font ainsi perdre, avec la solitude et le recueillement, l'admirable peinture que Dieu travaillait à perfectionner en elle. Il résulte de là, d'une part, que l'âme ne fait pas ce qu'on lui demande, parce que cela lui est devenu impossible, et, d'autre part, qu'elle ne profite pas non plus de ce que Dieu voulait faire en elle.

---

§ 9.

Ligne de conduite tracée pour le directeur d'une âme appelée à cette voie d'oraison. — La part du directeur, celle de l'âme et celle de Dieu. — Le directeur, instrument chargé de préparer les voies par l'exercice de la perfection évangélique. — Abnégation, pauvreté d'esprit, vide de tout le créé, repos absolu en Dieu, part de l'âme. — Construction de l'édifice surnaturel, part de l'Architecte divin. — Avancement dans la perfection par l'obscurité de la foi.

Les directeurs auxquels je m'adresse, doivent se rappeler avant tout que le Saint-Esprit est, dans cette grande affaire, l'agent principal, le moteur essentiel des âmes. Il ne cesse jamais de veiller sur elles, et prend un soin continuel de tout ce qui peut contribuer à les faire avancer, afin de les conduire à Dieu plus promptement et de la manière la plus avantageuse. Les directeurs, il est donc à propos qu'ils en soient convaincus, ne doivent point agir en pareil cas, ils ne sont que des instruments, et rien de plus ; leur office est d'aider les âmes à marcher d'après les règles de la foi et les prescriptions de la loi divine, selon ce que Dieu demande de chacune d'elles. Leur unique préoccupation doit être, non pas de plier les âmes à la méthode qu'ils préfèrent et à la voie qu'ils suivent eux-mêmes, mais

bien d'étudier attentivement le chemin par lequel Dieu les conduit ; et s'ils ne le connaissent pas, de les laisser aller sans les troubler. Ils doivent faire en sorte d'augmenter, dans les âmes que Dieu mène par cette voie, l'esprit de solitude, la liberté et la tranquillité, en les dilatant de manière à ce que leur esprit ne soit attaché absolument à rien. Qu'ils ne s'inquiètent ni ne s'affligent à la pensée que l'âme est oisive. Si elle est dégagée de toute connaissance propre, de tout appétit, de toute affection de la partie sensitive ; si elle s'établit dans une parfaite abnégation d'elle-même, une véritable pauvreté d'esprit, sans être arrêtée ni par le dégoût ni par le plaisir ; si elle est détachée du lait de toutes les consolations, elle a fait tout ce qui est sa part d'action et tout ce qu'elle doit chercher à faire. Son directeur n'a qu'à l'aider dans ce travail de renoncement sur tous ces points. Quand une âme est dans ces dispositions, il est impossible que Dieu ne fasse pas en elle tout ce qu'il veut y faire, tant est grande la bonté et la miséricorde dont il use envers ses créatures ! Cela est plus impossible qu'il ne l'est au soleil de ne pas illuminer de ses feux une terre exposée sans obstacle à l'action de sa lumière.

Lorsque le soleil levant darde ses rayons sur

votre demeure, il pénètre aussitôt dans l'intérieur, si vous lui en ouvrez les issues. Or Dieu, qui ne dort jamais en gardant Israël (1), entrera aussi dans l'âme qu'il trouvera vide de tout et la remplira de ses trésors. Dieu se tient prêt à pénétrer dans les cœurs comme le soleil dans la maison dont nous parlions tout à l'heure. Les guides spirituels doivent donc se borner à disposer les âmes, conformément aux lois de la perfection évangélique, qui consiste dans le dépouillement et le vide du sens et de l'esprit. Il ne leur appartient pas d'aller plus loin, et de chercher à construire eux-mêmes l'édifice ; c'est une œuvre réservée à *Celui de qui descend toute grâce excellente et tout don parfait* (2). *Si le Seigneur ne construit lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent* (3). Et puisqu'il est l'architecte surnaturel, lui seul a le droit d'élever dans chaque âme l'édifice surnaturel selon son bon plaisir. Pour vous, préparez la nature à cette grande œuvre, en travaillant à l'anéantir dans tout ce qui lui appartient en

(1) Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel. Ps., CXX, 4.

(2) Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum. Jacob., I, 17.

(3) Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam. Ps., CXXVI, 1.

propre : voilà votre office ; celui de Dieu est, selon la parole du Sage, de diriger la marche de l'âme (1), c'est-à-dire de la conduire à la possession des biens surnaturels, par des voies et des moyens que ni vous ni l'âme elle-même ne pouvez connaître.

Gardez-vous bien de dire qu'elle n'avance pas, qu'elle ne fait rien. Si l'âme alors ne goûte pas plus qu'auparavant les connaissances particulières, elle poursuit toujours, soyez-en sûr, sa marche vers le surnaturel. — Mais, direz-vous, elle n'a point de connaissance distincte. — Et moi, je vous dis que si elle en avait, elle n'avancerait pas, parce que Dieu est incompréhensible, et surpasse infiniment la portée de l'entendement humain. C'est pourquoi plus l'âme avance, plus elle doit s'éloigner d'elle-même, en marchant à la seule clarté de la foi et en croyant sans voir. On s'approche plus près de Dieu par la privation de ces connaissances que par leur possession. Pourquoi donc vous affliger de la voir dans ce dénûment ? Si l'entendement ne revient pas en arrière en voulant s'occuper de connaissances distinctes, et ne recourt à d'autres manières humaines de saisir les choses, il avance

(1) Domini est dirigere gressus ejus. Prov., XVI, 9.

réellement, car il marche en s'appuyant toujours davantage sur la foi. L'entendement ne sait pas et ne peut pas savoir ce qu'est Dieu, il avance vers lui d'autant plus qu'il comprend moins. Par conséquent, ce que vous condamnez dans cette âme est précisément ce qu'il y a de plus heureux en elle ; son plus grand bien est de ne pas s'arrêter à des connaissances distinctes, mais de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection de la foi.

---

§ 10.

On peut, dans l'ordre surnaturel, aimer sans avoir une connaissance distincte. — Dieu, lumière et amour, échauffe en éclairant. — Excellence de la contemplation infuse. — Dispositions qu'elle exige, dégagement de la volonté. — Le précepte de l'amour.

Peut-être objectera-t-on que si l'entendement n'a aucune connaissance distincte, la volonté condamnée à rester oisive sera impuissante à aimer, puisqu'il est impossible d'aimer ce que l'on ne connaît pas (1).

Sans doute, lorsqu'il s'agit des opérations et

(1) C'est l'axiome philosophique, *nihil volitum nisi præcognitum.*

des actes de l'âme dans l'ordre de la nature, rien n'est plus vrai que ce principe : la volonté ne peut aimer que ce que l'entendement connaît d'une manière distincte. Mais s'agit-il de la contemplation dont nous parlons, qui est un don surnaturel de Dieu, il n'est nullement nécessaire que l'âme ait aucune connaissance distincte, ni qu'elle fasse de grands efforts de raisonnement. Dieu alors lui communique une connaissance amoureuse, ou une sorte de lumière dont la clarté et la chaleur sont inséparables. Aussi l'amour de la volonté a-t-il précisément les mêmes qualités que la connaissance de l'entendement. En effet, la contemplation ne donne qu'une connaissance générale et obscure, au moyen de laquelle l'entendement ne parvient pas à comprendre distinctement ce qui lui est présenté ; et la volonté placée dans les mêmes conditions aime sans aucun objet spécial et distinct.

Dans une communication si délicate, Dieu, tout à la fois lumière et amour, agit également sur ces deux puissances, bien que parfois il lui arrive de blesser plus profondément l'une que l'autre. Quelquefois l'âme reçoit plus de connaissance que d'amour; en d'autres circonstances, elle reçoit un amour dont l'intensité dépasse de beaucoup la mesure de connaissance qui lui est donnée.

Il n'est donc nullement à craindre que la volonté demeure dans l'oisiveté, en cessant de faire des actes qui, étant son œuvre à elle, s'appuient sur des connaissances particulières, puisque Dieu, par la connaissance que donne la contemplation, l'enivre, nous venons de le dire, d'une grâce infuse d'amour. Plus le principe divin qui embrase l'âme de ses feux, est excellent, plus les actes découlant de cette contemplation infuse ont une perfection, un mérite et une douceur admirables. Car la volonté entièrement détachée de tous les goûts sensibles est alors unie bien étroitement à Dieu.

Le point essentiel, dans cet état, est donc de veiller à ce que la volonté soit toujours vide et dégagée de toute affection. Si elle ne retourne pas en arrière, en courant à la poursuite de certaines consolations ou de je ne sais quelle douceur, encore qu'elle n'en puisse trouver aucune bien distincte en Dieu, elle s'avancera néanmoins vers lui, en s'élevant au-dessus de tout le créé dont rien ne saurait la satisfaire. A la vérité, elle ne parvient pas à goûter Dieu particulièrement ni distinctement, elle ne l'aime pas d'un acte d'amour senti. Cependant, cette contemplation infuse le lui fait goûter d'une manière générale, obscure, secrète, mais en réalité beaucoup plus

intime que ne pourraient le faire des connaissances distinctes, puisqu'aucune d'elles, comme elle le voit clairement, ne saurait lui donner autant de douceur que cette communication paisible et solitaire. Elle aime Dieu plus que tout ce qui paraît de plus aimable au monde ; pour lui elle a sacrifié toutes les consolations spirituelles ; et toutes les douceurs qu'elles procurent lui sont devenues à dégoût.

Il n'y a donc rien là qui puisse inquiéter un directeur. Si la volonté ne se repose pas dans les consolations et les douceurs que procurent des actes déterminés, elle poursuit sa marche en avant, et le seul fait de ne pas retourner sur ses pas, en s'attachant à ce qui flatte le sentiment, prouve qu'elle pénètre dans l'inaccessible qui est Dieu. Au lieu de s'appuyer sur le sensible, la volonté doit se dégager de tout ce qui peut lui être un sujet de douceur et de délices. En agissant ainsi, elle accomplit réellement le précepte de l'amour, qui est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. C'est dans ce dénuement, dans ce vide absolu qu'il faut être établi pour le pratiquer selon toute l'étendue de sa plus haute perfection.

---

§ 11.

Dispositions à la contemplation, dégagement de la mémoire. — Malheur d'une âme appelée à l'oraison de quiétude et conduite par un directeur inexpérimenté dans les voies de Dieu. — Souffrances indescriptibles, préjudice incalculable qu'il lui cause. — Injure qu'il fait à Dieu, dont il détruit le travail et la gloire. — Ignorance inexcusable dans un directeur des âmes.

Il n'y a pas davantage lieu de craindre pour une âme dont la mémoire est entièrement dégagée des formes et des figures, car Dieu n'a ni figure ni forme ; cette puissance est donc alors dans la bonne voie, et s'approche d'autant plus de lui qu'elle est plus étrangère à toutes ces choses. Plus, au contraire, elle s'appuie sur l'imagination, plus elle s'éloigne de Dieu et court de dangers ; Dieu, étant incompréhensible, échappe à l'imagination. Les directeurs qui se persuadent que les âmes parvenues à cette contemplation solitaire et paisible, perdent leur temps, n'ont donc pas la moindre intelligence de la voie qu'elles sont appelées à suivre. Ils n'en ont pas eux-mêmes l'expérience, et peut-être ne sont-ils pas arrivés encore à s'élever au-dessus de la méditation ordinaire et de ses raisonnements. *L'homme animal*, a dit saint Paul, c'est-à-dire celui qui n'est pas encore sorti des opérations de la partie sen-

sitive, *ne peut percevoir les choses qui sont de l'Esprit de Dieu* (1).

Ces directeurs troublent le repos de la contemplation tranquille et paisible où Dieu plaçait ces âmes et où elles aspiraient à demeurer ; ils les forcent à méditer, à discourir et à produire des actes, malgré le dégoût, les répugnances, la sécheresse, les distractions qu'elles y trouvent. Ils leur persuadent de chercher des consolations, de s'exciter à une ferveur sensible, alors qu'ils devraient leur conseiller précisément le contraire. Or, comme les âmes ne peuvent le faire, ni se livrer à leurs exercices d'autrefois, parce que le temps en est passé et que ce n'est plus leur voie, elles sont en proie à une double angoisse et pensent courir à leur perte. Leurs guides ne font que les confirmer dans cette désolante pensée. Ils les jettent dans la sécheresse, et leur font perdre les onctions précieuses qu'elles recevaient de Dieu dans la solitude et la paix, ce qui, je l'ai déjà dit, est un mal immense. Au lieu de ce doux repos en Dieu, ils ne leur laissent qu'une amère tristesse, une vie qui se traîne dans les voies les plus vulgaires ; en sorte que ces pauvres âmes

(1) Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. I ad Cor., II, 14.

font, d'un côté, une perte irréparable, et de l'autre se fatiguent en vain.

Ces hommes connaissent bien peu les choses de la vie spirituelle. Ils manquent étrangement au souverain respect dû au Seigneur, et lui font injure, en osant mêler leur action grossière à son œuvre divine. Que ne lui en a-t-il pas coûté pour amener ces âmes jusque-là ! La solitude profonde à laquelle il les a réduites, le vide complet qu'il a produit dans leurs puissances, en les dépouillant de leurs opérations naturelles, sont à ses yeux une œuvre de la plus haute importance, qui lui permet de réaliser son plus ardent désir, je veux dire, de leur parler au cœur. Dieu a pris la direction intime de chacune de ces âmes, il règne sur elles par l'abondance de la paix et de la tranquillité qu'il y répand ; il fait cesser le travail et les actes raisonnés des puissances avec lesquels, même en travaillant toute la nuit, elles n'arrivaient à rien (1). Il les nourrit maintenant, non par l'opération des sens, dont les impressions sont incapables d'arriver jusqu'à l'intime de l'âme, mais bien d'un aliment exclusivement spirituel.

L'estime que Dieu fait de ce sommeil mystique,

(1) Per totam noctem laborantes nihil cepimus. S. Luc., v, 5.

de cette tranquillité profonde, de cette insensibilité du sentiment, est clairement exprimée dans la remarquable et saisissante prière que l'Époux des Cantiques adresse aux âmes fidèles : *Je vous adjure, ô filles de Jérusalem, par les chevreuils et les cerfs des campagnes, de ne pas réveiller ma Bien-Aimée et de ne pas la faire sortir de son repos, jusqu'à ce qu'elle-même le veuille* (1). Le prix que l'Époux attache, l'amour qu'il porte à ce profond sommeil, à cet oubli solitaire, il nous le révèle en nous citant les cerfs et les chevreuils, qui recherchent la solitude et la profondeur du désert. Parfois pourtant, les maîtres de la vie spirituelle, au lieu de laisser l'âme respirer à l'aise, dans ce repos et cette tranquillité, l'obligent à travailler sans relâche, et la condamnent à une action qui ne laisse aucune place à l'opération divine C'est pourquoi, sans le savoir, ils entravent et détruisent le travail de Dieu par celui de l'âme, en ne poursuivant pas les petits renards, qui portent la dévastation dans la vigne de l'âme déjà couronnée de ses premières fleurs (2):

(1) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, per capreas cervosque camporum, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, donec ipsa velit. Cant., III, 5.

(2) Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas, nam vinea nostra floruit. Ibid., II, 15.

ce dont le Seigneur se plaint très haut, lorsqu'il dit par la bouche du prophète Isaïe : *Vous avez ravagé ma vigne* (1).

Si ces directeurs se trompent, me direz-vous peut-être, c'est qu'ils s'inspirent d'un zèle bon et louable, sans que leur science s'élève à la hauteur de leur ministère.

Mais comment leur zèle pourrait-il justifier les conseils téméraires qu'ils osent donner, sans comprendre la voie par laquelle l'âme est appelée à marcher, ni l'esprit qui la conduit ? S'ils ignorent ces choses, pourquoi porter une main aveugle à une œuvre qu'ils ne connaissent pas, au lieu de la laisser à de plus habiles qu'eux ? Est-ce donc une simple imprudence, une faute légère de faire perdre à une âme des biens inestimables, en lui imprimant une direction fausse et en la laissant ramper misérablement terre à terre ? Celui qui par son ignorance et sa témérité se trompe, alors qu'en vertu de son ministère il a le devoir d'être éclairé, en sera certainement puni, et puni selon toute l'étendue du mal qu'il aura causé. S'il est des affaires au monde que l'on doive suivre avec la plus grande circonspection, ce sont assurément celles de Dieu ;

(1) Vos enim depasti estis vineam. Is., III, 14.

on ne doit les traiter que les yeux tout grands ouverts, surtout quand il s'agit des choses les plus sublimes, les plus délicates, qui entraînent après elles des biens et des maux presque infinis, selon la bonne ou la mauvaise direction que l'on aura donnée.

---

§ 12.

Imprudence des directeurs qui enchaînent à perpétuité les âmes sous leur dépendance. — Le directeur et le sculpteur. — Le directeur ébauche; Dieu seul perfectionne les âmes. — Despotisme de certains directeurs. — Ligne de conduite à suivre.

Est-ce qu'il vous reste encore quelque excuse tant soit peu raisonnable à faire valoir, pour couvrir cette manière de faire ? J'avoue que je ne saurais même l'entrevoir. Toujours est-il que vous n'essaierez pas d'excuser celui qui, sous les prétextes, les intentions les plus chimériques, enchaîne sous la dépendance absolue de son autorité l'âme qu'il dirige. Une pareille conduite, on ne doit pas l'ignorer, ne restera pas sans recevoir le châtiment qu'elle mérite.

Pour répondre aux grâces que Dieu ne cesse de lui accorder, l'âme doit avancer toujours et

faire de continuels progrès dans sa voie spirituelle ; il lui deviendra donc nécessaire de changer de méthode et de genre d'oraison ; elle aura besoin d'une direction plus élevée et d'un esprit différent. Tous les directeurs n'ont pas une science capable de faire face aux mille difficultés qu'ils peuvent rencontrer à chaque instant sur leurs pas dans la conduite des âmes ; tous ne sont pas tellement consommés en spiritualité, qu'ils sachent, à n'en pouvoir douter, comment l'âme doit être conduite et dirigée, dans les différents états de la vie spirituelle. Du moins, ils ne doivent pas s'imaginer avoir tout ce qu'il faut pour cela, ni croire que le Seigneur n'a pas le dessein de mener cette âme plus loin qu'il ne leur plaît de la conduire.

Il en est des directeurs comme des sculpteurs. Un ouvrier vulgaire, le premier venu qui sait dégrossir un morceau de bois ou un bloc de pierre, ne sera pas capable de le sculpter. Le praticien qui ébauche une statue ne saura pas toujours lui donner sa forme dernière. A son tour, celui dont le ciseau peut l'achever ne saura pas la peindre ; et celui qui peut tracer une première ébauche, sera incapable de mener l'œuvre à sa perfection. Chacun de ces artistes ne travaille avec succès que dans ce qu'il sait

faire. S'il prétendait aller au delà, il ne ferait que défigurer la statue.

Et vous qui ne savez qu'ébaucher une âme, c'est-à-dire l'établir dans le mépris du monde et la mortification de ses appétits, ou tout au plus la sculpter en l'exerçant par de saintes méditations, parce que votre science ne va pas plus loin, comment la conduirez-vous jusqu'à la perfection, où elle doit recevoir une ravissante peinture ? Il ne s'agit plus ici d'une simple ébauche, ce n'est point assez de sculpter et de donner une forme ; il s'agit de l'œuvre de Dieu, que Dieu lui-même et lui seul peut accomplir en elle. Si vous tenez l'âme toujours enchaînée à votre doctrine, il est certain qu'elle retournera en arrière, ou du moins qu'elle n'avancera pas. Que deviendrait une statue, dites-moi, si le sculpteur ne faisait jamais autre chose que de l'ébaucher, en la frappant à grands coups de marteau ? Et l'âme, que deviendra-t-elle si elle est toujours contrainte de se borner à l'exercice des trois puissances ? Quand est-ce que cette mystérieuse statue recevra sa dernière perfection ? A quelle époque, dans quelle phase de sa vie spirituelle permettrez-vous à l'artiste divin de la peindre ? Est-il donc possible que vous parveniez à remplir vous-même, les uns après les autres, tous les

genres de ministères que nous venons d'énumérer ? Comment ! vous vous croyez assez versé dans la mysticité, pour vous imaginer que cette âme n'aura jamais besoin d'une autre direction que la vôtre ! Supposons un instant qu'il en soit ainsi pour certaines âmes, incapables peut-être de dépasser cette étroite limite ; toujours est-il qu'il paraît impossible que vous ayez assez de lumières pour guider toutes celles que vous retenez captives entre vos mains. Dieu conduit les âmes par bien des voies différentes ; quand il s'agit d'en diriger une, à peine se trouvera-t-il deux hommes qui s'entendent parfaitement sur la moitié de la marche à suivre. Qui peut se flatter d'avoir, comme saint Paul, les qualités nécessaires pour se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ (1) ?

Mais vous, vous êtes le tyran des âmes, vous leur arrachez la liberté qui appartient à tous, vous vous réservez à vous seul la libre dispensation de la doctrine évangélique. Cela est si vrai que non seulement vous ne souffrez pas qu'elles vous quittent ; mais ce qui est bien plus inconcevable encore, si vous venez à entendre dire par hasard

(1) Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos. I ad Cor., IX, 22.

que l'une d'entre elles est allée consulter un autre directeur, qu'elle lui a confié une chose qu'il n'était pas à propos de vous dire, ou que, par l'inspiration de Dieu, elle est allée chercher auprès de lui l'enseignement que vous ne pouviez pas lui donner, vous lui faites, et en le signalant je rougis de honte, vous lui faites des reproches aussi violents que si elle était enchaînée à votre autorité par des liens indissolubles. Ce n'est pas assurément le zèle pour l'honneur de Dieu qui vous tourmente et vous fait agir, c'est la jalousie de l'orgueil et d'une présomption aveugle. Que savez-vous, après tout, s'il n'y a pas eu, pour cette âme, nécessité de s'adresser à un autre qu'à vous ?

Dieu, irrité contre ces directeurs, les menace de son courroux par la bouche d'Ézéchiel : *Malheur à vous, pasteurs d'Israël ! vous ne paissiez pas mon troupeau, et cependant vous mangiez son lait et vous vous revêtiez de sa laine ! Je redemanderai mon troupeau, et je le leur arracherai des mains* (1). La ligne de conduite que doit suivre un directeur en

(1) Hæc dicit Dominus Deus : Væ pastoribus Israel !... Lac comedebatis et lanis operiebamini... gregem autem meum non pascebatis... Ego ipse super pastores requiram gregem meum de manu eorum, et cessare faciam eos ut ultra non pascant gregem, nec pascant amplius pastores semetipsos. Ezech., XXXIV, 2, 3, 10.

pareille circonstance, c'est de laisser à ces âmes pleine liberté de s'adresser à d'autres, et quand elles ont jugé à propos de le faire, de les encourager par un bon accueil. Les voies de Dieu sont impénétrables, et ils ignorent de quels moyens Dieu veut se servir pour les faire avancer. Surtout s'aperçoivent-ils que leur enseignement ne répond plus au besoin de ces âmes et qu'elles ne le goûtent plus : c'est signe que Dieu veut les faire marcher par une autre voie, qu'elles ont besoin d'un autre maître ; ils doivent être alors les premiers à leur en donner le conseil. Toute autre manière d'agir s'inspire d'un orgueil insensé et d'une aveugle présomption.

---

§ 13.

Combien sont coupables les directeurs qui s'opposent de parti pris à la vocation religieuse. — Futilité de leurs motifs. — Oubli de leur mission. — Justice de Dieu.

Laissons là cette question, et parlons d'un mal très pernicieux aux âmes, mais cependant habituel aux directeurs à qui nous venons de nous adresser, et à d'autres plus téméraires encore.

Dieu inspire à certaines âmes de saints désirs : le désir de quitter le monde, de changer de vie, de fouler aux pieds les vanités du siècle et de se consacrer à son service dans un état plus parfait. C'est une gloire pour Dieu de les avoir amenées là, parce que les choses du monde ne sont pas selon son cœur. Alors ces directeurs, pour des motifs humains, pour des considérations diamétralement opposées à la doctrine de Jésus-Christ, à la mortification et au mépris de toutes choses qu'elle nous prêche, ne manquent pas de s'opposer à l'action divine. Ne consultant que leurs goûts, leurs intérêts personnels, ils s'inspirent de je ne sais quelles frayeurs là où il n'y a rien à craindre, ils entravent de toute manière l'exécution de ces bons désirs, ils leur opposent des difficultés sans nombre, et, ce qui est plus déplorable encore, ils travaillent sans relâche à les leur arracher du cœur. Tout cela vient de leur mauvais esprit, infatué du monde et ennemi de la dévotion. Ayant peu goûté la douceur et l'humilité du Christ, ils n'entrent pas par la porte étroite qui mène à la véritable vie et n'y laissent pas entrer les autres.

A ces directeurs s'adressent les anathèmes du Sauveur dans l'Évangile selon saint Luc : *Malheur à vous, Docteurs de la loi, qui avez saisi la clef de*

la science, qui n'êtes point entrés et qui avez arrêté ceux qui voulaient y pénétrer (1). Pour dire la vérité tout entière, ces maîtres spirituels sont des pierres d'achoppement et des barres de fer placées devant la porte du ciel. Ils ne songent pas que Dieu les a mis dans son sanctuaire pour forcer à entrer ceux qu'il appelle, comme lui-même l'a ordonné dans l'Évangile (2) ; au lieu d'obéir, ils les repoussent et les empêchent de passer par la porte étroite de la vie éternelle.

Voilà comment le directeur peut être le premier aveugle, qui met obstacle à l'action du Saint-Esprit dans les âmes. On peut arriver là de plusieurs manières. Les uns le font en parfaite connaissance de cause, les autres sans savoir ce qu'ils font. Quoi qu'il en soit, ni les uns ni les autres ne peuvent se flatter d'échapper aux châtiments qu'ils méritent ; leur devoir étant de diriger les âmes, ils n'ont pas le droit d'ignorer cette science ; il est pour eux d'une nécessité absolue de la posséder et de peser mûrement tous leurs actes.

(1) Væ vobis legisperitis, quia tulistis clavem scientiæ ; ipsi non introistis, et eos qui introibant prohibuistis. S. Luc., XI, 52.

(2) Exi in vias et sepes, et compelle intrare, ut impleatur domus mea. Ibid., XIV, 23.

§ 14.

Persécution du démon. — Avec quelle perfidie il travaille à détourner une âme de l'oraison de quiétude. — Avec quelle facilité les âmes se laissent prendre à ses pièges. — Illusions dans lesquelles elles tombent. — Quel prix l'ange de ténèbres attache à la ruine d'une grande âme.

Le second aveugle, avons-nous dit, qui peut troubler l'âme dans le recueillement auquel Dieu l'appelle, c'est le démon. Aveugle lui-même, il veut envelopper l'âme dans ses ténèbres. Quand donc elle est plongée dans cette sublime solitude, où elle reçoit les délicates onctions du Saint-Esprit, comme il la voit, par cet admirable essor, échapper à ses plus violents assauts et s'enrichir d'immenses trésors, il en est blessé au vif et la jalousie le ronge. Au milieu de cette parfaite nudité d'esprit, de cette séparation absolue de toutes choses, il s'efforce d'altérer son recueillement par des connaissances distinctes, d'obscurcir sa sérénité par des consolations sensibles. Pour la séduire plus sûrement, il emploie des moyens, qui sont parfois bons en eux-mêmes, afin de la faire revenir à son ancienne méthode dans laquelle le sentiment entrait pour une large part. Il espère l'amener de la sorte à s'occuper de ses suggestions perfides, et à les embrasser

comme un moyen d'aller à Dieu, en s'appuyant sur ces prétendues lumières et sur ces goûts sensibles. Il parvient ainsi facilement à la distraire et à la faire sortir de cette solitude, de ce recueillement où l'Esprit-Saint accomplit secrètement en elle ses admirables opérations.

L'âme naturellement inclinée à sentir et à savourer les choses, surtout lorsqu'elle y aspire, se laisse prendre au piège avec une déplorable irréflexion. Elle abandonne alors la solitude dans laquelle Dieu opérait en elle, et où elle s'imaginait être oisive. L'état présent lui paraît bien préférable, parce qu'elle y sent quelque chose, tandis qu'auparavant elle ne voyait rien. N'est-ce pas une chose bien lamentable, en vérité, de voir une âme qui, ne comprenant pas son état et voulant jouir d'un peu de consolation, refuse à Dieu le droit de l'envahir tout entière, et de l'absorber en lui-même par ces onctions spirituelles et solitaires ? Le démon trouve ainsi le secret de causer à l'âme, par des moyens insignifiants, un tort immense en la dépouillant d'inappréciables trésors. Il la tente, comme le pêcheur attire le poisson, par un misérable appât. Il la fait sortir du golfe des eaux profondes et pures de l'esprit, où elle était plongée en Dieu, sans pouvoir rencontrer aucun soutien. Il l'attire doucement

près du rivage, en lui présentant pour la soutenir un point d'appui, afin qu'elle chemine péniblement terre à terre, au lieu de nager en pleine eau dans les courants de Siloé qui coulent en silence, et où elle pouvait se baigner parmi les onctions divines (1).

L'esprit de ténèbres attache à cette tactique un vif intérêt. Le moindre dommage de ce genre entraîne, en effet, après lui des conséquences incalculables ; à peine se trouve-t-il une âme parmi toutes celles qui suivent la voie spirituelle, à laquelle il n'inflige de la sorte les plus grands maux, les préjudices les plus regrettables. Esprit rusé, il se place, avec une perfidie diabolique, au point précis qui sépare le sentiment de l'esprit. Il trompe l'âme en exploitant ce même sentiment, auquel il jette en pâture je ne sais quel amusement sensible, afin qu'elle le saisisse au passage, et qu'en s'y arrêtant elle se prenne dans ses filets. C'est précisément ce qui arrive. Dans son inconscience, l'âme ne pense pas y rien perdre, et s'y attache sans hésitation. Convaincue, tout au contraire, que c'est pour elle une bonne fortune, une visite de Dieu, elle saisit avec joie

(1) Abjecit populus iste aquas Siloe, quæ vadunt cum silentio. Is., VIII, 6.

l'appât que lui présente l'ennemi. Aussi n'entre-t-elle plus dans les appartements intérieurs de l'Époux ; elle reste à la porte, occupée à considérer ce qui se passe au dehors dans la partie sensitive.

Le démon, dit le saint homme Job, *regarde attentivement tout ce qui est élevé* (1), c'est-à-dire, ce qui est élevé dans les âmes pour le combattre. Si parfois il en voit entrer une dans le recueillement surnaturel, il fait des efforts inouïs pour l'en empêcher, par les craintes, les terreurs qu'il lui cause, par les souffrances dont il afflige son corps, par des bruits étranges et des clameurs effroyables. Il cherche par tout ce fracas à la faire sortir de son recueillement, à la détourner de l'esprit intérieur ; il ne la laisse tranquille qu'après avoir vu tous ses efforts frappés d'impuissance. Mais le plus souvent il n'éprouve que trop de facilité à dissiper ces richesses, à ruiner le bonheur d'âmes si chères à Dieu. Il se réjouit de leur malheur plus encore que de celui d'une foule d'âmes ordinaires, et leur perte ne lui a pas même coûté un effort sérieux !

(1) Omne sublime videt. Job, XLI, 25.

§ 15.

Ce qu'est la ruine d'une âme qui commençait à s'élever à l'oraison de quiétude. — Conduite à tenir pour ces âmes, si elles veulent échapper à ce malheur.

Nous pouvons appliquer au sujet qui nous occupe les paroles que Dieu fit entendre au saint homme Job, en lui parlant du démon : *Voilà qu'il absorbera le fleuve sans s'étonner ; il a même la confiance que le Jourdain,* c'est-à-dire l'âme élevée au plus haut degré de perfection, *se jettera dans sa gueule. Il la prendra par les yeux comme avec un hameçon, et lui percera les narines avec des alènes* (1). Cela peut signifier qu'il dissipera son esprit en le blessant par les pointes des connaissances distinctes qu'il lui suggère ; car l'air, qui sort condensé par les narines, s'échapperait de tous les côtés à la fois, si l'on venait à les percer en différents endroits. Job dit encore : *Les rayons du soleil seront au-dessous de lui, et il marchera sur l'or comme sur de la boue* (2). Le

(1) Ecce absorbebit fluvium, et non mirabitur ; et habet fiduciam quod influat Jordanis in os ejus. In oculis ejus quasi hamo capiet eum, et in sudibus perforabit nares ejus. Job, XL, 18, 19.

(2) Sub ipso erunt radii solis, et sternet sibi aurum quasi lutum. Ibid., XLI, 21.

démon fait perdre ainsi aux âmes avancées dans cette voie, d'admirables rayons de connaissances divines ; et il dépouille de leur fortune celles qui possédaient de l'or précieux et des émaux divins.

Donc, ô âmes privilégiées, lorsque Dieu vous accorde des grâces aussi précieuses que celle de l'état de solitude et de recueillement, abandonnez le travail des sens, et gardez-vous d'y revenir. Laissez là vos opérations propres ; au début de la vie spirituelle, elles vous aidaient à vous détacher du monde et de vous-mêmes, aujourd'hui que Dieu lui-même vous fait la grâce de travailler à votre perfection, elles ne vous seraient plus qu'un sérieux obstacle et un véritable embarras. Tout ce que vous avez à faire, à cette heure, se réduit donc à ne point agir par vous-mêmes, et à vous détacher de toutes choses sans vous laisser retenir par aucun lien. Ajoutez à cela l'attention simple et amoureuse, dont nous avons parlé, sans exercer sur votre âme d'autre contrainte que la vigilance nécessaire pour la dégager de tout, afin de ne pas altérer sa paix et sa tranquillité et de lui procurer la sainte liberté des enfants de Dieu. Alors le Seigneur à qui vous laissez le champ libre, nourrira votre âme, soyez-en sûres, de l'abondance de ses dons.

§ 16.

Mal que l'âme peut se faire à elle-même par son aveuglement. — Les illusions du mouvement et de l'action. — Les avantages du silence et du repos.

Le troisième aveugle est l'âme elle-même. Ne comprenant pas son état, elle s'inquiète, et se fait ainsi beaucoup de mal. Habituée à n'agir qu'au moyen des sens, lorsque Dieu veut l'établir dans le vide et la solitude, où elle ne peut plus se servir de ses puissances ni produire aucun acte, il lui semble être dans l'inaction ; c'est pourquoi elle s'efforce d'opérer d'une manière plus sensible et plus nettement accusée. Les distractions, la sécheresse, les dégoûts, viennent alors l'envahir, tandis qu'elle jouissait naguère du repos, de la paix, et d'un silence spirituel dans lequel Dieu lui faisait trouver une secrète et intime douceur. Parfois même le Seigneur fera des tentatives pour la retenir dans cette quiétude silencieuse ; mais elle, de son côté, s'obstinera à mettre l'imagination en campagne, et à discourir par le travail de l'entendement.

Elle imite en cela les enfants que leurs mères portent entre les bras, pour leur épargner la peine

de marcher, et qui crient, se débattent, agitent leurs petits pieds, pour exprimer ainsi le désir qu'ils ont de s'en servir : d'où il résulte que, sans marcher eux-mêmes, ils empêchent leurs mères d'avancer. On peut encore comparer ce qui se passe dans l'âme à ce qui arriverait si un tableau venait à remuer au moment où l'artiste le peint, il n'en sortirait certainement rien de bon. Ainsi en est-il de l'âme. Qu'elle ne s'y trompe pas, elle avance beaucoup plus vite à son insu que si elle marchait elle-même, parce que Dieu la porte entre ses bras, pour lui éviter la fatigue de la route. Tentée de se croire inactive, elle agit néanmoins beaucoup plus réellement que si elle travaillait par elle-même, car c'est Dieu même qui opère alors. Rien de plus simple qu'elle ne s'en aperçoive pas, puisque les sens ne peuvent s'élever jusqu'à la hauteur des opérations divines. N'est-ce pas dans le silence, comme l'a dit l'Esprit-Saint, que l'on entend les paroles de la Sagesse éternelle (1) ? L'âme n'a donc qu'une chose à faire, c'est de se remettre entre les mains de Dieu, et de s'abandonner à sa conduite paternelle. En agissant de la sorte, elle avancera en toute sécurité ; aucun danger n'est à craindre tant qu'elle

(1) Verba sapientium audiuntur in silentio. Eccl., IX, 17

s'interdira le droit d'agir par elle-même, ou de mettre ses puissances en mouvement.

---

§ 17.

Harmonie parfaite entre les souffrances de la préparation et les jouissances de l'union. — La mesure des délices de l'âme est la profondeur de ses cavernes.

Revenons maintenant à notre sujet.

Il s'agissait de ces cavernes profondes des puissances, et nous disions que l'âme y souffre ordinairement de grandes peines, lorsque Dieu la dispose à s'unir à lui par les onctions de l'Esprit-Saint. Ces onctions sont d'une délicatesse si parfaite, d'une si haute excellence, qu'elles pénètrent jusqu'au plus intime de l'âme ; elles la préparent et lui inspirent de si ardents désirs, que la douleur et la défaillance produites en elle par le vide immense de ces cavernes, sont, pour ainsi dire, infinies. Or, si les onctions sacrées qui disposaient ces cavernes à l'union du mariage spirituel sont si sublimes, quelle n'est pas l'incomparable excellence du bien que possèdent maintenant ces puissances ! A la soif, à la faim, à la douleur qui les ont fait souffrir, correspondront un bonheur, un ravissement, des délices

inexprimables. Il y aura un rapport admirable entre la délicatesse des dispositions qui ont précédé, et l'excellence de la jouissance dont le sentiment de l'âme est mis en possession : sentiment qui n'est autre chose que la vigueur, la force imprimée à sa substance pour saisir l'objet de chacune de ses puissances et pour en jouir.

L'âme donne ici à ses puissances le nom de « cavernes » ; comme elles sont capables de contenir les connaissances profondes et les splendides clartés des lampes divines, ce nom leur convient parfaitement, et l'âme reconnaît, à n'en pouvoir douter, que leur profondeur égale celle de ces connaissances et de cet amour. Leur immense capacité renferme autant de cavités différentes qu'il y a pour elles de causes distinctes, qui produisent les connaissances, les délices et les joies spirituelles. Toutes ces lumières se reçoivent et s'impriment dans cette caverne du sens de l'âme, je veux dire, dans cette capacité qu'elle possède de les saisir, de les comprendre et de les savourer. Comme, dans l'ordre de la nature, le sens intime de l'imagination reçoit l'impression de tous les objets qui frappent les sens extérieurs, ainsi, dans l'ordre surnaturel, le sens intime de l'âme est éclairé et enrichi par les biens sublimes et admirables qu'elle possède.

VERS IV.

Qui était obscur et aveugle.

Malheur d'une âme plongée dans la nuit. — Différence entre les ténèbres et l'obscurité. — Les ténèbres dans les cavernes de l'âme. — Un abîme appelle un autre abîme. — L'œil de l'âme aveuglé par la vie des sens. — Combien il faut être éclairé pour juger sainement des choses de Dieu. — Les illusions de l'âme esclave du naturel et de l'humain. — Quand un désir est-il surnaturel ?

Deux causes peuvent empêcher l'œil de voir : l'obscurité ou la cécité. Or, Dieu étant l'objet véritable et la lumière de l'âme, quand il ne l'éclaire pas, elle reste, malgré toute sa puissance de vision, dans une obscurité profonde. Lorsqu'elle est en état de péché, ou qu'elle poursuit quelque chose en dehors de Dieu, elle est aveugle ; et bien que la lumière divine ne lui fasse pas défaut, l'âme étant aveugle ne la voit pas. Elle demeure dans l'obscurité par le fait même de son ignorance pratique. Avant que Dieu l'illuminât par l'admirable transformation de sa grâce, elle vivait donc dans l'obscurité et ignorait complètement les biens immenses de Dieu ; elle était, en un mot, dans l'état où se trouvait le Sage,

comme il l'avoue lui-même, quand il dit : *Il a éclairé mes ignorances* (1).

Dans le langage spirituel, ces deux expressions, être dans l'obscurité ou être dans les ténèbres, n'ont pas le même sens. Être dans les ténèbres, c'est être aveuglé par le péché. Mais on peut être dans l'obscurité sans commettre de péché, et cela de deux manières. D'abord, dans l'ordre de la nature, on peut manquer de science, de lumière sur une foule de questions que l'on ignore. Ensuite, au point de vue surnaturel, on peut être étranger à beaucoup de vérités de cet ordre.

L'âme nous dit ici que, en dehors de Dieu, son entendement était plongé dans cette double obscurité. Jusqu'à l'heure où il plut au Seigneur de dire : *Que la lumière soit* (2) ! les ténèbres, dans la caverne du sens de l'âme, étaient répandues sur la surface de l'abîme. Plus cet abîme est immense et ses cavernes profondes, plus aussi les ténèbres qui le remplissent ont de profondeur et de densité, lorsque Dieu, son unique lumière, ne l'éclaire pas. De là vient qu'il lui est impossible de lever les yeux vers la lumière divine, et que la pensée ne saurait même lui en venir. Il ne l'a jamais vue,

(1) Ignorantias meas illuminavit. Eccles., LI, 26. (Ut in aliquibus Bibliis habetur.)

(2) Dixitque Deus : Fiat lux. Et facta est lux. Gen., I, 3.

il ne la connaît pas et ne peut par conséquent la désirer ; bien loin de la désirer, il sera, par toutes ses aspirations, entraîné vers les ténèbres. Et comme les ténèbres ne peuvent conduire qu'aux ténèbres, il sera précipité de ténèbres en ténèbres. Le Roi-Prophète l'affirme par cette parole du psaume dix-huitième : *Le jour conduit au jour, et la nuit à la nuit* (1).

Comme un abîme de ténèbres appelle un autre abîme de ténèbres, ainsi un abîme de lumière appelle un abîme de lumière ; chacun d'eux provoque son semblable (2). Le premier don de Dieu à l'âme, je veux dire le rayon de grâce par lequel il a ouvert ses yeux plongés jusqu'alors dans un abîme d'obscurité, pour lui faire voir les divines clartés et la rendre agréable à son Époux, appelle un autre abîme de grâces. Cette transformation totale en Dieu inonde des plus ravissantes lumières l'œil du sens de cette âme.

Mais alors qu'il prenait plaisir à quelque chose en dehors de Dieu, cet œil était encore aveugle. Car l'appétit sensitif produit l'aveuglement du sens supérieur et raisonnable de l'âme, en se jetant entre la lumière et lui, en couvrant

(1) Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam. Ps., XVIII, 3.

(2) Abyssus abyssum invocat. Ibid., XLI, 8.

comme d'un voile ou d'un nuage l'œil de la raison, pour l'empêcher de voir les vérités qui se présentent à son regard. Aussi, tant que l'âme se laissait emporter par les inclinations naturelles du sens, elle demeurait aveugle et incapable de contempler les immenses richesses, les beautés divines cachées sous le voile du monde extérieur et sensible. Le moindre grain de poussière entré dans l'œil ne suffit-il pas pour lui dérober le spectacle des plus grandes choses? De même le moindre goût pour les choses sensibles, auquel l'âme s'attache, est un obstacle infranchissable aux faveurs de Dieu, qui ne peuvent lui être accordées que lorsqu'elle aura sacrifié toutes ces consolations sensibles et ses appétits naturels.

Qui pourrait dire combien l'âme, esclave de ses appétits, est incapable de juger les choses de Dieu telles qu'elles sont? Pour pouvoir les apprécier en toute vérité, il faut absolument étouffer l'appétit naturel, le goût sensible, et juger en dehors de leurs influences, sous peine de s'exposer à prendre comme étranger à Dieu ce qui est de lui, et comme venant de Dieu ce qui n'en vient pas. Aveuglé par cette sorte de voile ou de nuage, l'œil de l'intelligence ne verra rien que le nuage, et tout ce qu'il dérobe à son regard

lui apparaîtra d'une couleur ou d'une autre, selon la couleur du nuage lui-même. Comme on ne voit alors que le nuage qui couvre le sens, on se figure que le nuage est Dieu, comme si Dieu tombait sous le sens. C'est ainsi que les appétits naturels et les goûts sensibles empêchent de parvenir aux connaissances les plus élevées ; le Sage nous le fait comprendre par ce verset : *L'enchantement de la vanité obscurcit les biens véritables, et l'inconstance de la convoitise pervertit le sens éloigné du mal* (1).

Ceux qui ne sont pas encore assez avancés dans la voie spirituelle, pour être entièrement dégagés et purifiés de ces goûts et de ces appétits, demeurent encore dans le sensible, et ils doivent se convaincre qu'ils regarderont souvent comme étant de la plus haute importance certaines choses spirituelles d'une très mince valeur, parce qu'elles portent le cachet des sens dont ils font encore leur vie. S'agit-il, au contraire, de ce qu'il y a de vraiment élevé dans l'ordre des choses spirituelles, c'est-à-dire des principes les plus étrangers à l'action des sens, ils ne sauront ni les estimer, ni les apprécier ; quel-

(1) Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia. Sap., IV, 12.

quefois même ils les prendront pour de véritables folies, témoin cette maxime de saint Paul : *L'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu ; elles lui sont une folie, et il ne peut les comprendre* (1). L'homme animal est celui chez qui les appétits naturels sont encore pleins de vie. Aurait-il même l'intelligence des choses de l'esprit, s'il s'y attache par ses intincts naturels, ce ne sont jamais chez lui que des désirs naturels. Qu'importe que l'objet soit spirituel, si l'appétit est purement humain, s'il a sa racine dans la nature et s'il en tire toute sa force? Mais, me direz-vous peut-être, désirer Dieu, n'est-ce pas un désir surnaturel? Non, répondrai-je, il n'en est pas toujours ainsi. Ce désir n'est surnaturel qu'à la condition que son motif le soit également, et qu'il reçoive de Dieu toute sa force. Mais quand ce désir vient de vous, quand vous le concevez de vous-même, au moins dans sa forme, c'est un désir naturel et rien de plus, ce qui est bien différent. Voulez-vous donc de vous-même vous attacher aux goûts spirituels et y employer votre appétit naturel : vous vous mettez un bandeau sur les yeux, vous devenez

(1) Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei : stultitia enim est illi, et non potest intelligere. I ad Cor. II, 14.

un homme animal, vous vous rendez incapable de comprendre et de juger les choses spirituelles, infiniment au-dessus des sens et des appétits de la nature.

Est-ce qu'il vous reste encore quelque objection à faire ? J'avoue que je ne sais plus que vous dire. Je ne puis que vous engager à relire attentivement l'explication précédente, et peut-être vos difficultés s'évanouiront-elles. J'ai dit ce qu'il y avait de plus substantiel sur cette vérité ; je n'ai pas le loisir de m'y arrêter plus longtemps. Ainsi donc, ce sens de l'âme, qui était à la fois obscur et aveuglé par ses appétits avant d'être éclairé par la lumière de Dieu, est tellement transformé par l'union divine, que ses profondes cavernes, « avec d'incomparables excellences, donnent à la fois chaleur et lumière à leur Bien-Aimé ».

VERS V ET VI.

Donnent à la fois, avec d'incomparables excellences,
Chaleur et lumière à leur Bien-Aimé.

Ce que les cavernes de l'âme rendent à Dieu en retour de ce qu'elles ont reçu de lui. — Les excellences du don qu'elles font à Dieu. — La mesure de ces excellences. — Bonheur de l'âme de pouvoir payer intégralement ses dettes. — Le double courant d'amour. — La triple excellence de l'amour qu'elle porte à Dieu.

Les cavernes des puissances de l'âme sont maintenant plongées, de la manière la plus sublime et la plus merveilleuse, dans les admirables splendeurs des lampes divines qui brûlent en elles. Tout illuminées et embrasées en Dieu, non contentes de se donner elles-mêmes, elles renvoient à Dieu, en Dieu, ces mêmes splendeurs qu'elles ont reçues de lui, en le glorifiant par les ardeurs de leur amour. Elles se portent donc vers Dieu, toutes plongées qu'elles sont en lui, et deviennent à leur tour des lampes ardentes, parmi les splendeurs des lampes divines, en renvoyant à leur Bien-Aimé la même lumière, la même chaleur d'amour qu'elles reçoivent de lui. Ainsi, elles donnent à Celui qui leur a donné, de la même manière qu'elles reçoivent de sa bonté infinie ; et

leur don à Dieu est marqué au cachet d'excellences aussi incomparables que le don qu'elles ont reçu de Dieu lui-même. On dirait un cristal qui, pénétré des rayons du soleil, lui renvoie ses propres splendeurs. Toutefois, il y a ici quelque chose d'infiniment plus élevé, c'est l'exercice de la volonté qui intervient avec « d'incomparables excellences », c'est-à-dire avec une perfection au-dessus de toute pensée humaine et de toute expression.

L'excellence avec laquelle l'entendement a reçu la sagesse divine, qui l'identifie avec Dieu, est la mesure de l'excellence avec laquelle l'âme rend à Dieu cette même sagesse. L'excellence avec laquelle la volonté est unie à la volonté divine, est la mesure de l'excellence avec laquelle elle donne à Dieu, en Dieu, sa propre bonté, qu'elle ne reçoit de lui que pour la lui rendre. De la même manière, l'excellence avec laquelle la volonté connaît la grandeur de Dieu par son union avec cet attribut, lui fait renvoyer à Dieu une lumière et une chaleur d'amour en harmonie avec celle-là. Ainsi en est-il des excellences de la beauté, de la force, de la justice et des autres attributs divins qui lui sont alors communiqués. Ce sont précisément les mêmes que le sens spirituel, au milieu de ses ineffables jouissances, rend à son

Bien-Aimé, en lui renvoyant cette lumière et cette chaleur qu'il reçoit de lui. Identifiée avec Celui qu'elle aime, l'âme devient Dieu par participation. Et bien que ce mystère ne s'accomplisse pas avec une perfection aussi consommée que dans l'autre vie, l'âme, si j'ose le dire, n'en est pas moins devenue comme l'ombre de Dieu. Leurs deux volontés ne sont plus qu'une seule et même volonté ; elle fait en Dieu et par Dieu ce que Dieu fait par lui-même en elle. Comme Dieu se donne à elle librement et gratuitement, elle sent, à son tour, que sa volonté est d'autant plus libre, plus généreuse qu'elle est plus unie à Dieu, en Dieu. Alors, perdue avec une amoureuse et ineffable complaisance dans l'Être divin et dans ses adorables perfections, elle donne, pour ainsi parler, Dieu à Dieu.

Tel est le don plein de mystère et d'amour que l'âme fait à Dieu. Il lui semble à cette heure que Dieu est véritablement à elle, et qu'elle le possède comme son fils adoptif en vertu d'un droit réel, résultant du don que Dieu lui a fait gracieusement de lui-même. Elle rend donc à son Bien-Aimé le Dieu qui s'est donné lui-même à elle. C'est ainsi qu'elle s'acquitte de sa dette, parce qu'elle lui donne de toute sa puissance de volonté, avec des délices et des joies inénarrables, autant

qu'elle a reçu de lui, en lui donnant spontanément le Saint-Esprit, comme un trésor qui lui appartient en toute propriété, afin qu'il s'aime lui-même en elle comme il mérite d'être aimé.

L'âme tressaille d'un bonheur inexprimable en voyant que le présent qu'elle fait à Dieu est en proportion avec l'infini de son Être. Sans doute, il ne saurait de nouveau donner Dieu à Dieu lui-même, puisqu'il est nécessairement immuable en son Essence ; mais il n'en est pas moins vrai que donner tout ce qu'elle a reçu, pour répondre à l'amour qui lui est prodigué, est chez elle une conduite à la fois très parfaite et très sage, puisqu'elle donne alors autant qu'elle a reçu. Aussi Dieu est-il d'autant plus satisfait de ce don que lui fait l'âme, qu'il ne saurait se contenter à moins. Il l'accepte avec une complaisance ineffable, comme une chose dont l'âme est propriétaire dans le sens expliqué plus haut. En l'acceptant, il témoigne à l'âme un nouvel amour, et il se redonne librement à elle. A son tour, l'âme l'aime comme d'un amour nouveau : de telle sorte qu'il s'établit entre Dieu et l'âme un double courant d'amour, qui est la conséquence de l'union, et de l'acte par lequel les deux Époux se sont livrés l'un à l'autre dans le mariage spirituel. Tous les deux

sont en possession des biens qui leur appartiennent en commun, c'est-à-dire de l'Essence divine ; dans cette donation qu'ils s'en font volontairement et mutuellement, ils s'adressent l'un à l'autre ces paroles du Fils de Dieu à son Père : *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié en cela* (1). Ces communications réciproques se font sans interruption dans le ciel ; or, il en est de même sur la terre dans l'état d'union, lorsque l'intimité habituelle entre l'âme et Dieu est dans l'exercice de l'amour.

Il n'y a rien d'étonnant que l'âme puisse faire un présent dont la valeur dépasse, à un si haut degré, les limites de sa capacité et la mesure de son être. Le souverain qui possède de vastes royaumes peuplés de nations différentes, ne peut-il pas les donner à qui bon lui semble, quoique ces biens aient une valeur de beaucoup supérieure à l'importance de sa personnalité ? Ce qui fait tressaillir l'âme d'un ineffable contentement, c'est la pensée de pouvoir donner à Dieu plus qu'elle ne vaut elle-même, puisque c'est Dieu lui-même dont elle dispose comme de sa

(1) Mea omnia tua sunt, et tua mea sunt, et clarificatus sum in eis. S. Joan., XVII, 10.

propriété, qu'elle donne libéralement à Dieu, avec cette lumière et cet ardent amour qu'elle a reçus de lui. Au ciel, cette merveille s'accomplit par la lumière de gloire et l'amour béatifique ; sur la terre, par la foi inondée des clartés divines et par les élans d'un amour embrasé. C'est ainsi que « les profondes cavernes du sens donnent à la fois, avec d'incomparables excellences, chaleur et lumière à leur Bien-Aimé ». L'âme emploie dans ce dernier vers cette expression « à la fois », parce que la communication qu'elle reçoit est une communication simultanée du Père, du Fils et du Saint-Esprit : ce qui produit en elle la lumière et le feu d'amour.

Remarquons ici brièvement avec quelles excellences l'âme offre à Dieu ce don de lui-même. Nous dirons donc, d'abord, que l'âme, dans l'acte de cette union, est enivrée de consolations qui ont une certaine ressemblance avec la félicité des Bienheureux dans le ciel, consolations produites par l'union de l'entendement et de la volonté avec Dieu. Comblée de délices, pénétrée de reconnaissance, l'âme fait don à Dieu, d'une manière merveilleuse, tout à la fois de Dieu et d'elle-même. Comme l'amour dont elle est alors embrasée pour son Dieu est marqué au cachet « d'incomparables excellences », la jouissance

qui l'enivre et qui rappelle celle des Bienheureux, les louanges, la reconnaissance qu'elle lui exprime, présentent le même caractère.

On peut signaler tout d'abord une triple excellence de cet amour. La première, c'est que l'âme aime Dieu par Dieu lui-même ; c'est là une excellence merveilleuse. L'Esprit-Saint, qui l'enflamme et qu'elle possède en elle-même, l'incite à cet amour, et lui fait aimer Dieu de la même manière que le Père aime le Fils, selon ces paroles rapportées dans l'Évangile de saint Jean : *Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et moi en eux* (1). La seconde, c'est qu'elle aime Dieu en Dieu, parce que dans cette union l'âme est absorbée avec une force irrésistible en l'amour de Dieu, et que Dieu, à son tour, se livre à elle avec une souveraine puissance. La troisième et principale excellence de cet amour, c'est qu'elle aime Dieu pour Dieu, c'est-à-dire pour ce qu'il est en lui-même. Ce n'est pas son intérêt personnel que l'âme aime en lui, elle ne l'aime pas seulement parce qu'il est pour elle gracieux, libéral et bon, mais elle l'aime incomparablement plus encore parce qu'il possède toutes ces perfections par essence.

(1) Ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit, et ego in ipsis. S. Joan., XVII, 26.

Il en est de même de la jouissance qui rappelle celle des Bienheureux ; elle est enrichie également de trois excellences principales très merveilleuses. La première, c'est que l'âme, unie à Dieu lui-même, jouit de Dieu. Son entendement est uni à la sagesse de Dieu, à sa bonté et à toutes ses perfections, qu'elle voit dans une lumière éblouissante, qui toutefois n'est pas comparable à celle de la gloire ; et la connaissance distincte de tous ces divins attributs la fait, comme nous l'avons dit, tressaillir d'ineffables délices. La seconde lui fait prendre ses délices en Dieu seul, sans aucun alliage du créé. La troisième fait qu'elle en jouit uniquement pour sa gloire et pour ce qu'il est en lui-même, sans se préoccuper d'aucune créature, ni sans s'inquiéter en rien de sa propre satisfaction.

On peut en dire autant des louanges que l'âme donne à Dieu dans cette union, louanges qui sont rehaussées de trois excellences. La première est de louer Dieu par devoir, parce que l'âme comprend qu'il l'a créée précisément pour lui payer ce tribut d'hommages, comme il le dit lui-même par le prophète Isaïe : *J'ai créé ce peuple pour moi, il publiera mes louanges* (1). La seconde

(1) Populum istum formavi mihi, laudem meam narrabit. Is., XLIII, 21.

est de lui exprimer sa reconnaissance pour les biens qu'elle reçoit et pour le bonheur qu'elle éprouve en chantant les louanges de cet adorable Seigneur. Par la troisième, elle loue Dieu pour ce qu'il est en lui-même; et son amour est si parfaitement désintéressé, qu'elle le louerait alors même qu'elle ne trouverait aucun plaisir à le faire.

La reconnaissance de l'âme a également ses trois principales excellences. La première lui fait rendre grâces à Dieu des biens sans nombre qu'il lui a prodigués, dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre surnaturel, et de tous les bienfaits dont il l'a comblée. La seconde, c'est l'immense bonheur qu'elle ressent à louer Dieu par les hymnes de sa reconnaissance, s'absorbant avec un ardent amour dans cette sorte de louange. La troisième est une louange de gratitude qui lui fait louer Dieu uniquement parce qu'il est Dieu; ce sentiment réagit sur l'âme avec une force plus grande encore, et l'enivre d'inexprimables délices.

STROPHE IV.

Avec combien de douceur et d'amour,
Vous vous réveillez dans mon sein,
Où vous demeurez seul en secret
Par votre aspiration délicieuse,
Pleine de biens et de gloire,
Avec quelle délicatesse vous m'embrasez d'amour !

EXPLICATION.

L'âme se tourne maintenant avec un ardent amour vers son Époux. Elle lui montre combien elle est touchée d'un double et merveilleux effet que, par l'union divine, il produit quelquefois en elle; exposant ensuite la manière dont il l'accomplit et ce qui en résulte en elle.

La première de ces merveilles est le réveil de Dieu dans l'âme ; ce réveil se fait avec douceur et amour. La seconde est l'aspiration de Dieu dans l'âme, cette aspiration l'enrichit de biens et de gloire. L'effet produit dans l'âme par ce réveil et par cette aspiration divine, c'est de l'embraser d'amour de la manière la plus tendre, la plus délicate. Voici donc ce que signifient ces vers :

O Verbe, mon Époux, vous vous réveillez dans le centre et dans le fond le plus intime de mon âme, où vous résidez seul, en silence et en secret, comme son unique Seigneur. Vous y êtes, non pas seulement comme dans votre maison ou même comme dans votre couche, mais encore comme dans mon propre sein, tant vous m'êtes étroitement et intimement uni ! Quelle admirable douceur, quel amour incomparable accompagnent ce réveil divin ! Par la délicieuse aspiration que vous m'envoyez au moment de ce réveil, aspiration qui me comble d'une suavité ineffable et qui est remplie de biens et de gloire, avec quelle délicatesse vous m'embrasez de votre amour, avec quels charmes vous ravissez mon cœur ! L'âme fait ici allusion à ce qui se passe au moment du réveil. La première chose que l'on fait alors, c'est de respirer avec force ; or l'âme éprouve quelque chose de semblable dans l'ordre surnaturel.

VERS I ET II.

Avec combien de douceur et d'amour,
Vous vous réveillez dans mon sein !

Description du réveil de Dieu dans l'âme. — Les merveilles du mouvement de Dieu en elle. — Avec quelle perfection l'âme connaît toutes les créatures dans leur cause première qui est Dieu. — Dieu, immobile lui-même, met toutes les créatures en mouvement. — Comment le réveil de l'âme est le réveil de Dieu.

Dieu fait sentir à l'âme de bien des manières qu'il se réveille dans son sein ; et il le fait sous tant de formes différentes que, si nous voulions les rapporter toutes, nous n'en finirions jamais. Le réveil auquel l'âme fait allusion ici est, à mon sens, l'un des plus élevés et des plus avantageux pour elle. C'est un mouvement que fait le Verbe de Dieu dans le fond même de l'âme, avec une grandeur, une souveraineté, une gloire et une douceur si admirables qu'elle serait tentée de croire que tous les aromates les plus précieux, toutes les fleurs les plus embaumées s'agitent et se mêlent pour répandre des parfums, dont la suavité se fait délicieusement sentir. Il lui semble encore que tous les royaumes et les empires du monde, toutes les puissances et les vertus du ciel sont en mouvement ; que les vertus, les

substances, les perfections et les grâces de la création tout entière brillent de tout leur éclat, et s'unissent dans un seul mouvement qu'elles accomplissent avec une harmonie parfaite. Saint Jean l'a dit : *Tout ce qui a été créé était vie en Lui* (1). Et saint Paul ajoute : *C'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (2).

Lorsque ce souverain Monarque veut se découvrir à l'âme, et semble se mouvoir en faisant briller à ses yeux cette admirable lumière, tout paraît se mouvoir avec lui, bien qu'en réalité il demeure immobile en elle. N'est-il pas, en effet, selon la parole d'Isaïe, celui qui porte son empire sur ses épaules (3) ? Cet empire se compose de trois parties distinctes : le ciel, la terre et l'enfer avec ce qu'ils renferment ; tous ces mondes se soutiennent et se meuvent, comme l'exprime saint Paul, *par sa parole toute-puissante* (4). Si la terre était ébranlée, tout ce qui porte sur elle participerait à ce mouvement. De même, dans le royaume intérieur de l'âme, tout paraît se mouvoir lorsque ce grand Prince, qui porte le monde sans

(1) Quod factum est, in ipso vita erat. S. Joan., I, 3, 4.

(2) In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus. Act. Apost., XVII, 28.

(3) Factus est principatus super humerum ejus. Is., IX, 6.

(4) Portansque omnia verbo virtutis suæ. Hebr., I, 3.

être porté par lui, semble, comme nous l'avons expliqué, se mettre en mouvement. Ce n'est pas, assurément, que cette comparaison exprime en réalité ce qu'éprouve l'âme ; bien loin de là. Car non seulement toutes les créatures semblent alors se mouvoir, mais elles révèlent de plus les perfections de leur être, de leur force, de leurs beautés et de leurs grâces, et montrent que c'est en Dieu qu'elles trouvent le principe de leur durée et de leur vie. Dans cette clarté merveilleuse, l'âme saisit parfaitement comment les créatures, quelque degré qu'elles occupent dans l'échelle des êtres, ont en lui seul leur vie, leur vigueur et leur durée. Elle comprend alors ce qu'il dit au livre de la Sagesse : *C'est par moi que règnent les rois... que les princes commandent et que les puissants rendent la justice* (1).

L'âme voit en pleine lumière et à n'en pouvoir douter, que toutes ces choses, en tant que simples créatures, sont parfaitement distinctes de Dieu ; elle les connaît en lui avec ce qui constitue leur force et, pour ainsi parler, la racine de leur être. Mais en même temps elle voit que dans son Essence, Dieu est toutes ces choses avec une

(1) Per me reges regnant... per me principes imperant, et potentes decernunt justitiam. Prov., VIII, 15, 16.

suréminence infinie; elle les connaît beaucoup mieux dans leur principe divin qu'en elles-mêmes. Voilà pourquoi ce réveil de Dieu en elle est la source de délices inexprimables : il lui fait connaître les créatures par Dieu et non pas Dieu par les créatures. Ce n'est pas la cause qui démontre les effets ; ce sont les effets qui font connaître la cause. Quelle chose merveilleuse en vérité que ce mouvement se produise dans l'âme, alors que Dieu reste immobile en elle ! Sans se mouvoir lui-même, il la renouvelle et la met en mouvement par un changement admirable qui lui révèle cette vie divine, avec l'être et l'harmonie de toutes les créatures qu'elle renferme ; en sorte que l'on attribue à la cause le nom de l'effet qu'elle produit.

On peut dire que Dieu produit ce mouvement dans l'âme, parce qu'il le partage lui-même, à peu près comme le Sage dit de la Sagesse, qu'*elle est plus mobile que toutes les choses mobiles* (1). Ce n'est pas à dire que la Sagesse soit elle-même dans le mouvement ; mais elle est le principe et en quelque sorte le ressort de tout mouvement ; en demeurant stable elle-même, comme le dit le

(1) Omnibus enim mobilibus mobilior est sapientia. Sap., VII, 24.

texte sacré au verset précédent, elle renouvelle néanmoins toutes choses. Le sens de cette expression est donc que la sagesse est plus active que toutes les créatures capables d'agir. Ainsi nous devons dire ici que l'âme est mue et réveillée par ce mouvement, et rien n'est plus juste que le nom de réveil par lequel elle désigne ce qui se passe alors. Mais Dieu est toujours, lui, dans le même état où ce réveil de l'âme le lui a montré. Il met toutes les créatures en mouvement, il les régit, les gouverne et leur donne à toutes l'être, la force, les grâces et les qualités qui leur conviennent ; elles sont toutes présentes en lui virtuellement et suréminemment, de telle sorte que l'âme voit alors tout à la fois ce que Dieu est en lui-même et ce qu'il est dans les créatures, comme celui à qui l'on ouvrirait les portes d'un palais voit, d'un seul coup d'œil, l'éminent personnage qui l'habite et les œuvres qu'il fait.

Pour moi, je suis tenté de croire qu'au moment de ce réveil qui fait jouir l'âme d'une vue si délicieuse, Dieu tire, pour ainsi dire, quelques-uns des voiles qui les séparent, afin de lui donner plus de facilité pour voir ce qu'il est ; alors cette adorable Face, étincelante de grâce et de beauté, laisse apparaître et entrevoir ses rayons. Je dis

entrevoir, parce que tous les voiles n'ont pas entièrement disparu, celui de la foi ne se déchirant jamais en ce monde. Comme ce grand Dieu meut toutes choses par sa vertu toute-puissante, on aperçoit son action en même temps qu'il apparaît lui-même ; c'est là le réveil de l'âme.

Tout le bien de l'homme vient de Dieu, et par lui-même il ne peut absolument rien faire de bon ; nous pouvons donc assurer que notre réveil est le réveil de Dieu, et que notre élévation est l'élévation de Dieu lui-même. Ainsi, quand le roi David disait : *Levez-vous, Seigneur ! Pourquoi dormez-vous* (1) ? c'est comme s'il eût dit : Relevez-nous et réveillez-nous, parce que nous sommes tombés et endormis. Or l'âme dormait d'un sommeil dont elle n'aurait pu sortir par elle-même ; Dieu seul a pu la réveiller et lui ouvrir les yeux ; aussi dit-elle avec grande raison que ce réveil est celui de Dieu : « Vous vous réveillez dans mon sein ».

(1) Exurge, quare obdormis, Domine ? Ps., XLIII, 23.

VERS II.

Vous vous réveillez dans mon sein.

Le retentissement des perfections de Dieu dans le réveil de l'âme. — Les terreurs d'Esther devant Assuérus. — Comment il se fait que l'âme, dans ce réveil, contemple Dieu sans épouvante. — Secours qu'elle reçoit de l'amour et de la bonté de Dieu. — L'âme élevée aux splendeurs de la dignité royale.

Réveillez-nous, mon Seigneur, éclairez-nous afin que nous connaissions les biens que vous nous tenez sans cesse en réserve, et que nous les aimions. Nous reconnaîtrons alors que vous vous êtes mis en mouvement pour nous combler de grâces, et que vous vous êtes souvenu de nous. Ce que l'âme connaît dans ce réveil, ce que ressent de l'excellence de Dieu la partie la plus intime de son être qu'elle nomme son sein, est absolument impossible à dire. Il lui semble qu'une puissance immense fait retentir en elle les voix d'une multitude d'excellences et de mille millions de vertus parmi lesquelles l'âme réside, ferme et *terrible comme une armée rangée en bataille* (1). Elle est en même temps remplie de douceur et de grâce, en celui qui possède éminemment toutes

(1) Terribilis ut castrorum acies ordinata. Cant., VI, 3.

les suavités, tous les charmes des créatures.

Ici se présente une difficulté. Comment l'âme, unie à ce corps de chair, peut-elle supporter une communication tellement au-dessus de ses forces, puisqu'elle n'a ni la capacité ni l'énergie nécessaires pour la recevoir sans défaillir ? La reine Esther, à la vue du roi Assuérus assis sur son trône, revêtu des habits royaux, tout resplendissant d'or et de pierreries, éprouva, en présence de cette auguste majesté, un saisissement si violent qu'elle tomba en défaillance, comme elle l'avoue elle-même : *Vous m'êtes apparu, Seigneur, comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire* (1). En effet, la gloire écrase celui qui la contemple sans la partager. A combien plus forte raison l'âme devrait-elle tomber, elle aussi, en défaillance, puisque ce n'est pas un Ange qu'elle connaît et contemple, mais Dieu lui-même, le Seigneur des Anges, avec sa Face adorable où sont réunis tous les charmes des créatures, avec sa terrible puissance, sa gloire souveraine et la voix de ses perfections infinies ; cette voix dont le saint homme Job a dit : *Si nous avons eu peine à supporter un*

(1) Vidi te, Domine, quasi angelum Dei : et conturbatum est cor meum præ timore gloriæ tuæ. Esth., XV, 16.

léger murmure de sa voix, qui pourra soutenir l'éclat des tonnerres de sa grandeur (1)? Et ailleurs: *Je ne veux pas qu'il lutte contre moi avec toutes ses forces, ni qu'il m'accable sous le poids de sa grandeur* (2).

L'âme n'éprouve ni crainte ni défaillance dans ce réveil à la fois si puissant et si glorieux: une double raison révèle ce phénomène. La première tient aux dispositions de l'âme. Comme elle est arrivée à une mesure de perfection où sa partie inférieure est entièrement purifiée, et complètement soumise à l'esprit, elle ne ressent ni le préjudice ni les souffrances que les communications spirituelles font ordinairement subir à l'esprit et aux sens, qui ne sont pas encore purifiés et disposés convenablement à les recevoir. La seconde, et c'est la principale, est indiquée dans le premier vers, où il est dit que Dieu se montre à son égard plein de douceur et d'amour. Il en doit être ainsi, Dieu ne lui découvrant sa grandeur et sa gloire que pour la combler de délices et pour l'exalter; il la favorise et la fortifie en soutenant sa faiblesse naturelle, tout

(1) Cum vix parvam stillam sermonis ejus audierimus, quis poterittonitruum magnitudinis illius intueri? Job, XXVI, 14.

(2) Nolo multa fortitudine contendat mecum, nec magnitudinis suæ mole me premat. Ibid., XXIII, 6.

en révélant à son esprit sa grandeur, sa douceur et son amour. Comment ne le ferait-il pas, lui qui protégea Moïse de sa main droite pour qu'il pût contempler l'éclat de sa gloire ?

Ainsi l'âme trouve en Dieu autant de douceur et d'amour qu'elle y sent de puissance, de grandeur, de majesté, parce que tous ces attributs sont en lui une seule et même Essence. L'âme puise dans la douceur et dans l'amour une joie immense, et une protection assez puissante pour soutenir ces ineffables tendresses ; bien loin de défaillir, elle est animée d'un courage et d'une force admirables.

La reine Esther s'évanouit, lorsque le roi ne se montra pas tout d'abord disposé à l'accueillir. Le texte sacré dit qu'elle comprit par ses regards étincelants de colère la fureur qui l'agitait (1). Mais à peine lui eut-il rendu sa faveur et présenté son sceptre, à peine l'eut-il relevée de ses royales mains, qu'elle revint à elle, et se rassura en l'entendant protester qu'il était son frère et qu'elle n'avait rien à craindre. Ainsi en est-il dans cette admirable communication. Désormais le Roi du ciel traite l'âme avec la tendresse d'un Époux et

(1) Cumque elevasset faciem et ardentibus oculis furorem pectoris indicasset regina corruit. Esth., xv, 10.

d'un frère, elle n'éprouve donc plus la moindre inquiétude. Ce n'est pas dans ses colères, c'est avec une douceur ineffable qu'il lui montre sa souveraine puissance et son amoureuse bonté ; il lui communique en même temps sa propre force et son amour, il descend de son trône pour aller au-devant d'elle, comme l'Époux sort de la chambre nuptiale où il s'était dérobé à tous les regards ; il s'incline vers elle en la touchant du sceptre de sa divine majesté, et il l'embrasse comme un frère. Alors les vêtements royaux tout parfumés, qui sont les vertus admirables de Dieu ; la splendeur de l'or qui est la divine charité, l'éclat des pierres précieuses qui sont les connaissances surnaturelles, la Face du Verbe pleine de grâces, environnent l'âme et la parent comme une reine, de telle sorte que, transformée en ces vertus du Roi du ciel, elle se voit élevée à la dignité royale. C'est bien alors qu'on peut lui appliquer en toute vérité les paroles du Roi-Prophète : *La reine s'est tenue à votre droite, parée d'un vêtement d'or rehaussé d'ornements d'une admirable variété* (1). Or, comme toutes ces merveilles se passent au fond le plus intime de

(1) Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. Ps., XLIV, 10.

l'âme, elle ajoute : « où vous demeurez seul en secret ».

VERS III.

Où vous demeurez seul en secret.

Comment Dieu habite dans les âmes. — Dans quelle âme Dieu trouve une solitude plus profonde et un secret plus absolu. — Impuissance du démon à découvrir ce qui se passe en elle. — Bonheur de l'âme en qui Dieu réside comme endormi. — Perfection consommée que suppose cette grâce insigne.

Dieu, comme l'âme en rend témoignage, demeure secrètement dans son sein, puisque c'est au fond de la substance et des puissances de l'âme que ce doux embrassement s'accomplit.

Il faut donc savoir que Dieu demeure en secret dans toutes les âmes, caché dans leur substance ; car sans lui elles ne pourraient vivre. Mais il y demeure dans des conditions bien différentes. Il est en solitude chez les unes ; chez les autres, il n'a pas le droit de rester seul ; il demeure avec plaisir ici, là il n'habite qu'avec répugnance ; chez l'une il est comme dans sa propre maison où il règne et gouverne tout à la fois, tandis que chez l'autre il est comme un étranger, dans la

maison d'autrui où on ne lui laisse le droit ni de commander ni d'agir.

C'est dans l'âme qui a conservé le moins d'appétits sensibles et de goûts naturels que Dieu habite parfaitement seul, qu'il goûte plus de consolation, et qu'il est réellement comme dans sa propre maison, où il dirige et gouverne toutes choses selon son bon plaisir. Il y demeure dans un secret d'autant plus absolu qu'il y est plus seul. Ainsi dans cette âme où ne se trouvent ni appétits, ni images, ni formes de créatures, le Bien-Aimé réside dans un secret impénétrable; il la fait jouir d'un embrassement d'autant plus étroit et plus intime, qu'elle est plus parfaitement purifiée, plus entièrement dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu ; c'est ainsi qu'il « demeure seul en secret ». Le démon ne peut pénétrer dans cette demeure mystérieuse, ni savoir en quoi consiste cet embrassement divin qu'aucun entendement créé ne peut parvenir à bien connaître. Mais, pour l'âme arrivée à cette haute perfection, Dieu n'est pas caché ; elle le sent toujours présent au dedans d'elle-même, non pas assurément comme dans ces réveils où il semble à l'âme que le Bien-Aimé, endormi dans son sein, sort tout à coup de son sommeil. Elle le sentait bien auparavant, il

est vrai, elle jouissait de sa divine présence ; mais elle en jouissait comme s'il eût été en dormi dans les replis les plus profonds de son intérieur.

Oh ! que cette âme est heureuse de sentir que Dieu repose toujours paisiblement dans son sein ! Oh ! qu'il fait bon pour elle renoncer à toutes choses, fuir les affaires et vivre dans une profonde tranquillité, afin que le moindre atome ne vienne pas troubler ni inquiéter la demeure où repose son Bien-Aimé ! Il y réside habituellement comme endormi dans le doux embrassement de l'âme ; l'âme le sent parfaitement bien, et d'ordinaire elle y trouve d'ineffables délices. S'il se faisait toujours sentir à elle comme éveillé, toujours il lui communiquerait de nouvelles connaissances et des ardeurs nouvelles, ce serait jouir des gloires de la patrie. En effet, pour une seule fois qu'il se réveille en ouvrant un instant les yeux, s'il met l'âme dans l'état d'ivresse que nous avons décrit, que serait-ce s'il était en elle continuellement et entièrement éveillé ?

Chez d'autres âmes qui ne sont pas encore parvenues à l'union parfaite, il réside sans répugnance ; mais comme elles ne sont pas encore entièrement disposées à cette insigne faveur, il demeure en elles secrètement. Le plus ordinai-

rement elles ne sentent pas sa présence, dont la manifestation n'apparaît qu'à certains intervalles par de délicieux réveils, qui toutefois ne ressemblent en rien à celui que nous venons de décrire, et ne peuvent en aucune façon lui être comparés. Ils ne restent pas aussi cachés au démon et à l'entendement que le premier ; l'un et l'autre pourraient encore en découvrir quelque chose par les mouvements des sens, qui ne sont complètement anéantis que dans les âmes parvenues à l'union parfaite. Jusque-là, il leur reste encore quelque action, parce qu'ils ne sont pas entièrement spiritualisés. Mais dans le réveil dont l'Époux accorde la grâce à l'âme parfaite, tout est parfait, parce que, comme nous l'avons expliqué, tout est son œuvre. C'est alors que, dans ce réveil et dans cette sorte de provocation, l'âme sent la respiration de Dieu, à peu près comme quelqu'un qui respire en s'éveillant ; ce qui lui fait dire : « par votre aspiration délicieuse ».

VERS IV, V ET VI.

Par votre aspiration délicieuse
Pleine de biens et de gloire,
Avec quelle délicatesse vous m'embrasez d'amour.

Ce qu'est l'aspiration de Dieu dans l'âme.

J'hésitais à parler de cette aspiration de Dieu ; réflexion faite, je n'en parlerai décidément pas, parce que je vois, à n'en pouvoir douter, que cela m'est impossible, et que cette faveur admirable, si j'en disais quelque chose, paraîtrait infiniment au-dessous de sa réalité. Par l'aspiration que Dieu produit dans l'âme, au moment où s'accomplit le réveil qui lui donne une si sublime connaissance de la Divinité, il lui communique le Saint-Esprit selon la mesure de cette connaissance qui l'absorbe profondément, et il l'embrase d'un amour d'autant plus délicieux qu'il est à la hauteur des merveilles dont elle a été témoin. Cette aspiration étant remplie de biens et de gloire, le Saint-Esprit en comble l'âme à son tour, et par là il la pénètre tout entière d'un amour tellement ineffable, qu'il est au-dessus de toute gloire et de tout sentiment ; c'est pourquoi je n'en dirai rien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV ET XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX ET XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XL

LA VIVE FLAMME D'AMOUR

STROPHE I

VERS I

VERS II

VERS III

VERS IV

VERS V

VERS VI

STROPHE II

VERS I

VERS II

VERS III

VERS IV

VERS V

VERS VI

STROPHE III

VERS I

VERS II

§ 16.

§ 17.

VERS IV

VERS V ET VI

STROPHE IV

VERS I ET II

VERS II

VERS III

VERS IV, V ET VI

TABLE DES TEXTES

DE LA SAINTE ÉCRITURE ET DES SAINTS PÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME

GENESIS.

EXODUS.

DEUTERONOMIUM.

PROVERBIA.

ECCLESIASTES.

CANTICUM.

JEREMIAS.

THRENI JEREMIAS.

BARUCH.

EZECHIEL.

ACTUS APOSTOLORUM.

EPISTOLA AD ROMANOS.

AD GALATAS.

AD EPHESIOS.

AD PHILIPPENSES.

AD COLOSSENSES.

AD HEBRÆOS.

EPISTOLA JACOBI.

I PETRI.

II PETRI.

I JOANNIS.

APOCALYPSIS.

S. AUGUSTINUS.

S. GREGORIUS.

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET Cie.









